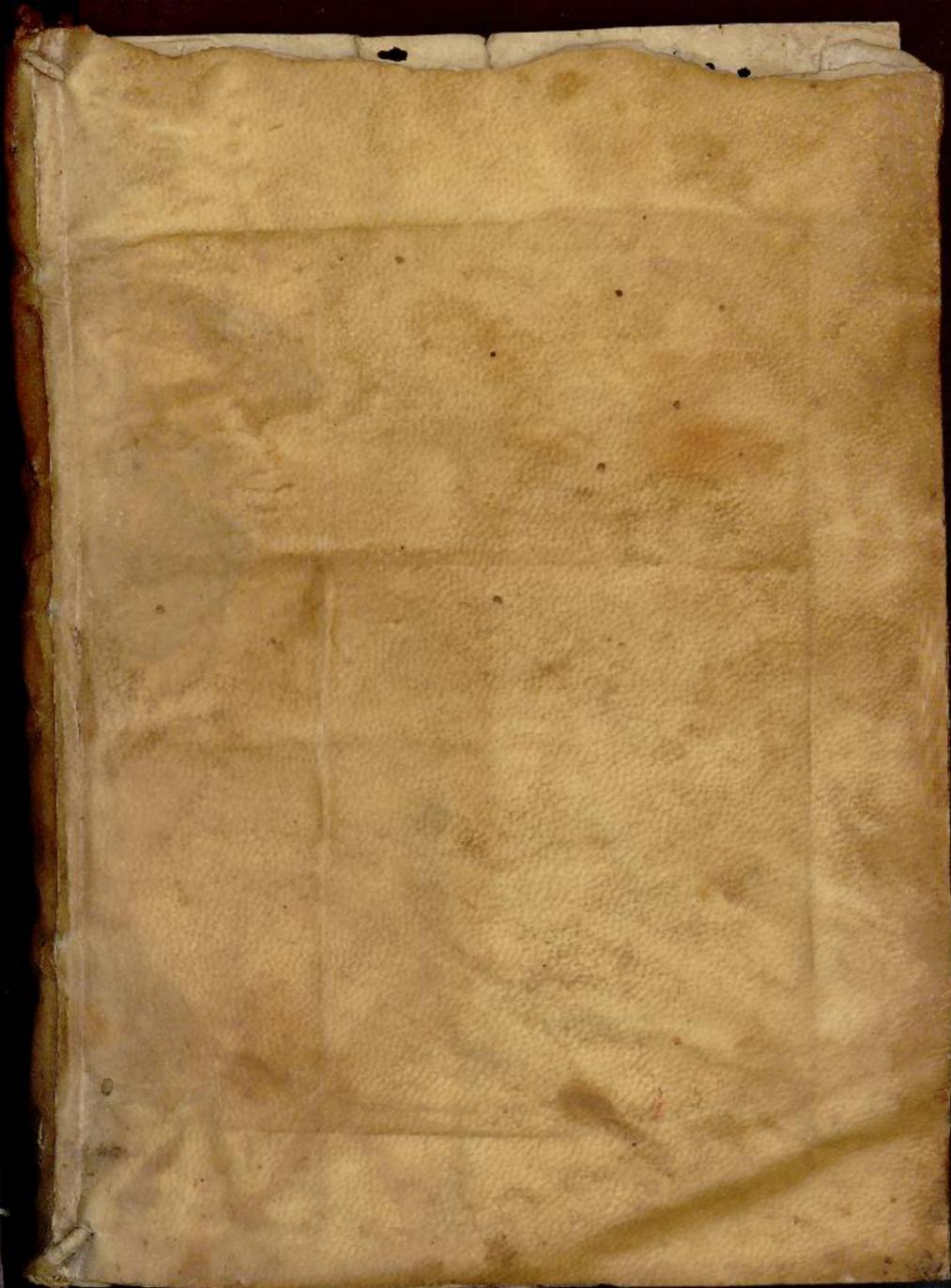
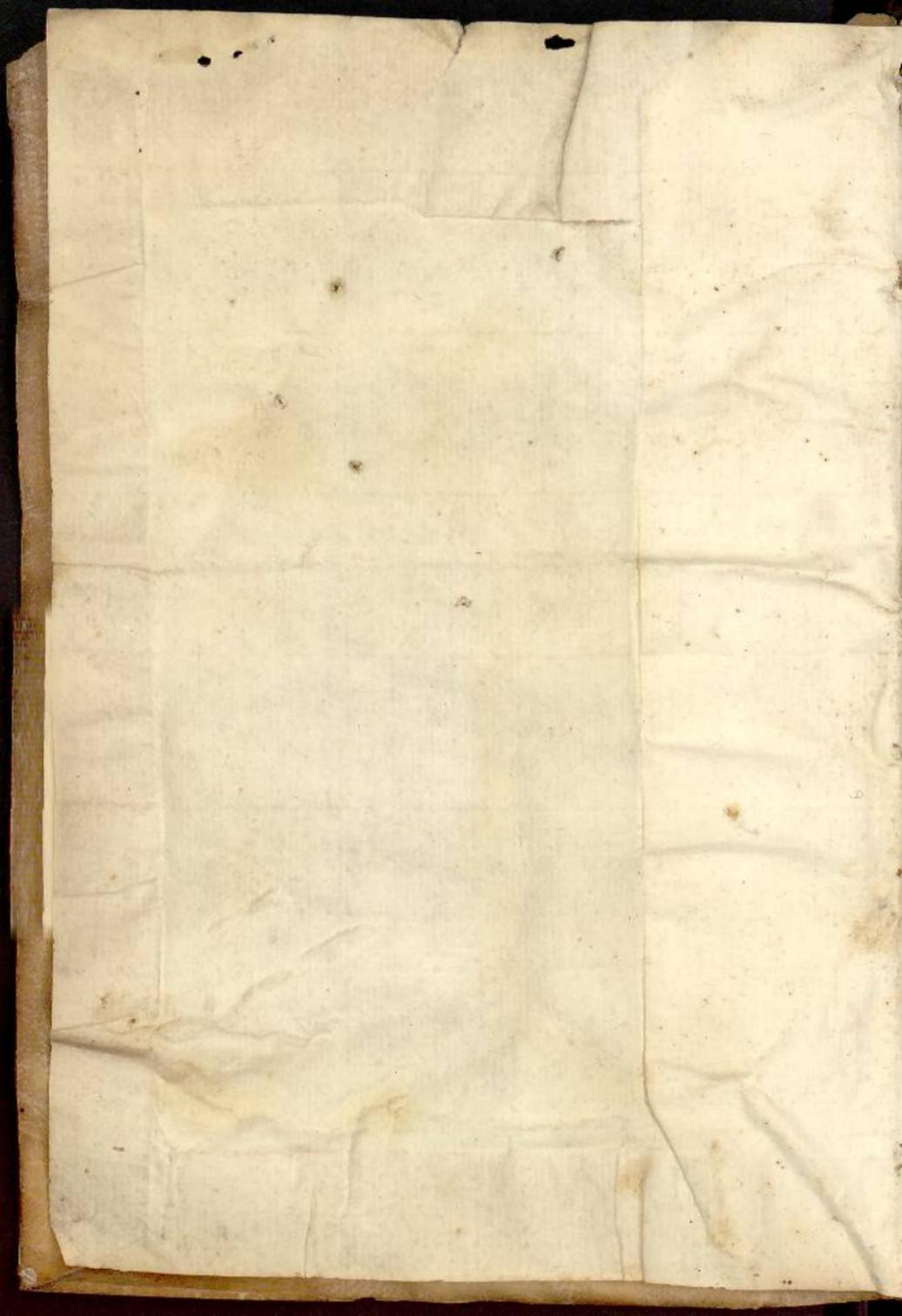
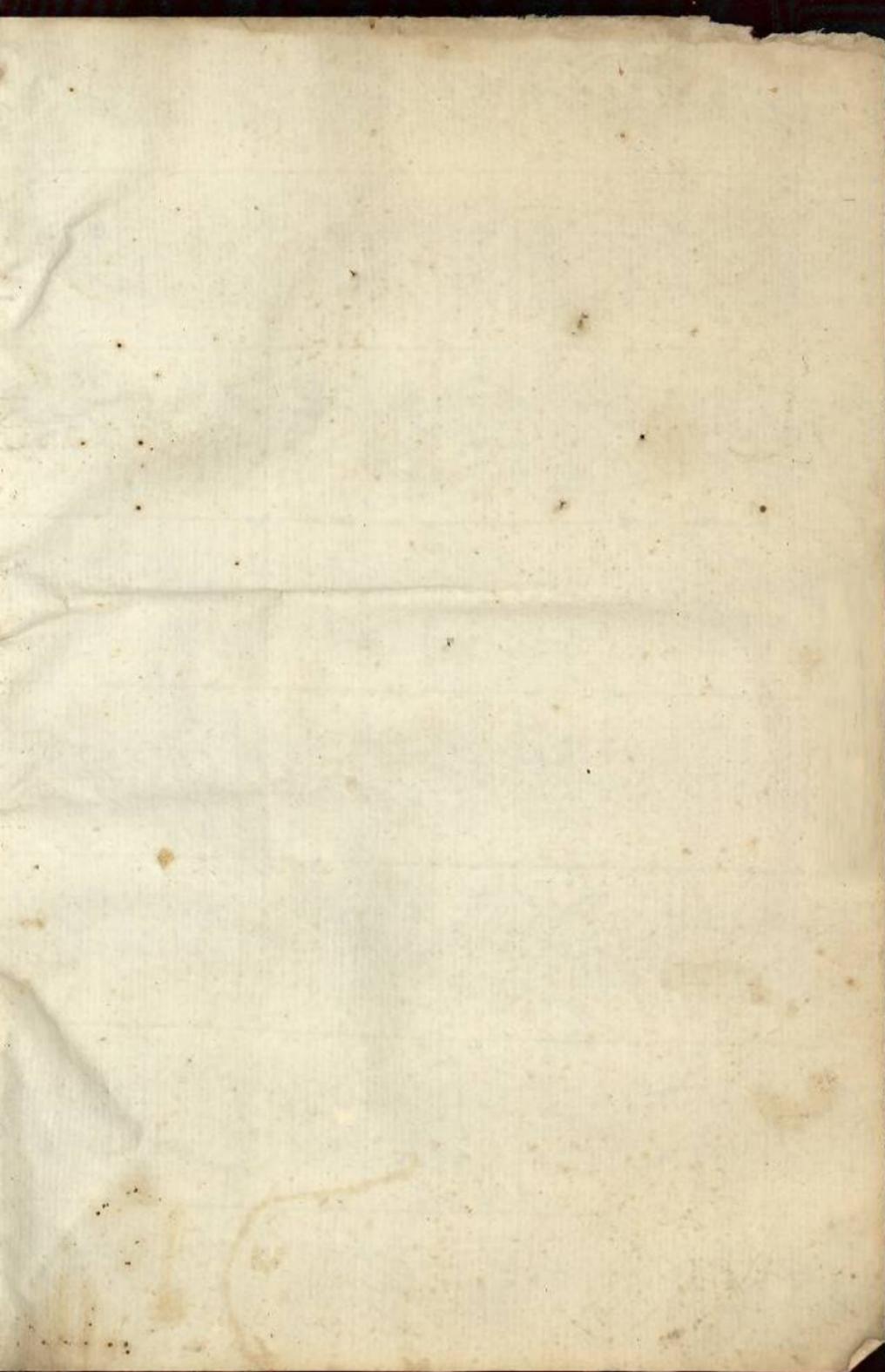


9202











*Res Ma 9202*

LES

# OEUVRES

POETIQUES ET CHRETIENNES

DE

SIEUR DE LANGASTO



A ORTHEZ

Par IAQVES ROYER, Imprimeur  
ordinaire du Roy en BERN,

M. DC. XXXV.



1852

GEORGE W. BROWN

POSTER FOR THE CHURCH

BY

THE REV. DR. LANGDON

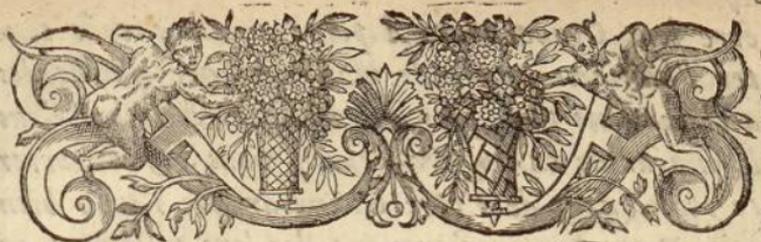


AND OTHERS

THE LADY'S REVIEW, IMPRINTED  
ORIGINAL IN THE CITY OF BOSTON

THE DE. LANGDON





A

H A V T E T P V I S S A N T S E I G N E V R  
I A Q V E S N O M P A R D E C A V M O N T ,  
M A R Q V I S D E L A F O R C E & C. M A R E S -  
c h a l d e F r a n c e , & G e n e r a l d e s  
a r m é e s d e s a M A I E S T E ' e n  
A L L E M A I G N E .



O N S E I G N E V R

Le Soleil ne donne  
pas tant d'allegresse  
à ces Septentrionaux  
sur lesquels après vne  
nuit de six mois, il  
rameine sa belle lu-  
miere : que vous en  
donnâtes aux Bearnois lors que vous parûtes pour  
ã ij

être leur Gouverneur. A peine achenois-je de con-  
 ter l'huitième année de mon âge, que parmi les  
 acclamations publiques des habitans d'Orthez j'eus  
 l'honneur de haranguer deuant vous, & rapporter  
 ce témoignage de V<sup>otre</sup> Grandeur que j'auois bien  
 fait. Cette faueur s'engraua des-lors tellement en  
 mon ame, que comme elle a toüiours fait feu de  
 ioye de vos prosperitez, aussi s'est elle vêtüe de dueil  
 en vos disgraces. J'ay veu durant trente ans, char-  
 mé de plaisir, que les benedictions du Ciel & les  
 biens du Monde entrans en foule dans v<sup>otre</sup> Mai-  
 son, sembloient en auoir rendu l'état comme vne  
 Etoile fixe. Mais Dieu qui cognoit les pensées des  
 hommes n'être que vanité, sachant que l'aise nous  
 gâte facilement, & que l'amour de la Terre nous  
 fait souuent oublier le Ciel: Ce grand Maître, dis-  
 ie, vous ayant voulu metre à l'épreuue pour faire  
 luire v<sup>otre</sup> foy, ie vous vis aussi (mais avec vn ex-  
 treme regret) ceder au malheur du temps, & fai-  
 re v<sup>otre</sup> retraite, apres laquelle vous auez long  
 temps mangé le pain d'amertume, mêlant souuent  
 v<sup>otre</sup> breuuage avecque vos larmes & non sans  
 cause: Car combien de maux, combien de desastres  
 & de calamitez se sont débandées & débondées sur

vous ? Certes elles sont en grand nombre, mais de telle nature, MONSEIGNEUR, qu'il est à propos de tirer le rideau sur icelles. Reduit à l'extrémité, vous avez cherché l'Eternel de qui les yeux sont sur les iustes comme ses oreilles attentives à leurs cris : l'Eternel, dis-je qui porte l'image des siens sur les paumes de ses mains, les cherissant plus que ses prunelles ; qui ne laisse jamais ses enfans trop longuement sous la presse des afflictions, de peur que, comme dit le Prophete-Roy grand Docteur en ceste matiere, la longueur d'icelles ne les porte à faire quelque chose indigne de leur vocation : & ce bon Pere vous a tiré de ces détresses ainsi que l'or sort de la coupelle, afin que comme Ionas échapé du ventre de la Baleine fût plus ardent au service de Dieu, vous aussi deliuré de ce gouffre de maux soyez plus zelé à sa gloire. Apres cette deliurance toutes vos Epines changées en Roses, & toutes vos amertumes en douceurs, il semble derechef que le bon-heur ne puisse rien adjoûter à vôtre fortune : car n'est ce pas le dernier effort des desirs humains que de se voir, âgé de plus de soixante & dix ans, tantôt dans l'Italie fatale iadis aux François, tantôt sur les plaines sanglantes de

l'Allemagne à la tête des armées du plus GRAND  
 ROY du Monde : & là, couuert d'acier & de plu-  
 mes, l'épée au poin, monté sur un Coursier vomif-  
 sant les flammes parmi l'écume, chasser honteuse-  
 ment les ennemis de la France. Merueilleuse bonté  
 de Dieu ! sous cette barbe blanchie dans la lessive  
 des afflictions, vous seruez d'exemple aux bons  
 François, de terreur aux ennemis, de champ à la  
 Valeur, & de theatre à la Gloire; voire avec tant  
 de succez que l'Ennie qui se paît de Serpens pour  
 vomir touiours du venin, a prins en grondant le  
 parti de la verité, pour dire vos loüanges. Reste  
 MONSEIGNEUR, que comme icy bas vous  
 avez ceint vôtre front mortel de lauriers, quoy  
 qu'on en die, flétrissables; vous mouriez en la crain-  
 du Seigneur, pour aller là haut vous couvrir de  
 Palmes eternelles à l'ombre desquelles vous repo-  
 serez de tous vos travaux; Avec cette consolation  
 du côté du Monde, que vous laisserez vôtre ima-  
 ge sur le front, vôtre Pieté dans l'ame, vôtre  
 courage dans le cœur, & la force au bras de ce  
 genereux Marquis de la Force, lequel sans de-  
 mordre iamais de la crainte de Dieu ni de la fide-  
 lité qu'il doit à son Prince fera dire un iour à tous,  
 Non ce n'est pas le Filz mais c'est le Pere  
 même.

Ce sont sans doute vos esperances comme les vœux de celuy qui vous dedie cette Poësie Chrétienne. Je le confesse c'est trop osé, mais à un côté ie la mets s'il vous plaît, entre les mains de V<sup>ost</sup>re Grandeur à même dessein que les Oyseaux font leurs nids sur les cimes des arbres plus éleuez, de peur de perdre leurs petits : de l'autre, la raison combatant mes deffauts, ne me l'a permis autrement, puis que c'est la LOY DE DIEV laquelle, contre l'humeur prophane du siecle & les coûtumes receues, retentit dans v<sup>ost</sup>re Maison pour servir de lampe à vos piez, de lumiere à vos sentiers, de delices à v<sup>ost</sup>re ame & de conseil à toutes vos actions. Si V<sup>ost</sup>re Grandeur la daigne voir de bon œil, mon esprit gros de contentement enflera ma Muse, pour se donner un iour carriere dans le champ spacieux de vos loüanges, ou la Verité me fournissant assez de matiere, ie n'auray besoin du privilege des Poetes ausquels comme aux peintres tout est permis. Dieu qui vous a mis à part des le ventre de la mere, & qui dans le plus horrible desordre que la France ait iamais produit, se seruit miraculeusement des morts pour vous sauver de la mort, & faire voir en vous un miracle de Valeur & de Pieté, vous veuille condui-

re par son Saint Esprit en telle sorte, qu'estimant  
toutes choses moins que poussiere au prix de sa  
salutaire cognoissance, le SEIGNEUR IE-  
SUS soit v<sup>ost</sup>re gain à viure & mourir. Ce sont  
les prieres ardentes & les souhaits

MONSEIGNEUR,

de

V<sup>ost</sup>re tres-humble & tres-  
obeissant seruiteur,  
L. D. LANGASTON,  
d'Orthez.



L'AVTHEVR A SON LIVRE.

**O**V vas-tu cher témoin de mes peines? si tu çais le naufrage d'Icare ou l'embrasement du temeraire fils du Soleil, comment oses-tu paroître parmi les mignardises de ce siecle? Tu crois, peut être, que le nom de l'autheur te puisse servir de passeport, comme celuy de Ronfard, de Bartas, Desportes, de Malherbe, de Theophile & autres, lesquels ayant porté la Poësie comme à son poinct vertical, en ont coupé les aueniës: si c'est ta creance desabuse toi de bonne heure. La seule esperance qui peut flater ton dessein c'est que tu chantes les loix du Grand Dieu Viuant, entre les mains duquel il n'y eût iamais de foibles instrumens. Puis donc que tu as tant de courage il n'est pas raisonnable que ie t'abandonne: non que i'entreprene de te premunir contre tous les iugemens qu'õ fera de toy, cela n'est pas possible, car il y en aura préque autant que de visages. Ie veux seulement te dõner quelque auisemēt pour passer deuant quatre sortes de persõnes, lesquelles, ou peu s'en faut, composent le monde de ceux qui se mélent de lire ou d'écrire. Les uns sont ceux qui n'ayant pas tant de curiosité, quelquefois aux apres-soupées de l'Hyuer pendant que les

Chataignès & les Poires cuisent, ou durant les ardeurs du Ciel dans vne chambre tapissée de verdure tandis qu'on donne le frais au vin, s'ils rencontrent vn liure nouveau en liront avec plaisir quatre ou cinq pages, & rompant là pour passer au reste diront: Certes l'auteur est digne de loüange, ses inuentions sont hautes, ses pointes belles, son stile coulant & ses rimes richement hardies. Baise les mains de ma part à ces bonnes gens, & en les remerciant de l'honneur qu'il leur a pleu me faire, assure les que ie suis leur tres-humble seruiteur. Les autres sont ceux, qui ne metant iamais rien en lumiere de peur de faire imprimer l'ignorance, entreprennent neantmoins de iuger des écrits d'autruy, & n'ayans autre soin que de paroître ce qu'ils ne sont pas, ils croient qu'il y va de l'interêt de leur reputation s'ils ne blâment avec impudence ce que souuent ils n'entendent point. Passe deuant ceux ci sans les saluer, voire ne les regarde pas seulement. Ceux du troisieme rang sont bien d'autre nature, car ils examinent le trauail des autres & trauillent eux memes: Mais comme Narcisse de son ombre, ils sont tellement amoureux de leurs ouurages, que hors d'iceux rien ne reuiet à leur goût: ils voyent les écrits des autres avec les memes yeux que l'enuie regardoit les graces & les armes luisantes de la Deesse Pallas, lors qu'ayant enfoncé

du bout de sa pique la porté de son Enfer, elle luy commanda la perte d'Aglaure, & comme les Oyseaux carnassiers qui passent sans s'arrêter sur les vergers odorans pour se ieter sur les charroignes, ils laissent ce qui peut être de beau, & se peinant à mesurer les periodes, à peser les dictions, les mots & les syllabes; s'ils y trouuent tant seulement vn grain à dire, ils haussent le caquet comme des Coqs, qui ayant terrassé leurs ennemis chantent la victoire: C'est vn plaisir de les voir sur vne chaire dans les compagnies faire les suffisans en dechiffant les fautes des absens: vous diriez que ce sont des Singes affis qui dépechent des noix. On deuroit interdire la lecture à ces esprits mordans, & mordus du Chancre incurable de l'enuie: Comme les Romains defendoient aux Augures qui auoient le moindre vlcere sur leurs corps, la contemplation du vol des Oyseaux. Pourtoy, fai ferme deuant ces hommes vains & malins, regarde les sans mouuoir les paupieres, & pour tout compliment ne crain pas de leur dire avec vn grand esprit de ce temps. *Face mieux qui pourra.* Les derniers sont ces personnages vrayement sçauans, les écrits desquels sont receus par tout comme des Oracles: mais soigneux d'affaibonner par humilité la gloire de leur reputation, ils sont comme les branches & les Epis qui se courbent par la pesanteur de leurs fruits: LI

sent ils les écrits d'autrui, c'est avec vn esprit de douceur & de charité: y trouuent-ils quelque chose de bon? leur louange le fait encore meilleur: y rencontrent-ils des fautes? ils les dissimulent & extenuent avec tant de dextérité qu'à peine sont elles cognües des autres. Le te commande sur peine de disgrâce, de comparoître deuant ceux-ci le chapeau en l'vne de tes mains & la plume en l'autre, prêt à recevoir leurs corrections & censures: fai leur mes excuses avec toute sorte de submissions, & leur promets que s'ils daignent me tendre la main, ie tâcheray de faire mieux à l'auenir, En general tu diras à tous, que ie n'ay la vanité ni ne pretens à la fortune de Protogene ce Peintre admirable: Le n'ay sa vanité, car il donnoit quatre charges à ses tableaux afin qu'ils durassent eternellement: Le n'aspire non plus à sa fortune; car voulant representer l'écume d'vn Chien qu'il auoit parfaitement bien tiré: aprez plusieurs penibles essais sur lesquels à chaque fois il passoit l'Eponge, ne se pouuant contenter il la ieta de rage sur son ouurage à dessein de l'abandonner: mais sa colere passée releuant l'Eponge il trouua sous icelle l'écume tirée en sa perfection: & moy bien que i'aye trauaillé iour & nuit sans mépargner, que i'aye cent mil fois biffé ce que i'auois tracé, & que i'aye souuent ieté de dépit l'ancre & la plume sur mon

travail, ie ne croirai iamais d'auoir bien fait de  
 peur de me seduire. Toute la satisfaction que  
 i'ay, c'est que ie me suis instruit en escriuant, &  
 qu'ayant traité vne matiere Chétienne, ie m'a-  
 tens que celuy qui met d'ordinaire ses Thre-  
 fors dans des vaisseaux de terre, afin que l'ex-  
 cellence de la force soit toute de Dieu: fera  
 par sa bonté que les gens de bien priferont plus  
 ces Diamans Royaux enchassez dans du plomb,  
 que les Doublets & Hapelourdes de la plus part  
 des Poètes dans leurs Chatons d'or, sur lesquels  
 paroissent avec tant de grace les diuerses mer-  
 ueilles des émaux. A ce grand Dieu, Pere, Fils  
 & Saint Esprit, qui par sa toute-puissance nous  
 a faits, & par les entrailles de sa misericorde  
 reffaits soit honneur, gloire & Empire ez sie-  
 cles des siecles Ainsi soit il.

*Seigneur ouvre mes leures, & ma bouche annoncera ta loüange. Pseau. 51. 17.*

A MONSIEUR DE LANGASTON

POUR SA DEVOTE ET ELEGANTE PARAPHRASE SUR LA LOI DE  
L'ETERNEL.

**C**Y devant nos Gastons par l'effort de leurs armes,  
Accreurent le renom du noble sang de Foix :  
Et cetui-ci de Dieu paraphrasant les loix,  
Immortalise Orthez par l'honneur de ses carmes.

P. MENVIELLE L. G. au Siege d'Orthez.

ODE AV ME ME.

**S**'IL est vray que la Poësie  
Fille originaire des Cieux  
Fait des hommes des Demidieux  
Ne les paissant que d'Ambrosie,  
N'est ce pas prophaner ce don  
De le vouer à Cupidon,  
Ou à la Dame de Cythere,  
Comme les Poëtes du tems,  
Desquels la Muse est tributaire  
Aux plus infames passetems?  
Ce sont des matieres indignes  
De ces interpretes de Dieux.

Lesquels ne doiuent donner lieu  
Qu'à des conceptions Diuines ;  
Et faut qu'ils subissent la loy  
Qu'impose le Prophete-Roy  
A sa harpe tant estimée ,  
Qui a remplj tout l'uniuers ,  
Par la voix de la renommée  
De la louange de ses vers.

Cher ami , suiuant ses vestiges  
Tu as choisi pour argument  
Le grand moteur du firmament,  
Fuyant le monde , & ses prestiges ,  
Et ta Muse ayant prins l'effor  
Iusqu'en la Cité toute d'or .  
Mélée dans le chœur des Anges ,  
Dans la melodie des Cieux  
A oublié les voix étranges  
Qui bourdonnent en ces bas lieux.

Qu'un chacun donc soit tout oreilles  
Pour ouir ce Nonce du Ciel ,  
Ses leures distillent le miel ,  
Et il ne chante que merueilles ;  
Icy ne pleuuent les douceurs  
Que versent les trois fois trois sœurs  
Sur la montaigne de Parnasse ,

*Voicy l'Echo des Seraphins,  
Qui semblent sortis de leur place,  
Pour fredonner en nos confins.*

*Acour icy troupe fidelle  
Desireuse de ton salut,  
Et si iamais il te chalut  
De matiner ta chair rebelle,  
Ecoute ces diuins accens,  
Ecoute ces tons rauissans  
Qui charmeront sa violence,  
Et feront que doren-avant  
Ses pas iront à la cadence  
Des paroles du Dieu viuant.*

*Icy le Vice se découure  
En guise d'un serpent allé  
De tâches de sang tavelé,  
Et duquel la poitrine s'ouure  
Pour ieter des flammes en l'air,  
Et des charbons faire voler  
Dessus la terre & dessus l'onde,  
Voulant creuser le monument  
De ces deux parties du monde  
Dans vn funeste embrasement.*

*Icy de la Vertu se voyent  
Et l'encouleure & les atraits,*

Que si dans le siecle ou nous sommes  
Ils trouvent des rochers éz hommes ;  
Ils trouueront aussi des ames éz rochers.

Esprits sacrez à la memoire ?

Si nous voulons part a sa gloire ,  
Puis que tout nôtre éclat s'efface desormais ;  
Confessons qu'il est nôtre maître ,  
Qu'il est ce que nous pensions être ;  
Et se qu'autre que luy ne peut être iamais

Que la France , & que l'Italie

Qui veut paroître si polie  
En cét art que toñiours elle a trouué si beau ;  
Auoient , comme nous , sans feinte ,  
Qu'elles n'ont qu'une lampe éteinte  
Qu'il leur faut ralumer au feu de ce flambeau.

IanGaston tu nous desabuses ;

C'est ancien Parnasse des Muses  
Ne paroît à nos yeux qu'un Palais enchanté ;  
C'est toy qui les tiens enchainées ;  
Et ie croy que nos Pyrenées  
Sont si hauts de l'orgueil de t'auoir enfanté.

C'est toy dont la douce lumiere ,

M'éprisant l'horreur de la biere ,  
Sert aux ames ici d'un phare nonpareil ;  
Et lors qu'au grand iour des desastres

Nous verrons éteindre les Astres,  
Dieu te fera tenir la place du Soleil.

P. MENVIELLE, Adu. au Parlem. de Nau.

QUATRAIN AV ME'ME.

**T**out ainsi que iadis un Poète sous la fable  
Bâtit par ses doux airs d'une Cité les murs,  
Aussi le fruit heureux de ton Travail durable  
Sera de façonner des fidelles les mœurs.

DIXAIN AV ME'ME.

Est-il est vray comme on nous le dit,  
Que celui tout honneur merite,  
Lequel joint avec le profit  
Le plaisir, qui les sens irrite,  
Que dirons nous de cét ouvrage,  
Ou reluit ce grand alliage?  
Est-il pas vray que son Autheur,  
Merite gloire nonpareille,  
Puis qu'il nous enseigne en docteur,  
Et par ses doux accens nous chatouille l'oreille.

PAVL de S. PAV, Adu. au Parlem. de Nau.

IN ELEGANTEM D. IANGASTONI  
Paraphrasticam Legis Diuinae  
expositionem.

**R**ingantur licet Abrahidae, nouus ecce Moyses  
Iussa Dei vario carmine mysta refert.  
Nec sauit tonitru, clangor, nec fulgura terrēt,  
Lex fundit sacro pectine dulce melos.  
En qua pra reliquis mirè dulcescit auena!  
Non metuit tenebras, ô Theodore tuas?  
Ipsa docet nullo Legis praecepta fragore,  
Mulcetque emisso vulnera nostra sono.  
Fæda recede Venus, non est tuus iste libellus,  
Vos Pluto & Mauors fædior aura canat?  
Nil nisi sacra sapit nostri, Citharædus, amores,  
Qui iam tanta refert nil nisi sacra sapit.  
Creditur Amphion silices animasse canendo,  
Iste mouet dulci saxea corda lyrâ.  
Lauro cinge comas, ô fortunate Poëta?  
Qui mox Coelicolum palmeaserta ferēs.  
Te sine sacra cohors, torpens Heliconis in antris,  
Aeternum gereret tempora vinceta situ.  
Te sine fas & iura diu prostrata iacerent,  
Impia basilica te sine lustra forent.

*Vive diu Musis, doctæ clamate Sorores,  
Ne pereant Musa, vive poëta diu.*

A. MAIENDIVS Ecclesiastes Nauarrenus

EPIGRAMMA

**A**DMIROR geniumque tuum, sanctosq; labores  
O decus & nostri temporis, atque soli?  
Ludicra decantant alij, tu Verba Tonantis  
Concinis auratâ doctæ Poëta lyrâ.  
Scilicet hoc studes mortales crimine ab omni  
Depulsos, vita restituïsse pia.  
Nobile opus! veniens & quod mirabitur ætas,  
Et cuius Cælo laurea parta tibi est.

Hoc in perpetuum amoris & ob  
seruantia symbolum suo I A N-  
GASTONO posuit eius stu-  
diosissimus P. MAIENDIVS  
Med. Orthesi.

Et se ramassent tous ses traits;  
Et ses vives couleurs se broyent ?  
Icy cette Dame aux doux yeux  
En montrant de son doigt les Cieux  
Inuite tout homme à la suiure  
Dedans ce bienheureux seiour  
Ou il sera donné de viure  
A ceux qui luy feront la cour.

Que si, l'Art charmant la nature  
On vid iadis nombre d'oiseaux  
Fendre les airs de leurs cerceaux,  
Voyans des raisins en peinture;  
Homme capable de raison,  
Forceras tu pas la prison  
Ou le peché detient ton ame,  
Pour te coler à ce portrait,  
Où quiconque void cette Dame  
Se sent brûler d'un feu secret ?

Gentil Poëte ton ouvrage  
Peut il être assez admiré ?  
Dois tu pas être reueré  
Comme un ornement de nôtre âge ?  
Heureux qui t'ira consultant,  
Puis qu'on ne peut en t'écoutant  
Ne pas fermer l'oreille au vice

Et que le doux air de ta voix  
Nous détournant de l'iniustice  
Nous ploye sous le ioug des loix,  
Iadis le docte Podalyre  
Par les remedes qu'il auoit  
La mort dans son Thrône brauoit,  
Et luy contestoit son empire:  
Mais de guerir les passions,  
Et peser les affections  
Au trebuchet de l'atremence,  
C'est chose qu'il ne pouuoit pas,  
Et il ne sçeut par sa prudence  
Garder les ames du trépas.

Mais l'un & l'autre tu sçais faire  
Poëte & Medecin expert,  
Par ton adresse le corps perd  
Toute humeur qui luy est contraire,  
Et l'ame par tes saints discours,  
Ne reçoit pas peu de secours  
Dans l'effort de sa maladie,  
Voire obtient plaine guerison  
Flechissant, par ta melodie  
Au ioug de la droite raison  
Chacun t'est donc bien redevable  
Et tu merites mille vœux,

Et qu'on transmette à nos neveux  
Un ouvrage si memorable,  
Chloris te presente des fleurs,  
Pomone t'offre des fruits meurs,  
Tous cherchent à te satisfaire  
Te faisant des presens diuers,  
Quand à moy ie t'ay voulu faire  
Une couronne de ces vers.

I. MAIENDIE M. D. L. P. D. D. E. L. D. L. B.

STANCES AV MEME

**D**ANS ce climat rude, & barbare;  
Ia n'Gaston? la nature auare (bontons)  
N'a produit, pour des fleurs, que de petits  
Les Muses étoient étrangères,  
Ou n'étoient que simples bergeres,  
Qui n'auoient iamais fait que garder les monts.  
Mais dans l'éclat que tu leur donnes,  
Leurs têtes brillent de couronnes;  
Ou bien si quelque fois en chantât tes beaux vers  
Elles prennent plus la houlette;  
C'est la verge de ce Prophete  
Laquelle fit iadis trembler tout l'univers.  
Quand tu leur fais rauir, vne ame,  
Avec un saint Zephir de flamme

Vers le riche séjour, de gloire & de clarté ;  
Tu veux qu'elle meure aux delices,  
Et cependant tes artifices  
Ne la meinent au Ciel que par la volupté.  
Et lors qu'en suite tu nous traites  
Ces bruits, ces gréles, ces tempêtes,  
Ces foudres, & ces feux, dont Sina fremissoit ;  
Effrayez de tant de miracles,  
Sans le secours de tes Oracles.  
Nous aurions en horreur le Dieu qui les faisoit.  
Puis quand tu viens de Zele abatre  
Les Autelz du peuple idolatre,  
Et écraser ses Dieux faits des mains des mortelz ;  
Je tiens pour moy que ta patrie  
Pourroit bien sans idolatrie,  
Pour les auoir razés te dresser des Autelz.  
Les mignardises de ta plume  
Peignent la Loy dans ce volume,  
Sans tes effrois qui font patir nos cœurs douilletz ;  
Et l'art duquel tu la proposes  
Ne nous tue qu'à coups de roses,  
Et nous enseuelit dans un tombeau d'aïlletz.  
Le Gaue, sur ses bords humides  
Faira redire aux Nereides  
Tes vers dont les accents doivent être si chers ;

Que si dans le siecle ou nous sommes  
Ils trouvent des rochers ez hommes  
Ils trouveront aussi des dames ez rochers

Espritz sarréz a La memoire

si nous voulons part a la gloire  
puis que tout nostre estat s'estare desormais  
Confessons quil est nostre maistre  
y'il est ce que nous pensions estre  
Et ce qu'autre que luy ne peut estre jamais

Que la France et que l'Italie  
qui veut paroistre si polie  
En cest art que tousiours elle a trouué si beau  
Auoient comme nous sans feinte  
quelles n'ont qu'une Lampe sainte  
qu'il leur faut ralumer au feu de ce flambeau

Dangastou tu nous desabuses

Cest amien Parnasse des Muses  
Ne paroit a noz yeux qu'un palais enchante  
Cest toy qui les tiens enchainées  
Et je croy que noz Dyrenes

Sont si Haute de l'orgueil de tainir Enfants.

Cest toy dont la douce lumiere  
Mespriant l'horreur de la bierre  
Sert aux Amers icy d'un phare nonpareil  
Et lors qu'au grand Jour des desastres

Nous Verrons éteindre Les Astres  
Dieu te fera tenir La place du Soleil

P. Mennicille, Advo. au Parlement de Nau.

Quatrain Au mesme

Tout ainsi que Jadis un Poète sous la fable  
Bastit par ses doux airs d'une Cite Les murs  
Aussi le fruit heurieux de ton travail durable  
Sera de façonner des fidelles Les mœurs

Dixain Au mesme

S'il est Vray comme on nous le dit  
Que Celuy tout l'honneur meritte  
Lequel joint avec le profit  
Le plaisir, qui les sens irrite  
Que dirons nous de Cest ouvrage  
Ou reunit ce grand alliage  
Est'il pas Vray que son Authheur  
Meritte gloire Nonpareille  
Puis quil nous enseigne en docteur  
Et pas les doux accens nous chatouille l'oreille

Paul. de St Jean, Advo. au Parlement de Na.

In Elegantem D. Jangastoni  
Paraphrasticam, Legis Divinae Expositionē

Ringantur sicut Abrahida, novus ecce moyses  
gussa Dei vario carmine mysta refert  
Nec scuit tonitru, clangor, nec fulgura terrent  
Lex fundit sacro pertine dulce melos  
En quæ præ reliquis mirè dulcorcit avena!  
Non metuit tenebras, o Theodore tuas?  
Epsa docet nullo Legis præcepta fragore  
mulcetque emisso vulnere nostra sono,  
fæda recede Venus, non est tuus iste libellus?  
Vos Pluto et Manors fœdior aura canat?  
Nil nisi sacra sapit nostri, Citharædus, amores  
Qui jam tanta refert, nil nisi sacra ~~scipit~~.  
Creditur Amphion silices animasse canendo  
Isto movet dubi saxea corda Lyra  
Lauro ringe comas, o fortunate Poeta?  
Qui mox Coelicolum palmae sarta ferēs.  
Tu sine sacra cohors, torrens Heliconis in antris,  
Æternum gereret tempora uncta situ  
Te fas et Jura, diu prostrata Jacerent  
Impia basilicæ te sine Iuxta forent.  
Vive diu Musis, doctæ clamate Sorores  
Ne pereant Musa, Vive Poeta diu.

A. Maiendus, Ecclesiastes Navarrenus.

Epigramma.

Admiror genium tuum, Sanctosque Labores

O deus, et nostri temporis, atque Soli?

Ludicra derantant alii, tu Verba Tonantis

Concinnis aurata docte Poeta Lyra.

Scilicet hoc studes, mortales crimine ab omni

Depulsos, Vitæ restituisse pio.

Nobile opus! ueniens et quod mirabitur ætas,

Et cuius Cælo Laurea parca tibi est.

§ § § §

Flor in perpetuum amoris et  
obseruantia Symbolum suo Jongastonio  
profuit eius Studiophilissimus. —  
P. Mariendus. Med. Orthesii



LA  
L O Y D E

L'ETERNEL.



*VIS* qu'un desir nouveau sollicite  
mon ame ,

*Que* d'un feu tout diuin ma poi-  
trine s'enflame,

*Eleue* toy ma Muse, & d'un vol  
courageux

*Guinde* toy sur Sina sur ce Mont orageux,  
*Ou* du seul Souuerain la voix épouuentable  
*Publioit* aux mortels sa Loy tres-equitable.

*O* grād Dieu Toutpuissant qui de rien as fait tout,  
*De* qui l'essence n'a commencement ni bout,  
*De* qui la voix tonnant sur l'humide nuage  
*Frape* nos yeux d'éclairs, nos oreilles d'orage,

*A*

Lance dedans nos cœurs la peur, l'étonnement  
 Glace tous nos esprits : Voix qui soudainement  
 Effroyable s'enflant d'une rude tempête  
 Des Cedres du Liban met l'orgueilleuse crête  
 Aussi bas que leur pié, qui grondant par les airs  
 Fait trembler de Kadez les sauvages desers,  
 Decoiffe des forets la tête verdoyante  
 Vuide les flancs panthois de la Biche tremblante:  
 Forte voix qui choquant des nues les rempars,  
 Cent mille éclats de feu iete de toutes pars.  
 Inimitable ouurier, si ta force eternelle  
 Se void même ez enfans pendans à la mammelle,  
 Pere bon soutien moy, faisant que ton enfant  
 Beguayant de tes loix en sorte triomphant :  
 Eternel qui peux tout d'un souverain empire  
 Par moyens, sans moyens, que ta grace m'inspire  
 Un peu de cette voix dans l'accent de mes vers,  
 Pour faire retentir par tout cét uniuers  
 Ta formidable Loy, fay que ma Muse tonne  
 Tes foudres annonçant, iusqu'à ce qu'elle étonne  
 Le pecheur endureci, non pas pour le ieter  
 Dedans le desespoir, ains luy faire goûter  
 Par l'horreur du peché ce dogme salutaire,  
 Que cognoître & sentir l'état de sa misere  
 C'est là le premier pas de la felicité,

## DE L'ÉTERNEL!

Pourveu qu'il ait recours sans incredulité  
 Au remede établi : car ta sainte parole  
 Apelle cete Loy nôtre maître d'école,  
 Pour nous mener à Christ, & gagner par la Foy  
 Ce que nous refusoit la rigueur de la Loy :  
 Loy qui nous fait trembler, & qui toujours menace,  
 Foy qui nous affermit & denonce la grace,  
 Loy qui dit, fay le bien, autrement tu mourras,  
 Foy qui dit, si tu crois sans doute tu viuras,  
 Loy qui tout sous peché serre de sa cadene,  
 Foy qui nous affranchit en liberté Chrétienne,  
 Ce grand Legislatteur qui voulut proposer  
 Des Edits à Jacob pour ses mœurs composer,  
 Et de sa propre voix faire à ce peuple entendre  
 Ce qu'il doit à son Dieu, & à son prochain rendre :  
 Sçachant bien que sa gloire est vn feu consumant,  
 Vn abord dangereux, lequel en vn moment,  
 Engloutit le pecheur, charitable s'auiise  
 Pour le bien d'Israël de commetre Moysse,  
 Par miracle caché trois mois dans le berceau,  
 Par miracle trouué pleurant au bord de l'eau,  
 Par miracle estimé le fils d'une Princesse,  
 Par miracle doiüé de Diuine sagesse,  
 Par miracle commis quand le buisson ardent  
 Par miracle brûloit, & duroit cependant,

LA LOY

Pour enuers Pharaon faire tant de miracles,  
Et publier apres les Celestes oracles.

Va-t'en, dit ce bon Dieu, fidelle seruiteur,  
Je t'ay depuis long temps établi conducteur  
De cette troupe ingrante, auance toy Moyse  
Pour te metre entre-deux, de peur que ie détruise  
Par mes regards mortels ce peuple débauché,  
Que j'ayme tendrement nonobstant son peché:  
Descen & de ma part Israël sanctifie,  
Qu'il laue ses habits & qu'il se purifie  
Pour le troisiéme iour, car lors le Tout puissant  
Décendra sur Oreb de flammes rougissant:  
Mais Moyse sur tout fay leur cette deffence  
Sur peine de mourir, que personne n'auance  
Ni le pié ni la main pour toucher, curieux,  
L'enceinte de ce mont de signes glorieux;  
Quiconque le fera, sât-il d'entre les bêtes,  
Il mourra lapidé, ou percé de sagetes.

Le tiers iour au moment que l'ancienne Nuit  
Se retire, & fait place au beau iour qui la suit,  
Qu'elle achue sa course, & que pliant son voile  
Elle quite son char guidé de mainte étoile,  
Tous les vents mutinés se choquent dans les airs,  
Les tonnerres creuans, les fondres, les éclairs  
Tempetent sur Sina ceint d'une épaisse nue.

DE L'ETERNEL:

L'effroyable cornet sonnante le Tûe Tûe,  
 Alarme des Hebreux le camp épouuanté  
 Des feux étincellans, ou de l'obscurité:  
 Les rouges pelotons des flammes deuorantes,  
 Les nubileux monceaux des arenes mouuantes  
 Du mont volent au Ciel, les tourbillons roulans  
 Pirouettent sans cesse, & les rochers brûlans  
 Vont tomber, enlencz de la cime hautaine,  
 Pres du peuple tremblant qui campe dans la plaine  
 Loin de ce Mont affreux, duquel les fondemens  
 S'ébranlent secoués par diuers tremblemens.

L'Aurore ce matin, par Cephale apelée,  
 Joyeuse s'échappant de la couche gelée  
 D'un mari paresseux, toute éprise d'amour  
 Audit ouuert desia la grand porte du iour,  
 Et l'Ecarboucle au front, les mains pleines de roses  
 Auec mille autres fleurs nouvellement écloses  
 Etoit prête à partir: quand éleuant ses yeux,  
 Elle auise Sina qui pousse furieux  
 Tant de globes fumans iusqu'au front des étoiles,  
 Qu'étonnée de voir mille flammes nouvelles,  
 Elle ferme la porte, & pour ne montrer pas  
 La palleur de son front retourne sur ses pas.  
 Auec vous remarqué la pesante Tortuë  
 En un lieu reculé, quand elle s'enertuë

De sortir de son toit, & de prendre à loisir  
 Dans le frais d'un Jardin & repas & plaisir :  
 Ses piez vont lentement sur les tendres fleuretes,  
 Elle alonge son col parsemé de perletes,  
 Elle leue son front, se pauane, & s'étend :  
 Mais parmi tout cela, si surprinse elle entend  
 Quelque bruit éloigné, ou bien que l'œil luy montre  
 Quelque prochain obiet, à ce fâcheux rencontre  
 Elle serre soudain tous ses membres honteux  
 Dans le petit logis éclos avecques eux.

L'Aurore ainsi de peur se cache dans la couche  
 Du babillard Tithon aussi froid qu'une souche.

Le Soleil qui la suit se montre clair & net,  
 Paré comme un époux sortant du cabinet,  
 Qui transporté d'amour, va de grande allegresse  
 Couuert d'or & d'azur épouser sa maîtresse :  
 Ainsi le beau Phæbus par les portes d'argent,  
 De son Palais doré de Rubis flamboyant  
 S'élance dans son char, & void que sa fourriere  
 N'auoit encore ouuert la porte à la lumiere,  
 Il tempête criant, la presse de partir  
 Sur peine d'éprouuer un fâcheux repentir,  
 Elle tremble de peur, mais en fin échauffée  
 Par les rais de Titan elle sort decoiffée  
 Avecques la clé d'or, & de sa iaune main

Ouvre, & sans s'arrêter se retire soudain.

Aussi tôt les Coursiers, la narine fumante,  
Resoufflant aux mortels la lumiere plaisante  
Partent frais & dispos, & leurs membres mouuans  
Deuancent au partir la vitesse des vens.

Mais à peine auoient ils entamé la carriere  
Qu'ils se cabrent en l'air, & tournans en arriere,  
N'osent plus effarez courir audacieux

Comme les autres iours par la route des Cieux :

Le maître se fâchant les menace & les touche,  
Fait resonner le fouët, fait retentir la bouche,  
Les échauffe, les pousse, & les presse d'aller,  
Mais les Cheuaux retifs ne font que reculer :

Apollon étonné de cette resistance

Tâche de s'éclaircir, & pour ce faire auance

Son chef d'ire branlant hors du char radioux :

Là soudain tant d'effroy se presente à ses yeux,

Il découure, il entend des choses nompareilles,

Tant d'effroyables sons, de brûlantes merueilles,

Tant d'épaisse fumée, & de brandons épars

Le mont de Sinay couurant de toutes pars,

Que retenant vn pensa course & sa colere,

Il atend en suspens la fin de ce mystere :

Cependant l'Eternel, Israël le voyant,

Etoit ià descendu sur le Mont flamboyant,

Ou les Anges parmi tant de flammes ardentes  
 De leur grand General auoient tendu les Tentes,  
 Les toiles qui pendoient d'un & d'autre côté  
 Etoient faites de pompe ou bien de maiesté,  
 Les cables étoient faits de force & de puissance,  
 Les piliers de grandeur & de magnificence,  
 Les clous & les crochets étoient faits de vertu,  
 De sagesse l'enclos étoit tout reuétu,  
 Les franges & clinquans étoient tissus de gloire,  
 La verité par tout y tiroit mainte histoire:  
 Icy le grand Deluge inonde l'Vniuers,  
 Pour netoyer vengeur le monde de peruers;  
 Cependant que Noé se retire en franchise  
 Dans l'Arche de Gopher figure de l'Eglise:  
 Là de ces fols Geans, lesquels audacieux  
 Batissoient vne Tour qui deuoit dans les Cieux  
 Ieter ses fiers sommets, la langue est confondue,  
 L'ouurage mis au croc, & la peine perduë;  
 Icy le bon Abram en pays étranger,  
 Au nom du Dieu viuant sans craindre le danger,  
 N'ayant que ses valets quatre Roys suit, & frape,  
 Les charge les deffait & leur déponille atrape:  
 Là fument les Citez qui pour toüiours pecher,  
 Et brutales courir apres vne autre chair,  
 Par le feu qui du Ciel pleuuoit aues le souphre  
Furent

DE L'ETERNEL!

Furent subitement reduites en un gouffre,  
 Lot se sauue, & fuyant guidé de l'Eternel,  
 Void au lieu de sa femme vne image de sel.

Je me voy bien auant dans la mer de ces toiles,  
 Ma Muse tute perds, baisse doncques les voiles,  
 Auec cent voix de fer, & cent plumes d'airain  
 Tu ne scaurois tracer les faits du Souuerain,  
 Ni chanter les effectés de sa iuste colere,  
 Peints dans ses pavillons, ô l'horrible misere  
 De choir entre les mains de ce grand Dieu viuant  
 Lors qu'il leue son bras, & qu'il va poursuivant  
 Apres un long suport ceux qui ne voulant croire,  
 Font métier de pecher à l'aspect de sa gloire.

Dessous ces pavillons les Esprits bien-heureux  
 Qui de seruir leur Dieu sont toujours desireux,  
 Vacquans tous d'un acord chacun à son office,  
 Luy dressent, diligens, le Thrône de Justice.  
 Là les vieillars chenus aux habillemens blancs,  
 Et le front couronné tiennent les premiers rangs,  
 Auec les quatre Argus, dont les voix nompareilles  
 Du Saint, & trois fois Saint, redisent les merueilles,  
 Là void-on des Esprits les sept lampes brûler,  
 Vne mer de crystal incessamment rouler,  
 Là s'entendent les voix, & les cris y resonnent  
 Là brillent les éclairs, les tonnerres étonnent.

*Sur ce Trône fumant s'assiet le Souuerain,*  
*Ses yeux étoient de Iasse, & tenoit en sa main*  
*Le sceptre d'équité, là sa face flamboye,*  
*L'Iris au cercle d'or sur icelle déploye*  
*Tous ses riches émaux, les quarreaux de saphir,*  
*De celeste couleur, tous brochez d'or d'Ophir*  
*Eclairoient sous ses piez, là le seruoient les Anges*  
*A troupes, à milliers, avecque les Archanges;*  
*Bref c'étoit ce matin que Sina fut le Ciel,*  
*D'où celuy qui le fit crie, ECOVTE ISRAEL.*



IE SVIS L'ETERNEL TON DIEV;  
 qui t'ay retiré du pays d'Egypte.

**E**COVTE ce n'est pas une deité vaine,  
 Vn Oracle trompeur, une voix incertaine,  
 Vn homme mensonger, de songes inuenteur,  
 Vn esprit de Pithon, vn Prophete menteur,  
 Ou des Dieux des Gentils vne impuissante souche,  
 C'est le grand Iehoua, qui du vent de sa bouche  
 Tendit en vn moment la Courtine des Cieux,  
 De laquelle, sous moy, le Prince glorieux  
 Du iour monte, descend l'écharpe biaisante,  
 Comme fait de la nuit la Princesse luisante,

Qui fonda l'épaisseur du globe terrien  
 Dessus son propre pois, sur la base d'un rien,  
 Qui tança de la Mer les inconstantes ondes,  
 Et les fit retirer dans les caues profondes,  
 D'où les superbes flots flotans contre leurs bords  
 Peuvent bien écumer, mais non sortir dehors;  
 Qui leva de sa main les superbes montagnes,  
 Abaisa les valons, aplanit les campagnes,  
 Qui la terre peupla, comme l'Air & les Eaux,  
 De bêtes, de bétail, de poissons & d'oiseaux.  
 J'ay tout mis sous les piez de l'homme mon image,  
 Le Monarque mortel, la fin de mon ouvrage,  
 Que ie ne laisse pas rouler à la façon,  
 Que font le Charpantier, ou le maître Maçon,  
 Lesquels ayant parfait, & comme mis au monde  
 Vn Palais sur la terre, vne maison sur l'onde,  
 L'abandonnent, pour faire vn ouvrage nouveau,  
 A la mercy des vents, des foudres & de l'eau.  
 Je ne fais pas ainsi, ma parole puissante  
 Porte par sa vertu la machine branlante  
 De ce grand Tout, afin qu'il ne soit ruiné,  
 Jusqu'à ce qu'il viendra le iour déterminé  
 Dans mon priué conseil, que fumant de colere,  
 Tout ce que j'auois fait l'on me vera défaire,  
 Alors la Terre, l'Air, & la Mer au teint bleu.

Mélez avec le Ciel, ne seront rien que feu,  
 Le Soleil sera noir, & sa sœur inconstante  
 Degoutera le sang de sa face mourante ;  
 Les morts mêmes oïront la voix de l'Eternel,  
 Sois donc saisy de crainte, & m'écoute Israël.

Israël que j'ay pris, pour être mon partage,  
 Mon aîné, mon aymé, mon bien, mon heritage,  
 Mon tabernacle éleu, ma plaisante Sion,  
 Mon ioyau précieux, ma sainte Nation  
 Touïours peinte en ma main, que ie tiens aussi chere  
 Comme de mes deux yeux la Divine lumiere.  
 Je suis [ & tu le sçais ] Israël ton grand Dieu,  
 Ton bon pere & Seigneur, qui te veux en ce lieu  
 Declarer mon vouloir, mes loix, mes ordonnances,  
 Pour te faire bien viure, afin que tu t'auances  
 Vers le prix Eternel. O peuple qu'auois-tu,  
 Quel merite, quel droit, quel bien, quelle vertu,  
 Pour m'induire à t'aimer ? en laissant tout le reste  
 Du monde des viuans que la torche celeste  
 Eclaire de ses rais le soir & le matin,  
 Monde que j'abandonne au sort de son destin,  
 Lequel viuant sans Dieu, est par son ignorance  
 Eloigné du salut, & de ma cognoissance.  
 Tu le serois aussi, si par puissans moyens  
 Je n'eusse fait sortir de l'Vr des Caldeens

Ton *geniteur Abram mon seruiteur fidelle,*  
 Pour traiter avec luy l'alliance *eternelle,*  
 Par laquelle depuis, ô *peuple circoncis!*

Tu me *reconnois pere, & ie te tiens pour fils.*

Ma *grace & mon amour ayant fait l'alliance,*

Soigneux de tes *ayeuls, ie voulus par auance*

Mon *seruiteur Ioseph enuoyer & benir*

Dedans l'*Egypte, afin qu'il les peut maintenir.*

Là, là, mon *cher Iacob, ie fais que tu foisonnes,*

Tu ne *contois chetif, que septante personnes,*

Que l'*effroy de la faim fit descendre à Memphis,*

Ou parmi les *haineux i'ay fait croitre tes fils,*

Merueille de mon *bras! iusqu'à six cens mille ames,*

Sans y *comprendre encor les enfans ni les femmes.*

Si *tôt que ie t'eus fait par vn bien singulier,*

Selon ma *verité croitre & multiplier,*

Te *voila tout à coup par le traitement rude*

D'*vn nouveau Pharaon dans vne seruitude*

Pire que la *mort même: On iete tes enfans,*

Aussi *tôt qu'ils sont naiç dans les flots étouffans*

Par *Edit du Tyran, pour abolir ta race:*

Sur *cela mon amour paroît deuant ma face.*

Ha! *Seigneur, me dit-il, n'as tu plus d'amitié?*

*Pere, mais pere bon, n'as-tu plus de pitié*

De ton *pôure Israël? Bon Dieu son tutelairé*

Jusqu'à quand sera-t'il l'object de ta colere?  
 Quatre cens fois l'Hyuer s'est blanchj de glaçons,  
 L'Eté quatre cens fois a ianni les moissons,  
 Depuis le temps fatal, que cette gent captiue  
 Est sous le ioug de fer soupirant & plaintiue:  
 Les Diabes, les méchans destinez à la mort  
 Te connoissent tremblans, le terrible, & le fort,  
 Mais Iacob te cognoit Dieu bon & veritable,  
 Tardif à te fâcher, clement & pitoyable:  
 L'auras tu donc Seigneur pour touiours debouté?  
 Quoy n'useras tu plus de ta gratuité?  
 Ton courroux aura-t'il bouché les auenuës  
 De tes compassions tant & tant recognuës?  
 Souuienne toy plûtôt de ce qu'as declaré  
 Au pere des croyans ex pleines de Mamré,  
 Que sa posterité seruiroit étrangere  
 Par quatre fois cent ans, ô la longue misere!  
 Mais qu'ayant condamné la fiere nation,  
 Tu la deliurerois de son affliction,  
 La faisant remonter forte, riche, & puissante.  
 Pourquoi donc caches-tu ta face reluisante?  
 Non, non, il n'est plus temps meshuy de sommeiller,  
 Le mal presse, Seigneur, il se faut réueiller,  
 La captiuité croit, Pharaon qui se fâche  
 Redouble à ton Isâc l'insuportable tache,

Le creue de travail le rendant criminel,  
D'autant qu'il a desir d'aller, ô Eternel,  
Deuant ta sainte face, & de netes offrandes  
Echauffer tes Autels, ainsi que tu commandes.

Comme vn soldat lassé d'un travail furieux,  
Que l'enfant de la nuit a charmé gracieux,  
Et déployant sur luy ses tenebreuses ailes,  
Amorti pour vn temps ses voyantes prunelles,  
Si quelqu'un le tirasse, il s'éveille réuant,  
Détache vn qui va là, & met l'épée au vent :  
Ou comme vn homme fort qui le chef d'une bande,  
Ayant beu par excez dans la coupe friande  
Les caprices plaisans de la douce liqueur  
Ebranlant son cerueau, faisant bondir son cœur,  
Ores en serpentant, ores en rond il bâle,  
Puis tombe de son long au milieu de la sale,  
Où ronflant largement couché dessus son dos,  
Il digere son vin au plaisir du repos ;  
A la fin en sursaut il se leue & s'élance :  
Ainsi ie me réveille, & perdant patience,  
Ie m'écrie tout haut, c'est assez enduré,  
Mon peuple, mon amy, mon partage assuré ;  
Pharaon il est temps que ta tête coupable  
Epreuue de ma main le coup épouuantable ;  
Sus Moÿse en campagne, & porte mes terreurs,

Mes iustes iugemens, & toutes mes fureurs  
 Dans l'Egypte prophane, atroupe mes armées ;  
 N'ay-ie pas entendu les plaintes animées  
 Des sanglots de mon peuple, & par compassion  
 Veu l'extreme rigueur de son opression.

Israël c'est pour toy que ie tins ce langage ;  
 Et sans plus differer, mis la main à l'ouirage ;  
 Ie depute Moysè avec son frere ainé  
 Pour aller à mon nom vers le Prince obstiné  
 Des noirs Egyptiens, luy porter mes oracles  
 Mes menaces, mes coups, & par onze miracles  
 Ramolir & briser tout l'orgueil de son cœur,  
 Pour le faire trembler sous le bras du vainqueur ;  
 Icy nait vn Serpent de la Verge puissante,  
 Les fleuves & ruisseaux dans leur onde sanglante  
 Etouffent les poissons ; Les troupeaux deuifans  
 Des filles du limon, fachent les Courtisans ;  
 Là des atomes secs de la grise poussiere  
 Fourmille tout à coup l'infame pepiniere  
 Apanage des gueux : Les bataillons épais  
 Des insectes diuers troublent la douce paix  
 Du Prince & du suiet, se campent dans leurs sales,  
 Les assiegent au lit, & ces animaux sales  
 Enfonçant dans la chair leurs picquans aiguillons,  
 Dessus leur noire peau font mille vermillons :

Tantôt

Tantôt du gros bétail la troupe belle & saine,  
 Se saoulant à plaisir des herbes de la plaine,  
 Meurt en un tourne-main, or les cendres d'un four,  
 Poussées vers le Ciel engendrent à leur tour  
 Des ulceres malins, des brûlantes vefies:  
 Les feux, & les boulets des grées endurcies  
 Pauent de ronds crystals les chams deshonorés,  
 Fracassent les maisons, depuillent les forés:  
 Apres s'éleve un Vent des quartiers où l'Aurore  
 Dans une chaire d'or son visage colore,  
 Qui dans les tourbillons parmy l'air saboulans,  
 Pousse un hôt infinj de gendarmes volans,  
 Lesquels au cliquetis de leurs bruyantes armes,  
 Au peuple incirconcis vont donner mille alarmes,  
 Le nombre en est si grand, que leur nuage épais  
 Ombre le soleil, & dérobe ses rais.  
 Ces vilains sautereaux les armes à la bouche  
 T'odét l'honneur des chams, & rien fors que la souche  
 Des arbres depouillés dans ce pays méchant,  
 De leur double rasoir n'évite le tranchant.

A grand peine avois-ie, suplié de ce faire,  
 Enfoncé dans la mer par un souffle contraire  
 Tous ces fiers animaux, qu'une effroyable nuit,  
 Vne nuit de trois iours cette merueille suit,  
 Et bien que le Soleil faisant sa course ronde,

Ne cessât d'éclairer tout le reste du monde,  
 Toutesfois par la loy de mon dire puissant,  
 Il cachoit à Memphis son globe rougissant,  
 Epandant, pour prêcher ma bonté singulière,  
 Châque iour les rayons de sa douce lumiere  
 Au terroir de Goscen, dou sans mal tu voyois  
 Le mal des ennemis quand ie les affligeois.  
 Quel plaisir auois-tu de voir la gent barbare  
 Dans les sombres horreurs de ce miracle rare  
 Tâtonner en effroy, tandis que le Soleil  
 Te faisoit voir riant son visage vermeil?

Comme l'acier tiré de la forge qui fume,  
 A tour de bras batu sur le dos d'un enclume,  
 Par quatre compagnons couverts de crasse & d'eau,  
 Se rend toujours plus dur sous les coups de marteau:  
 Ainsi fait le Tyran, sa malice s'augmente  
 Par les coups redoublez de ma verge pesante,  
 Et bien qu'il ait gemy tant de fois sous mon bras,  
 C'est toujours Pharaon, lequel ne voudroit pas  
 Te relâcher iamais, ains Moysé il menace  
 De mort, si iamais plus il va deuant sa face.  
 Ha! vessie d'orgueil, vermisséau, chetif gueux,  
 (Dis-ie alors à part moy) & quoy doncques tu veux  
 Poussiere t'éleuer, & marcher par rencontre  
 Avec le Dieu viuant? il faut que ie te montre

Qu'est ce que peut ma main contre les endurecis ,  
 Lors tu lairras aller le peuple circoncis.  
 Mais Moÿse ie veux , auant que ie m'auance ,  
 Pour signaler mon Nom par cette deliurance ,  
 De ce futur exploit dresser vn monument :  
 Dj doncques à Iacob, que par vn Sacrement  
 Du meurtre general qui suiura les tenebres,  
 Chacun prenne vn petit des brebis ou des chéures ;  
 Sur le dixième iour , & pour n'errer au chois ,  
 Qu'il soit mâle , & bien sain n'ayant que douze mois ,  
 Ils metront le couëteau dedans sa tendre bouche  
 Au quatorzième iour , quand le soleil se couche  
 Et qu'il vous laisse encor vne clarté qui luit ,  
 Qu'on ne peut dire iour , qu'on ne peut dire nuit :  
 Qu'ils mangent vitement cette Pâque rôtie  
 Auec pain non leué , que si de cette hostie  
 Quelque chose restoit , fay leur commandement  
 De la brûler soudain , ayant premierement  
 Arrousé le sursueil de leurs portes fermées  
 Du sang encore chaud , car le Dieu des armées  
 Déployant ses fureurs sur l'Egypte verra ,  
 Ce sang sur les pôteaux & soudain passera ,  
 Commandant par exprés à son Ange funeste  
 Dépargner leurs enfans , cependant que le reste  
 Du peuple incirconcis perdra tous les ainez :

Ce iour & cette nuit vous seront destinez  
 Pour fête à l'Eternel celebrable en tout âge,  
 Et vous rememorer qu'en ce sanglant passage,  
 Quand l'Egypte perdoit, vous n'avez rien perdu,  
 Quand l'Egypte crioit, on n'a pas entendu  
 Parmi tant de mal'heurs, & de meurtres horribles  
 Vn seul cri de douleur dans vos logis paisibles:  
 Iusqu'a-ce que mon Christ, le temps s'accomplissant  
 Comme l'Aigneau de Dieu comparoisse innocent  
 Pour épandre son sang, & marquant les fidelles  
 Les deliurer à plein des peines eternelles.  
 Ainsi donc parla Dieu, Moysse ainsi le dit  
 Au peuple d'Israël, lequel ainsi le fit.

Pà le doux enchanteur des peines iournalieres,  
 Du ius de ses pauots arroufant les paupieres  
 Des hommes & des chiens, ne s'oyoit plus de bruit,  
 Ains durant le sommeil la tenebreuse nuit  
 Ayant pour ne broncher, deuant son char humide  
 La Lune pour flambeau, le silence pour guide,  
 Auoit fait doucement la moitié de son cours,  
 Quand l'Eternel parut pour venir au secours  
 Le contelas au poin, dont la lame siffiante  
 Perce, chamaille, abat & donne l'épouuante  
 Au peuple basané; l'un de coups meurt icy,  
 L'autre se rompt le col, l'autre de peur transi

Son deſaſtre plaignant dans ſa mortelle couche  
La vie avec la voix exale de ſa bouche ,  
L'un s'éveille en mourant , l'autre meurt en dormant ,  
Le ſommeil & la mort marchent également ,  
Et rien de tous côtéz parmi ce grand orage ,  
Ne paroît à leurs yeux que la piteneſe image  
D'une prochaine fin qui leur glace le cœur ,  
Les ainez ont le mal , & les autres la peur ,  
Tel a perdu ſon fils qui plaignant ſa miſere  
Soudain oit le voiſin qui lamente ſon frere ,  
Tous demandent ſecours en cette àpre ſaiſon ,  
Mais ſe trouvant un mort dedans chaque maiſon ,  
L'horreur marche par tout , les effrois , les alarmes ;  
Tout regorge de ſang , tout ruiſſelle de larmes ,  
Car la palle Atropos frapoit d'un coup égal  
La cabane de chaume , & le Palais Royal.  
Le carnage eſt ſi grand , que la bête innocente  
Passe par le tranchant de l'épée ſanglante ,  
D'où par tout le païs ſe fait un crj ſi haut ,  
Que le Tyran s'éveille , & ſe leue en ſurſaut ,  
Son cœur eſt tremblotant , & pantoïſe ſa bouche :  
Lors ſentant que le doit de l'Éternel le touche ,  
Il recognoit ſa faute , & ne trouvant repos ,  
A grand peine peut-il proferer ces propos.  
Sus Moïſe & Aaron ſortez tôt de ma terre ,

L'Eternel a vaincu ie ne veux plus de guerre,  
 Que ce peuple s'en aille, & son bétail aussi  
 Pour servir à son Dieu, vîte partez d'icy :  
 Tous les Egyptiens craignans la mort hideuse,  
 Ne font que murmurer, & d'une voix confuse  
 Pressent leur partement : Ainsi le peuple Hebrieu  
 Partit de Rahmesès sous le nom du grand Dieu,  
 A main haute tirant vers les desertes plaines,  
 A la tête marchoient ses deux vieux Capitaines,  
 Les deux freres germains, les étendars flotans,  
 Les resonnans clairons, & les tambours batans,  
 A la barbe & au sçeu de l'Egypte animée,  
 Six cens mille soldats composoient cette armée :  
 Dieu les ombrage alors que le Soleil les cuit,  
 Et leur flambeau c'est Dieu durant l'obscurc nuit :  
 O peuple bien heureux ! dans ces desers étranges  
 D'auoir Dieu pour conduite avecque tous ses Anges.  
 A peine les Payens cessoient de soupirer,  
 De se raire le poil, de plaindre, de pleurer,  
 Et de faire, pieux, les tristes funerailles  
 De leurs enfans plus chers, que le Dieu des batailles  
 A tuez de sa main, qu'un nouueau pensément  
 Trouble l'esprit du Roy, si que soudainement  
 Il appelle les Grands, & tous ses Capitaines.  
 Mes amis, ce dit-il, i'ay nouuelles certaines,

Que la peur a saisi le cœur de ces captifs ;  
 Qui souloient nous servir , & qu'ils fuyent craintifs ;  
 Qu'on s'arme promptement , ie veux sans plus atēdre  
 Courir sus à ces gens , les poursuiure & les prendre.

On atelle à l'ennui les chariots roulans ,  
 Les cheuaux courageux à la course volans ,  
 Ennemis du repos batent du pié la terre ,  
 L'impatient soldat ne demande que guerre ;  
 S'atroupe diligent deffous les étendars ,  
 Le reluisant acier brille de toutes pars ,  
 Le tambour bat aux chams , & la trompette sonne ;  
 Tout délodge gaillard , le Roy même en personne :  
 Les Princes & les Ducs qui le vont côtoyant ,  
 Chacun sur son armet vn panache ondoyant  
 Paroissent entre tous , comme au Ciel l'œil du monde  
 Entre les feux errans par la courtine ronde.  
 Les voix , les hurlemens , les cris iniurieux  
 Font trembler le desert , les cheuaux furieux  
 De leurs piēz foudroyans font resonner la terre ;  
 Le bruit des chariots semble vn autre tonnerre ,  
 Et de sià le Tyran dedans son char assis  
 Se reioiit de voir le peuple circoncis.  
 Israël étonné tournant sa face arriere ,  
 Oit l'orage aprocher , void voler la poussiere  
 Que l'hôt des ennemis fait éleuer en l'air ,

Il se croit être mort, & commence à parler,  
 Les yeux mouillez de pleurs, Ha! Moïse, Moïse,  
 Est ce doncques ainsi que Dieu nous favorise?  
 Pourquoi nous as tu fait de l'Egypte sortir,  
 Pour perir au desert? ha trop tard repentir!  
 Que fusions-nous encor au pais idolatre,  
 Assommez de travail, & batus comme plâtre!  
 Nous viurios plus heureux, et mourrions plus cõtens,  
 Que tombant sous le fer de ces fiers combatans.

A ces propos fâcheux le Souuerain Monarque,  
 Qui seul fait auancer & reculer la Parque,  
 Crie du tourbillon encontre cét effroy,  
 Que veut dire cecy gens de petite foy?  
 Infidelle Iacob, mes exploits pleins de gloire  
 Se sont-ils écoulez de ta lâche memoire?  
 Quoy, me veux-tu tenter par incredulité?  
 Bien te vaut, bien te vaut que par ma Sainteté,  
 J'aye desjà inré l'eternelle alliance.  
 Pour toy, du bon Abram la perfide semence,  
 Autrement: Mais il faut promptement secourir  
 Ce peuple au cœur faillj: Je vay faire mourir  
 L'obstiné Pharaon avec sa gent maudite,  
 Ses armes, ses cheuaux, & tout son exercite  
 Periront tellement au seul vent de ma voix,  
 Que la destruction pour la seconde fois

*Ni retournera pas : Que cries-tu Moïse ?  
 Approche, approche-toy, que ma bouche t'instruise,  
 Afin de preuenir ce peril euident.*

*Pren ta verge en la main, & de ce vray Trident,  
 Tu n'auras pas touché l'escarlate de l'onde,*

*Que tu verras ma gloire à nulle autre seconde,*

*Haste toy mon amy. Moïse obeïssant,*

*Le vouloir du grand Dieu soudain accomplissant,*

*Estendit, diligent, la verge nompareille*

*Sur la face des eaux, ô diuine merueille !*

*Elles fuyent de peur, & leurs bords ia leuez*

*Ressemblent à deux monts vis à vis esleuez.*

*Non pas que ce faisant la puissance diuine*

*Changeast à mon aduis les flots de la marine*

*En vn solide corps, comme en quelque metal,*

*En quelque dur rocher, ou transparent crystal :*

*Mais plutost sa vertu qui sur les eaux preside,*

*Arresta pour vn peu leur nature fluide,*

*Ainsi que de tout temps elle tient suspendu*

*Le tresor de ses eaux sous le Ciel estendu.*

*Tout ainsi que l'on void vne pesante pierre,*

*Qui ne trouue iamais son centre qu'en la terre,*

*Si quelque bras puissant l'esleue haut en l'air,*

*Elle s'arreste là, mais s'il la laisse aller,*

*Elle part comme un trait, & de son poids s'auance*

Vers son lieu de repos, ou mesme elle s'agence:  
 Tout de mesme à ce coup le bras du Toutpuissant  
 Soustenoit les deux bords du Neptune glissant,  
 Qui paisible obéit, tandis que les fidelles  
 Passent sans se mouiller par ces isles nouvelles.  
 Le Payen acharné qui les va poursuivant  
 Par le mesme chemin, s'engage bien auant,  
 Tout est entre deux mers, le Roy, l'infanterie,  
 Les chariots bruyans, & la cavalerie.  
 Ce matin l'Eternel voulut lascher le frein  
 Qui suspendoit en l'air les eaux dessous sa main.  
 Comme vn roide torrent qu'une forte chauffée  
 Arreste pour vn temps, si son onde pressée  
 Peut renuerser ce fort, il saute violant,  
 Choque son ennemy, & plus fier s'en allant,  
 Escumant de courroux la campagne trauerse,  
 Fait rouler les cailloux, les gros arbres renuersé,  
 Et traïsne dans ses flots, de desastre porteurs,  
 Les maisons, les citez, le bestail, les pasteurs.  
 Ainsi le Souuerain ayant lasché les resnes,  
 Pour sauuer Israël à ces ondes hantaines,  
 Elles bondissent d'aise, & leurs flots glorieux  
 Se font le compliment d'un baiser furieux;  
 Ce choquement soudain vn orage soustene,  
 Qui tout en vn moment tant de vagues esleue

Que l'armée Payenne elles font abysmer,  
 Et tous iusqu'aux goujats perirent dans la mer.  
 Cependant les Hebreux harassés du passage,  
 Se reposans ioyeux dessus l'autre riuage,  
 Leuent les yeux au Ciel, & contempnent du bord  
 De leurs fiers ennemis le naufrage & la mort,  
 Rendant graces à Dieu d'une telle victoire,  
 Chantent auant partir le Cantique de gloire.

Mais à peine auoient-ils cheminé quatre iours,  
 Que ce peuple méchant semblable à soy tousiours  
 Murmure en se plaignant que les eaux sont ameres;  
 Dieu sur eux déployant ses douceurs ordinaires,  
 Leur prepare soudain, ô merueille du Ciel!  
 Vne douce boisson, & sans sucre & sans miel,  
 Ils boient à souhait cette liqueur plaisante,  
 Mais ce peuple rebours pourtant ne se contente,  
 Ains oubliant les biens de la diuine main,  
 Il demande, gourmand, de la chair & du pain.  
 Dieu qui faisoit luitre ses bontez éternelles  
 Contre l'esprit ingrat de ces enfans rebelles,  
 L'Egypte regrettans, donnoit chaque matin  
 Le pain des immortels à ce peuple mutin:  
 Et les vents tous les soirs faisoient venir à bandes,  
 Du costé de la mer tant de cailles friandes,  
 Que ce peuple saoulé commence à se fâcher.

De ce celeste pain, & de la tendre chair.

L'Eternel qui iugea que cette gent mutine  
 Auoit besoin alors d'un coup de discipline,  
 D'une playe frapa ce peuple conuoiteux,  
 Laquelle fit mourir les plus puissans d'entr'eux.  
 Mais pour cela pourtant Israël ne s'amande,  
 Il ne va guere loin sans nouvelle demande,  
 Ayant eu iusqu'icy ce qu'il a désiré,  
 Si n'est-il pas content, son gosier alteré,  
 Sans se resouuenir des recentes blessures,  
 S'esclatte, destoyal, en plaintes & murmures.  
 Le Souuerain encor sans se vouloir fascher,  
 Par Moïse frapa le solide rocher,  
 Qui changea de ce coup ses fibres & ses veines,  
 En autant de ruisseaux, & de viues fontaines,  
 Ou ce peuple importun, qui se plaint tant de fo.  
 Estancha son ardeur, & modera sa voix.

Cependant Hamalek se iette à la campagne,  
 Mais la faueur du Ciel Israël accompagne,  
 Et Moïse ses mains vers le Ciel esleuant,  
 Le déconfit au nom de ce grand Dieu viuant,  
 Qui crie du plus haut de la montagne sainte,  
 Escoute mes Edicts, mon peuple en toute crainte,  
 Souuien toy que c'est moy qui t'ay fait surmonter  
 Tant de difficultez, & qui t'ay fait monter

De l'Egypte cruelle, & de la seruitude,  
 Qui sans auoir esgard à ton ingratitude,  
 T'ay voulu retirer de ce fourneau de fer  
 De la captiuité, figure de l'enfer :  
 T'enlevant par l'effort de ma dextre puissante,  
 Comme sur les cerceaux d'une aigle rauissante,  
 Pour icy te conduire, & te donner ma Loy,  
 Tu n'auras Israël autres Dieux deuant moy.



## PREMIER COMMANDEMENT.

TV N'AVRAS POINT D'AVTRES  
 Dieux deuant moy.

**C'**Est en moy seulement peuple que tu dois croire,  
 Personne avecque moy ne partage ma gloire,  
 Je ne puis endurer de pair en aucun lieu,  
 Si ie n'estois Dieu seul, ie ne serois pas Dieu :  
 Voudrois-tu repasser & la mer & la plaine,  
 Pour retourner, chetif, dans l'Egypte inhumaine,  
 Et mettre deuant moy le mugissant Apis,  
 L'Ibis au bec de corne, ou bien de mal en pis,  
 Les anguilles, les chiens, les rats, les crocodiles,

Les oignons, les porreaux, & tant de choses viles.  
 Ne fors-tu pas de voir tous ces Dieux confondus,  
 Sous mon bras foudroyant, & de crainte éperdus,  
 Quand fumant de courroux par miracles terribles,  
 L'exerçois sur iceux mes iugemens horribles ?  
 Ou voudrois-tu coureur visiter les hauts lieux  
 Du reste des Gentils, & là trouver des Dieux,  
 Pour les faire, impudent, marcher deuant ma face,  
 Leur donner mes honneurs, & les mettre en ma place ?  
 Astaroth, & Remphan, & Malcam ou Moloch,  
 Ba-alzebub & Kemos, Bahal, Dagon, Nisroch,  
 Ont-ils eu le bras fort pour Pharaon combattre,  
 Et te faire sortir de l'Egypte idolatre ?

Ainçois tu verras tost tomber ces fictions,  
 Et ces Dieux controuuez avec leur nations,  
 Au seul bruit de mon Nom, sans se pouuoir defendre  
 Quand tu les combattras, & reduiras en cendre  
 Leurs Idoles, autels, leurs hauts lieux & forests,  
 Faisant de leurs maisons des infames retraits.

Peut-estre que guidé par meilleure fortune,  
 Dans les abyssnes creux tu trouueras Neptune,  
 Son triple Sceptre en main, duquel imperieux  
 Il regit Souuerain les autres petits Dieux,  
 Le Triton sonne-cor, Palamon, Leucothée,  
 Phorque fils de la terre, & l'inconstant Prothée.

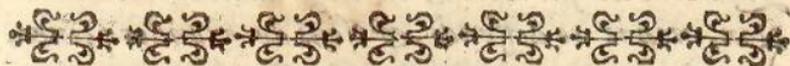
Glaucque tousiours lascif, le Prophete Neré  
 Le plus antique Dieu dans le flot azuré.  
 Mais ces Dieux, Israël, auoient quitté les ondes,  
 Où se cachoiēt tremblās dans leurs grottes profondes,  
 Et dormoient à plaisir, pour ne t'entendre pas  
 Alors que tu te vis à deux doigts du trespas,  
 La montagne à costé, au deuant l'estenauē  
 Des ondes sans merci, Pharaon a la queuē,  
 Si que tu ne pouuois que tomber sous le fer  
 Du barbare vainqueur, ou perir dans la mer.  
 Comme de ton salut, chetif, tu desesperes,  
 Tu te tournes, dolent, vers le Dieu de tes peres :  
 Je te vis, & soudain ie fis fendre les eaux,  
 Pour te guider à sec par des sentiers nouveaux,  
 Dans lesquels des Payens l'armée blasphémante  
 S'abysma sous les flots de la mer escumante.

Si t'esleuant en haut, ton œil trop curieux  
 Regarde le Soleil, ou la Reyne des Cieux,  
 Et leur tendant la main, quelque desir te touche  
 De les baiser apres de ta prophane bouche  
 Pour en faire tes Dieux, & me faussant la foy,  
 Les craindre, les seruir, les mettre deuant moy :  
 Sçais tu pas Israël, qu'a la celeste bande,  
 Se leuant & couchant ainsi que ie commande,  
 Seul ie donne la Loy ! que ie vay conduisant

Le mouuement du Ciel de tant d'astres luisant ?  
 Ne viens tu pas de voir ces miennes creatures  
 L'espace de trois iours en tenebres obscures  
 Sur l'Egypte infidelle ? & aussi tu verras,  
 Par ce mesme pouuoir lors que tu combattras,  
 Les Roys Amorrheens, arrester la carriere  
 Du Prince des clartez, & de l'autre courriere  
 Qui preside a la nuit, le frere en Gabaon,  
 Sa sœur au teint d'argent dans le val d'Ajalon,  
 Tandis qu'en Bethoron les fuyards peste meste  
 Tomberont assommez des bales de magreste :

Tes enfans apres toy sçauront vn plus grand cas,  
 Quand l'ombre retournant par le quadran d'Achatz,  
 Ils verront, estonnez, le premier luminaire  
 Rebrousser dix degrez sur sa course ordinaire,  
 En signe que le Ciel propice aura cassé  
 Le triste arrest de mort ia pris & denoncé,  
 Et que ma Maiesté, par ses larmes flechie,  
 Aura donné quinze ans au bon Prince Ezechie.  
 Quitte donc pour iamais tous ces estranges Dieux  
 Si tu ne veux Iacob m'estre vn peuple odieux  
 Tu mettras en moy seul toute ta confiance,  
 Me rendras bon enfant, parfaite obeissance,  
 Tu m'inuoyeras seul en tes necessitez,  
 Et ie t'exauceray par mes gratuitez.

*Afin qu'ayant receu de tes maux deliurance,  
Tu ne sois pas tardif à la recognoissance.*



SECOND COMMANDEMENT.

TV NE TE FERAS IMAGE TAIL-  
lée, ny ressemblance aucune des choses, &c.

**C**omme sur l'Vniuers, ouurage de ma main,  
Je suis sans contredit Monarque souuerain,  
Et le seray tousiours, ainsi dans mon Eglise  
Je commande absolu : que si par entreprise  
Il s'esteue iamais esprit audacieux,  
Soit il homme mortel, soit il Ange des Cieux,  
Qui vueille de raisons en apparence belles  
Te charger, Israël, d'ordonnances nouvelles,  
Anatheme sur luy, car il a demandé  
Vu culte que ton Dieu ne t'a point commandé :  
Je suis assez puissant, assez bon, assez sage  
Pour pouuoir, pour vouloir, pour sçauoir en tout aage  
Gouuernér mes enfans, policer ma maison,  
A quel plus grand que moy doy-ie rendre raison ?  
Ne vueille donc, Iacob, entreprenant volage

Contre ce mandement, te faire aucune image  
 De ce qui luit au Ciel, ou qui vole par l'air,  
 Qui chemine sur terre, ou nage dans la mer :  
 Non, non ie te deffends, & sous de grandes peines,  
 De peindre ou de tailler des ressemblances vaines  
 Pour me représenter, ou pour les adorer,  
 Te prosterner deuant, ni pour leur deferer  
 Honneur religieux : non pas que la peinture,  
 L'art de fondre & mouler, & la riche sculpture,  
 Ne te soient bien permis, car ce sont de mes dons,  
 Lesquels ne sont iamais que parfaitement bons :  
 Si tu t'en veux seruir, pour ayder la memoire,  
 Tu tireras au vif la veritable histoire,  
 De ton pelerinage, & de tes maux passez,  
 Où tes yeux pourront voir superbement tracez  
 Les exploits glorieux de ma dextre animée  
 Contre l'incirconcis ; Là marchera l'armée  
 Des grenouilles, des poux, des vilains sautereaux,  
 Les fontaines icy, les fleuves, les ruisseaux  
 Ne rouleront que sang : La seront les vlcères,  
 Qui pourrissent, malins, la chair des aduersaires :  
 Icy le gros bestail a plaisir engraisé,  
 Se verra tout a coup sur terre renuersé,  
 Là, l'air s'obscurcissant, l'effroyable tempeste  
 De la gersle orageuse escrasera la teste

## L'ETERNEL

39

De l'homme & du bestail, & ses quarreaux trenchans  
 Changeront en deserts les vignes & les chams :  
 La Lune & le Soleil de mon throne la gloire,  
 Se verront à mon nom prendre la robe noire,  
 Et ces feux que l'on void le beau Ciel esmailler,  
 Ne faire de trois iours leur lumiere briller :  
 Icy sera, sanglant le celeste gendarme  
 Qui l'épée a la main, mettoit tout en alarme,  
 Et par ses coups fataux, iamais laschez en vain,  
 Abatoit les aisnez de sa meurtriere main :  
 Apres on te verra par troupes & par bandes  
 Marcher sur le sablon des Arabiques landes,  
 Et sans voile, vaisseaux, rame ny matelots  
 Trauerser à pied la mer aux rouges flots  
 Qui seront a tes flancs ainsi que deux murailles ?  
 Icy les mesmes flots feront les funerailles  
 Des phalangues d'Egypte, & là le dur rocher,  
 S'entr'ouvrira frapé, pour apres épancher  
 Les eaux a gros randons, icy par la priere  
 Hamalek abatu mangera la poussiere.

Crayonne ces beaux faits, & ceux qu'a l'aduenir  
 Mon bras te fera voir pour t'en entretenir.  
 Tu peux aussi tirer tous les hommes fidelles  
 Qui se sont détournez des voyes criminelles,  
 Et qui portent, ayans pour l'honneur combatu,

E ij

La pudeur sur le front, dans le cœur la vertu :  
 Graue, & peins hardiment, pourueu que tu te gardes  
 De deux dangereux pas, que situ te hasardes  
 De les franchir iamais, lors le Ciel irrité  
 Esgalera ta peyne a ta temerité,  
 Pour te faire sentir, comme a mon aduersaire,  
 Les funestes effets de ma iuste colere.

Le premier des écueils que tu dois euitier  
 Comme un gouffre meurtrier, est de représenter  
 Dieu qui fit tout de rien par une chose faite,  
 Que dans cest attentat l'audace ne te icte,  
 L'horreur de ce peché te face ia trembler :  
 A qui veux tu, Iacob, me faire ressembler ?  
 Quel pinceau fera voir creature finie,  
 Qui puisse raporter mon essence infinie,  
 Tres-bonne, qui sçait tout, qui magnifique peut  
 Par le vent de sa voix faire ce qu'elle veut,  
 Toute esprit, toute iuste, eternelle, immuable,  
 Qui ne se peut comprendre, inuisible, inffable ?  
 Non, non toutes les fois que grossier & charnel  
 Tu voudras, insensé, faire voir l'Eternel  
 Sur papier, sur metal, sur le bois ou l'inoire,  
 Sacrilege impudent, tu dérobes ma gloire,  
 Appropriant un corps & passible, & mortel  
 A moy qui suis esprit, impassible, immortel :

Quand ie parlois a toy du haut de la montaigne,  
Et que tu m'écoutois du bas de la campagne,  
Tu entendis, Iacob, a trauers tant d'effrois,  
De flammes & d'éclairs vne puissante voix  
Qui te faisoit sçauoir ma Loy, mon alliance,  
Mais tu ne vis iamais aucune ressemblance:  
De peur que la voyant, tu ne fusses poussé,  
Oubliant les Edits que i'auois prononcé,  
A suivre les desirs de ton esprit volage,  
Pour peindre, figurer, ou tailler quelque image  
De masle, ou de femelle en l'vniuers viuant,  
Et aller apres eux ton ame deceuant.  
Car comme il soit ainsi que tu as l'auantage  
D'estre de l'Éternel le bien aymé lignage,  
Tu ne dois estimer que le Dieu Souuerain  
Semble l'or & l'argent, ou la pierre, ou l'airain.

En second lieu faisant des tailles ou peintures,  
Pour te represente les bonnes creatures,  
Tu seras aduertit de tousiours commander  
A tes faux appetits, & te contregarder  
De leur rendre, abusé, ni culte ni seruice,  
Que ton genou deuot iamais ne se flechisse  
Deuant ce que tu fais : Car comme le mari  
Lequel d'un chaste amour a constamment cheri  
Sa loyale compaigne, endure debonnaire

Vn monde de deffauts, attachez d'ordinaire  
 A la fragilité du sexe feminin,  
 Et se monstrant tousiours plus courtois & benin  
 La tance peu souuent, ains il endure & cache  
 Ses petits manquemens & iamais ne se fasche :  
 Mais si s'abandonnant elle fait ce grand mal  
 Que de fausser la foy du lien conijugal,  
 C'est là le creue cœur, le coup est trop sensible,  
 Le mari ne tient plus la faute remisible,  
 Il ne peut endurer en aucune façon  
 Vn outrage si grand, non mesme le soupçon :  
 Car vn geste affecté, vne lasciuie œillade  
 Luy donne mal au cœur, & son esprit malade  
 N'est iamais satisfait, qu'une cruelle mort  
 De sa traitre moitié n'ayt expié le tort :  
 Ainsi puis que ie tay, mon peuple, mon Eglise  
 En mes compassions pour mon espouse prise,  
 Et passé le contract d'un mariage saint ;  
 Mon amour Eternel, qui ce beau nœud estraint,  
 Me fera supporter tes fautes consumieres,  
 La foiblesse de foy, la froideur des prieres,  
 Ton Zele languissant, le peu de charité,  
 Tes murmures frequens, & mon bras irrité  
 Ne fera chasque fois en mon ire descendre  
 La vengeance sur toy, qui n'es que poudre & cendre.

Mais si t'abandonnant au desir sensuel,  
 Tu viens a prophaner ce contract mutuel,  
 Adorer autre Dieu, & contre ma parole  
 Te prosterner deuant ou l'image ou l'idole  
 Que tes mains auront fait, & d'un sens reprocue  
 Leur deferer l'honneur a moy seul reserue  
 Là c'est là le grand mal, alors de ialousie  
 Le Dieu fort & puissant aura l'ame saisie,  
 Je n'espargneray plus les brebis de mon parc,  
 J'aiguiseray ma l'ame, & banderay mon arc,  
 Je te despeceray par des mortelles bresches,  
 De ton infame sang i'enyureray mes flesches,  
 Desquelles le venin ie te fairay succer,  
 Et toutes mes frayeurs en bataille passer  
 Sur ton coupable chef: La peste avec la guerre  
 Ioncheront de corps morts ta mal-heureuse terre,  
 Terre & Ciel coniurez, qui de fer & d'airain  
 Ne te donneront plus ni breuuage ni pain;  
 Si que pressé de faim, ta rage sera telle  
 Que tu esgorgeras de ta dextre cruelle  
 Tes plus petits enfans, & leur tremblante chair  
 Sera pour tes repas, de tes mets le plus cher:  
 Tu ne seras iamais sans l'angeur, & sans fieur,  
 L'ennemi te courra, comme le paoureux lieure  
 Est poulse par les chiens, car sans estre assailli

Tu trouueras, poltron, ton cœur lasche & failli  
 Par le murmure doux d'une fucille tremblante  
 Au gré d'un ventelet, & de ton pied la plante  
 N'aura iamais repos : la destresse qui nuit,  
 L'effroy, le tremblement te suivront iour & nuit ;  
 Tes morts, seront iettez à l'infame voirie  
 Aux bestes, oux oyseaux : Le tort, la pillerie  
 Rauageront ton bien, la femme de ton cœur  
 Sera deuant tes yeux le plaisir du vainqueur :  
 Je t'esparpillerai, pour te mettre en exemple  
 Parmi les nations, afin que l'on contemple  
 L'horrible iugement du Dieu fort & jaloux :  
 Les funestes effets de mon iuste courroux  
 Ne s'arresteront pas sur ta teste coupable :  
 Quand ie t'auray deffait, mon ire espouuantable  
 Ne se pouuant saouler de tes aduersitez  
 Punira tes enfans pour tes iniquitez ;  
 Je poursuiurai ton sang en la quatriesme race :  
 Tremblez, peres, tremblez oyans ceste menace,  
 Et ne vueillez, cruels, pour contenter vos sens  
 Trahir, en perissant, vos enfans innocens.

Mais apres que i'auray ma vengeance asscuiuie,  
 Te rendant par ces maux ennuyeuse la vie,  
 Nonobstant tes pechez l'un sur l'autre entassez,  
 Je me ressouuiendrai de mes sermens passez ;

## L'ETERNEL.

45

Et sans fausser la foy ie tiendray ma parole  
 Plus fermes que ne sont les colomnes du Pole,  
 Ni du seiour humain l'asseuré fondement;  
 D'ou ma gratuité se verra largement  
 Espandue sur toy, car mesme ta lignée  
 Sera de pere en fils d'icelle accompagnée;  
 Si que gardant mes loix & mes Edits sacrez,  
 Ie leur pardonneray iusqu'a mille degrez.

Oyez, peres oyez ceste rare promesse,  
 Gardez bien ces edits, seruez à Dieu sans cesse,  
 Et par ce saint moyen, du vice triomphans,  
 Faites, en vous sauuant, le bien de vos enfans.

O Celestes douceurs ! les sources continues  
 Des bontez de mon Dieu s'eslançant sur les nues  
 Atteignent iusqu'aux Cieux : ce sont abyssmes, mons  
 Desrobant a nos yeux leurs sommets & leur fons.  
 Ses merueilleux pensers pour le salut des hommes  
 Ne se comprennent pas, & chetifs que nous sommes.  
 Si quelque fois ravis nostre esprit nous portons  
 A les vouloir conter, nos chiffres, nos iettons  
 Se trouuent aussi courts & les reigles plus vaines,  
 Que si de l'Ocean les humides arenes  
 Nous auions entrepris de nombrer iustement.  
 Son ire cependant ne dure qu'un moment,  
 Voire il ne frappe pas tousiours quand il menace,

F

LALOYDE

<sup>42</sup>  
S'il punit une fois, plus de mille il fait grace.

Mais l'ingrat Israël, de Dieu le seul souci  
Qu'il auoit : liberal, comblé iusques icy  
De biens & de faueurs persiste opiniastre,  
A chasque bout de champ il se rend idolatre.  
A peine l'Eternel du milieu des feux clairs  
Des tonnerres, des bruits, des foudres, des esclairs,  
Du son retentissant, des vens, & de l'orage,  
Venoit de prononcer, tu n'auras point d'image  
Ni ne l'adoreras, que ces enfans rebours,  
Ne peurent se tenir durant quarante iours,  
Que le grand Dieu, soigneux du bien de son Eglise,  
Debonnaire faisoit tant d'honneur à Moïse,  
Que de l'entretenir dedans la nuë enceint,  
Au lieu de tout repas d'un colloque tres-saint.

Ains Iacob ennuyé ses richesses estabé,  
La superstition prodigue & desloyale  
Donne de toutes mains les thresors a monceaux,  
Les riches bracelets, les carquans, les anneaux;  
Sus Aaron, disent ils, fay nous un Dieu de fonte  
Qui marche deuant nous. O d'Israël la honte!  
O peuple mal'heureux! Mais Aaron que fais-tu?  
Tu deuois opposer l'effort de ta vertu  
A ce rude torrent de leur fole malice,  
Cependant tu te rends laschement le complice

De leur idolatrie, & ton bras criminel,  
 A bien osé changer la gloire d'Israël  
 En l'image d'un bœuf, pour le faire semblable  
 Au front de neige Apis, idole abominable.

L'Eternel attristé d'une iuste douleur,  
 Son visage diuin prend vne autre couleur,  
 Et contre ces meschans sa cholere s'allume,  
 Sa bouche iette feux, & sa narine fume.  
 O peuple de col roide, & de cœur endurci,  
 Dit-il en fremissant, est-ce doncques ainsi,  
 Que par un attentat au monde si notoire,  
 Tu vas foulant aux pieds mon honneur & ma gloire?  
 Sacrilege c'est trop, de ce crime l'horreur  
 Ne se peut expier que ma iuste fureur  
 Ne t'ayt mis a neant. Que me tiens tu Moise,  
 Laisse moy, laisse moy, que ma dextre destruisse  
 Ces rebelles enfans. Ha Dieu plein de bonté,  
 Dit Moise a genoux, que ta gratuité,  
 Combatant a ce coup ta seuerie iustice,  
 Efface s'il te plaist la grandeur de ce vice:  
 Que si mon oraison ne pouuant te toucher,  
 Ie ne puis de ton bras les foudres arracher,  
 Ainçois qu'en tes fureurs ce peuple tu poursuiues,  
 Que du registre saint des celestes Archiues  
 Mon nom soit effacé. O diuin instrument!

O sainte clé du Ciel ! qui peux en un moment,  
 T'esleuant dans les airs de ton aïste tres-forte  
 Te guinder dans les Cieux, & fraper à la porte  
 Du cabinet de Dieu, pour desarmer son bras,  
 Et pleine de bon-heur reuenir icy bas :  
 Belle Vierge c'est toy, c'est toy sainte priere,  
 Qui iadis arrestas la constante carriere  
 De la lampe du iour : ton vol deuotieux  
 A fait aussi tomber le feu bruslant des Cieux,  
 Percé le Ciel de fer pour pleuuoir sur la terre  
 Qui n'auoit plus d'humeur, suscité le tonnerre :  
 Vierge, ce sont aussi tes genereux efforts  
 Qui du mocqué Samson ont rendu les bras forts,  
 Pour se venger mourant d'une estrange maniere  
 Des cruels, qui l'auoient priué de la lumiere,  
 Sauué Ierusalem de l'Ange destruisant,  
 Deffait en Maresca, Zerah les conduisant,  
 Des soldats aguerris iusqu'à cent fois dix-mille,  
 Ouuert de Rebeca la matrice sterile :  
 Au premier des martyrs, qu'assommoient les peruers,  
 Pour contempler Iesus, fait voir les Cieux ouuers  
 Le temps me defaudroit plustost que la matiere,  
 Si ie voulois nombrer les biens que la priere  
 Fait descendre du Ciel sur les pauvres humains :  
Ses attraits ont de Dieu desarmé les deux mains,

Si que condescendant au vouloir du Prophete  
 Il se repent marri de l'entreprinse faite,  
 Ayant, pour ne pouuoir dissimuler le tort,  
 Donné l'exemple    tous, a trois mille la mort.

C'est exemple pourtant ne fait Israël sage  
 Il ayme trop l'idole & chert trop l'image :  
 Arrivez en Scittin, en paillardant du corps  
 Ils paillardent d'esprit, & saccouplant aux mors,  
 Sur l'infame Pehor ceste troupe damnable  
 Va manger de Bahal l'offrande abominable.  
 Le Dieu fort & ialoux qui contemple des Cieux  
 Apres vn long support ce peuple vicieux,  
 Son courroux de nouveau par ce regard alum  ,  
 Leue, gros de fureur, sa dextre qui consume,  
 Qui frape sans tarder, qui terrasse, qui bat  
 L'idolatre Iacob, & tant d'hommes abat  
 Auant que s'arrester, que ving & quatre mille  
 Perirent en ce iour ; & sans le coup utile  
 Du vaillant Phinées qui du bras genereux,  
 Ne pouuant suporter vn acte mal'heureux  
 Bouillant de saint desir transperca de sa pique  
 Israël le voyant, ceste couple impudique  
 De Zimri, de Cosbi, tout estoit consumé.  
 Tant estoit du grand Dieu le courroux alum  .  
 Mais comme le desir de sa pointe tendu  

Conuoite volontiers la chose deffenduë,  
 La deffence seruant pour donner le tranchant  
 A ce brusque appetit soit il bon ou meschant :  
 Dieu defendant exprez de tailler des images  
 A ce peuple maudit, anime leurs courages,  
 La defence faisant que son commandement.  
 Est par eux violé voire plus ardemment :  
 Leur zele sans sçauoir a toute heure s'augmente,  
 Pour dresser des autels aux Deitez de fiente :  
 Et le mal est si grand, que leur posterité  
 Suiuira de pere en fils ce vice detesté.

Si tost que Iosué qui leur seruoit de pere,  
 Aagé de cent dix ans eut quitté la lumiere  
 Pour s'en aller au Ciel; ce peuple mutiné  
 De soy mesme mauuais, d'un mauuais pere né,  
 Suiuant les erremens, & les coustumes foles  
 De ses predecessurs, carresse les idoles,  
 Et laisse l'Eternel pour des estranges Dieux,  
 Encense leurs autels, honore leurs hauts lieux.

Le Dieu fort & ialoux voyant la contumace,  
 L'habitude au peché de ceste fole race,  
 Ne les espargne pas, ainçois se cholerant  
 Les abandonne en proye au premier conquerant :  
 Ores aux Philistins, or aux Madianites,  
 Or aux Cananéens, tantost aux Hammonites,

Or à ceux de Moab, & autres nations :  
 Mais si tost qu'Israël dans ses afflictions,  
 Vn seul gemissement de repentance donne ;  
 Ce Dieu riche en bonté, qui mille fois pardonne  
 Ouure l'oreille aux cris : Et pour luy faire voir,  
 Que selon les effets de son riche pouuoir,  
 Quand il veut accomplir quelque chose ordonnée  
 Sa dextre, libre agent, n'est iamais enchesnée  
 Des serviles liens de la nécessité  
 Au chois des instrumens : Il leur a suscité  
 Des hommes de neant, que la prudence humaine,  
 Charnelle, s'appuyant sur l'apparence vaine  
 Des moyens qu'elle croit estre les plus puissans  
 N'eust iamais attendu : Gedeon, & trois cens  
 Au son de leurs cornets, les torches allumées,  
 Au bruit des pots cassés font tomber les armées  
 Des preux de Madian. Icy d'autre façon  
 Au nom de l'Eternel le robuste Samson,  
 Ayant pour coutelas vne maschoire d'asne  
 Abat les Philistins : La Sisara Prophane,  
 Qui de ses chariots espouuante Israël,  
 Tombé percé d'un clou par la main de Iahel :  
 Icy le fort Scangar dans le combat s'aduance  
 Non l'espée à la main mais la rustique lance  
 Pour en tuer six cens. Là le vaillant gaucher

Ehud fils de Guera d'un coup fait tresbuche  
 Le Prince de Moab. Ces vertus nompareilles  
 Ne pouuant proceder que du Dieu des merueilles,  
 Qui deffait le vaincu pour faire le vainqueur,  
 Auoit bien obligé de ce peuple le cœur,  
 Pour se tenir à luy sans plus auoir enuie  
 De se prostituer, prest à perdre la vie  
 Plustost que le quitter : Mais ô desuoyement !  
 Il retourne soudain a son vomissement  
 Comme le chien goulu, ou la truye embourbée  
 Laquelle ne pouuant souffrir d'estre lauée,  
 Se veautre de nouveau dans le borbier infesté  
 Tout de mesme Israël reprenant son prix fait,  
 Plusieurs centaines d'ans l'une apres l'autre passent,  
 Ou sans aucun remors ces mal-heureux entassent  
 Peché dessus peché, pour irriter les Cieux ;  
 Et d'un cœur tout de fer, ( excez prodigieux  
 De barbare fureur ! ) de leurs dextres sanglantes  
 Ils passent sans pitié par les flammes ardentes  
 Leurs enfans innocens à l'honneur des faux Dieux :  
 Le vice fut si fort & si contagieux,  
 Qu'il gasta Salomon la merueille du monde,  
 Le favori du Ciel, en science profonde  
 Le premier des humains ; & son fils Roboam  
 Le suit a pas legers ; l'ingrat Ieroboam

Oubliant

Oubliant du Seigneur la bonté singuliere,  
 Qui l'auoit esleué du bas de la poussiere  
 Sur un throne Royal pour regir dix Tribus,  
 Lasche se laisse aller au courant de l'abus:  
 Mesme pour encherir, ne tenant plus de conte  
 De ce sien bien faiteur, il fait deux veaux de fonte,  
 Et prophane bastit a chacun un autel  
 Pour les faire adorer en Dan, & en Bethel.

Dieu racle ce meschant, & de grande cholere  
 Transporte ces Tribus en la terre estrangere  
 Des sers Assyriens: La Tribu de Iuda  
 Seule resta debout, que l'Eternel garda  
 Pour estre à son Dauid vne lampe Royale  
 Dedans Ierusalem, mais ceste desloyale,  
 Faisant pis qu'Israël, se perdant a perdu  
 Ce priuilege grand, donné sans estre deu.  
 Car enfin arrina, (meschant fils d'un bon pere  
 Et tres-mauuais ayeul d'un enfant l'exemplaire  
 De tous les meilleurs Roys) l'infame Manassé,  
 Qui sous peché vendu semble auoir amassé  
 Dans son regne assez long, comme en vne sentine,  
 Tous les crimes, desquels la Maiesté Diuine  
 S'irrite a bon escient: Sur tout il repara  
 Les hauts lieux abatus, & si deshonora  
 La maison du Seigneur, faisant abominable

Des autels au paruis, ô crime detestable !  
 A l'honneur des Bahals, de l'armée des Cieux :  
 Dieu ne pouuant souffrir ce monstre audacieux  
 Se moquant de ceux là qui predisoient ses peines  
 Pousse le chef d'Assur qui d'effroyables chaines  
 Attache ce vilain, & le mene captif  
 Vers la grand Babylon : ou d'un accent plaintif,  
 Gemissant sous le poids de l'airain qui le serre,  
 Et plus sous le peché qui son esprit atterre,  
 Il crie vers son Dieu qu'il a tant offensé  
 Dolent de tant de maux commis par le passé.

Admirable moyen, Diuine repentance,  
 Azyle des perdus, & l'unique esperance  
 Des pecheurs abatus, si ton commencement  
 Est fascheux a la chair, tu finis doucement :  
 Repentance c'est toy qu'a propos i'accompare  
 A ces arbres exquis desquels le fruit sans tare  
 Est si doux au palais, qu'on ne peut l'estimer,  
 Mais leurs racines sont pleines de ius amer :  
 Ainsi sainte vertu tes racines ameres  
 Ne sont rien que douleurs, tristesses & miseres,  
 Chagrins, & desplaisirs d'auoir offensé Dieu,  
 Tu ne trouues iamais repos en aucun lieu,  
 Tant le poignant regret tes entrailles entame :  
 Mais tes fruits sauoureux les delices de l'ame,

## L'ÉTERNEL

51

Qui calment à la fin toutes ces passions,  
 Ce sont ioye, repos, paix consolations :  
 Agréable repos ! qui prend son origine  
 Du sentiment present de la grace Diuine  
 Remettant le peché, Roy bien aymé David  
 Aussi tost que Nathan le Prophete te vid,  
 Des parts de l'Eternel te reprochant ton vice,  
 Toy mesme contre toy prononças en iustice  
 La sentence de mort : Et l'humble peager  
 Sentant de ses pechez le fardeau non leger,  
 Le visage abatu, sur la poussiere tombe,  
 N'ose leuer les yeux, ains sa poitrine plombe  
 De mille coups vengeurs, & d'une triste voix  
 Demande le pardon à son Dieu mille fois.

Grand Roy s'il en fut onc en ceste terre ronde,  
 Maluiuant peager l'infamie du monde,  
 Deuant le souuerain esgaux comme pecheurs,  
 Que de maux, que d'ennuis ont affligé vos cœurs,  
 Vous baignät iour & nuict dedäs l'eau de vos larmes  
 Filles du repentir, ces agréables charmes  
 Ont fait que l'Eternel, qui tousiours est prochain  
 De tous les cœurs briséz le remede a la main,  
 S'est approché de vous, & pere debonnaire  
 Espandant doucement le baume salutaire  
 De sa grace en vos cœurs oubliant le passé

Vous redonne sa paix, ainsi qu'à Manassé,  
 Qui pecheur, mais pecheur entaché de grands crimes,  
 Offrant ses oraisons comme saintes victimes  
 A celuy qui le bat ses fautes confessant,  
 Ayant le cœur contrit & se recognoissant  
 Indigne de pardon; deuant Dieu s'humilie,  
 Qui son ame & son corps tout a la fois destie;  
 Le faisant remonter au throsne de Iuda,  
 Ou seruant à son Dieu paisible il commanda,  
 Redressa ses autels, chassa les Dieux friuoles  
 Hors de Ierusalem abatant leurs idoles;  
 Heureux en son mal'heur d'auoir, au train qu'il prit,  
 Commencé par la chair, & fini par l'esprit,  
 Mais pourtant l'Eternel ennuyé des offences,  
 Ne voulut retracter l'arrest de ses vengeances,  
 Que de sa propre bouche il auoit prononcé  
 Contre Iuda suiuant l'erreur de Manassé:  
 Et bien que Iosias pour le bien de l'Eglise,  
 Eust trouué curieux le liure de Moise  
 Fidelle monument de la Loy du Seigneur,  
 Et que l'ayant en main il eust de tout son cœur,  
 De son ame, & pouuoir procuré le seruice  
 Du grand Dieu courroucé, pour le rendre propice  
 Et destourner le mal, destruisant les hauts lieux,  
 Les idoles, autels, & boscages des Dieux:

Les foulant, les brisant, & reduisant en cendre  
 Ces obiets de peché : qu'il fit leur poudre esprendre  
 En execration ores dessus les eaux  
 Du torrent de Cedron, ore sur les tombeaux :  
 Qu'il rougit les autels du sanglant sacrifice  
 Des sacrificateurs sacrifiens au vice :  
 Qu'il abolit aussi, pour abolir le mal,  
 Les enfuméz Camars partisans de Bahal :  
 Bref qu'il ne laissat coing, maison, ville ni place,  
 Qui profane portat ou la marque, ou la trace  
 De ces Dieux de fumier : qu'ayant banni l'abus  
 Il tournat diligent & ses mains, & ses vœus  
 Vers le Dieu de Iacob, pour reparer son temple,  
 Le servir, l'adorer d'un Zele sans exemple,  
 Et commandat deuot qu'en vn iour solemnel  
 Le peuple celebrat la feste à l'Eternel.

L'Eternel cependant, lequel en sa iustice  
 Auoit donné l'arrest contre le malefice  
 De ce peuple obstiné, ne voulut pas flairer  
 Odeur d'appaïsement, afin de moderer  
 La rigueur d'iceluy : mais ce saint personnage  
 Par la faueur du Ciel ne vid point cest orage,  
 Ains pour ne voir le mal, Dieu le retire en paix,  
 Le rendant pres de soy bien-heureux a iamais,  
 Ce iuste retiré, le Dieu gros de cholere

Liure tous ces ingrats es mains de l'aduersaire  
 Verge de sa fureur, tellement que ces Iuifs,  
 Quinze ou vingt ans durant tributaires captifs  
 Languissent dans l'ennuy d'une vie chetiue :  
 A la fin, a la fin le destructeur arriue,  
 Ce Nabucadnetsar, qui d'un bras inhumain  
 Les inuestit, les bat, & de force & de faim  
 Presse Ierusalem, l'emporte, & la rauage,  
 Met les hommes a mort, & les biens au pillage,  
 Vole du Temple saint les riches ornemens,  
 Tout resonance de cris, tout luit dembrasemens,  
 Le Temple, le Palais, d'une esgale tempeste  
 Vot de leur faiste au fonds, & de leur fonds au faiste,  
 Et les creneaux des murs sous ces fiers mouuemens  
 Se meslent renuersez avec leurs fondemens :  
 Le tumulte est si grand que la chaude Bellone  
 Au carnage animant ne discerne personne :  
 Les ordres, le poil blanc, l'honneur, les cris pressans  
 Des Prestres, des vieillards, des Vierges, des enfans  
 N'arrestent le soldat, qui la fureur en l'ame,  
 A la dextre le fer, à la gauche la flame,  
 Bruste, tuë, courant sur l'infame paue  
 Desia rouge de sang, de corps mourans paue.  
 L'un arrache l'enfant de la douce mammelle,  
 En frappe les caillons, fait bondir la ceruelle.

Cependant que la mere, en criant au méchant,  
 D'un autre massacreur éprouve le trenchant,  
 La pauvrete se plaint, mais ainsi qu'elle crie  
 Le coup trenché sa voix, & termine sa vie :  
 Un enfant plus grandet, de la crainte pressé,  
 Court, se prend à son pere, & le tient embrassé ;  
 Le pere au vis touché de ses douces estraintes (tes,  
 Lasche ses yeux aux pleurs, & sa bouche aux cōplain-  
 Puis calmant pour un peu ses souspirs & sanglots,  
 Il profere, pleurant, ces pitoyables mots,  
 Tournant vers le vainqueur son desolé visage,  
 Soldat, si tu n'as point d'un Tygre le courage,  
 Escoute, pren pitié d'un pere malheureux ;  
 Je ne te prie pas de viure desireux,  
 Ce n'est pas mon dessein, mon ame est assouvie  
 De tant & tant de maux, qu'elle n'a plus enuie  
 Que de trouuer la mort : pousse, braue vainqueur,  
 Hardiment ton estoc, & m'en perce le cœur,  
 N'épargne, encore chaud des fureurs de Bellone,  
 Mon visage ridé, ny mon chef qui grisonne :  
 Sauue, ie te suppli, ce mien petit enfant  
 Qui me reste seulet ; Ainsi tout triomphant,  
 Renoyant ta maison apres ceste victoire,  
 Les mains pleines de biens, le front riche de gloire ;  
 Tu puisses viure en paix, & rassasié d'ans,

*Mourir entre les bras de tes plus chers enfans.*

*Ce pere, qui pouuoit, ainsi qu'un autre Orphée  
 Dans l'antré tenebreux s'eriger un trophée,  
 De rage despoillant les rages de l'enfer,  
 Et de sa douce voix par pitié triompher  
 Des esprits sans pitié; ne peut point par les charmes  
 De ses tristes accens ioints avecques ses larmes  
 Esmouuoir ces felons; ains le soldat criard,  
 Se iette forcené sur le pauvre vieillard,  
 Qui ne craint pas pour luy, mais en se courbāt tasche  
 De deffendre son fils qu'entre ses bras il cache,  
 Et baise mainte-fois c'est enfant qui pleurant  
 Voudroit bien se sauuer sous le pere mourant:  
 Mais leurs efforts sont vains, car le fils & le pere  
 Tombent a la par-fin sous la lame estrangere:  
 Parmi tant de mal'heurs agreable trespas,  
 Puis que le pere tient son fils entre les bras:  
 L'arroufant de cē sang, qui pour le mettre au monde  
 Arrousa doucement la matrice feconde.*

*Ceux qui sont eschapez du glaïue des soudars  
 ( Tout ne tombe iamais sous la foudre de Mars,  
 Enfin las de tuer il se rend debonnaire )  
 Sont menez prisonniers vers le Roy sanguinaire,  
 Qui le plus grand d'entr'eux fait mourir de sãg froid  
 Contre les loix d'honneur, la pratique & le droit.*

*Et*

Et toy Roy de Juda, malheureux Sedecie,  
 La trame de tes maux se fut bien accourcie,  
 Si deuant que tuer les fils de ton amour,  
 On eut priué tes yeux de la clarté du iour :  
 Mais Nebucadnetzar affamé de vengeance,  
 Dilaye leur suplice, afin qu'en ta presence  
 Tes enfans égorgés, le comble du malheur  
 Ne puisse adiouster rien à ta forte douleur :  
 Les enfans à tes piez, tombez sur la poussiere,  
 Barbare cruauté ! on éteint la lumiere  
 De tes yeux, resolu de iamais ne tarir,  
 Si le fer inhumain ne les eut fait mourir :  
 Tu marches attaché d'une pesante chaine  
 Vers la grand Babylon, avecque toy l'on traîne  
 Tout le reste des Iuifs, de la mort exempté,  
 Sur les riués d'Euphrate en la captiuité,  
 Où septante ans durant ils ne firent que plaindre,  
 Ou durant septante ans ils apprirent à craindre,  
 Et trembler sous la main du Dieu fort & jaloux,  
 Duquel ils éprouuoient la verge & le courroux.

Grand Dieu qui fis de riē & nos corps, & nos ames,  
 Si ta main a jetté le bois verd dans les flames,  
 Que sera-ce du sec ? & si pour le peché  
 De ce franc Oliuier, ta main a retranché  
 Son branchage étendu, que sera-ce des hommes.

EnteZ dessus son tronc ? puis qu'au siecle où nous so-  
Ils font si peu d'état de ton commandement : (mes

Que peut-il arriuier que pareil iugement ?

Et que trouuez comme eux coupables de ce vice,

Tu les fasses passer par vn mesme suplice.

Il y a ià long temps que ta voix nous semend,

Mais à ta voix pourtant le monde ne répond,

Ains, l'oreille bouchant, il aime les images :

Ie ne veux point parler de ces hommes sauvages,

Lesquels s'entremangeans, & vians dans les bois,

Ne montrent rien d'humain que la face & la voix :

Ie ne parle non plus des nations barbares

Qui viuent loin de nous, des Scythes, des Tartares,

Ni du peuple nombreux, lequel sous Mahomet,

Enforcelé d'erreur sa creance sousmet :

Ceux-là n'ayant appris la volonté diuine,

De moins de coups aussi sera leur discipline :

Ie veux parler de ceux qui professent la foy,

Qui se disent Chrétiens, & qui scauent la Loy,

Et qui disent auoir dans l'Eglise sacrée,

Recen de Iesus-Christ la grace & la liurée,

Par le Baptesme auquel ils ont aussi presté

Le serment solennel de leur fidelité.

Le reste des Chrétiens, suiuant cette parole,

Ont chassé voirement & l'image & l'idole

Du Temple du Seigneur ; mais ils sont cependant  
 Aussi coupables qu'eux : L'auare se perdant  
 Après les biens mondains qui ne sont que fallace,  
 Chagrine son esprit, son pauvre corps tracasse ;  
 Le commettant souuent & sur terre & sur mer  
 Aux perils euidens sans craindre d'abysmer,  
 Pour de l'or & l'argent dont il fait ses Idoles,  
 Confinant son espoir en ces choses friuoles  
 Qui le perdent en fin : Ces tresors rauissans  
 Ressemblent iustement aux Lions rugissans  
 Qu'on chasse avec danger, qu'on attrape avec peine,  
 Qu'on garde avec frayeur ; car s'ils rōpent leur chaine  
 Ils s'élancent soudain, & de colere ardans  
 Déchirent sans merci des pates & des dens,  
 Leurs preneurs étonnez, qui mourans se lamentent,  
 De leur condition, & trop tard se repentent  
 D'auoir quété leur mort. L'esprit ambitieux  
 Qui déjà par desir du front touche les Cieux,  
 Piqué d'un soing cuisant, s'anime, court, & vole  
 Après l'honneur mondain sa deceuante Idole :  
 Et pour y paruenir, son cœur est double & feint,  
 Il charlate, il courtise, il valete, & se feind,  
 L'œil & l'oreille au guet, toujours aux adueniës,  
 Et souuent pour Iunon il embrasse des nuës :  
 Ou bien si la faueur que le monde depart

Dans ses fraisles honneurs luy donne quelque part,  
 C'est un homme monté sur le haut d'une échelle,  
 Avec peine & travail, ou douteux il chancelle,  
 Et cuidant se tenir aux derniers échelons,  
 Tombe la teste en bas, vers le Ciel les talons.

Les autres plus charnels, ayans les ames molles,  
 Des plaisirs de la chair bâtissent leurs Idoles,  
 Desquelles le malin fait autant d'hameçons  
 Pour les prendre, pipez, ainsi que les poissons,  
 Qui prompts à leur malheur, nagent à toute force  
 Vers leur prochaine mort, qu'une plaisante amorce  
 Cache pour les tromper : Ces hommes ainsi pris  
 S'enfoncent au peché, n'étans i jamais épris  
 De l'amour de leur Dieu, leurs croupissantes ames  
 Ne seruent que de sel dedans leurs corps infames,  
 Et les ayant gardeZ pour un temps de pourrir,  
 Ils meurent bien souuent sans penser à mourir :  
 Semblables tout à fait au glacé Lethargique  
 Que le somme engourdit, lequel quand on le pique  
 Ne répond i jamais rien, où s'il tâche à parler,  
 Le sommeil fait à coup ses paroles geler,  
 Et souuent oublieux de rectorre sa bouche,  
 Plustost qu'un corps viuant il ressemble vne souche,  
 Mourant si doucement dedans son faux repos,  
 Qu'il ne sent pas le coup de la siere Atropos.

## L'ETERNEL.

Bref chacun auenulé de ses passions foles,  
 Ce qu'il aime le plus conuertit en Idoles,  
 Qu'il adore & cherit, leur dressant vn Autel  
 Dans son prophane cœur : Cependant l'Immortel  
 Fait retentir sa voix contre l'idolatrie,  
 Admoneste, semond, tance, menace & crie,  
 Mais nous desia charmez par cét appas trompeur,  
 Nos oreilles bouchans, engraiſſons nostre cœur.  
 Quel sera le loyer de cette vie impure ?  
 Sinon qu'ayant comblé des pechez la mesure,  
 Comme auoit fait Iacob, le Seigneur irrité  
 Exerce dessus nous même seuerité,  
 Et nous fasse éprouuer cette regle certaine,  
 Qu'il a les bras de fer, s'il a les pieds de laine.

Si vous voulez mortels sans gauchir au deuoir,  
 Adorer vne image, & de vòtre pouuoir  
 L'aimer, & la seruir ; Le bon Pere vous donne  
 Christ, qui en l'vnité de sa sainte personne  
 Est le grand Theanthrope, à qui le Dieu des Dieux  
 Donna toute puissance en la Terre & aux Cieux,  
 Sa marque, son cachet, son image inuisible,  
 Où reluisent les traits de sa gloire indicible :  
 Accourez tous Chrétiens, & sans plus differer  
 Venez, deuotieux, cette image adorer,  
 Au lieu de ces tableaux qui les Temples decorent :

Dieu le veut, & le dit que les Anges l'adorent,  
 Inuoquez cette image en vos deuotions,  
 Et le grand Dieu du Ciel en ses compassions  
 Flairera le parfum de ces saintes offrandes,  
 Vous donnant en son Nom l'effet de vos demandes:  
 C'est aussi ce beau Nom par le Pere nommé,  
 Qui seul par les pecheurs doit estre reclamé,  
 S'ils veulent auoir part au celeste heritage:  
 Flechissez vos genoux, & deuant cette image,  
 (Ou sur vn champ d'amour sont peintes les vertus)  
 Vos ames, & vos corps prosternez abatus:  
 C'est le commandement de celuy qui l'enuoye,  
 Que tout genou, dit-il, se flechisse & se ploye  
 Sous ce Nom releué, tant ceux qui sont es Cieux,  
 Que dessus, & dessous le globe spacieux  
 De la terre, & que tous confessent d'âge en âge  
 Le Seigneur, du grand Dieu la glorieuse image.

Si vous voulez encor les figures des Saints  
 Qui sont en Paradis au bout de leurs desseins:  
 Engrauuez dans vos cœurs les aimables images  
 De leurs rares vertus, contemplez leurs courages,  
 Leur amour enuers Dieu, l'ardente charité,  
 Leur grand deuotion, leur sainte pieté,  
 Leur foy viue, leur Zele, & ce que plus i'admire,  
 Leur constance inuincible au milieu du martire:

Ne vous laissez jamais, Chrétiens, de mediter,  
De benir, d'honorer, de voir, de visiter  
Ces attrayans pourtraits, ces medailles antiques,  
Baisez d'un saint baiser tous les iours ces reliques,  
Afin qu'épris d'amour, & marchant sur leurs pas  
Par les sentiers du bien, en sortant d'icy bas,  
Après le bon combat vous chantiez la victoire  
Avec eux dans le Ciel, où vous attend la gloire.

Ce sont les oraisons, & les vœux genereux  
Que demandent de vous ces esprits bien-heureux,  
Plus que l'or ou l'argent, la soye, ou les dentelles,  
Que l'encens ou les fleurs, que lampes ou chandelles;  
Tout cela leur déplaît; Car étans dans les Cieux,  
Comblez de vrais honneurs, ils ne sont soucieux  
De ces cultes trouvez par la prudence humaine,  
Qui n'ont rien de l'honneur que l'apparence vaine.

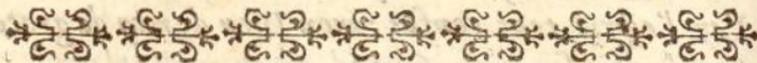
Que si n'étans encor de tous points satisfaits,  
Vous demandez, charnels, des visibles pourtraits,  
Prenez ceux là desquels le Redempteur des hommes,  
Sur le point de quitter cette terre où nous sommes  
Disoit, vous ne pouvez m'avoir toujours icy,  
Disciples bien aimez, si aurez bien ceux-cy,  
Ces pauvres qui de Dieu sont les viues images,  
Employez hardiment tous vos pelerinages  
En faueur de ces Saints, entrez dans leurs maisons,

Enquerez-vous d'iceux, visitez leurs prisons,  
 Ne craignez de passer & les monts & les landes,  
 Pour trouuer leurs Autels, les mains pleines d'offrâdes  
 Couvrez leurs corps gelez, & rompez vòtre pain  
 Au pauvre languissant, la proye de la faim;  
 Donnez, vous assurant qu'en la gloire future  
 Il vous sera rendu, voire avec grand vsure:  
 Car le Seigneur Iesus, qui par excès d'amour  
 S'aneantit iadis, pour vous hausser vn iour,  
 Qui pour vous enrichir s'apauurit volontaire,  
 Délogeant glorieux du trône de son Pere,  
 Au iour bon pour les bons, méchant pour les méchans,  
 A la dextre mettra ses fidelles enfans,  
 Et tournant vers iceux son amoureux visage,  
 Venez benits du Ciel, & pour vostre heritage  
 Possédez, dira-t'il, le Royaume des Cieux,  
 Que Dieu vous prepara dès le iour de sa vieux,  
 Que sa puissante main en merueilles fecende  
 Ietta pour les humains les fondemens du monde:  
 Car vous m'avez, alors que i' auois soif & faim,  
 Charitables, donné du breuuage & du pain:  
 Quand i'étois étranger m'avez receu pour hôte,  
 Vêtu quand i'étois nud, & d'une ame deuote  
 Assisté de vos biens, consolé par raisons  
 Durant les maux facheux de mes dures prisons.

Indicible plaisir qu'aura lors le fidelle ;  
 Quand sur le point d'entrer en la ioye eternelle,  
 Humble il repartira. Mon Sauueur que dis-tu ?  
 Que t'ayant trouué nud, ma main t'aye vétu ?  
 Qu'ayant eu faim & soif, i'aye repen ta bouche  
 De viande & liqueur ? que malade en ta couche,  
 Je t'aye visité ? qu'en prison detenu,  
 Pour t'aller consoler ie sois vers toy venu ?  
 J'ay l'esprit tout confus : mon Dieu dy moy de grace  
 Si ie le dois sçauoir ; Quand, & en quelle place  
 Cét heur m'est arriué. Sçaches en verité,  
 Dira lors le Sauueur, que quand par charité,  
 Ces biens ont esté faits de tes mains non auares  
 A mes freres chetifs, aux pauures, aux Lazares,  
 Tu les as faits à moy, qui pour te racheter,  
 Ay voulu sur le bois tous tes pechez porter :  
 Entre donc, mon mignon, en la gloire immortelle,  
 Es tabernacles saints où mon Pere t'apelle.

Grand Concierge du Ciel de qui la forte main  
 Ouure sans qu'aucun ferme, & referme soudain,  
 Sans qu'il soit au pouuoir d'aucune creature,  
 Non des Anges diuins, d'en faire l'ouuerture :  
 Doux Iesus, ouure nous, & nous tire, ravis,  
 Dans le palais brillant de perles & rubis,  
 Chambre de tes amours, où tous les biens se sentent

En degré souverain, d'où tous les maux s'absentent,  
 Pour ne troubler la paix : Tandis que les méchans,  
 Le visage confus de ton trône approchans,  
 Iront au lieu de pleurs, où tous les maux travaillent  
 Ces vaisseaux de ton ire, où tous les biens defaillent,  
 Et les tourmens n'ayant ny trêne, ny relais,  
 Ils meurent tous les iours pour ne mourir iamais.



TROISIEME COMMANDEMENT.

TV NE PRENDRAS POINT LE  
 Nom de l'Eternel ton Dieu en vain, &c.

**D**V Nom de l'Eternel la grandeur ineffable  
 Est terrible aux méchans, & aux bons favorable,  
 C'est l'effroy du malin ce Lion rugissant,  
 Qui tremble dans son fort au Nom du Toutpuissant:  
 C'est ce Nom qui de rien pour se nommer au monde,  
 Cindra les Cieux brillans, rendit fluide l'onde,  
 De la Terre au gras sein la boule suspendit,  
 Et de l'air vagabond le clair rideau tendit,  
 Qui doit faire passer en fin ce riche ouurage.  
 Avecque bruit sifflant de tempête & d'orage,

Et le Ciel comme l'Eau, la Terre avec la Mer,  
 Par la force du feu, fondre & les consumer :  
 Puis ayant aboly le monde & l'injustice,  
 Créer, pour y loger sa diuine iustice,  
 Vne Terre nouvelle, & des Cieux tous nouveaux,  
 Qui sans doute seront & stables & plus beaux :  
 C'est ce nom qui tira les hommes de la poudre,  
 C'est ce Nom qui les doit en icelle resoudre :  
 C'est ce Nom lequel doit du Ciel descendre un iour,  
 Pour exercer son ire, & montrant son amour,  
 Retirer ses éleuz ; ô changemens étranges !  
 De cette poudre encor, pour en faire des Anges.

Mais quel est ce grand Nom ? Curieux ie ne puis  
 Que répondre avec luy, IE SVIS CELVY QVI  
 SVIS,

QVI EST ET QVI SERA ; n'ayant autre  
 Baptême,

Car luy même est son Nom, & son Nom est luy même.  
 Ce saint Legislatteur, de sa gloire jaloux,  
 Sur le mont de Sina, trône de son courroux,  
 Eleue de sa voix les accens redoutables  
 Qui transpercent, tonnans, les globes effroyables  
 Des rouges tourbillôs. IE SVIS LE SOVRRAIN  
 TV NE DOIS ISRAEL PRENDRE MON  
 NOM EN VAIN,

Je ne sçaurois souffrir de toy ma creature ,  
 Sans venger ce mépris vne si grande iniure :  
 Que si, comme ille faut sans iamais se lasser ,  
 Tu fais , ô Israël , par ta bouche passer  
 Le Nom de l'Eternel , que ce soit sans diffame  
 Sur les leures l'honneur, & la crainte dans l'ame.  
 Tu ne dois donc , Iacob, craignant de m'offencer,  
 Si tu fais autrement, ni dire ni penser  
 De ce nom sans pareil rien qui ne soit loüable,  
 Iuste , grand, sage, bon, puissant & admirable :  
 Ton cœur plutôt bouillant de desirs amoureux,  
 Face abonder ta voix en propos genereux,  
 Qui sortans a l'enui de ta bouche scauante,  
 Chantent de ce beau nom la Maiesté puissante,  
 Celebrent ma grandeur , exaltent mes vertus :  
 De mes misteres saincts de gloire reuétus  
 Parle avecque répect, & de ta langue fole  
 Ne prophane iamais ma Diuine parole :  
 N'abuse aussi , Iacob, de ce nom precieux  
 En des actes vilains qui dépitent les Cieux,  
 En coniuurations , charmes, sorcelerie,  
 Aux deuinations de l'obscur Magie,  
 Et tant d'arts attrayans par le Diable inuentez  
 Pour rendre les humains serfs de ses volontez.  
 Ne iure par Malcam, & tant de Dieux étranges,

Par aucun des mortels, par les saints, par les Anges,  
Ne iure par le Ciel, c'est mon trône luisant,  
Ni par la terre aussi mon marche-pied pesant :  
Iure par mon grand Nom, par ce Nom venerable,  
Qui fait trembler Satan dans l'abysme effroyable :  
Apelle ce seul Nom, mais avec tremblement,  
En franche verité, iustice & iugement ;  
A iurer trop souuent ta langue n'acoutume  
Prophanant le serment sans besoin par cou'tume,  
Garde ce sainct moyen à toute extremité  
Pour me glorifier, & pour la charité  
Soigneuse du prochain : lors le Dieu veritable  
Faitra voir la laideur du mensonge damnable  
Par ta bouche loyale : & s'il te faut iurer,  
Auisse bien de pres à ne te pariurer,  
Prenant mon Nom en vain pour établir tes songes,  
Et me rendre témoin d'erreurs & de mensonges :  
Prophane voudrois-tu m'ôter la Deité ?  
Je ne puis être Dieu priné de verité :  
Si tu le fais Iacob, contre si griéue offence  
Mon redoutable bras s'armera de vengeance :  
Car ma iuste fureur, la pitié banissant,  
Je ne te tiendray plus au rang de l'innocent,  
Ains ie te puniray selon ton malefice :  
Epouuantable arrêt ! rigoureuse iustice !

Eternel qu'est cecy ! Las où sont tes bontez,  
 Tes douceurs, tes pardons, & les eternitez,  
 De tes compassions ? Bon Dieu tu viens de dire,  
 Que si tu fais sentir les ardeurs de ton ire  
 Quatre fois aux humains, pour leurs pechez punir,  
 Tes pardons enuers eux ne se verront finir  
 Que mille fois après, que par leur contumace  
 Ils auront abusé des douceurs de ta grace :  
 Seigneur es tu mortel, que tu puisses mentir ?  
 Ou bien fils de mortel te pouuant repentir ?  
 Ia n'aduienne mon Dieu, tu es le veritable,  
 Et tout homme menteur, voire rien qu'une fable.

Il n'y a point en Dieu ombre de changement,  
 Ce qu'il dit, il le fait toujours parfaitement :  
 Mais il veut à present d'une rude menace,  
 Abaisser le sourcil, & rabatre l'audace  
 De ceux qui méprisans son saint Nom precieux,  
 Font métier d'employer leur gosier vicieux  
 A le deshonorer. Bien que la Loy prononce  
 Contre tous les pecheurs, & leur peine denonce,  
 Encore le Seigneur par ce commandement  
 A voulu denoncer quelque grand châtiment  
 Contre les transgresseurs, qui par irreuerence  
 Prennent son Nom en vain, ô seuerre vengeance !  
 O l'extrême malheur ! Car si le Dieu puissant

Ne te veut plus, pecheur, tenir pour innocent,  
Il te poursuivra donc en sa iuste colere :  
Las ! que deviendras-tu, cendre, poudre & misere ?  
Ta portion sera dans l'étang flamboyant  
Du feu qui ne s'éteint, & du soulfhre ondoyant ;  
Partage malheureux, où la peine cruelle  
Pour ne mourir jamais toujours se renouvelle.

Tremblez doncques tremblez sous la divine main,  
Hommes qui sans remors prenez ce Nom en vain,  
Qui le deshonnez par vos sales paroles,  
Par discours de neant, par des sermens friuoles,  
Qui des mysteres saints faites les soubriquets,  
Pour en assaisonner vos prophanes banquets :  
Athées qui gaussez, & prenez pour des fables  
Des celestes écrits les pages veritables,  
Qui vous goguenardez, & prononcez hardis,  
Qu'il n'y a point de Dieu, d'Enfer, ny Paradis.  
Et vous qui des sermens dressez vos artifices,  
Pour perdre le prochain deceu par vos blandices,  
Vous, qui ayans le cœur cruellement malin,  
Iurez pour dépouiller la vefue & l'orphelin,  
Qui sans apprehender l'enormité du crime,  
Pratiquez tous les iours la damnable maxime  
Du parjure Lysandre enseignant de son tems,  
Que comme nous trompons les enfans innocens

*Avec des offelets, des poupees, des pommes,  
Ainsi faut-il tromper en tous siecles les hommes,  
Avec les iuremens. Ha ! dogme libertin,  
Que tu coûteras cher aux hommes à la fin.*

*Mais ie croy que sur tout la bouche souveraine  
Condamne le forfait, & prononce la peine  
En ce troisieme Edit contre tant de peruers,  
De mal'heureux ; lesquels par blasphemes diuers  
Que le malin esprit de leur bouche desferre,  
Font le Pole trembler, & tremousser la Terre :  
Esprits malencontreux, bouches pleines de fiel,  
Vous depitez les Cieux : Et le grand Dieu du Ciel,  
Les infames vapeurs de vos puans blasphemes  
Conuertit en faueurs, que de ces lieux supremes  
Fait retomber sur vous sa liberale main,  
Pensant vous detourner de vòtre mauuais train ;  
Mais vous vous empirez, comme la terre usée  
Qui recoit aussi bien la celeste rosée,  
Comme le champ fertile, & pour toutes moissons  
Ne porte que chien-dent, bugraues & buissons.*

*Tandis que l'Eternel de sa main paternelle,  
Flatte par ses douceurs vòtre ame criminelle,  
Vous luy rendez, malins, blasphemes & brocards  
Que vous poussez au Ciel la bute de vos dards :  
Vous iurez par le chef du grand Dieu des batailles,*

Par

Par ses bras, par ses piez, voire par ses entrailles,  
 Monstres d'impieté, vous souhaitez un corps  
 A Dieu qui n'est qu'esprit, pour pouuoir mieux alors  
 Saouler vos sens grossiers de blasphemes palpables :  
 Ce n'est pas tout encor, vos bouches detestables  
 Ayant lancé leurs dards contre le Createur,  
 Déchirent à l'enui nôtre cher Redempteur :  
 Vous iurez par sa mort, le prix de nôtre gloire,  
 Par toutes ses douleurs, & vôtre bouche noire,  
 O prodige ! ose bien iurer par ce beau sang  
 Qui sortit de son chef, des piez, des mains, du flanc ;  
 Cher sang qu'il épandit de ses mourantes veines,  
 Pour vous sauuer, ingrats, des infernales peines.

O mal'heur trop commun en ce siecle odieux !  
 Tous blasphement, méchans, hommes ieunes & vieux :  
 Voire le mal est tel que la mere cruelle,  
 L'enseigne à son enfant pendant à la mammelle,  
 Si bien qu'il sçait iurer par le Dieu souuerain,  
 Plutost, si vous voulez, que demander du pain,  
 Et le fils qui sera d'ailleurs vn refractaire,  
 Se conforme iurant à l'exemple du pere.

Les vices plus vilains cognoissans leur laidetur,  
 Se iettent à l'écart au fort de leur ardeur ;  
 Le voleur, l'assassin ont les bois pour retraites,  
 Le larron quand il prend il le fait à cachetes,

Le paillard se préuaut des ombres de la nuit ,  
 Iamais un faux témoin ouuertement ne nuit :  
 Mais ce vice impudent étale sa boutique  
 Es lieux plus eminens , il tient banque publique  
 Dans les maisons des Grands, dās les Temples sacrez,  
 Dans les riches palais à Themis consacrez :  
 Il paroît effronté, sur les grands aduenüs  
 Des places, des cantons, des tauernes, des ruës,  
 Tous le vont caressant, bras dessous, bras dessus,  
 L'aure diligent comme le paresseux,  
 L'homme sobre en son boire, aussi bien que l'yurongne,  
 Le Cavalier-vaillant, & le lâche bisongne,  
 Le riche, le coquin, le laquais, le Seigneur,  
 Le soldat insolent, le rusé chicaneur,  
 Celuy qui se surfait, celuy qui peu se prise,  
 Le graue Magistrat, comme l'homme d'Eglise,  
 Le rustique lourdaut, comme le Courtisan,  
 Le Bourgeois, le Marchand, ainsi que l'Artisan.

Iugez avecque moy, vous qui estes mes freres,  
 Combien nous sommes loin du Zele de nos peres,  
 Qui de la pieté faisoient tout leur tresor,  
 Et uiuoient saintement comme en vn siecle d'or,  
 Brülans d'amour diuin renonçans à eux mesmes,  
 Ils bannissoient les ieux, les dances, les blasphemes:  
 On connoissoit alors ces premiers reformez

Parmi tant de iureurs, à ne iurer jamais :  
 Horrible changement ! Iuda la déloyale  
 Iustifie Israël, car nôtre bouche sale  
 S'est mise à blasphemer sans crainte ni remors,  
 Avec le fils de ceux qui blasphemoient alors.

Et comme le fumier, ou la cloaque immonde,  
 Encor que tous les iours le grand Courrier du monde  
 Passe ses beaux rayons, les ioyes d'icy bas,  
 Sur leurs sales monceaux ; Cependant ces amas  
 Exhalent de leur sein vers les voûtes celestes  
 Mille noires vapeurs, la semence des pestes,  
 Et tâchent, mais en vain, d'un ancre noir épais  
 D'obscurcir de Phœbus les flammes & les rais.  
 Nous en faisons ainsi tous pourris dans le vice,  
 Car bien qu'à tous momens le Soleil de iustice  
 Luise dessus nos chefs, & fasse des lieux hauts  
 Tomber ses biens sur nous, en écartant nos maux,  
 Et remplisse souuent, preuenant nos demandes,  
 De ioye nos esprits, & nos corps de viandes,  
 Nos esprits cependant, & nos corps vicieux  
 Ne répondent en rien à l'attente des Cieux,  
 Ains ingrats & vilains pour ces biens indicibles,  
 Nous renuoyons au Ciel des blasphemes horribles ;  
 Et tâchons, malheureux, mais en vain, de lancer  
 Nos traits vers ce Soleil, afin de le percer.

Ces blasphemes si fort le monde empuantissent,  
 Que la terre en gemit, que les airs en fremissent:  
 Et nous viuons encor, traitres, & nous viuons,  
 Voire en nous benissant, & iamais ne scauons  
 Corriger ce grand mal. O Cieux trop pitoyables,  
 Où vont de vos carreaux les pointes effroyables?  
 Vous en battez les tours, les Cedres, les hauts monts,  
 Sujets tous innocens, pour épargner nos fronts:  
 Lancez plustost lancez ces pointes & ces touches,  
 Dans le puant enclos de nos prophanes bouches,  
 Etoufant tout à coup & la vie & la voix  
 Des hommes contempteurs du nom du Roy des Rois.

Tu t'échapes mon cœur, ma mignonne, ma chere,  
 Je me crains que l'excès de ta iuste colere,  
 Voulant d'un Zele saint le blaspheme effacer,  
 Te fasse de mon Dieu les bontez offencer:  
 Tu voudrois, chaque fois que l'homme miserable  
 Transgresse en blasphemant la Loy tres-equitable,  
 Qu'il dardat, coléré, de son foudre l'éclat  
 Sur l'œuvre de ses mains la perdant tout à plat.  
 S'il le vouloit ainsi, tu ne deurois pas craindre  
 Ce que des Chantres vieux la Muse a voulu feindre  
 D'un Iupiter cornu qui de foudres mesquin,  
 Les alloit mendier de la main d'un coquin,  
 Du difforme Vulcan, qui de son œuvre auare

*Les y forgeoit par conte aux Isles de Lipare.  
Non, non le vray Iupin peut faire mille fois  
Plus de foudres vengeurs du seul vent de sa voix,  
Que le Ciel n'a de feux durant les nuits seraines,  
Que la Mer sous ses flots ne cache des arenes.*

*Mais ma Muse sçais-tu quel seroit le danger,  
C'est que si Dieu vouloit chaque fois se venger,  
Lançant sur les pecheurs les traits de son tonnerre,  
Les Cieux ne verroient plus des hommes sur la terre.  
Et le Seigneur ayant satisfait à ce point,  
Sa terrible iustice, il ne trouueroit point  
Sujet pour exercer sa grand misericorde :  
Ce qu'il ne veut pourtant, ains piteux il l'accorde  
A tous vrais repentans ; car ses compassions  
Ont triomphé toujours de ses punitions.*

*Cependant il ne faut que l'homme se dispence  
De souffrir ce grand mal sans en faire vengeance :  
Car bien que Dieu qui est au dessus de la Loy,  
N'ayant aucun égal, moins de plus grand que soy,  
N'exécute toujours cette rude menace,  
Ains que par les tresors excellens de sa grace,  
Quelquesfois il pardonne aux grâds blasphemateurs,  
Ou bien que suportant les vilains contempteurs  
De sa Maïesté sainte, il garde ces victimes  
Pour les precipiter dans les soulfhreux abysmes :*

Afin qu'ayans icy vécu sans sentiment,  
 Blasphemant l'Eternel avec contentement,  
 Ils puissent à iamais dedans ces lieux terribles  
 Vomir & reuomir leurs blasphemes horribles,  
 Accablez de tourmens, de gesnes, de douleurs,  
 De grincement de dents, de sanglots & de pleurs.  
 Magistrats qui du Ciel tenez vostre puissance,  
 Vous ne deuez pourtant vser de tolerance,  
 Car puis que Dieu vous a, Magistrat souuerain,  
 Pour punir ces méchans, mis le glauiue à la main;  
 Pouuez-vous endurer, sans vous rendre coupables,  
 De ces chiens enragez les blasphemes damnables?  
 Osez-vous, au mépris de ce commandement,  
 A ce vice odieux, conuiuer lâchement?  
 Oyez avec frayeur d'une si grande offence  
 De la bouche de Dieu l'exemple & la sentence.

Vn an apres que Dieu par sa benignité  
 Fit remonter Isaac de la captiuité,  
 Et que le conduisant, il daignoit par miracle  
 Remplir le pauillon, courrant le Tabernacle  
 De sa gloire éclatante, & sous ces Sacremens,  
 Lux marquer, ô faueur! ses diuers logemens:  
 Vn homme fils d'un More, & d'une Israëlite,  
 Qui querelloit vn Iuif, de sa langue maudite,  
 Blasphema l'Eternel: Alors le peuple Hebreu,

Lequel auoit appris de la part de son Dieu,  
 Que celuy qui oiroit le blaspheme execrable,  
 S'il ne le declaroit, luy même étoit coupable,  
 Se iette à corps perdu dessus ce garnement,  
 L'attache, l'emprisonne, & le tient seurement,  
 Cependant que leur chef le Souuerain abouche,  
 Qui cét arrest mortel prononce de sa bouche,  
 Moïse tire tost hors du camp ce vilain,  
 Que le peuple assemblé le lapide soudain :  
 Tout homme du païs, ou de terre étrangere,  
 Lequel à l'aduenir de sa langue legere,  
 Osera blasphemre le Nom de l'Eternel,  
 Soit aussi lapidé comme ce criminel.

Que si vous répondez. De cette Loy ternaire,  
 La Ceremoniale & la Iudiciaire  
 Ayant déjà pris fin, l'homme n'est plus astraint  
 Qu'aux preceptes moraux du Decalogue saint :  
 Je dy qu'encor que Dieu n'oblige la iustice  
 A pareils châtimens ; si est-ce que ce vice,  
 Par lequel son grand Nom est d'opprobre honny,  
 Deuroit estre en tout temps seuerement puny :  
 Car si vous infligez la mort à l'homicide,  
 Pource que celuy là qui dans les Cieux reside,  
 Maistre de l'Vniuers, vous a dit par sa Loy,  
 Que le meurtrier mourra : Magistrats & pourquoy

Ne punissez-vous pas pour cette raison même  
 L'impie qui vomit contre Dieu le blasphème,  
 Puis qu'à la même peine un même Dictateur  
 Condamne le meurtrier & le blasphémateur.

Lors que quelque mortel qui s'éleve ou se flatte,  
 Sans craindre les éclairs que jette l'écarlate,  
 Ose parler à vous écarté du deuoir,  
 Ha ! que vous sçauçz bien montrer vôtre pouuoir :  
 C'est aussi la raison, puis que Dieu de sa bouche  
 Defend expressement que personne ne touche  
 A l'honneur de son Iuge ; & qu'etans petits Dieux,  
 Il vous faut aborder humblement en tous lieux,  
 La parole en douceur de respect assortie,  
 La crainte dedans l'ame , au front la modestie ,  
 D'un vouloir toujours libre ; & non tant seulement  
 Pour crainte d'éprouner un rude châtiment.  
 Mais si vôtre puissance est toute relative  
 A celle du Seigneur , duquel elle derine ,  
 Ainsi que le rayon qui sur terre vermeil,  
 Tire ses flammes d'or du globe du Soleil :  
 Hé ! comment oseçz-vous, suportant le blasphème,  
 Endurer le mépris de sa gloire supreme ;  
 Permettant que son Nom des Anges adoré  
 Soit par tant de méchans icy deshonoré ?  
 Sçacheçz que Dieu lequel , ô phioles de verre,

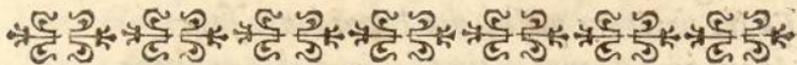
De terre vous fit Dieux, de Dieux vous fera terre,  
 Et de terre au grand iour resusciter en chair,  
 Afin d'être iugez ; & lors vous reprocher  
 Que vous avez ouïy és maisons, par les ruës  
 Le blaspheme puant, qui transperçant les nuës,  
 Blessoit sa Majesté, sans auoir vigoureux  
 Châtié comme il faut ce crime malheureux.

Tous fidelles Chrétiens sont obligez de même  
 De s'employer, hardis, à bannir le blaspheme,  
 Et de tout leur pouuoir arrêter le courant  
 De ce vice lequel va Dieu deshonorant.  
 Vn bon fils qui entend médire de son pere,  
 Fremit tout à l'instant, s'embrase de colere,  
 Attaque courageux, tout danger méprisant,  
 De la langue & des mains l'effronté médisant :  
 Si nous sommes enfans de ce Pere celeste  
 Qui nous a fait de rien, lequel se manifeste  
 Si bon à tous momens : Ou les ressentimens  
 Que nous deuons auoir de tant de iuremens ?  
 Tant d'execrations, de blasphemes étranges,  
 Qui son Nom glorieux salissent dans les fanges :  
 Lâches nous témoignons, souffrant que ces pendars  
 Transpercent l'Eternel, que nous sommes bâtarz,  
 Patience de Dieu que tu és admirable !  
 Les hommes, les neants que tu tiras du sable,

Qui deuroient adorer sa sainte Maïesté,  
 Avec crainte d'enfans, en toute humilité;  
 Ennemis de leur bien, à leur mal insensibles,  
 Te déchirent, Seigneur, par blasphemes horribles.  
 C'est ta seule bonté, Dieu qui nous as aimez,  
 Qui fait que tes fureurs ne nous ont consumez.

N'allume donc, Seigneur, les ardeurs de ton ire,  
 Ne vueilles pour ce mal ton image détruire:  
 Que s'il te plait, fâché, nos blasphemes venger,  
 Ne nous vueille pas perdre, ainçois nous corriger:  
 Fay nous sentir bon Dieu tes verges comme Pere,  
 Et non le coup de mort, comme Iuge severe.  
 Mais après que ta main, selon tes iugemens,  
 Nous aura disposez par après châtimens  
 A sainte humilité, qui du peché degoute;  
 Change de nôtre vie & le train & la route:  
 Conuerty nous, Seigneur, afin que radressez  
 Au lieu des iuremens, & blasphemes passez,  
 Rien ne sorte icy bas de nos bouches pudiques,  
 Que saintes Oraisons, que Pseaumes, que Cantiques,  
 Entonnez à l'honneur de ton Nom precieux,  
 En attendant ce iour qu'en la gloire des Cieux,  
 Ou, Pere, tu nous veux éleuer par ta grace,  
 Nous puissions bien-heureux, te voyant face à face;  
 Parmy tant de beantez, de douceurs, & de sons,

*Chanter Alleluia, & mêlant nos Chansons ;  
 Joints au celeste Chœur, avec celles des Anges,  
 Des esprits glorieux, des Vierges, des Archanges,  
 Dire tous à l'enui ton grand Nom benissant,  
 Saint, Saint, & trois fois Saint est le Dieu Toutpuissant,  
 Qui sur le Dragon roux nous a donné victoire,  
 A luy seul appartient puissance, honneur & gloire.*



QUATRIEME COMMANDEMENT.

AYE SOUVVENANCE DV IOVR  
 du repos pour le santifier, &c.

**S**I tu veux, Israël, mon Nom glorifier,  
 Souvien toy du Sabbath pour le santifier :  
 Tu peux bien trauailler six iours de la semaine,  
 Pour gagner en iceux avec trauail & peine,  
 Ton pain, tes vétemens, & de labeurs non vains,  
 Parfaire, diligent, l'ouurage de tes mains :  
 Plus que l'oïsiueté le trauail est honnête ;  
 Mais le septième iour te sera toujours fête,  
 Afin qu'en iceluy saintement ocieux,  
 Tu celbres, deuot, mon repos précieux.

Tous les tiens, ton bestail, aux champs & à la ville,  
 S'abstiendront comme toy de toute œuvre seruite :  
 Car durant les six iours il me plût de former  
 L'étendue des Cieux, l'Air, la Terre, & la Mer ;  
 Parsemant en iceux, d'une dextre non chiche,  
 Tant & tant de beautéz que la nature riche  
 Fait briller à tes yeux, pour exciter ton cœur  
 A congnoitre ton Dieu de ce monde l'auteur ;  
 Et les six iours passez ma Prouidence sage  
 Ayant veu de mes mains l'inimitable ouurage  
 Tres-parfait & tres-bon, il me vint à propos  
 De faire du suiuant le iour de mon repos :  
 Pource l'ay-ie beny par dessus tous ses freres,  
 Afin que meditant les celestes mysteres,  
 Et du monde trompeur delaisant le souci,  
 En loüable repos tu le passes aussi :  
 Si quelqu'un d'entre vous se porte à cette audace,  
 De travailler ce iour pour irriter ma face,  
 Ne luy pardonne pas, ainçois fay le mourir,  
 Afin que son peché ne te fasse perir.

Mais l'Eternel voyant l'humeur & l'inconstance  
 De ce peuple malin, qui par trop de licence  
 Méprisoit ses Edits, sçachant bien le pouuoir  
 Que les exemples ont pour nos sens émouuoir,  
 Voulut leur faire voir son ire épouuencable

*Sur un homme trouué de ce peché coupable.*

*Dans le triste desert, ou par simplicité,  
 Ou pût être contraint par la nécessité,  
 Cét homme fut surpris, qui sans doute à cachetes,  
 En un iour de Sabbath amassoit des buchetes;  
 Le peuple le trouuant saisit ce criminel,  
 Comme ayant violé la Loy de l'Eternel,  
 Le tire avec roideur, & le mene d'emblée  
 Vers Moïse & Aaron chefs de leur assemblée.  
 Dieu voirement auoit cy deuant prononcé  
 La mort contre celuy qui l'auroit offensé,  
 Prophanant son repos; mais encor sa iustice  
 N'auoit pas déclaré le genre du suplice:  
 Le Seigneur est enquis, qui coléré répond,  
 Moïse ie ne puis endurer cét affront,  
 Qu'il soit exterminé; fay conduire cét homme  
 Hors du camp, & soudain que le peuple l'assomme  
 De caillous inhumains. A ce commandement,  
 Tout le peuple animé s'atroupe promptement,  
 Pour metre hors du camp ce pauvre miserable,  
 Les piez & poings liez, & sans merci l'acable  
 De tant de coups mortels, que ce corps tout haché  
 Se trouue en un moment sous les pierres caché.  
 Tu deuois, Israël, toujours saisi de crainte,  
 La mort de ce pecheur porter dans l'ame empreinte,*

*Afin que cét objet d'une sainte terreur  
Te fit abominer de ce crime l'horreur.*

*Mais ô de ces Hebreux la peruerse nature !  
Dequoy leur sert la mort de cette creature ?  
Cét exemple en leur cœur s'imprime moins avant  
Que le foible crayon dessus le flot mouuant :  
Et du Dieu souverain la frequente defence  
Leur profite aussi peu pour brider leur licence,  
Que seroit un filet pour dompter les efforts  
D'un cheval courageux qui, méprisant son mors,  
Court de toute sa force à trauers vne plaine,  
Emporte l'Escuyer, & se met hors d'haleine,  
Se blanchit de sueur, & ne cesse d'aller,  
Iusqu'à ce que creuant il ne pût plus soufler.*

*Voyez sur ce sujet és écrits des Prophetes,  
A chaque bout de champ tant de menaces faites,  
Les reproches sanglans, & les rudes propos  
Que Dieu leur fait tenir pour le iour du repos :  
Tu as peuple méchant, de Dieu les Loix enfraintes,  
Violé ses Sabats, pollu ses choses saintes,  
Et dans ces iours sacrez dediez au Seigneur,  
Trauailé de tes mains pour luy raurir l'honneur,  
Faisant de son repos vne banque, vne foire,  
Pour irriter les yeux de sa diuine gloire :  
Fils de l'homme, dit Dieu, crie contre Ahola,*

Ne iugeras-tu pas la fausse Aholiba?  
 Dy à Ierusalem, declare à Samarie  
 Leurs enormes forfaits, l'excès de leur furie,  
 A souiller mon lieu saint, & prenant leurs ébats  
 Prophaner, se mocquant, le iour de mes Sabats.  
 Oyez cet homme saint, l'inspiré Nehemie,  
 Que Dieu tira des mains de la gent ennemie,  
 Faisant en Artaxerxés luy donnât liberté,  
 Pour aller rebâtir du Seigneur la cité:  
 Alors ie vi, dit-il, comme vne chose étrange,  
 Les gerbes amasser, & fouler la vendange  
 Au saint iour du Sabbath, & des ânes rangez  
 Entrer dane la Cité, de viures tous chargez;  
 Les marchands étrangers exerçans leurs trafiques,  
 Dedans Ierusalem étaloient leurs boutiques,  
 Vendant publiquement, & ce iour ô peché!  
 Plustost que le Sabbath ressembloit vn marché:  
 Mon esprit s'aigrissant d'une si grande iniure,  
 Ie fis aux principaux cette griéue censure:  
 Quel est ce mal si grand qu'on commet en ce lieu,  
 De violer ainsi le repos du grand Dieu?  
 Vos peres ont-ils pas d'une faute pareille  
 Ennuyé du Seigneur la bonté nompareille,  
 Dont il a fait venir tant de mal dessus nous,  
 Voulez-vous rallumer le feu de son courroux?

Tu ne t'aïse pas, Muse ma chere amie,  
 Que tu vas imitant cette vieille Lamie,  
 Qui remarquant ailleurs les plus petits defaux,  
 Aueugle ne voyoit chez soy les plus grands maux:  
 Tu tombes ce faisant dans le iuste reproche,  
 Que nôtre Redempteur de sa bouche decoche  
 Contre ces hommes vains, qui d'un œil vigoureux  
 Font des pechez d'autruy l'examen rigoureux:  
 Desquels la prime main saisissant la balance,  
 Ne fait que scrupuler la pauvre conscience  
 De leurs concitoyens, tandis que chassieux,  
 Ils ne voyent iamais leurs actes vicieux;  
 Et ne peuuent sentir, tant leur ame est de terre,  
 De leurs iniquitez le pois qui les aterre.

Iuge passionné quel iugement fais-tu?  
 Tu vois, dit le Sauueur, un bien petit fetu  
 Dans l'œil de ton prochain, & ne vois pas la poutre  
 Qui t'aueugle du tout: Hypocrite passe outre,  
 Arrache ce chevron qui te créue les yeux,  
 Et de la charité puis après soucieux,  
 Tu pourras mieux ôter cette paille legere,  
 Quand tu verras plus clair, dedans l'œil de ton frere.  
 Ne nous flatons iamais, l'equité nous apprend,  
 Qu'il faudroit être net du vice qu'on reprend.  
 C'est donc trop arrêté nos plus cheres pensées

*A fouiller des Hebreux les fautes ia passées,  
Entrons chez nous, de peur que visant trop ailleurs,  
Nous ne laissons, deceuz, échaper nos erreurs.*

*Je sçay bië qu'il est vray que nôtre amé est coupable  
De la transgression de cette double table,  
En chacun de ses points; mais principalement  
Sommes nous transgresseurs de ce commandement,  
Postposant le repos, auquel Dieu nous conuie,  
Aux plus petits soucis de cette courte vie:  
Et mondains, ne sçauons iamais, ou que trop tard,  
Comme Marie fit; choisir la bonne part:  
Mais nous embarrassans d'affaire sur affaire,  
Comme Marthe faisoit; laissons le nécessaire.*

*Quarante iours après que le Christ glorieux,  
Du foible monument sortit victorieux,  
Sans trouuer desormais obstacle ny rencontre,  
Menant ses ennemis publiquement en montre;  
Il fut sur une nuë enleué dans les Cieux,  
En triomphe eminent, d'ou soudain soucieux  
De donner les effets de sa ferme promesse  
Aux Apôtres saisis d'une grande tristesse;  
Il fit visiblement descendre sur iceux  
Son esprit le Dimanche en des langues de feux;  
En l'école duquel leur ame bien aprise  
N'a pû depuis ce iour, d'erreur estre surprise.*

Les douze Apôtres saints par ces langues instruits,  
 (Comme cela se void dans leurs diuins écrits)  
 Voulurent abroger le Sabbath Iudaïque,  
 Rudiment suranné de la Loy Mosaique,  
 Qui deuoit prendre fin; voulans nous auiser  
 Qu'il n'étoit pas permis de plus iudaïser;  
 Que de ces vieux decrets les forces ia finies  
 N'auoient plus de pouuoir quand aux ceremonies;  
 Que ces types ombreux étoient déjà passez  
 Au corps de Iesus-Christ qui les auoit cassez.

Abrogeant le repos de l'Eglise ancienne,  
 Ils ont pour établir la police Chrétienne,  
 Subrogé le Dimanche au Sabbath, qui ia vieux  
 Ne pouuoit contenir rien de mystérieux.  
 Ce iour là se nommoit premier de la semaine,  
 Comme le premier fait de la main souveraine;  
 Mais destiné qu'il fut pour vn si grand honneur,  
 Ne s'apella depuis que le iour du Seigneur:  
 Iour, auquel le Sauueur en signe de victoire  
 Du sepulcre sortit, pour monter à la gloire.

Or Iesus-Christ, la fin & l'accomplissement  
 De l'antique Sabbath sortant du monument;  
 Le iour qui l'auoit veu sortir de ces lieux sombres,  
 Portant la verité deuoit finir les ombres;  
 Et deuoit, déchargé de ces rudimens vieux,

Libre & franc succeder au Sabbath des Hebreux ,  
 En l'Eglise Chrétienne, afin qu'en ce Dimanche  
 Au grand Dieu consacré, nôtre ame toute franche  
 Du soucy, du tracas, des diuertissemens,  
 Dont le monde se sert comme d'achopemens,  
 Pour faire trébucher nos meilleures pensées ;  
 Etans tous d'un accord és saintes assemblées,  
 Nous puissions recevoir de Dieu les mandemens,  
 Sa parole écouter, goûter ses Sacremens,  
 Offrir publiquement durant ces iours celebres  
 A nôtre Createur le boueau de nos léures,  
 Et de chants tous diuins, assemblez en vn lieu,  
 Faire bruire les airs à l'honneur du grand Dieu,  
 Qui puissant a voulu l'homme d'argile faire,  
 Et s'étant ruiné de grace le refaire.

Le reste de ce iour étans en nos maisons,  
 Nous le deuons passer en saintes Oraisons,  
 Faisant de nos logis comme vne sage école,  
 Pour lire & mediter la diuine parole ;  
 Et vaquer, quand il faut, ardens de pieté,  
 A la misericorde & à la charité ;  
 Visitant de bon cœur, & consolant nos freres,  
 Pour adoucir leurs maux, soulageant leurs miseres:  
 Afin que le Seigneur, content de ces honneurs,  
 Dans les autres six iours benissant nos labours,

Nos mains puissent gagner l'entretien nécessaire  
 Pour la vie du corps de la mort tributaire :  
 C'est en ce monde icy l'unique portion  
 Que nous pût apporter nôtre occupation.  
 Tire sans te lasser de ton travail la ligne,  
 Pour joindre champ à châp, bois à bois, vigne à vigne;  
 Amasse diligent, d'avarice fern,  
 Autant d'or & d'argent qu'a porté le Peru;  
 Tu n'en peux retirer que le pain pour ta vie  
 Avecque les habits, qui de ton infamie  
 Sont les riches témoins; & le partage seul  
 Qui t'en reste, mourant, n'est qu'un chetif linceul,  
 Pour cacher promptement ta chair empuantie  
 Sous deux pas du limon duquel elle est sortie.  
 La nature soigneuse à voir qui va, qui vient,  
 A la porte du monde un corps de garde tient,  
 Afin que comme nud l'homme entre dans le monde,  
 Il retourne aussi nud de ce séjour immonde.

Que loin; hélas! bien loin de ce zele divin,  
 Passons-nous le Dimanche en ce siecle malin.  
 O grand mépris du Ciel! de la Terre la honte!  
 La plupart en ce temps font beaucoup moins de conte  
 De ce iour que tout seul l'Eternel a gardé,  
 Qu'il a pour son repos saintement commandé  
 Sur peine de la mort, que de tant d'autres fêtes

Que non le Dieu vivant, mais les hommes ont faites,  
Et chomment, commandeZ, ces fêtes beaucoup mieux  
Que le iour du repos seule fête des Cieux.

L'Eternel sçaura bien prendre vn iour la vengeance  
De tous ceux-là, lesquels par horrible licence  
Osans se dispenser de ses saints mandemens,  
Leur preferent hardis, les humains reglemens.

Si nous voulons ietter quelquefois nôtre veuë,  
Nette de passion, pour faire vne reueuë  
De nos comportements, nous verrons clairement  
L'état que nous faisons de ce commandement.

Tout autant de Chrétiens qui par accoutumance,  
Du Dimanche sacré professent l'obseruance,  
Témoignent, mal'heureux, par aëtes & propos,  
Ne songer à rien moins qu'à la fin du repos;  
Plutôt foulant aux pieZ la celeste doctrine,  
Ils vont deshonorant cette fête diuine.

Mais de tous ces humains à leur sens adonnez,  
Qui le iour du Sabbath prophanent obstinez,  
Vn chacun ensuiuant l'humeur qui le maitrise,  
En trois rangs principaux ma plume les diuise:  
Les vns n'ayans l'esprit d'aucun soin agité,  
Passeront tout ce iour en morne oisiveté;  
Et le matin ayant pris leur chemise blanche,  
Le bonnet incarnat, la robe du Dimanche,

Garderont, casaniers, l'enclos de leurs maisons,  
 L'Eté durant au frais, l'Hyuer sur les tisons,  
 Où selon leurs moyens sans ni bien ni mal faire  
 Du matin iusqu'au soir ils feront bonne chere :  
 Ceux cy font le Sabath ainsi que les Pourceaux,  
 Qui prenans à plaisir de leurs sales museaux  
 La farine & le gland, farcis de la mangeaille,  
 Ne font que se laisser tomber dessus la paille,  
 Et là tout de leur long ils ronflent doucement,  
 Afin que l'apetit se réueille en dormant.  
 Ces hommes vrais Pourceaux, & le repaire immonde  
 Du Prince des malins, souuent sortent du monde,  
 Soient ieunes & dispos, ou vieillars ia chenus,  
 Sans auoir sçeu pourquoy il y étoient venus :  
 Aussi periront-ils en leur crasse ignorance,  
 Comme porte de Dieu l'effroyable sentence.  
 O qu'ils seroient heureux si se trouuans au bout,  
 Comme font leurs Pourceaux ils perissoient du tout.  
 Ceux que ma Muse met à la seconde classe,  
 Ayant vne autre humeur, n'ont pas l'ame si basse :  
 Ains, ne pouuant comme eux demeurer ocieux,  
 Consument ce iour en actes vicieux :  
 Et bien que quelquesfois sortant dessus la plume,  
 Ayant mouillé leur bec ils vueillent par coutume,  
 Ou diuertissement se trouuer au saint lieu

Destiné, pour ouïr la parole de Dieu;  
 Ils ne l'entendent point, & sont sans cognoissance  
 Des mysteres du Ciel; car la sainte semence  
 Tombe dedans leur cœur comme sur le chemin,  
 Ou sans gueres tarder la ravit le malin:  
 Pour le reste du iour ils ne feront que rire,  
 Dancer, & s'ébaudir, sindiquer ou médire,  
 Dans leurs propres maisons, ou bien dans les berlans,  
 Faire fremir le Ciel de blasphemes puans:  
 Car le Prince de l'air, qui avec efficace  
 Ces rebelles regit, leur fait changer la grace  
 Du pere Souuerain en dissolution,  
 Comme étans enrollez à la damnation:  
 Et Dieu, dont la bonté sur la terre les souffre,  
 Les doit ietter en fin dans la flamme du soulfre.

Ceux du troisieme rang ne sont tant effrontez  
 Comme ceux du second à tous vices portez,  
 N'ont le corps si pesant, ni l'ame si grossiere  
 Que ces hommes brutaux de la classe premiere:  
 Ains en un dur combat leur esprit agité  
 Voudroit courir au bien, mais il est arrêté  
 Par le fort contrepois de la frêle nature,  
 Si que durant les iours de leur basse demeure,  
 Ils tombent maintesfois, & leur cheute pleurant,  
 Ils voidissent les bras encontre le torrent,

Ou n'ayant le cœur fort , ny prou longue l'haleine,  
 Le courant débordé du monde les entraîne  
 A prophaner comme eux le iour du Souuerain,  
 Pour traualler apres leur miserable pain :  
 Ceux-cy recoiuent bien la semence diuine,  
 Mais dans leur pauure cœur s'éleue mainte épine,  
 La fallace des biens , & les soucis cuisans  
 Du monde & de la chair, du diable partisans,  
 Pour étouffer naissant le germe salutaire  
 De ce celeste grain : Ces hommes au contraire  
 Leur opposent l'esprit , l'esprit combat la chair,  
 Laquelle bien souuent fait l'esprit trébucher :  
 Helas ! combien de fois durant ces fêtes saintes,  
 Ne pouuant éuiter du monde les étraintes ,  
 Trauailent-ils ingrats : Mais las ! combien de fois,  
 L'esprit se réueillant à la celeste voix ,  
 Criant, de mon Sabath ayez la souuenance ,  
 Quittent-ils le traual pour avec diligence  
 Se trouuer aux lieux saints, où les doctes semeurs  
 De ce grain pur & net ensemencent leurs cœurs :  
 Là leur ame à repos , & saintement captiue,  
 D'un doux plaisir qui rend leur oreille attentiuë,  
 Ecoute du Seigneur les diuins mandemens ,  
 S'assure en ses bontez , tremble à ses iugemens :  
 Mais des biens passagers l'image deceuante

Attaque là leur foy foiblete & vacillante,  
 Et le trop importun souci du lendemain,  
 Au travail defendu les remporte soudain :  
 La foy dans ce combat vers le Ciel les attire,  
 Et le monde pipeur vers la Terre les tire :  
 Si que de Dieu la voix avec ioye écoutant  
 Durant ces iours sacrez, ils ne peuuent pourtant,  
 Affranchis tout à fait de la mondaine cure,  
 Prendre avecque repos la diuine pâture.  
 Semblables à Progné ce gentil oisillon,  
 Qui prend icy la mouche, & là le papillon,  
 Sans que pour se nourrir dans la venteuſe plaine,  
 Elle relâche rien de ſa plaisante peine ;  
 Ains voltigeant toujours, passant & repassant  
 Se repait en volant, & vole en repaiſſant.

Dieu de compaſſions, qui n'as pas la coûtume  
 D'éteindre de ta main le lumignon qui fume,  
 Et qui ne brises pas le roſeau ia caſſé,  
 Ne ſois iamais contr'eux à ce point courroucé,  
 De les abandonner durant cette miſere :  
 Fay leur plutô, Seigneur, comme fait un bon pere,  
 Lequel voit ſon enfant qui ſe peiſne d'aller,  
 Plein d'amoureux deſirs, vers luy pour l'acoller :  
 Le pauurét cependant chancelle ſur les plantes  
 De ſes piez tremblotans, & ſes iambes branlantes.

Font heurter ses genoux, si qu'il tombe souuent  
 Sur ses petites mains, & puis se releuant,  
 Il n'auance que peu; le pere qui regarde  
 Ce dessein genereux, satisfait ne retarde  
 De s'approcher de luy, & luy tendre la main,  
 L'enfant fait son effort, pour l'empoigner soudain,  
 Et redoublant ses pas d'une course legere,  
 Il se treuve content dans les bras de son pere,  
 Ou, sans plus craindre rien, il ne se peut lasser  
 De le baiser, mignard, le serrer, l'embrasser,  
 Et d'innocente amour son ame toute éprise,  
 Ne voudroit plus lâcher la paternelle prise.

Ainsi Pere meilleur que les peres charnels,  
 De qui sans commencer les iours sont eternels  
 Comme sont tes amours: Ten leur pere celeste  
 La main en ce combat, qui leur seroit funeste:  
 O bon Dieu tire les, car alors ils courront  
 Après toy gayement, & heureux te suiuront;  
 La foy dans ce chemin leur donnera des ailes,  
 Pour se ioindre avec toy d'étraintes eternelles,  
 Si que renouuellez, ils seront curieux  
 D'observer comme il faut tes Sabats glorieux:  
 Leur ame libre alors sans ailleurs se distraire,  
 N'aura plus autre soin que celuy de te plaire,  
 Et se tenans toujours à leur souuerain bien,

*Ils ne voudront rien plus, ils ne craindront plus rien.*

*Dieu pouuoit sans vser d'aucune tyrannie,  
Prendre sur les humains tous les iours de leur vie,  
Et pouuoit iustement commander aux mortels,  
De se tenir toujours au pié de ses Autels;  
Car les hommes ne sont qu'une argile mouuante;  
Que l'Eternel pétrit de sa dextre puissante,  
A laquelle il donna par amour & bonté,  
L'esprit, le mouuement, la force, & la beauté:  
Mais comme il a formé cette chair méfiante,  
Il sçait qu'elle tient trop à la terre gluante.*

*Aprés que le serpent avec tant de façon  
Amorçant, cauteleux, le mortel hameçon  
De la beauté du fruit de l'arbre de science,  
Nous perdit en Adam, qui contre la defence  
Goûta ce cher morceau; Le Iuge souverain  
L'obligea de manger à l'auenir son pain  
En travail & sueur: Depuis cette ordonnance  
L'homme vit sans repos, & son esprit ne pense  
Qu'au moyen de passer ses miserables ans,  
Et laisser après soy du bien à ses enfans.*

*Dieu donc s'acommodant à l'humaine nature,  
Relâchant de son droit enuers sa creature,  
Luy donne de sept iours, le s six; pour en iceux  
Travailler de ses mains; & iamais paresseux.*

N 4



De peur de mandier, gaigner avecque peine  
 Sous la faueur du Ciel & son pain & sa laine :  
 Il ne prend seulement ; ô excès de bonté !  
 Que le septième iour, duquel sa Maiesté,  
 Sans reserue a voulu que le monde en tout âge  
 Luy rende le tribut, & luy fasse l'hommage :  
 Petite recompense au prix de tant de biens,  
 Qu'il a déjà donnez, & veut donner aux siens :  
 Mais les hommes ingrats portez à leur ruine,  
 Oubliant les faueurs de la grace diuine,  
 Au mépris de leur Roy, de ce inste Seigneur,  
 Luy retiennent ce fief, & ce petit honneur.

O grand Dieu des Sabats, qui ialoux de ta gloire,  
 Detestes à bon droit l'ingratitude noire  
 Des perfides humains ; bon Dieu ne vueille pas  
 Déployer sur iceux la force de ton bras :  
 Ne lance, courroucé, tes feux avec la foudre  
 Sur ces pauvres pecheurs, pour les reduire en poudre,  
 Comme ils ont merité. Pere qui te plais tant  
 A donner le pardon au pecheur repentant,  
 Que le doux châtiment de ta main paternelle  
 Nous ramene plutôt dans la voye fidelle  
 De tes Edits, afin que viuans icy bas,  
 Nous ne prophasions plus le iour de tes Sabats :  
 Ains que donnant relâche aux trauaux ordinaires,

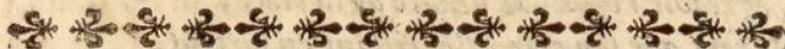


Nous méditons, deuots, les celestes mysteres :  
 Et que nôtre labeur ce iour là suspendant,  
 Ton esprit à loisir traueille cependant  
 Dans nos cœurs affranchis du monde qui les serre,  
 En l'attente du iour que sortis de la Terre,  
 Ayant finy la course, & rendu le combat,  
 Tu nous fasses entrer dans l'Eternel Sabbath ;  
 Où nos yeux ne verront rien que les choses saintes,  
 Où nos mains au travail ne seront point contraintes,  
 Où nos piez arrêtez d'un immortel plaisir,  
 De courir çà & là n'auront plus le desir,  
 Où nous aurons les biens & les ioyes parfaites,  
 Où Dieu les commandant tous les iours seront fêtes,  
 Ou de tous nos labeurs sont les riches moissons,  
 Où nous oirons toujours les diuines chansons,  
 Où nous serons repeuz de Manne & d'Ambrosie,  
 Où nous mangerons tous du rare fruit de vie,  
 Où de tous nos travaux pour iamais en repos  
 De l'autheur du Sabbath nous chanterons le los.  
 Or vueille ce bon Dieu, pour l'amour de soy même,  
 Nous conduire à la fin dans ce repos suprême,  
 Et toy chere Clion ne vueille trop oser,  
 Parlant de ce repos, il te faut reposer ;  
 Etant à my chemin de ta charmante peine,  
 Mesure ton pouuoir, consulte ton haleine,

Ne fay comme l'enfant nouvellement appris,  
 Se iettant courageux, du feu de gloire épris,  
 Dans le douteux concert qu'une troupe gaillarde  
 Excite pour le prix de leur note mignarde,  
 Lequel sans ménager le vent de son poulmon,  
 Porte de prim abord sa voix au plus haut ton,  
 Ou croyant, abusé, de gagner la victoire,  
 Il se trouve à la fin & sans voix & sans gloire :  
 Mais mignonne fay mieux, imite le sauteur,  
 Qui desirant le prix sur le champ de l'honneur,  
 S'arrête bien souvent, soufle, & recule sage,  
 Pour sauter puis après avec plus d'avantage,  
 Cette pause, ce soufle, & ce reculement,  
 Luy rendent du combat heureux l'euenement.

Je sçay que tu voudrois, toujours l'aile tendue,  
 Fournir iusques au bout ta course pretendue,  
 Tu n'as que trop de cœur, mais las ! tu ne voy pas  
 Que nous sommes fort loin, & que tes cerceaux las  
 Ne peuent, abatus, de leur plume qui traine  
 Hacher les airs fâcheux de cette longue plaine :  
 Fais halte, & sagement ton vol un peu retien,  
 Tu feras assez tôt, si tu fais assez bien.





## LA SECONDE TABLE.

**I**E ressemble à celuy qui dès la matinée,  
 Avecque le Soleil commence sa journée ;  
 Lequel a ia marqué deuant que déloger  
 Le logis où le soir il pretend de loger :  
 Il part gaillardement, & d'une iambe fiere ;  
 Ennemy du repos se couure de poussiere,  
 En l'air toujours en l'air, & ses pas redoublant,  
 Plutôt qu'homme de pié semble vn oiseau volant.  
 Mais alors que Phœbus arrivant à son faite,  
 Darde à plomb ses rayons sur sa brûlante tête,  
 Harassé du chemin, & fatigué du chaud,  
 Il commence à sentir que la force luy faut :  
 S'il trouue vn Orme verd, ou biẽ quelque vieux Chêne  
 Qui des ardeurs du Ciel affranchisse la plaine,  
 Desireux de donner relâche à ses labeurs,  
 Il se couche deffous sur le tapis des fleurs ;  
 Où charmé du plaisir de cette haleine douce,  
 Que l'éventail mignard du mol Zephire pousse  
 Sur ce lit émaillé ; le somme gracieux  
 Gele ses membres las, & luy sille les yeux :  
 Mais ny de ce sommeil la deceuante glace,

L'agrecable repos, la beauté de la place,  
 Ne font que son esprit l'énéillant en surfant,  
 Il ne frotte ses yeux, leuant la tête en haut;  
 Et voyant à regret que le flambeau du monde,  
 Par les degrez du Ciel panche déjà vers l'onde,  
 Loin bien loin qu'il se void du lieu de son dessein,  
 Il s'accuse soy-même, & repartant soudain,  
 Il debusque fâché tout le long des campagnes,  
 Trauerse les forès, écime les montagnes,  
 Grimpe sur les rochers, & sans craindre les eaux,  
 Passe à gué les torrens, & franchit les ruisseaux,  
 Bondit là le fossé, saute icy la barriere,  
 Sans iamais s'arrêter, ny tourner en arriere,  
 Et compensant le temps de son retardement,  
 Encore auant la nuit il fait son logement.

Ainsi chere Clion du travail étonnée,  
 Arriuant au milieu de ta grande iournée,  
 Tu fis halte, & chantant le merite & le los  
 Du Sabbath eternal tu te mis en repos:  
 Ce repos dure trop, le desir qui me presse  
 Se plaint de tes longueurs, accuse ta paresse;  
 Je suis toujours à l'erte, & ie ne trouue point  
 Du plaisir au repos, tant le soucy me point:  
 Sus sus que cette pause à ton bien inuentée,  
 Soit à ton vol futur ce qu'a ce grand Anthée

Le toucher de sa mere, afin que reprenant  
 Ton labeur aigre-doux, & que te souvenant  
 De ton retardement, tu travailles sans cesse  
 Pour acheuer, gaillarde, avec plus de vitesse  
 Ton penible chemin; pousse où mon desir tend,  
 Nous trouuerons au bout la couronne qui pend.

Et toy qui m'as conduit de ta main charitable  
 Par les fâcheux détours de la premiere Table  
 De tes commandemens: Guide-moy Toutpuissant,  
 Ores que ie pretens, mon œuure accomplissant,  
 Promener mon esprit par la table seconde:  
 Pere puis qu'il te plait, pour conuaincre le monde,  
 Par des frêles outils ta force signaler,  
 Regarde ton enfant qui ne sçait point parler;  
 Approche toy, Seigneur, & de ta dextre touche  
 Tous les foibles ressorts de ma tremblante bouche,  
 Chasse d'autour de moy la pallissante peur,  
 Fay la pointe à mes vers, donne cœur à mon cœur:  
 Enuoye s'il te plait, comme à ton saint Prophete,  
 Ce Seraphin ardant avecque la pincete,  
 Portant le charbon vif, qui ma langue auiuant,  
 Luy fasse rechanter la Loy du Dieu viuant:  
 Que ce feu consumant l'ordure de mes léures,  
 Que sa flamme à ce coup éclairant les tenebres  
 De mon entendement, ie fasse voir à plein

*Ce que doit icy bas le prochain au prochain :  
 Que ie prenne ma part du doux fruit de ma peine,  
 Si que le faisant voir moy-même ie l'aprenne,  
 Et que tous bien vnis d'estroite charité,  
 Adorions à l'enui ta sainte Maiesté.*



CINQUIEME COMMANDEMENT.

HONORE TON PERE  
 & ta Mere, &c.

**L'**ESCVYER bië expert, lequel ramene & dresse  
 D'un genereux poulain la fantasque ieunesse,  
 De peur de le fâcher durant ses ieunes ans  
 D'un acier trop pesant ne luy charge les dens :  
 Plutôt le mignotant, souplement il luy icte  
 Dans la bouche vn fer doux, ou mainte bauerete,  
 Et pendille, & babilie : à ce son le poulain  
 Mâche avecque plaisir la douceur de son frein :  
 Et sous luy vomissant de petits monts d'écume,  
 A se bien emboucher sans force s'acoûtume :  
 Si bien que le Cheual, de soy brusque & fougueux,  
 Quand on le veut monter ne trouue plus fâcheux,

Le mors au pié de chat, de mulet, ou l'oliue,  
Ains sous ce rude fer sa bouche se captive,  
Ayant apris, trompé, de porter doucement  
Ce frein qu'il n'eut iamais pris au commencement.  
De même Dieu selon sa bonté singuliere,  
Connoissant mieux que nous nôtre nature altiere,  
Laquelle n'aimant rien tant que la liberté,  
Ne se void qu'à regret deffous l'autorité :  
Pour plus facilement au deuoir nous conduire,  
A voulu commencer par l'amiable empire  
Du pere & de la mere ; Empire où les sujets  
Sont Seigneurs bien souuent, & les Maitres valets.  
Afin qu'étans tirez par vne douce chaine  
A la sujetion, nous ayons moins de peine  
A plier sous le ioug de tous nos conducteurs,  
Soient Rois, ou Magistrats, Maitres ou Precepteurs :  
Dieu les établissant dans cette Loy seuerie  
Sous le commandement du pere & de la mere  
Chacun en son degré, pour leur rendre toujours  
Obeissance, honneur, reuerence & amour,  
Soient-ils dignes ou non de cette redevance :  
Car n'y pouuant auoir legitime puissance  
Que du Ciel, se vouloir de ce ioug retirer,  
C'est resister à Dieu, & sur nous attirer  
La condamnation qu'une ame criminelle

*Souffre pour s'opposer à la voix éternelle.*

*Non que ie vueille icy, trop superstitieux,  
 Eleuer des mortels le pouuoir glorieux  
 A ce point; que toujours d'aveugle obéissance  
 Nous leur soyons sujets: Car si leur ordonnance  
 Heurte en rien les Edits de ce grand Roy des Rois,  
 Nous sommes dispenséz de leurs iniques loix,  
 Et ne deuons iamais, sur peine de mal faire,  
 Pour complaire aux mortels à l'Immortel déplaire.  
 Sçachons que tout ainsi que les Astres des Cieux  
 Reçoient leur clarté du Soleil gracieux,  
 Que sans son feu Royal, sans ses flammes si belles,  
 Ce seroient charbons noirs plutôt que des chandelles:  
 De même les humains commandant par degrez  
 Des sieges les plus bas insqu'aux trônes sacrez,  
 Ont recen ce pouuoir de la main souveraine;  
 Laquelle pour marquer cette puissance humaine,  
 Fait briller sur leur front graue de Maiesté,  
 Vn bien petit rayon de sa diuinité:  
 Que si Dieu, qui souuent sur leur tête fulmine,  
 Retire courroucé cette enseigne diuine,  
 Les voila sur la poudre, & viuans icy bas  
 Ils sont égaux à tous, comme après le trépas.  
 Il faut donc honorer la puissance suprême,  
 Pour Dieu, & selon Dieu, car la iustice même*

Ne veut pas que faisant au vassal quelque honneur,  
On rende ce deuoir au mépris du Seigneur.

Entre tous les liens dont la nature sage  
Vnit diuersement les hommes en tout âge,  
Ie n'en voy pas aucun qui puisse pour le seur  
Approcher en plaisir, éгалer en douceur  
Celuy du pere au fils, celuy du fils au pere,  
De la mere à l'enfant, de l'enfant à la mere;  
Car toutes les amours, & les affections  
Se trouuent au haut point en ces relations:  
Et voila pourquoy Dieu qui vient de nous apprendre  
Ce que son peuple doit à sa Maiesté rendre,  
Commence ses Edits en faueur du prochain,  
Pour ne nous rebater, par ce precepte humain.  
Iacob, dit ce grand Dieu, si tu veux me complaire,  
Honore comme il faut, & ton pere & ta mere;  
Reuere, obei-leur, aime les, au besoin  
Ne leur dénie pas ton charitable soin.  
Que s'il se trouue enfant ayant l'ame si dure,  
De vouloir effacer ces Loix que la nature,  
De son puissant burin a mêmes engraué  
Au cœur de l'animal de la raison priué;  
Ne luy pardonne pas; Que sa lampe sans gloire  
Soit éteinte à iamais dans l'obscurité noire:  
Car puis qu'il a, méchant, ses parens méconnu,

Par le moyen desquels au monde il est venu,  
 Je ne sçaurois souffrir que cét enfant impie  
 Jouisse plus long temps du doux air de la vie :  
 Tu le lapideras, afin qu'ayant été  
 En exemple à mon peuple, il soit précipité  
 Au lieu des pleurs amers, pour sentir à toute heure  
 Du ver qui ne meurt point la mortelle picqueure.

Mais l'Eternel voyant l'homme de terre pris,  
 N'être tout terre & chair, d'autre desir épris  
 N'auoir plus grand souhait, ny plus pressante enuie,  
 Que d'alonger icy la trame de sa vie :  
 Qu'il donne volontiers le reste pour sa peau,  
 Que son cœur se flétrit au seul nom du tombeau ;  
 Prend ce limon viuant de ses mains paternelles,  
 Par l'agreable abord des anses naturelles :  
 Et pour facilement arriuer à son but,  
 Il mene son esprit par le chemin qu'il veut,  
 Aioutant à l'Edit vne douce promesse,  
 De faire paruenir à la blanche vieillesse.  
 Les enfans qui bien nez honorent leurs parens,  
 Ne les contristent pas, & quand même le sens  
 Viendroit à leur faillir, pardonnant à leur âge,  
 Ne leur refusent point assistance & hommage.  
 Mais d'où vient ce repart ? d'où s'éleue ce bruit,  
 Lequel confusément à mes oreilles bruit ?

Faut-il que des mortels l'orgueil à ce point monte,  
 De demander à Dieu la raison & le conte  
 De ses comportemens ? & qu'ils osent parler,  
 Pour censurer ses loix, & les contreroller ?  
 Et comment du Seigneur l'immuable sagesse  
 Tient-elle, disent-ils, cette sienne promesse ?  
 Helas ! combien d'Isacs en ce monde void-on,  
 Lesquels plutôt qu'auoir cotonné leur menton  
 D'une friseure d'or, se treuent dans la barque  
 Du refrongné Charon batelier de la parque ?  
 Et combien d'Absalons voyons-nous au rebours  
 Faire rouler le train de leurs infames iours,  
 Jusqu'à l'extremité d'un âge decrepité ?  
 Arrétez les élans de la chair qui s'irrite,  
 Et ie vous feray voir que Dieu Pere des ans  
 Ne manque pas de foy à tous les bons enfans.

Sçachez d'ôques que Dieu toujours à soy semblable,  
 Comme il est Toutpuissant est aussi veritable :  
 La Terre peut passer, les Cieux s'aneantir,  
 Non ce que Dieu promet lequel ne peut mentir :  
 Mais de ce bienfaicteur les promesses tres-fortes,  
 En faueur des humains se treuent de deux sortes ;  
 Es vnes il promet à ceux-là qui sont siens  
 Les honneurs immortels, les indicibles biens,  
 Que pour eux à la fin, pere bon, il conserue :

Celles-cy n'ont iamais ny clause ny reserve,  
 D'icelles quoy que soit l'effet est perennel,  
 Et rien n'en peut changer le decret eternel :  
 D'où tous les Saints munis de cette confiance  
 N'en ont iamais parlé qu'avecques assurance,  
 Et ans persuadez que Dieu par sa bonté  
 Ne doit iamais manquer à cette verité :  
 Ecoutez de saint Paul les paroles expresse,  
 Nous sçauons ( ce dit-il ) parlant de ces promesses,  
 Que si la mort détruit ce pauvre corps mortel,  
 Nous auons sur les Cieux vn perdurable hôtel,  
 Sans que d'aucun humain le sçauant artifice  
 Ait mis iamais la main à ce ferme edifice :  
 Oyez ce que dit Iob lors que son Souuerain  
 Le mit ( la vie sauue ) en l'infemale main,  
 Lâchant pour quelque temps cette chaine secreete,  
 De laquelle Sathan il mâtime & gourmete ;  
 Je sçay, dit-il, ie sçay que mon Redempteur vit,  
 Je sçay que cette chair que l'ulcere pourrit,  
 Et qu'il ronge malin, obtiendra cette grace,  
 De le voir pour mon bien dans le Ciel face à face.

Es autres, le Seigneur promet bien aux mortels,  
 Pour les encourager force biens temporels,  
 Comme sont les honneurs, les enfans, les richesses,  
 Longue vie, santé ; Mais toutes ces largesses,

Qu'il

*Qu'il promet aux humains en benediction,  
Doivent s'entendre avec cette condition,  
Que les biens, que le corps iuge être necessaires  
Au salut de l'esprit, ne se treuvent contraires.*

*Tu le sçauois tres-bien, grand Roy fils de Iesé,  
Quand priant, tu disois de douleur angoissé :  
Qui sçait si l'Eternel tant & tant pitoyable  
Voudroit auoir pitié d'un pere miserable  
Couché dessus la poudre, & son arrêt biffant,  
Bien que ia denoncé, garder ce mien enfant ?  
Quand la voix de Ionas cōme un grondant tonnerre,  
Par Ninieue rouloit, la terre tombe à terre,  
Et depuis les plus grands iusques aux plus petits,  
Suiuans tous de leur Roy l'exemple & les Edits,  
Ieûnent, prennent le sac, & se couurent de cendre,  
Pour arrêter le mal qui du Ciel vient descendre  
Sur leur grande Cité. Hé ! (disoient-ils) qui sçait  
Si Dieu se repentant cassera son arrêt,  
Et si se détournant des ardeurs de son ire,  
Il voudra nous sauuer plutôt que nous détruire :  
Dauid prie en pleurant, ceux de Ninieue aussi,  
Mais il est éconduit, & ne sont pas ceux ci.  
Les promesses de Dieu pour les choses humaines  
Sont sous condition, voire autant incertaines  
Aux mortels, comme sont fermes & sans défaut*

Celles qu'il fait aux sens pour les biens de là haut :  
 D'où le fidelle dit, en faisant sa priere,  
 S'il est expedient, ô Pere de lumiere,  
 Que i'enfile dispos vne grand suite d'ans,  
 Que i'aye des honneurs, des biens, ou des enfans,  
 Donne les, ô bon Dieu : Pere s'il est possible  
 Que les maux que ie sens d'une façon terrible  
 M'acabler sous leur faix, faisant fondre mon cœur,  
 S'éloignent à ce coup de ce tien seruiteur :  
 Toutesfois, Pere bon, ma pauvre ame souhaite,  
 Non que ma volonté, mais la tienne soit faite.

Cette promesse donc iointe au commandement,  
 Est à condition & non absolument ;  
 Car si la longue vie à l'enfant qui reuere,  
 Comme Dieu le commande, & son pere & sa mere  
 Choque le bien de l'ame, alors il ne veut pas  
 Tenir ce qu'il promet aux enfans icy bas.  
 Helas ! combien de fois coupe-t'il les racines,  
 Encor en filamens, à ces plantes diuines,  
 Et les transporte au Ciel, de peur qu'en les laissant  
 Au monde plus long temps, leurs racines croissant  
 Dans ce fonds tant aimé, avecque plus de peine,  
 A l'heure de la mort leur ame se déprenne ;  
 Car s'ils viuent icy parmi les voluptez,  
 Caresses de la chair, & du monde flatez,

Il y a du danger que leur ame ia prise  
 Par ces allechemens icy ne thesaurise ;  
 Et que se contentant de ce terrestre miel,  
 Elle vienne à chercher dans la Terre le Ciel,  
 Au lieu qu'elle deuroit viure icy bas en guerre,  
 Et chercher dans le Ciel vne eternelle Terre.

Que s'ils viuent icy comme ny viuans pas,  
 Les voila tous les iours aux prises, aux combas,  
 Or batans, or batus, & tant qu'ils sont au monde,  
 Ils ont moins de repos que n'a le ionc en l'onde :  
 De sorte que leur foy qui foiblete soutient  
 Ces assauts redoublez, quelquefois ne se tient  
 Que d'un petit filet : Lors Dieu comme bon pere  
 Finissant le combat pour finir leur misere,  
 Abrege des douleurs le cours à ses enfans,  
 Les retirant à soy sur la fleur de leurs ans.

Non que le Toutpuissant, les tirant de la presse,  
 Manque iamais pourtant à sa sainte promesse ;  
 Ainçois ( si nous pouuons avec quelque raison  
 Des hommes avec Dieu faire comparaison )  
 Il fait en cét endroit comme vn Roy qui commande  
 A ses plus chers vassaux vne entreprise grande,  
 Et promet tant il est de l'exploit desireux,  
 A celuy qui fera cét acte genereux  
 Quelque petit château ; Le sujet se bazarde

Es endroits où la mort ses dards plus épais darde,  
 Et brauant les dangers plein d'honneur & de foy,  
 Se courrant de bauriers, satisfait à son Roy :  
 Le Maitre le voyant venir de la mêlée,  
 La gloire sur le front, la dextre signalée  
 Du sang des ennemis, du sien tout degoutant,  
 L'embrasse & le cherit, sans luy donner pourtant  
 Le château ia vanté, iugeant que sa victoire  
 D'un si petit guerdon n'auroit assez de gloire :  
 Il le louë toujours, il le comble d'honneurs,  
 Et le met s'il ne l'est au rang des grands Seigneurs :  
 Donne à ce Cavalier vne riche Prouince,  
 Pour le château promis. A vôte auis ce Prince  
 A-t'il manqué de foy vers ce vaillant sujet ?  
 Mais en paroissant Roy, n'a-t'il pas en effet  
 Donné plus que promis, & par cette largesse,  
 Engageant le vassal, dégagé sa promesse ?  
 Ainsi Dieu qui promet longue vie aux enfans,  
 Qui suiuant ses Edits honorent leurs parens :  
 S'il coupe court les ans de leur tendre ieunesse,  
 Il n'accomplit pas moins sa diuine promesse :  
 Car au lieu de ces iours aussi courts que fâcheux,  
 Qu'il leur auoit promis en ce monde ennuyeux,  
 Il leur donne en échange vne vie eternelle :  
 Que cette perte est riche ! ô que la troque est belle !

Ils vivoient icy bas , agitez de douleurs,  
 Mais ils seront au Ciel toujours parmi les fleurs :  
 Ils étoient icy bas souvent dans la tristesse,  
 Au Ciel ils iouiront d'immortelle liesse :  
 Ils étoient icy bas sujets à soif & faim,  
 L' Aigneau sera là haut leur breuvage & leur pain :  
 Icy les dueils, les cris trouuilloient leurs pensées,  
 Mais ces choses au Ciel seront toutes passées :  
 Ils se saouloient de pleurs en ce monde odieux,  
 Là Dieu essuyera les larmes de leurs yeux :  
 Icy souvent est nuit , en la vie eternelle  
 Dieu sera leur clarté, Christ sera leur chandelle :  
 Bref ils sont icy bas le butin de la mort,  
 Ils ne le seront plus recueillis dans ce port.

Les enfans doivent donc suiuant cette sentence,  
 Rendre à leurs geniteurs honneur & reuerence :  
 Sans qu' aucun des mortels puisse valablement  
 Les dispencer, hardy, de ce commandement :  
 Mais que dis-ie mortel ? non pas mêmes vn Ange,  
 Dieu seul quand il luy plait de Dieu les Edits change,  
 Legislatteur suprême. Outre ce mandement,  
 Lequel doit aux enfans seruir de reglement,  
 Ils y sont obligez par la Loy de nature ;  
 Car puis qu'ils ont receu l'être & la nourriture  
 Des parens après Dieu , hé quoy ne faut-il pas

Reconoitre ce bien ? & iamais n'être las  
 D'honorer, de seruir & le pere & la mere,  
 Lesquels nous ont donné cette vie si chere ?  
 Et si l'amour non feint est bien si glorieux,  
 Que voulant se montrer toujours victorieux,  
 Il ne trouue iamais aucune recompence  
 Digne de sa grandeur, que la vraye assurance  
 D'un amour reciproque : Enfans que deuez-vous ?  
 Mais que ne deuez-vous à vos parens si doux ?  
 Ils vous aiment charmez plus que leur propre vie,  
 Leur amour est excés, & quelque fois folie :  
 Fort souuent leur amour croissant de iour en iour,  
 Ils vous perdent mignards par cét excés d'amour.  
 Car se voulant garder d'être par trop seueres,  
 Et toujours se montrer non pas iuges mais peres,  
 Pour un peché fort grand commis par les enfans,  
 Peu de peine s'usit aux peres indulgens.  
 Que si du Souuerain les ordonnances saintes  
 De nature les loix, & les douces contraintes  
 De l'amour soucieux de vos bons geniteurs  
 Ne s'usissent, enfans, pour conquerir vos cœurs :  
 Voyez au moins voyez les travaux & les peines  
 Qu'ils endurent pour vous : Helas ! combien de gênes  
 Serrent leur pauvre cœur, depuis que le berceau  
 Vous reçoit échapez du maternel tombeau ?

Peres vous sçauéz bien quelles fortes allarmes  
 Vous auez à leurs cris, vous sentez à leurs larmes;  
 S'ils pleurent vous courez, & pour les appaiser,  
 Vous essuyéz leurs pleurs à force de baiser,  
 Et souuent vous priuez (tant l'amour est extrême)  
 Procurant leur repos, de vôtre repos même:  
 Osent-ils commencer à l'âge de deux ans  
 De se tenir debout sur leurs piez chancellans,  
 Le moindre ébranlement est pour vous vne crainte,  
 Le pas le plus petit à vôtre ame vne atteinte,  
 Et toujours dans la peur, tant vous êtes humains,  
 Vous les suiuez du cœur, des yeux, des piez, des mains.

Que si la mort troublant l'ordre de la nature,  
 Porte ces petits fruits dedans la tombe obscure,  
 Là c'est là le combat: Peres pleins de douleurs  
 Que font alors vos yeux, & que pensent vos cœurs?  
 Quoy Muse? tu voudrois à toy-même traitresse  
 Entamer ce discours, chanter cette tristesse,  
 Et ma playe incisant d'une cruelle main,  
 Arracher de nouveau les soupirs de mon sein:  
 Hè quoy! ne vois-tu pas déjà qu'au lieu de carmes  
 Sur ce triste papier ne roulent que des larmes?  
 Arrête, & comme fit le Timanthe sçauant  
 Tire icy le rideau, pour aller plus auant.

Dieu leur fait-il passer les hazards de l'enfance,

V<sup>o</sup>tre soucy s'acroit, v<sup>o</sup>tre peine s'auance :  
 Vous conduisiez les corps de ces dangereux fruits,  
 Vn plus grãd soin arriue, il faut qu'ils soient instruits  
 Par les Maitres, desquels la penible culture  
 Donne avecque douceur la diuine teinture  
 De la crainte du Ciel à ces adolescens,  
 Les forme à la vertu, les rende obeïssans :  
 Peres vous scauez bien que comme vn pot de terre  
 Retient toujours l'odeur des liqueurs qu'on y serre,  
 Etant encore neuf : ou comme vn blanc tableau,  
 Recoit facilement de l'artiste pinceau  
 L'vne & l'autre couleur, ainsi cét âge tendre  
 Et reçoit & retient ce qu'on luy fait apprendre  
 Dès le commencement : Voila pourquoy soigneux  
 Vous veillez, & d'ailleurs faites veiller sur eux :  
 Craignant avec raison que l'amorce du vice,  
 Dans leurs foibles esprits, pour les gâter, se glisse.  
 Cecy n'est rien encor que petites douleurs,  
 Que d'épines bon Dieu ! trouuez-vous en ces fleurs ?  
 Arriue cependant la bouillante ieunesse,  
 Qui méprise la verge, & toute crainte laisse ;  
 Qui d'une brusque humeur abusant de son temps,  
 Hors de page se met, & prend la clé des champs.  
 Comme vn Cheual fâcheux qu'un ieune Ecuyer môte,  
 S'il pent se décharger de cetuy qui le domte ;

La bride sur le col sans guide s'échappant,  
 Prend le large, gaillard, & toujours galopant  
 Pétrit or un guerét, or dans une prairie  
 Foule de mille clous la verdure fleurie,  
 Et d'un libre manège en secouant le front  
 Par un même chemin repasse un même rond :  
 Double ses bonds légers, & pousse d'algarde  
 Les quatre pieds en l'air une forte ruade :  
 Hannit, écume, ronfle, & sans mors ni arrêt,  
 Ores trote, ores court tout ainsi qu'il luy plaît.  
 Ainsi les ieunes gens sont d'une humeur si fiere,  
 Que ne reconnoissant ny bride ny barriere,  
 Ils se portent souuent à commettre des maux  
 Qui les perdent en fleur. Hé ! combien de trauaux  
 Les peres souffrent-ils, lesquels à regret viuent  
 Lors que ces accidens inopinez arriuent ?  
 L'un perd icy son fils par un sanglant duel,  
 L'autre dans les plaisirs d'un infame bordel,  
 On, Dieu les punissant, ces hommes miserables  
 Prennent des maux honteux, & qui sont incurables.  
 L'un icy trouuera son enfant débauché  
 Percé de coups mortels sur le paué couché,  
 Et l'autre le verra pour quelque enorme crime  
 Sur un triste échaffaut, exemplaire victime :  
 L'un icy le perdra par le mortel panchant.

De l'Atheïsme aimé de ce siècle méchant,  
 Atheïsme enseigné dans les chaires publiques,  
 Receu dans les maisons, vendu dans les boutiques:  
 Et l'autre déloyal quittera Iesus-Christ,  
 Oubliant la leçon que du pere il apprit:  
 Ou, malheur de ce temps! quelque lascive fille  
 Trahira le renom d'une belle famille,  
 Et ieune folâtrant, fera baisser les yeux,  
 Par un acte vilain à son pere ia vieux.

Si les enfans sont bons, & de riche esperance  
 Les peres pour iceux sont aussi bien en trance:  
 Le catharre malin d'un effort violent  
 En étouffe icy l'un: le feu subtil & lent  
 D'une hectique chaleur qui deuore secreete,  
 De l'autre fait en fin un horrible squelete:  
 L'un s'enfle perissant de moment en moment  
 Par le debord mortel de l'humide element:  
 L'autre plus courageux defendant une breche,  
 Trébuchera percé d'une inuisible fleche,  
 Où porté genereux dedans l'ardeur du choc,  
 Tombera combatant trauersé d'un estoc.

Que de sensibles coups, que d'angoisses mortelles,  
 Peres endurez-vous à ces rudes nouvelles?  
 Helas! combien de pleurs sont par vous épanchus,  
 Que de soupirs cuisans près de vous entendus,

Que de tristesses sont sur vôtre face peintes,  
 Que de fâcheux sanglots étouffent vos plaintes ?  
 Vos pitoyables cris emportez par les vens  
 Redisent bien souuent le nom de vos enfans.

Meres ne pensez pas, ores que ie publie,  
 Des peres les combats que les vôtres i'oublie :  
 Ie sçay qu'outre ceux-cy communs avecques eux,  
 Vous en auez qui sont mille fois plus fâcheux.  
 Muse raconte moy le penible sommaire  
 Des trauaux affligeans vne amoureuse mere.  
 Si tôt qu'elle a receu, bouillante de desir,  
 Dans les bras du mari la semence & plaisir,  
 La matrice à son tour par vne douce flame,  
 Ce germe réueillant mêle l'ame avec l'ame,  
 Pour faire le concept, d'où l'embryon issant,  
 Se va perdre à la fin dedans le nom d'enfant :  
 Elle sent des horreurs par son corps épanchées,  
 Qui la font frissonner ; des legeres trenchées  
 Luy ceignent le nombril : Ces petits maux flatteurs  
 Des autres plus cruels sont les auant-coureurs.  
 Car voicy pas à pas vne bande ennemie,  
 Le syncope subit, la noire Scotomie,  
 La mourante langueur, le fâcheux tremblement,  
 Vne vaine nausée, ou le vomissement,  
 Le degout importun, & la fantasque pie.

Les chagrins & dépités qui sapent nôtre vie :  
 Ses deux yeux qui brilloient n'ayant iamais repos,  
 Languissent comme ceux que la palle Atropos  
 Veut siller pour iamais : Les lis qui sur sa face  
 Sous les roses croissoient n'ont ni couleur ni grace,  
 Plusieurs taches de plomb, & de noire couleur  
 Prophanent ce beau teint, terrissent cette fleur :  
 Ses léures de corail plus douces que l'yuoire,  
 En un plâtre blanchy changent toute leur gloire,  
 Et son corps plus leger que celui d'un Cheureuil  
 Est presque aussi pesant comme dans le cercueil.

Ayant grosse mené cette vie chetive  
 Trois fois trois mois passez l'enfantement arrive ;  
 La mere ne pouuant prou d'aliment fournir,  
 L'enfant déjà parfait ne se peut contenir :  
 Comme en croissant s'acroit sa chaleur naturelle,  
 Vn froid mediocre doit nourrir cette étincelle :  
 Car ainsi que la flame enclose étroitement,  
 Faut d'un peu de vent s'étouffe promptement,  
 De même en cét enfant la chaleur de nature  
 Faudroit à faute d'air sa vraye nourriture :  
 Ce que reconnoissant ia ce petit captif,  
 Se demene, trepigne, & se desserre actif,  
 Déchire en un moment ses attaches secretes,  
 Force tous ces rampars, enfonce ces toilletes,

Ses petits piez en haut d'un effort merueilleux,  
 Tournant la tête en bas, fait le saut perilleux ;  
 Et pressant, pour sortir, la maternelle porte,  
 L'amarrir trop chargé, plein de desir qu'il sorte  
 Se dilate, la Mere au secours arriuant,  
 Pousse l'enfant dehors du sepulcre viuant.

Que de poinçons aigus, de mordantes tenailles,  
 Meres, en ce combat tirassent vos entrailles ?  
 Vos nerfs sont débandez, vos muscles relâchez,  
 La plusspart de vos os déioints & détachez,  
 Vos arteres sans pous, & l'effort de ces gênes  
 Fait débonder, cruel, les canaux de vos veines.

Sort-elle sans mourir de ce dangereux pas,  
 L'amour est bien si grand qu'ayant entre les bras  
 Son petit fruit si cher souuent elle le baise,  
 N'oyant ses maux passez dedans ce fleuve d'aise.

Mais voicy tout à coup d'autres maux qui mutins,  
 Après l'acouchement rongent ses intestins ;  
 Puis le sang accourant aux glandeuses mammelles,  
 Elle se void encor en de peines nouvelles :

Que si quelque tuyau du moindre ruisselet,  
 Par nature formé pour conduire le lait  
 Jusques aux mammelons, s'étrésit ou se ferme,  
 Le lait caillé pourrit, & pourrissant enferme  
 Vne flame causant la fiéure & mal de cœur,

Une douleur étrange, & souuent la fureur  
 ( Si le diuin vieillard chef de la medecine  
 Ne manque établissant cette rare doctrine )  
 Dedans ces durs tetins, rouges & fort luisans,  
 S'engendrent les phlegmons, qui soudain pourrissans,  
 D'eux mêmes ou par art, avec vn mal extreme,  
 Par des huis tous nouveaux font couler l'aposteme :  
 Les boutons vermeillèts, qui couronnant iumeaux  
 Ces deux boules de neige, étoient encor plus beaux  
 ( A l'ombre du cambray ) que la fraise incarnate,  
 Laquelle au mois de May sous la verdure éclate ;  
 Déchirez à lambeaux, fendillez & meurtris,  
 Chose piteuse à voir ! tombent noirs & pourris ;  
 D'où l'enfant fait couler le sang par la blessure,  
 Pensant sucer le lait sa douce nourriture :  
 Si bien que ces tetins qui souloient autresfois,  
 En leur haut appareil triompher comme Rois  
 Des yeux, qui possédez d'une amour idolatre,  
 Voyoient ces deux caillez sur vn mont tout d'albâtres,  
 Couverts de plumaceaux, de tentes & d'onguens,  
 Font horreur à toucher même avecque les gans.  
 Diray-ie pas vn mot des meres qui cruelles,  
 Oubliant leur deuoir, resserrent leurs mammelles  
 Après l'enfentement, & sans souci ny soin,  
 Abandonnent leur part à leur plus grand besoin ?

Meres sans charité, plus bêtes que la bête  
Qui nourrit ses petits, vous ingez des honnêtes  
D'allaiter vôtre fruit, ce que luy refusant,  
A combien de dangers l'allez-vous exposant ?  
Vous les mettez ès mains des mauvaises nourrices,  
Ayant le corps mal sain, l'esprit pourry de vices,  
Qui trompant vôtre espoir, allaitant ces petits,  
Corrompent bien souvent leurs corps & leurs esprits:  
Si vous les nourrissez avecque tant de peines  
Neuf mois dedàs vos flacs du cher sang de vos veines,  
Comment permettez-vous que ces petits enfans  
(Le pouvant empêcher) un ou deux ou trois ans  
Se nourrissent du sang d'une femme étrangere ?  
Car comme vous voyez cette seconde mere,  
Ayant le mal caduc, la verole, la tous,  
Et plusieurs autres maux les communique tous  
A ces siens nourriçons, de même cette femme  
Fait passer bien souvent les vices de son ame,  
Voire insensiblement sur l'enfant tendrelet,  
Les y faisant sucer dans la douceur du lait,  
D'où nait le repentir qui vous gêne & vous tuë.  
Lors que vous appliquez la Courge, la Ciguë,  
Le vinaigre & verjus, pour ingrates tarir  
Le lait donné du Ciel pour vos enfans nourrir:  
Helas ! que faites-vous ? car outre que Dieu même

Vous le demandera, par vn malheur extrême,  
 C'est attirer sur vous mille maux qui mâtins  
 Vous forcent à regret de cacher vos tetins.  
 La nature prouide à vôtre bien encline,  
 A logé ces tetins au haut de la poitrine,  
 Afin que vous puissiez vôtre enfant mignoter,  
 L'embrasser, le baiser, luy donnant à teter,  
 Ce qu'elle n'a pourtant fait aux autres femelles,  
 Car elle a colloqué leurs pendantes mammelles  
 Es lieux plus reculez, bien qu'en toutes façons  
 Meres, elles vous font de tres-doctes leçons.

La bonne mere donc avecques patience,  
 Allaitant son enfant s'allaitte d'esperance,  
 Et des plaisirs futurs en son esprit conceuz,  
 Adoucit tous les maux qu'elle a déjà receuz.  
 L'enfant deuenu grand la mere le mignarde,  
 Tâche de luy complaire, & rarement prend garde,  
 Les yeux bandez d'amour, à tous ses petits maux,  
 L'excuse enuers son pere, & cache ses defaux:  
 Semblable ou peu s'en faut à la folle singesse,  
 Qui, baisant ses petits, les cherit & caresse,  
 Toujours entre ses bras les serrant, embrassant,  
 Ores sur vn tablier en fait montre au passant,  
 Or monte sur vn toit, tantôt elle deuale,  
 Pourmenant ses amours tout le long d'une sale,

*Saute là sur un coffre, où la mouë elle fait,  
 Icy dessus un lit, & là sur un buffet :  
 Le plaisir la trompant, fait que ses embrassades  
 Se trouuent à la fin mortelles estrapades ;  
 Si bien que ses petits trouuent entre ses bras,  
 Pour être trop aimez, leur auancé trépas.  
 Ainsi la mere auengle avecque ses blandices,  
 Met au rang des vertus de son enfant les vices,  
 Ne le censure pas, ainçois le dorlotant,  
 Le flate en le perdant, le perd en le flatant.*

*Le donne pour témoin l'exemple memorable,  
 Et la tragique fin de l'enfant misérable,  
 Lequel vnique veit en vn âge trop bas,  
 De son pere, à son dam, le regreté trépas :  
 Tellement que ieunet il demoura sous l'aile  
 D'une mere trop douce, ains marâtre cruelle,  
 Qui deuant ce cher gage à la vertu nourrir,  
 Traitresse elle le fait dans le vice pourrir :  
 Cét enfant libertin, sous cette mere fole,  
 Va pour prendre plaisir quelquefois à l'école,  
 Où ses doigts enfantins le larrecin aimans,  
 Commencent à ietter les tristes fondemens  
 Du desastre à venir : car il dérobe vn liure,  
 Vn Ganif, vn cordon, & fâché ne peut viure,  
 S'il retourne chez soy sans auoir emporté*

Quelque petit larcin, tant il est effronté.  
 La mere qui deuoit aues la discipline  
 De ce vice naissant emporter la racine,  
 Le fomenté, le flaté, & le mal déguisant,  
 Semble prendre plaisir au plaisir de l'enfant.

Comme vn petit ulcere en partie mal saine,  
 Lors qu'il est méprisé, degenerate en gangraine,  
 Et la couleur du cuir premierement perit,  
 La chair plumbe, noircit, l'os, carie, & pourrit,  
 Les esprits defaillans à cette lourde masse,  
 Elle est sans mouuement, sans douleur, & ia passe.  
 En sphacèle puant, si que ce membre affreux  
 N'a plus remede aucun que les fers & les feux :  
 Le vice en fait de même en cette ieune plante,  
 Car par le peu de soin de la mere indulgente,  
 Qui ne châtia pas sa premiere action,  
 Il en commet vne autre, & la permission  
 Porte ce garnement fier à la contumace,  
 Si que ne craignant rien la contumace passe  
 En puissante habitude, où le vice trop fort  
 Ne se peut abolir si ce n'est par la mort.

Ce malheureux enfant, qui toujours perseuere,  
 Se fait vn grand larron sous sa maudite mere :  
 Et auecques le temps ses desirs s'échauffans,  
 Sa malice luy fait quitter le ieu d'enfans.

Il dérobe vn manteau, ores coupe vne bourse,  
 Emble là le Cheual qu'il enleue à la course,  
 Perce icy la boutique, assaut là la maison :  
 Le voila pris en fin, logé dans la prison,  
 Et peu de iours après par arrêt de iustice,  
 Condamné de mourir d'un infame suplice.  
 Or le iour arriué pour luy funeste & noir,  
 On sort ce criminel du tenebreux manoir,  
 Afin de le conduire avec ignominie  
 Au gibet, pour finir son larcin & sa vie ;  
 Ayant ses yeux pleurans sur la terre fichez,  
 La honte sur le front, & les bras attachez,  
 Il marche lentement au milieu d'une troupe  
 Qui confuse le suit, & le bourreau en croupe :  
 Transi, pâle, & défait, il a le sein pressé,  
 La barbe mal en ordre, & le poil herissé.

Dans ce triste conuoy cette victime arriue,  
 A la place de mort, où la foule attentive  
 Du peuple curieux, de tous côtez épars,  
 Le gibet ia dressé cerne de toutes pars :  
 Etant déjà fort près de la mortelle échelle,  
 Il soupire, sanglote, & sa mere il appelle,  
 Desireux, ce dit-il, de la voir en ce lieu,  
 Pour, auant que mourir, luy faire son adieu,  
 Luy découurant encor larmoyant sur sa bouche

Vn secret important , qui de fort près le touche.  
 On appelle la mere, aussi tôt elle vient,  
 Déjà rien plus d'humain son visage ne tient,  
 Elle découure à nud sa poitrine meurtrie,  
 Ses yeux sont égarez, sa peau toute flétrie,  
 Ses cheueux détachez, du vent éparpillez,  
 Sont comme serpenteaux en l'air entortillez :  
 Elle a le nez fumant, & le visage haue,  
 De sa bouche distille vne écumeuse baue :  
 Elle fait retentir ses tristes hurlemens,  
 Elle tord ses deux bras, rompt ses habillemens,  
 Et forcenée court ainsi qu'une Bacchante,  
 Qui le Thyrsa à la main s'anime violente :  
 Le peuple luy fait place, & voyant la fureur,  
 Est touché de pitié, comme saisi d'horreur :  
 Arriuant, elle sent les élans de nature,  
 Embrasse, en le baisant, sa chere geniture :  
 Son fils qui n'auoit rien de libre que les dens,  
 Feignant de la baiser, prend iustement son tems,  
 Et, de rage poussé, l'oreille luy arrache,  
 Comme vn dogue acharné, la decoupe, la mâche.  
 Ha ! traitresse, dit-il, qui m'as abandonné,  
 Mere, qui me voyant au larcin adonné,  
 M'as flaté, m'as nourry durant mon âge tendre  
 Dans ce vice méchant, sans iamais me reprendre :

*Helas ! si de ce temps tu m'eusses reproché,  
 Admoneté, repris, battu pour mon péché,  
 Je ne serois icy deshonneur de ma race,  
 Pour y servir d'exemple à cette populace.  
 Et vous qui me voyez dans ces fers inhumains,  
 Déliez, ie vous prie, & mes piez & mes mains,  
 Afin qu'en liberté ie me iette sur elle,  
 Que ie déchire encor l'une & l'autre mammelle,  
 Dont elle m'alaita, que ie boiue ce sang,  
 Dont elle m'a nourry dedans son traître flanc,  
 Que ie mange sa chair, que ses os ie fracasse,  
 Afin qu'ainsi vengé plus content ie trépasse.  
 Le Magistrat qui void ces étranges fureurs,  
 Leuant les yeux au Ciel, lâche la bonde aux pleurs,  
 Et fait commandement que soudain on emporte  
 Dans son triste logis la mere à demy morte,  
 Cependant que l'enfant, marry de son péché,  
 Meurt en vn tourne main au gibet attaché.*

*Que si tant de trauaux, de douleurs de miseres  
 Que soutiennent pour vous les peres & les meres,  
 Ne vous peuuent, ingrats, ramener au deuoir;  
 Les exemples loüez que ie vous feray voir  
 De quelques bons enfans, auront plus de puissance,  
 Peut être de fléchir la dure résistance  
 De vôtre naturel, & radoucir vos cœurs,*

Les rendant plus humains enuers vos geniteurs.

Iesus-Christ nôtre chef, & le riche exemplaire  
Des bonnes actions, n'a pas voulu déplaire  
Au pere & à la mere, ains volontairement  
Il s'est rendu sujet à leur commandement.  
O la belle leçon, qu'en sa sainte personne,  
Ce charitable enfant à tous les enfans donne !  
Leur montrant que iamais, non pas même mourans,  
Ils ne doiuent quitter le soin de leurs parens :  
Car étant au plus fort de sa grande agonie,  
Les yeux tous enfoncez, & la face ternie,  
Sur l'arbre de la Croix cruellement cloué,  
Abandonné des siens, des autres basoué,  
Et le sang ruisselant des playes inhumaines,  
Faisant sur son beau corps mille rouges fontaines :  
Cét Aigneau innocent tout sanglant & panthois  
Soutenant nos pechez ; d'une mourante voix  
Au disciple chery recommanda sa mere,  
A qui le trait aigu d'une douleur amere  
Auoit transpercé l'ame : Enfans ayez toujours  
Graué dans vôtre cœur cét exemple d'amour.

Isâc, l'unique Isâc, à la mort volontaire,  
( Figure du Sauueur ) son bucher mortuaire,  
Porte sur Morija : Cét enfant innocent,  
Afin d'être bon fils à son meurtre consent.

Et voyant qu' Abraham ayant la tête nuë,  
 Fait couler tant de pleurs sur sa barbe chennë,  
 Qu'il ne peut, le liant de cordeaux inhumains,  
 Asséurer un seul nœud de ses tremblantes mains :  
 He! mon pere, dit-il, d'où nous viennent ces craintes,  
 Qui vous donne à present ces mortelles attaintes?  
 Vous êtes tout pensif, presque perdu d'é moy,  
 Vous ne dites plus mot : Helas ! si c'est pour moy,  
 Mon pere rasséurez vôtre ébranlé courage,  
 Serenez vôtre front, calmez tout cét orage :  
 Si vous auez jugé que ie doine mourir,  
 Je ne veux reculer, mais plutôt y courir :  
 Qui peut à meilleur droit immoler cette hostie  
 Que la main de celuy qui luy donna la vie ?  
 Si ie vous ay donné sujet par le passé  
 De courroux, ie l'ay fait sans y auoir pensé,  
 Ne vous souuenez-plus, pere, de ces offences,  
 I'en demande pardon, & pour mes asséurances  
 Donnez-moy cette main que ie l'aille baisant,  
 Et le dernier baiser donnez à vôtre enfant :  
 Baisez au nom d'Isâc sa trop dolente mere,  
 Je meurs heureux mourant de la main de mon pere,  
 Et m'en vay, depétré de ce fardeau charnel,  
 Vers un pere meilleur au repos éternel.  
 Dieu content de la foy qui triomphe asséurée

*Delivre son Isâc de la mort preparée.*

*Fille d'un grand bâtard, pucelle de Iepthé,  
 Quand ie lis ta vertu, ie suis tout transporté  
 De voir avec quel cœur vne Vierge si belle,  
 Pour obeir au pere est à soy si cruelle.  
 Son pere s'en allant pour donner le combat  
 Aux Hammonites fiers campez en Galaad,  
 Promet à l'Eternel, s'il luy donne victoire,  
 D'offrir, reconnoissant, sur l'autel à sa gloire.  
 Ce qu'il rencontrera sortant de sa maison  
 Pour l'aller accueillir; Ha vœu fait sans raison!  
 Iepthé victorieux ayant porté ses armes  
 D'Harocher en Minnith, & du sang des gendarmes  
 De l'infidelle Hammon à monceaux trébuchans,  
 Rougy le bleu des eaux, pourpré le verd des chams;  
 Ramenoit triomphant sa triomphante armée  
 Chargée de butin, grosse de renommée:  
 Il se montre à la tête, & quelques pas deuant  
 Paroit maiestueux sur un Coursier brauant,  
 Qui marchant de trauers, hannit, tempête, écume:  
 Le chef de ce grand Chef s'ombrage d'une plume  
 Qui, plus blanche qu'un lis, pendante à son Castor,  
 Brillant de diamans, va flotante sur l'or  
 Du clinquant façonné, dont sa iupe flamboye,  
 Et mille beaux Soleils vers le Soleil renuoye:*

*A son*

A son large baidrier marqueté tout autour  
 De rubis & saphirs qui sont bien à leur iour,  
 Pend l'estoc damasquin, duquel la riche garde  
 Mille éclairs differens de pierrerie darde ;  
 L'armée qui le suit en ordre se rangeant  
 Reluit comme d'acier, d'or, d'azur & d'argent.  
 Ceux de Mitspa ioyeux couurent déjà la plaine ;  
 Pour aller receuoir ce fameux Capitaine.  
 Sa fille se sentant de ioye tressaillir,  
 Sçachant son pere prés, ne voulut pas faillir  
 Au deuoir filial, ains gaillarde elle atroupe  
 Des pucelles du lieu la danceresse troupe,  
 Pour aller au deuant, mêlant leur douce voix  
 Au son du tabourin, des flûtes & hautbois.  
 Iephthé qui void de loin venir sa fille unique,  
 Se souuient à regret de sa promesse inique :  
 O Dieu, dit-il alors, combien passe soudain  
 Le plus beau du plaisir & de l'honneur mondain :  
 Il descend du Cheual iettant de grosses larmes,  
 Maudit l'heur qui donna la victoire à ses armes ;  
 Il s'épand or en cris, or en gemissemens,  
 Déchire, furieux, ses riches vètemens,  
 Foule aux piez le Castor, dépece son pennaehe  
 Qu'il fait voler en l'air, ses cheueux il arrache ;  
 Puis sa fille abordant il luy tient ce propos ;

Tu m'abaisfes du tout, & troubles mon repos,  
 Innocente tu crois me combler de liesse,  
 Et tu changes ma ioye en amere tristesse:  
 J'ay ouuert, imprudent, ma bouche à l'Eternel,  
 Et ne puis retracter ce vœu si solennel.  
 Mon pere, répondit la Vierge genereuse,  
 Je meurs à vos propos; Suis-je si malheureuse  
 Que ie ne puisse pas vôt're face approcher,  
 Sans troubler vôt're paix, & vous m'êtes si cher,  
 C'est là tout mon regret, pour le reste mon pere  
 Tous vos commandemens à mon bien ie prefere,  
 Si vous auez ouuert la bouche à l'Eternel,  
 Je consens franchement à ce vœu paternel:  
 Bon Dieu! combien sera glorieuse ma cendre;  
 D'auoir jusqu'à la mort bonne fille sceu rendre  
 Obeissance au pere, endurent de bon cœur  
 Cette mort par la main de vous mon geniteur!  
 Mais auant qu'immoler cette innocente offrande,  
 Embrassant vos genoux, Pere, ie vous demande  
 Vn terme de deux fois trente iours limité,  
 Pour pleurer à loisir sur ma virginité  
 Dans les lieux reculez des plus hautes montagnes,  
 Mêlant mes pleurs aux pleurs de mes tristes copagnes:  
 Le pere, viuement de ce discours frapé,  
 Son cœur serré de deuil, le visage trempé

D'un chaud torrent de pleurs, accorda par son geste.  
 (Ne pouvant de la voix :) à sa fille modeste  
 La demande civile : Elle ne voulut pas,  
 Les deux mois expirer s'exempter du trépas,  
 Et sa vie sauvant à son pere déplaire,  
 Ains elle vient mourir, afin de luy complaire.

Celuy qui ieune encor par deux songes diuers,  
 Se rendit odieux à ses freres peruers :  
 Qui puis après ayant expliqué sans mensonge,  
 Tiré de la prison, le Royal double-songe,  
 Tout à coup agrandy fut véritablement  
 Ce qu'il auoit été par songe seulement :  
 Bien que dedans l'Egypte on adore sa bouche  
 Qu'il ait l'anneau royal, que son chariot touche  
 Presque celuy du Roy, que le peuple rany  
 Au seul cry du heraut s'agenouille à l'enuy  
 Deuant son riche char ; dans ce comble de gloire  
 De son bon geniteur ne perd pas la memoire,  
 Sçachant qu'en Canaan il étoit à la faim,  
 Charitable voulut luy procurer du pain,  
 Preseruant de la mort la caduque vieillesse  
 Du pere, nourricier de sa tendre ieunesse.  
 Ce bon fils desireux d'étraiendre encor les flancs  
 Qui l'auoient engendré, de baiser les poils blancs  
 De Iacob qui le croit déjà sous la poussiere,

Ne peut clore d'ennuy sa veillante paupiere :  
 Hâtez-vous mes amis, dit-il, à ses germains,  
 Et baisez de mes parts les ia tremblantes mains  
 De nôtre pere cher ; dites luy qu'il descende  
 Promptement en Egypte , afin que ie luy rende  
 Le deuoir naturel , luy seruant de soutien  
 En son âge chenu, car soigneux de son bien,  
 J'ay déjà reserué Goscen campagne grasse  
 Pour mon pere, pour vous, & pour toute sa race.  
 Le vieillard arriuant , cét enfant transporté  
 Fait ateler son char , & d'amour emporté,  
 Vole pour le trouuer , l'ayant trouué l'embrasse,  
 Arrouse de ses pleurs les rides de sa face :  
 Le pere hors de soy, ses larmes échauffant,  
 Dans celles de son fils, luy dit, mon cher enfant ;  
 Que la mort à present ce pauvre corps picore,  
 Car ie suis tres-content puis que tu vis encore ;  
 Je t'auois creu , priué d'un honéte cercueil,  
 Dans le ventre d'un Ours, & mon extreme dueil,  
 Duquel ie n'auois peu, consolé, me reprendre,  
 Au sepulcre à regret m'alloit faire descendre.

Les deux meilleurs enfans de l'homme que iadis  
 Le Ciel iugea tout seul digne du Paradis,  
 Qui dedans vn logis mouuant au gré de l'onde,  
 Conserua plusieurs mois la semence du monde ;

Oyans, par le raport de leur frere malin,  
 Que le pere englouty de sommeil & de vin,  
 Sans vergongne faisoit dedans son tabernacle  
 De son corps decouvert vn trop vilain spectacle:  
 Ils courent alarmez, à ce recit pressant,  
 Pour cacher la laideur de ce peché naissant:  
 Et discrets, pour ne voir de leur pere le vice,  
 Afin de s'aprocher marchent en Escrenisse:  
 Aussi maudit-il Cham, lequel auoit forfait,  
 Et pour le bien recen benit Sem & Iaphet:

Si nous voulons sortir, traitant cette doctrine,  
 Du venerable enclos de la page diuine,  
 Pour entrer dans le champ des autres écrivains,  
 Nous trouuerons souuent ces exemples humains.  
 Sors ô Coriolan, qui par ton infortune  
 Donnas le coup de mort à l'aduerse fortune.  
 Ce noble Citoyen qui d'un courage franc,  
 Au plus fort du combat prodigue de son sang,  
 Par ses coups merueilleux, par ses braues paroles,  
 Rasseurant les soldats, auprès de Corioles  
 Sauua l'honneur Romain: fut mal recompensé  
 De ce peuple mutin par les Tribuns poussé:  
 Car ayant oublié la valeur de cet homme,  
 Il le bannit, ingrat, de la ville de Rome:  
 Mais ne pouuant souffrir, de l'honneur amoureux,

Ce iugement brutal, il est si desirieux  
 De venger cét affront au peril de sa vie,  
 Qu'il s'en va déguisé dans la terre ennemie  
 Des Volsques, qui l'ayant à leur dommage veu,  
 Les armes à la main, l'ont d'un accord éléu  
 Pour commander sur eux: Luy qu'un fort desir meine  
 De faire tôt sentir à la grandeur Romaine  
 Ce que peut un grand cœur de la vengeance épris  
 Dans le ressentiment d'un iniuste mépris;  
 Se met à la campagne, & mène son armée  
 Dans le terroir latin, où sa dextre animée  
 Tuë, saccage, prend: Venant, voyant, vainquant,  
 Se fait voye par tout, & pousse tout choquant  
 Jusqu'aux portes de Rome, où comme un grand Comete,  
 Qui cheuelu dans l'air le sang & le feu iete,  
 Presageant force maux, il paroit courroucé,  
 Menaçant ces matins qui l'ont tant offensé:  
 Le peuple & le Senat d'une double ambassade  
 Luy demandant la paix; Il hausse de brauade  
 L'un & l'autre sourcil, & d'un œil dépitieux,  
 Son courroux témoignant, les renuoye honteux;  
 Les tristes deputez arriuez dedans Rome,  
 Y portent la terreur en rapportant la somme  
 De leur legation: Ce coup inopiné  
 Rend le Senat confus, & le peuple étonné:

Si pressante est la peur qui leur ame possede,  
Qu'ils iettent l'arcxre sainte, & pour dernier remede  
Font sortir deuant luy les Ministres des Dieux,  
Les Prestres, les Douins, & les Religieux,  
Reuétus tout ainsi que faisant leur office,  
Ils offrent à Iupin quelque grand sacrifice :  
Cette procession qui marche au petit pas,  
Qui tient les bras croisez, qui porte les yeux bas,  
Et le dueil sur le front, bien ordonnée arrine  
Dedans le camp vainqueur, en d'une voix plaintine,  
Elle prie de paix : Ce roque General  
Ne se voulant fléchir, les reçoit aussi mal  
Comme les precedens, d'où la triste nouvelle  
Dans le cœur des Romains la crainte renouuelle :  
L'étonnement est tel que dedans leurs rempars,  
Ils tremblent effrayez au seul nom de ce Mars,  
Et tous desesperant de la chose publique,  
N'attendent qu'une issue & funeste & tragique :  
Reduits au desespoir hommes ieunes & vieux,  
Par les temples épars importunent les Dieux,  
Et les Dames sur tout dedans le Capitole  
Mettent les genoux bas deuant leur Archidole  
Iupiter gardien. La mere de Martius,  
Qui depuis son exil auoit fait de ses yeux  
Deux chauds ruisseaux de pleurs, tout à coup se ranise

Que mere elle pouuoit faire cette entreprise,  
Avec sa belle fille, & ses tendres enfans,  
De desarmer les bras ia presque triomphans,  
De son fils irrité : A l'abord de la mere  
Coriolan s'emeut, ores il persuere,  
Il roidit, il fléchit, ses desirs inconstans,  
La pitié, la rigueur font choquer pour vn tems :  
Mais ne pouuant souffrir l'inuisible torture  
Que luy donne à ce coup la vainquante nature,  
Il descend de son siege, & l'œil & le cœur mol  
Va rencontrer sa mere, & se pend à son col :  
La mere prend son temps, car se fondant en larmes,  
Elle baise Martius, & prononce ces charmes :  
Mon fils, pour le malheur duquel i'ay tant geomy,  
(Si i'ose appeller fils vn si grand ennemy)  
Regarde, mon enfant, combien est miserable  
Ta mere en cét état, qui rien plus effroyable  
Ne treuve sous le Ciel, que l'œil plein de courroux :  
De toy Coriolan, iadis mon plaisir doux,  
O sort trop rigoureux ! la pauvre Veturie,  
En innoquant les Dieux pour sa chere patrie,  
Prie contre son fils : Non ie ne viuray plus,  
Ie receuray la mort avecque ton refus,  
Car de quelque côté que le destin termine  
Cette guerre à nos yeux, ce n'est que ma ruine.

Sçache.

Sçache Coriolan que tes bras inhumains,  
 N'iront plus desormais combattre les Romains,  
 Que tu n'ayes passé de tes piez homicides  
 Sur ce ventre, duquel les entrailles humides  
 Te conceurent iadis pour te produire au iour :  
 Quoy ! ne répons-tu rien mon mignon, mon amour ?  
 Es-tu si plein de fiel, de rage, & si gros d'ire,  
 As-tu le cœur d'acier que tu puisses dédire  
 Ta supliante mere ? Ha pauvrete ! ie sens  
 Que tu fermes l'oreille à mes tristes accens  
 Pauvre femme trompée. O trop fole croyance !  
 Coriolan voici ma derniere esperance,  
 Ie me iette à tes piez, i'embrasse tes genous,  
 Adoucy ta rigueur ayant pitié de nous.  
 Comme vn homme pressé de quelque douleur forte,  
 Qui se contrefaisant ne veut ouurir la porte  
 Aux sanglots prisonniers, aux soupirs, à la voix,  
 Pour montrer sa vertu ; s'il arriue vne fois  
 Que le dueil conquerant renuerse sa constance,  
 Il iette vn cry fort haut, & de l'estomach lance  
 Ses hôtes importuns, qui se tenans enclos,  
 Orageoient là dedans comme en la mer les flots :  
 Ainsi Coriolan voyant sa mere à terre,  
 N'est plus maitre de soy, sa bouche se desferre,  
 Ha ! ma mere, dit-il, innocente tu fais...

La guerre à ton bon fils en demandant la paix ?  
 Mere tu m'as vaincu. Ta victoire est heureuse  
 Pour ce païs ingrat, mais hélas ! malheureuse  
 Pour ton Coriolan : C'est par ton seul effort  
 Que Rome se deliure, & me liure à la mort.  
 Mais i' aime mieux mourir en ton obeissance,  
 Dit-il en l'embrassant, qu'en prenant la vengeance  
 De ce peuple qui m'a si lâchement traité,  
 Viure plus longuement, sans auoir contenté  
 Celle qui me conceut : Adieu ma bonne mere,  
 Adieu pour tout iamais, il ne tardera guere  
 Que la mort de ton fils ne te fasse sentir,  
 Abregeant tes vieux ans, vn triste repentir.  
 Il quite sur le champ sa prochaine conquete,  
 Les Volsques offencez d'une telle retraite  
 L'accusent comme traître, & sur luy se iettant,  
 Le tuent, en public sa cause debatant.  
 O rare pieté d'un enfant qui prefere  
 A sa vie, à l'honneur, l'amour seul de sa mere !  
 I'admire encore plus Simon Athenien,  
 Qui voulut sans regret dependre tout son bien  
 Pour nourrir longuement son miserable pere,  
 Lequel mourut en fin dans la prison austere :  
 Ce bon enfant reduit à cette pauvreté,  
 Que de n'auoir plus rien, vendit sa liberté

Pour acheter, pieux, ( enfans ie vous coniuere  
 De remarquer ce trait ) la triste sepulture  
 De son pere defunt. Celuy de qui Didon  
 Brûla si follement, laissant à l'abandon  
 Tout le reste aux vainqueurs, charge son pere Anchise.  
 Qui ne pouuoit marcher, & le porte à franchise  
 Sur la croupe d'Ida : Ce pois tant gracieux  
 Est si cher à ce Duc, qu'il est moins soucieux,  
 Lors qu'il passe à trauers les glaiues & la flame,  
 De soy, de ses enfans, de Creüse sa femme,  
 Que du pauvre vieillard qui des bras affoiblis  
 Serre le col armé du charitable fils.

Cleobis & Biton l'un à l'autre bon frere,  
 Firent bien de leur temps tant d'état de leur mere,  
 Que voulant elle aller faire son oraison  
 En vn iour solennel au temple de Iunon,  
 Et les bœufs qui deuoient de la Dame ia prête,  
 Tirer le chariot pour aller à la fête,  
 Tardant trop à venir, ces enfans amoureux,  
 Leur mere se fâchant, soûmirent genereux  
 Leur tendre col au ioug, & vont porter au temple  
 La mere dans son char. O memorable exemple !  
 De voir ce rare couple au timon attaché,  
 Pour leur mere seruir faire si bon marche  
 De leur vie, qu'apres vn acte si penible

*Ils moururent la nuit, mais d'une mort paisible.*

*Nous lisons qu'une femme ( en la grande Cité  
 Que bâtit un Seigneur d'une louue allaité )  
 Noble d'ext raction fut iadis condamnée  
 Du Preteur a la mort, & pour mourir menée  
 Dans la dure prison : l'Executeur humain  
 Ne voulut pas si tôt d'une impiteuse main  
 Enuoyer a Charon cete ame criminelle  
 Pour la faire passer dans sa vieille nasselle  
 S'assurant que la Parque, à faute de manger  
 Viendroit ce poure corps sous la terre ranger :  
 Sa fille qui souffroit vne douleur amere  
 Craignant avec raison que la dolente mere  
 Meure dans peu de iours a faute d'aliment  
 Accourt à la prison, la se iete humblement  
 Aux piez de celui-là qui commande à la porte,  
 Et luy dit en pleurant. Si ma mere n'est morte  
 Je viens luy dire Adieu comme c'est mon deudir,  
 Permettez moy Seigneur que ie la puisse voir :  
 Helas ! ne foyez pas enuers moy si barbare  
 De me le refuser, que la pitié s'empare  
 Plutôt de vôtre cœur pour me le rendre doux.  
 Que vous me regardez ! las ! au moins craignez vous,  
 Qu'en me ressouenant des droits de la nature  
 Je vienne sustanter de quelque nourriture*

Ma mere qui se meurt : he bons Dieux ! fouillez moy  
 Si suspecte vous est ma parole ou ma foy :  
 Je n'ay garde de faire vne telle entreprise  
 Fucilletez hardiment iusques à la chemise,  
 Vous ne trouuerez rien que mes habillemens  
 Sur ce corps affligé, Monsieur si ie vous mens  
 Qu'on me face mourir. Alors ce Capitaine  
 Meu de compassion vers la fille Romaine,  
 Voulant vers les humains user d'humanité,  
 L'ayant faite fouiller pour plus grande seurté,  
 Luy donne libre accèz vers sa mere captiue :  
 La fille la trouuant ia plus morte que viue,  
 La console, la baise, & suiuant son dessein  
 Met les genoux a terre, & découure son sein,  
 Pour rauiner ce corps sur icelle se couche,  
 Fait ruißeler le lait dans sa mourante bouche  
 La mere tout a coup commence d'éclaircir  
 Ses yeux desjà voitez, & par cét Elixir  
 Rapeler ses esprits. Ha ! fille charitable,  
 Dit elle en soupirant, que tu es miserable !  
 Ton courage est bien grand d'entreprendre & d'oser  
 Venir dans ce cachot à la mort t'exposer,  
 Pensant faire du bien à ta mere chetive  
 Qui s'aproche des-ja de la bourbeuse riuë  
 Du fleuue des enfers : veux tu faire mourir

Ta mere doublement en te voyant perir ?  
 Retire toy, mon cœur, sans hasarder ta vie  
 Je ne puis viure plus, & n'en ay point d'enuie :  
 Ainsi rien ne me sert ce benin aliment  
 Que tu fais dans mon corps couler si doucement,  
 Parmi tant de dangers trop longue est ta demeure,  
 Sauue toy chere fille, & permès que ie meure.  
 Ma mere, si iamais vous auez trouué doux  
 De baiser vôtre enfant assis sur vos genoux ;  
 Et parmi les ébats des charmantes étraintes  
 Enfantiller encor par vos paroles feintes :  
 Si iamais vous aués charmée de plaisir,  
 En saoulant vôtre enfant saoulé vôtre desir.  
 Alors que vous sentiés ma leure iumelete  
 Presser vôtre tetin, permetés que i'allette  
 Celle qui m'alleta, & que iointe a son flanc,  
 A ma mere au besoin ie redonne son sang,  
 Ne me commandés pas qu'ores ie me retire,  
 Je souffriray plutôt pres de vous le martire,  
 Ma mere ayez bon cœur, peut être que les Dieux  
 Meus a compassion d'un acte si pieux  
 Auront pitié de nous : Que si le Ciel-seuere  
 Impassible a nos maux, sourd a nôtre priere  
 Ne fait tourner le sort contre nous conspirant,  
 J'auray moins de regret, glorieuse expirant

Ma vie, pour servir dans ce malheur extreme  
 La personne, de qui ie tiens la vie même.  
 Elle vient plusieurs iours le soir & le matin,  
 Et donne librement son abondant tetin  
 A sa mere en prison; tout le monde s'étonne  
 De voir ce corps viuant, & sur ce l'on soupçonne  
 Cete fille a la fin de quelque trahison,  
 Le Concierge y prend garde, & void en la prison  
 ( Non sans étonnement ) la poure criminelle  
 Ayant ses cheueux blancs épars sur la mammelle  
 De sa fille courbée, & là tout à souhait  
 Comme vn petit enfant se remplir de son lait.  
 Le Senat informé de ce cas tant étrange  
 Donne grace a la mere, a la fille louange.  
 Ne voulant, par la mort, de cete charité  
 Briser la chaîne d'or. Sage posterité  
 Depuis eux iusqu'à nous, as tu iamais peu croire  
 L'étrangeté du fait? a cete rare histoire  
 Credules donrions nous nôtre consentement,  
 Si nous n'auions appris des-ja parfaitement,  
 Que de nos chers parens & l'amour & la cure  
 Est la première loy que donne la nature.  
 Les enfans qui bien nés sont toujours soucieux,  
 De se contregarder des actes vicieux,  
 Pour cherir la vertu, qui de sa belle amorce

Atire leurs esprits, & puissamment les forcés,  
 Par ces exemples doux seront plus animez.  
 A l'amour de ceux-là qui les ont tant aimez.  
 Mais hélas ! nous voyons en ces temps miserables  
 La plus part des enfans ingrats & detestables :  
 Car si leurs parens n'ont dequoy s'entretenir,  
 Dieu ne les voulant pas en ce monde benir,  
 Qu'un procez, qu'un naufrage, ou quelque autre  
 grand perte  
 Ayt rendu leur maison desolée & deserte :  
 Ou que s'étans portés a de trop grands dépens,  
 Ils se soient apouris pour nourrir ces serpens :  
 Alors ô cruauté, d'un de leurs mercenaires  
 Ils feront plus d'état que des peres & meres,  
 Les verront accablés de misere & de faim :  
 (Grand Dieu le souffres-tu ?) sans luy donner du pain.  
 Si la Divine main, qui dose & qui dispense  
 Et le bien & le mal selon sa providence,  
 De richesses, d'honneurs comble leurs geniteurs  
 N'osans en ce cas là se montrer contempteurs  
 De pere & mere, au moins leur portent ils envie,  
 S'informant de leurs ans, s'ennuyent de leur vie :  
 Car des-ja tout leur bien possedans par desir,  
 Ils ne trouuent peruers un plus grand déplaisir  
 Qu'en leur longue santé, d'où souuent leur malice  
 Acusera

*Acusera le Ciel de tort & d'iniustice,  
De faire aller si loin la carriere des ans  
De ceux là sans léquels ils ne seroient viuans.*

*Pour ces enfans malins que la peur de la peine  
Comme vn fort cabeçon en ce monde refrene,  
Et qui, sans la terre que leur donne ce frein,  
Pousseroient iusqu'au bout de leur vice le train:  
Ie leur veux faire voir les exemples notables  
Des iugemens de Dieu du tout épouuantables,  
Léquels en diuers temps deux enfans malheureux,  
Leurs peres méprisant, ont attiré sur eux.*

*Le méchant Absalon, qui sous vn beau visage  
Auoit dissimulé sa fureur & sa rage  
Depuis que pour venger l'inceste de sa sœur,  
Il fit mourir Amnon l'iniuste ravisseur;  
Ayant eu le pardon son dessein ne differe,  
Ains tâche cauteleux, de supplanter son pere;  
Sort souuent a la ruë, & d'un propos trompeur  
Suborne ses sujets, & débauche leur cœur:  
Est il possible amis, qu'ores deuant la porte  
De ce Palais Royal (ce disant il leur porre  
La dextre sur l'épaule, & les baise rusé)  
On vous detienne tant, Pauvre peuple abusé?  
Vous aués trop de droit, mais aucun ne s'auance  
Pour écouter les chefs de vôtre doleance,*

Je plains vôtre misere, & la plaignant ne puis  
 Donner alegement a vos fascheux ennuis :  
 O si i' auois l'honneur d'être établi pour Iuge,  
 Absalon vous seroit vn asscuré refuge,  
 Je ne commetirois pas de vos plaintes le soin  
 Aux plus grans de ma Cour, mais a vôtre besoin  
 Moy même veus oyant ie vous ferois iustice,  
 Vous auriés le profit, mon ame le delice.  
 Avec ces mots fardés c'êt enfant malheureux,  
 A l'inçen de Dauid triomphe vigoureux  
 Du cœur de ses sujets, dans lequel il debite  
 Ce dangereux poison, & d'un geste hypocrite,  
 Semblable aux fins Renards, qui n'ont rië que la peau  
 Profitable aux humains, dérobe ce troupeau.  
 Si tôt qu'il s'êt acquis vn souuerain Empire  
 Sur ce peuple leger, à son but il aspire,  
 Et pour venir a bout de son impieté  
 La pretexte méchant d'un vœu de pieté :  
 Il s'en part en Hebron par le congé du pere  
 Qui luy donne sa paix, & l'enfant delibere  
 La guerre contre luy : si tôt qu'il est aux chams  
 Il donne le signal, alors tous les méchans,  
 Pour fuiure cêt impie, a leur Prince infidelles,  
 Reconnoissent, mutins, ses enseignes nouvelles.  
 Dauid est aduertit, qui de peur agité

Ne se peut affermer dans la sainte Cité,  
 Car la rumeur croissant ce pource Roy s'étonne,  
 Son cœur a ce besoin affligé l'abandonne,  
 Et dedans son esprit maint auis balançant,  
 Pour détourner, s'il peut, l'orage menaçant,  
 Il se resout enfin avecques peu de suite  
 Au hazard trop honteux d'une secreete fuite :  
 Il marche comme en dueil par des sentiers cogneus  
 Ayant le chef couuert, les iambes & piez nus  
 Vers la cime du mont, ou le Sauueur du monde  
 Figuré par Dauid, en angoisse profonde  
 Prioit & soupiroit, quand les grumeaux de sang  
 Jusqu'à terre couloient de son visage blanc :  
 Tant & tant, ô pecheurs, l'horreur de vôtre crime  
 Trauailloit en priant cete sainte victime.

Absalon qui des-ja se croit victorieux,  
 Dedans Ierusalem arriue glorieux :  
 Ou d'abord ce vilain se mêle avec les femmes  
 De son pere, & fait voir ses impudiques flammes  
 A tout le peuple Iuif. Apres un si grand mal  
 Qu'auoit predit Nathan, cét enfant déloyal  
 Met promptement aux champs vne puissante armée,  
 Suit le pere qui fuit sa rage enuuenimée,  
 Et qui pour se sauuer traaverse le Iordain,  
 Le fils pour l'attraper le passe aussi soudain,

Tant tarde a ce brutal qu'en sa main il ne tienne  
 La vie de celuy duquel il a la sienne.  
 Ce bon pere aculé, qui n'a plus d'autre espoir  
 Que de n'esperer rien, reduit au desespoir  
 Delibere plutôt que ce peruers l'assaille  
 Dedans Mahanajim, de luy donner bataille  
 Auec ce peu de gens compagnons de son mal :  
 Mais auant que tenter ce combat inégal,  
 Il se met a genous, & se fondant en larmes;  
 Grand Dieu, dit-il alors, seul arbitre des armes  
 Qui soigneux de mon bien, parus a mon secours  
 Lors que ie combatois & le Lion & l'Ours,  
 Et ta dextre ioignant à ma dextre foiblete,  
 Me fis être vainqueur de l'une & l'autre bête,  
 Qui m'ayant donné cœur pour entrer en duel  
 Auecque Goliath ce Cyclope cruel,  
 Lequel osant ouvrir sa bouche blâphemante  
 T'apeloit au combat, & donnoit l'épouuante  
 A tout le cam Hebreu : conduisis Souuerain  
 Pour m'ôter ce matin & la pierre & ma main.  
 Qui m'as accompagné des effets de ta grace,  
 Alors qu'es iours facheux de ma longue disgrâce  
 Saül d'enuie plein & possédé d'erreur  
 Faisoit touiours marcher apres moy la terreur,  
 Et dedans les desers, a trauers les campagnes,

Es caavernes, & trous des plus hautes montaignes  
 Comme dans son Palais me poursuiuant a tort,  
 Pour me faire mourir faisoit tout son effort,  
 Tant étoient contre moy ses fureurs allumées :  
 Qui paroissant depuis au front de mes armées  
 As rassuré mon cœur, & mes bras affermis  
 Et deuant moy chassé touiours mes ennemis :  
 Ne permets ô bon Dieu que ma blanche vieillesse  
 Sucombe a cete fois sous la fole iennesse  
 De ce Tygre acharné, qui sorti de mes reins  
 Enrage d'empourprer ses parricides mains  
 Dans le sang paternel : mon Dieu ie n'ay fiance  
 En cheuaux, cheuaucheurs, halebarde ni lance ;  
 Ie tourne seulement & mes yeux & mon cœur  
 Vers toy qui iusqu'icy m'as fait être vainqueur.

Ayant ainsi prié le bon Dauid s'aprête  
 Pour mener au combat son armée ià prête,  
 Mais le peuple qui craint pour luy plus que pour soy,  
 Ne voulant hasarder la vie de son Roy  
 Le retient dans la ville ; Alors le Prince sage  
 Se laissant gouverner, par ce mâle langage  
 Et par vn doux regard anime les soudars,  
 Qui tous impatiens dessous les étendars  
 Branloient des-ia le fer : Si de vôtre vaillance  
 Ie n'auois, compaignons, parfaite cognoissance,

Comme vous ayant veus dedans le champ de Mars  
 Faire peur à la mort en méprisant ses dars,  
 Sans que le palle effroy vous donnât vne atainte,  
 En cète occasion ie tremblerois de crainte  
 Mais ayant éprouuè cent fois en pareil cas  
 Ce que vaut vòtre cœur, ce que peuuent vos bras,  
 Ie suis trop assureé du gain de la bataille,  
 Ceux que vous combatrés sont la plus part canaille  
 Peuple vil & craintif, le reste Damoiseaux  
 Poudrés & parfumés, le front, & les yeux beaux,  
 Nonices aux combats qui prendront l'épouuante  
 Voyant à mille pas l'épée flamboyante,  
 Le nombre est avec eux, avec nous la valeur,  
 Le droit de nôtre part, & le tort de la leur;  
 Portez vous vaillamment; le grand Dieu qui preside  
 Aux armes, à ce coup vous renforce & vous guide:  
 Et vous chef generoux, en l'ardeur des combas  
 Conseruez Absalon, & ne permetez pas  
 Qu'on luy face du mal, soyez sa sauue garde,  
 Ie commande en priant que vous y preniez garde,  
 Ie suis son pere, amis, & bien qu'il soit malin  
 Ie ne pourrois ouir sa pitoyable fin.

Ces soldats animez sous le pois de leur armes  
 Marchèt bien cōmandez: les pietons, les gendarmes  
 Donnent sans marchander, serrez en pelotons,

Comme les fiers Lions dans un parc de montois :  
Si rude fut le choc de la première charge  
De ces vaillans guerriers, que sans autre recharge  
Les ennemis batuz par la forêt s'en vont  
Fuyant honteusement sans plus tourner le front :  
Le Chef aussi fuyant, sa riche chevelure  
S'entrelace en un Chêne, & sa vite monture  
Se déroband sous luy, le laisse au bois pendu  
Par les poils de son chef si rarement tondu :  
Du cam victoricux personne ne s'avance  
Pour tuer Absalon, sçachant bien la defence  
Qu'en avoit fait le Roy : Ce que Ioab voyant  
S'écrie, son regart horrible tournoyant,  
Lâches n'osez vous pas courir sus à ce traître,  
Lequel a conspiré contre nôtre bon maître ?  
Mais n'y eût il que moy, ie le fairay mourir,  
Quand ie deurois du Roy la disgrâce encourir :  
Il eût dit, & soudain trois dards volans empoigne,  
Et d'un fier branlement qui son ire témoigne,  
Ces traits sont de sa main si dextrement lancez,  
Qu'ils se treuvent au cœur d'Absalon enfoncez,  
D'ou par trois huis sanglans sort son ame pourprine  
A flots s'entresuiuans sur sa blanche poitrine,  
Et meurt comme au gibet, pour exemple en ce lieu  
Des terribles effets des iugemens de Dieu :

Oniette en vn fosse cete vile charoigne  
 Sous cent mille caillous pour couvrir sa vergoigne,  
 Trop honnête cercueil, & trop beau monument  
 Pour inhumer le corps d'un méchant garnement.

Le General content commande la retraite,  
 Faisant sçauoir au Roy cete heureuse defaite  
 Ou vint mille sont morts, le reste deconfis  
 Lequel s'en éioiit, mais oyant que son fils  
 Est tombé sous le fer, tout triste se retire,  
 Il couure son visage, il gemit, il soupire,  
 Il pleure, & le regret croissant & s'eschauffant,  
 Absalon dit David, Absalon mon enfant,  
 Ie ne verray donc plus ta desirable face,  
 Absalon plût à Dieu que ie fusse en ta place,  
 Que tu fusses viuant, & que mon poure cors  
 Chargé d'ans & de dueil fût ia parmi les mors.

Grād Roy que faites vous? que dites vous bõ pere?  
 Vous plaignez vn enfant, plûtôt vne vipere:  
 Celui que vous plurez n'et pas vôtre Absalon  
 Vôtre fils, vôtre cher, ains vn Tigre felon:  
 Pourquoi ne trouuez vous douce cete vengeance?  
 Enfans voyez icy qu'elle est la diférance  
 De vôtre froide amour à celle des parens:  
 A peine auez vous yeux pour les pleurer mourans  
 Encore qu'ils soient bons, & ce pere soupire,

Fait.

Fait ruïsseler les siens pour un enfant le pire  
De tous les plus méchans voulant la mort souffrir,  
Pour celui qui tâchoit à le faire mourir.  
L'amour qui des parens échaufe la poitrine  
Ressemble bien au suc que la mere racine  
Donne fort librement aux branches & aux fleurs,  
Aux fueilles, & aux fruits, jusqu'à ce qu'ils sôt meurs  
Mais ces fruits, & ces fleurs, ces fueilles, & ces  
branches

Ne redonnent iamais à ces racines franches  
Vne goutte de suc, & si pour se nourrir  
Elles n'en ont d'ailleurs, ils les laissent mourir.  
L'histoire n'a marqué ni le nom ni la race  
D'un homme qui sorti de famille trop basse  
Print selon ses moyens, & son extraction  
Pour y gagner son pain vne vacation,  
Ou passant en travail les nuits & les iournées,  
Le Ciel le benit tant que par ce labour sien,  
Epargnant & serrant il acquit tant de bien,  
Qu'auant que paruenir aux ans de sa vieillesse,  
Sa petite maison égaloit en richesse  
Toutes les grands maisons qui dedans sa Cité  
Tenoient les premiers rangs : Ce bon homme encharé  
De l'amour d'un enfant qui luy restoit unique,  
Pense touïours en lui, son esprit ne s'aplique

Qu'a contenter son fils, qu'il tient plus précieux  
 Que son bien tant aimé, que son cœur, que ses yeux :  
 Il tâche à l'élever, le faisant aller braue,  
 L'enfant devenu grand, morgue, méprise & braue,  
 Et venant comme on dit, au monde tout vétu,  
 Ce qu'il a par bon-heur le donne à sa vertu:  
 Tant & tant est toujours extremel'arrogance  
 De ceux, qui n'étant rien au point de leur naissance,  
 De ce rien la fortune élève par un saut,  
 Sans mérite quelconque en un degré si haut  
 De biens & de grandeurs : car ces esprits de bouë,  
 Ne s'imaginent pas que l'inconstante rouë  
 Qui les a tout d'un coup à ce point fait venir,  
 Peut par un autre tour les faire revenir  
 Ou elle les a prins, & les portant par terre  
 Leur nouvelle grandeur casser comme du verre.

Cét enfant trop aimé superbe s'élevant,  
 Enfle son cœur d'orgueil, & sa tête de vent,  
 Il se laisse emporter a la méconnoissance,  
 Et degré par degré vient à cete insolence  
 Qu'il se fait tous les iours changeant chaque matin,  
 Courrir d'or ou d'argent, de panne & de satin :  
 Et de la vanité son ame ià seduite,  
 Il a le riche train & la pompeuse suite  
 Que meine un grand Seigneur : le bon pere innocët

Prend plaisir de le voir, & tout amour, consent  
Aux apétits du fils, en sa face il se mire,  
Luy parle avec respect, il le loüe, il l'admire,  
Et se voyant dé-jà sur la fin de ses ans,  
Ayant perdu l'espoir d'avoir d'autres enfans :  
Pauvreté il en a trop ! Le bon homme s'engage  
A marier son fils, & par le mariage,  
Se dépouillant plutôt que de s'aller coucher,  
Il donne à ce méchant ce qu'il a de plus cher.  
Ce garnement alors sans crainte ne differe,  
En méconnoissant Dieu, de mépriser son pere,  
Et bien qu'il soit dé-jà pres de son Occident,  
Il semble encore au fils, tant il est impudent,  
Que ce poure vicillard ne serue que de honte  
A sa vaine grandeur : Il en fait moins de conte  
Que d'un palefrenier, il le void à regret,  
Le fait tenir caché dans quelque lieu secret,  
Ne lui dit iamais rien, ains luy fait maigre mine,  
Avecque ses lacquais l'enuoye à la cuisine  
Pour prendre ses repas : là ce bon pere vieux  
Mouille son pain amer des larmes de ses yeux,  
Et son boire & ses pleurs méle souvent ensemble  
Au verre qui dedans sa main tremblante tremble,  
Or il arrive un iour que ce voluptueux,  
Fait dresser l'appareil d'un banquet somtueux,

Ou prodigue il vouloit étaler l'abondance,  
 A ses amis plus chers, de sa riche opulence :  
 De tout ce qu'en la terre, es airs, & dans la mer  
 La bouche plus friande à voulu renommer,  
 Ses plats d'argent d'oré tres-bien assortis couurent  
 Les linges déliez, qui parfumez découurent  
 Tant de finesse & d'art, que la subtile main  
 De celle qui sentit le courroux inhumain  
 De Minerue, à grand peine auroit sçeu ni peu faire :  
 Les friandes boissons qui peuuent satisfaire  
 Par nature ou par art, en tout cét vniuers,  
 Aux apetis gloutons de tant de gouts diuers  
 Abondent comme l'eau, la magnifique chambre  
 L'oreille emplit de sons, les yeux d'or, le nez d'ābre.  
 Les inuitez venus, apres les complimens,  
 Atirez par les mets si doucement fumans,  
 Demandent à lauer ; lors le pere s'auance  
 Apuyé d'un bâton, mais au moment qu'il pense  
 Entrer dedans la sale, on se fait le festin,  
 L'enfant leue les yeux, & son regard mutin  
 Iete sur le vieillard, luy fait dire qu'il sorte,  
 Les valets commandez luy font sauter la porte,  
 Et la ferment sur luy : *Mâtin atens vn peu,*  
*Tu n'iras guere loin, le grand Dieu qui t'a veu,*  
*Vent parmi tes plaisirs, de ta fin miserable*

Faire voir aux enfans l'exemple memorable,  
 Sur cete riche table, entre tant de couuers  
 En odeur, goût & coût, comme en sauce diuers,  
 Il y auoit vn plat de viande choisie :  
 Peut être que des Dieux la Celeste Ambrosie  
 La pouuoit egaler, non les mets des humains :  
 Luculle, tu ne vis iamais entre tes mains  
 Vn si friant morceau, quand tes mains liberales  
 Prodiguoient tant d'argent dedans tes riches sales :  
 Ce mets étoit couuert si que l'enfant ingrat  
 Auance vn peu la main, & decourant le plat,  
 O iugement du Ciel ! se presente à sa veüe  
 Vn horrible serpent qui de sa longue queue  
 Fait cent cercles luy sans, sur son chef couronné  
 Flambent deux yeux meurtriers, son gosier safrané  
 Découure s'entrouurant entre ses dents rouillées  
 Vne langue partie en trois pointes souillées  
 D'vn crachat venimeux : Ce fier dragon s'enflant  
 Leue la tête en haut, iete feux & siffant  
 Defait ses plis dorez, & saute sur la face  
 De cet enfant peruers des-ja plus froid que glace,  
 S'attache a son menton, & comme conuainquant  
 Ce col enflé d'orgueil, il luy fait vn carquant  
 De diuers nœuds serrez de sa queue efroyable  
 S'apuye contre luy, tient ferme ce coupable :

Puis ayant furieux, tournoyé quelque tems  
 Son regard menaçant deuers les asistans,  
 Ioint son sale museau à la tremblante bouche  
 De l'enfant criminel, & quasi la lui bouche,  
 Si que dans peu de iours ce vilain contemteur  
 De son pere mourut & de faim & de peur.

Enfans vous auez veu ce que Dieu vous comande  
 Sa promesse certaine, & ce que vous demande  
 De nature la Loy, l'amour de vos parens  
 Leurs peines, & plusieurs exemples diferens  
 Des bons & des mauuais: Si cela n'et capable  
 De vous faire obeir, tenez pour veritable  
 Que si vous estes bons enuers vos geniteurs,  
 Vos enfans enuers vous seront imitateurs  
 De vôtre charité: Que si tout au contraire  
 Vous contristez malins ou le pere ou la mere,  
 Vos rebelles enfans de fleau vous seruiront,  
 Afligeront vos cœurs, vous abandonneront  
 Alors que vous aurez perdu par la vieillesse  
 Du corps & de l'esprit, & la force & l'adresse.  
 Enfans sçachez aussi que le bon traitement  
 Fait a vos geniteurs, seruira iustement  
 D'un assure rempart, d'un imprenable azile  
 Contre tous vos pechez au iour plus difficile,  
 Là cete sainte amour d'un eset nompareil

Les.aneantira , comme le beau soleil  
 De ses puissans rayons fait en bien peu d'espace  
 Fondre en ses meres eaux la cristaline glace  
 Durant le tems serain : Pendant que les enfans,  
 Léquels auront été vers leurs peres méchans ,  
 En leur calamité n'auront point de refuge,  
 Car trouuant l'Eternel au lieu de pere Iuge,  
 Ils seront r'enuoyez dans le lieu des douleurs,  
 Ou l'amour n'ét que haine , ou les ris sont des pleurs,  
 Le repos est travail, le soulas est détresse,  
 L'esper est desespoir , & la ioye tristesse ,  
 Les voix sont des soupirs, les chansons hurlemens ,  
 Les aspects plus rians sont épouuantemens,  
 La douceur est douleur, & perte la victoire,  
 Le triomphe y est honte, & oprobre la gloire ,  
 La paix y est la guerre, & le droit est le tort ,  
 Bref le bien est le mal , & la vie la mort :  
 Les peines aux delicts iamais ne si compencent ,  
 Ains les âpres tourmens par leur fin recommencent.

O pere de nos corps comme de nos esprits  
 Fay que tous les enfans d'ardante amour épris  
 Honorent comme il faut & le pere & la mere,  
 Puis que tu mets en nous le vouloir & le faire  
 Selon ton bon plaisir : mais sur tout & toûiour  
 Embrase nous bon Dieu du feu de ton amour ,

Laquelle nous brûlant de ses diuines flames,  
 Toutes autres amours consume dans nos ames  
 T'allumant la tienne, & que te cognoissans  
 Souuerain en amour, peres, meres, enfans  
 T'ayant aimé ça bas comme tu nous commandes,  
 Nous puissions à la fin, ioints aux heureuses bandes  
 Des esprits triomphans au celeste seiour,  
 T'aimer parfaitement d'une eternelle amour.



## SIXIEME COMMANDEMENT.

## TU NE TVERAS POINT.

**I**E te fais ô Iacob, vne expresse defence  
 De répandre iamais animé de vengeance,  
 Le sang de ton prochain, auquel t'ayant conidint  
 Par tant détroits liens, ie veux que tu sois ioint  
 De sincere amitié, pour tenir aussi chere,  
 Veillant pour son salut, la vie de ton frere  
 Comme la tienne propre: Et si quelque inhumain  
 Contre ce mandement épand le sang humain  
 Pour irriter mes yeux; ie luy feray la guerre,  
 De son sang épanché i'abreuueray la terre,

Et

Et feray cétuy-là par le glaiue perir,  
 Qui par le glaiue aura son prochain fait mourir.  
 Tout homme qui méchant aura d'un bras iniuste,  
 Méprisant les edits de ma Loy toute iuste,  
 Frapé de guet a pens quelcun de coup mortel,  
 Tu le fairas mourir fût il sur mon autel,  
 Ie ne puis endurer que celuy qui méprise  
 Ce mien commandement puisse trouuer franchise  
 Sur mes diuins autels. Tu pourras bien trier  
 Six villes pour seruir de refuge au meurtrier  
 Lequel, sans y penser, sans haine, ni malice,  
 Tuera son prochain; car pour ce malesice  
 Loin de fraude, & dessein, commis de cas fortuit,  
 Mal que ma prouidence à ce point a conduit  
 A l'inçeu du meurtrier, ie ne veux pas qu'il meure,  
 Dans ces lieux ordonnez sa vie sera senre,  
 Pourueu que sans sortir pour aller loin ou prez,  
 Il se tienne à couuert es limites sacrez:  
 Mais alors que la mort de sa sanglante grise  
 Raura d'entre vous le souuerain Pontife,  
 Lors ce refugié pour le meurtre bani  
 Pourra se retirer sans y être puni,  
 Dans sa ville ou maison; & là, de crainte vuide,  
 Habiter librement comme auant l'homicide;  
 Voulant vous figurer en ce rapel ioyeux,

Qu'ayans été banis par le peché des Cieux,  
 Vous ne pouuez r'entrer dans ce saint domicile,  
 Pour iouir a iamais d'un repos immobile,  
 Jusqu'à ce que mon Oint, grand Sacrificateur  
 Selon Melchisedek, comme le bon Pasteur  
 Es bas iours de sa chair s'ofrant en sacrifice  
 Pour ses cheres brebis, efface vôtre vice,  
 Vous redonnant l'accez vers ces lieux étoilez,  
 D'ou vous auiez été iustement exilez.  
 Mais ie ne veux, Isac, que l'homme sanguinaire  
 Lequel aura commis un meurtre volontaire,  
 Puisse iamais trouuer refuge, ni suport,  
 Si tôt qu'il sera pris, tu le metras a mort,  
 Car le sang épanché qui crie, ne demande  
 Autre expiation que du meurtrier l'offrande,  
 Offrande dont le sang par iustice épanché  
 Netoyra le pays de sang & de peché.

Alors que l'Eternel non moins puissant que sage  
 Voulut se faire voir dedans son riche ouirage,  
 De rien en un moment ce grand maître des Dieux  
 Fit au commencement & la terre & les Cieux:  
 Mais cete terre là, comme vne masse enorme,  
 Au ventre de l'abyme étoit vuide & sans forme,  
 Elle n'auoit alors rien de clair ni de beau,  
 Car tout étoit couuert d'un tenebreux manteau;

Et sans l'Esprit diuin, ame de toutes choses,  
 Se mauuant sur les eaux, qui receloient encloses,  
 Les semences du tout, ce difforme monceau  
 Son sepulchre eût trouuë si tôt que son berceau:  
 Dieu donc qui souûtenoit cete grand masse noire,  
 La voulant metre au iour, pour y metre sa gloire,  
 Et sans peine, & de rien, du seul vent de sa voix  
 Bâtit ce beau Palais, non pas tout a la fois,  
 Mais en deux fois trois iours le Souuerain du monde  
 Fit comme en s'egayant cete machine ronde.  
 Non que le tout puissant lequel d'un seul clin d'œil,  
 Doit r'enuoyer en fin l'uniuers au cercueil,  
 N'eût pû tout à l'instant par sa simple parole  
 Former ce qui se void sous l'un & l'autre pole:  
 Mais il luy plût ainsi faire ce bâtiment  
 Pour donner aux humains un aduertissement,  
 Que comme en ces six iours il ouura mais sans peine,  
 Ils doiuent traouiller six iours de la semaine,  
 Pour au setième iour du repos auoir soin,  
 Comme Dieu reposa sans en auoir besoin. (desire  
 Or comme un Peintre expert qui, non cognu,  
 Faire voir un tableau, ou tant le monde admire  
 L'effort de son esprit, l'adresse de sa main;  
 Voulant executer ce penible dessein,  
 Il se retire a part, & soigneux étudie

A tirer proprement de sa dextre hardie  
 Les membres de celuy qu'il veut représenter,  
 Soit il homme mortel, soit il un Iupiter:  
 Mais sur tout quand il vient à peindre le visage,  
 Comme voulant par là releuer son ouvrage,  
 Il tire de nouveau d'autres inuentions  
 De son cerueau gaillard, tient les proportions,  
 E'gale ou peu s'en faut au teint de la nature  
 Le Coloris plaisant, auue la charneure,  
 Eueille les couleurs, ores il les meurtrit,  
 Selon les mouuemens de son bizarre esprit:  
 Il obserue si bien la riche perspective  
 Metant son œuure au iour, que souuent il arriue  
 Que les yeux doucement sa laissent deceuoir,  
 Et croient d'auoir veu ce qu'ils ne peuvent voir;  
 Tant le docte pinceau sur la vaine figure  
 Entrepred d'imiter ce que fait la nature.  
 De même l'Eternel pour signaler son bras,  
 A toutes les beautéz qui brillent haut & bas  
 Departit quelques traits de sa diuine image,  
 Afin que les humains ayent cét auantage  
 Qu'en contemplant toujours ces admirables traits,  
 Ils adorent, ravis, les doits qui les ont faits:  
 Mais alors que sa main toute puissante & bonne  
 Voulut comme donner vne rare couronne

A son ouvrage exquis, auant que proceder  
 A former ce beau chef, qui doit le commander,  
 Jugant comme il l'estoit l'affaire d'importance,  
 Faisons, dit-il, faisons l'homme a nôtre semblance  
 Qui domine sous nous les celestes oyseaux,  
 Les bêtes de la terre, & les poissons des eaux:  
 Puis s'étant consulté, metant la main a l'œuvre  
 Commença par le corps de ce riche chef d'œuvre,  
 Et quoy que pour former cét admirable corps,  
 Il ne print rien de beau du fons de ses tresors,  
 Se seruant seulement de la vile poussiere;  
 Sa main qui n'a besoin d'outils ni de matiere,  
 Pétrissant ce limon de ses doigts le forma,  
 Le leua vers le Ciel, l'embellit, l'anima  
 Souflant en vn moment dans sa morte narine  
 Le vent anime tout de sa bouche Diuine:  
 Et lors comme si Dieu inuisible, immortel,  
 Se fût voulu depeindre en vn homme mortel,  
 Donnant de son amour vn ample témoignage,  
 Luy graua sur le front sa redoutable image;  
 De sorte que celui qui dessus son prochain  
 Iete pour le meurtrir sa fraticide main,  
 Tuant ce petit Dieu, mal heureux il efface  
 L'image du grand Dieu qu'il porte sur sa face.  
 Que si d'audace épris vn suiet effronté  
 Dechire en vn tableau la peinte Maïeste

Du Prince le voyant , ce suiet temeraire  
 A merité la mort ; quel sera le salaire  
 De ceux-là qui foulans aux piez les saintes loix  
 Du Seigneur des Seigneurs, & du grãd Roy des Roys  
 Efacez, enragez, de leur dextre sanglante ,  
 Aux yeux de l'Eternel son image viuante ?  
 Hommes aimans le sang, animaux carnaassiers,  
 Quoy ! ne tremblez vous pas execrables meurtriers ?  
 Pour changer en amour vôtre chaude colere,  
 Puis que vous efacez en tuant vôtre frere.  
 L'image de celui, lequel doit au grand iour  
 Vous iuger sans apel, & le rendre à son tour  
 Aux aduersaires siens : Ennemis de concorde  
 Vous n'auéz pas voulu faire misericorde,  
 Aussi misericorde, en ce iour de torment,  
 Ne se trouuera pas à vôtre iugement.

Si vous êtes tirez d'une même matiere  
 Vôtre prochain & vous, enfans de la poussiere,  
 He ! ne deuez vous pas, l'aimer, le tenir cher  
 Comme étant vôtre corps, & vôtre même chair ?  
 Car comme vn homme entier de sens & de courage  
 Ne se porte iamais à cét excez de rage  
 De se tuer soy même à soy même inhumain ;  
 Vous ne deuez aussi vôtre meurtriere main  
 Porter sur le prochain, car c'est auoir en haine

Sa propre chair, son sang, & n'avoir l'ame saine.  
 Tous les Loups ravissans, & les Lions gloutons  
 Devoient voirement les Bœufs & les Moutons. (core  
 Mais qu'un Loup mâge un Loup, ou qu'un Lion en-  
 Au fort de la fureur son compagnon devore  
 C'est ce qu'on ne void pas : Quoy ! par rebellions  
 Un homme plus cruel qu'un Loup ou qu'un Lion,  
 Oubliant son beau nom qui deriue & se nomme  
 De concorde & douceur, se rendra Loup à l'homme.  
 Et se plaira, quitant de son être le rang,  
 Ainsi comme une fere aux meurtres & au sang.

Mais comme qui souûtrait à la lampe fumante  
 Cete grasse liqueur dont elle s'alimente  
 Ne la tuë pas moins, que celui qui souflant  
 Fait mourir les clartez de ce coton brûlant :  
 Tout de même celui qui refuse à son frere  
 Qu'il void perir de faim, la nourriture chere,  
 Est aussi bien meurtrier que l'autre dont la main,  
 Témoignant son courroux, plonge dedans son sein  
 L'homicide poignard. Que fais-tu mauvais riche ?  
 Que fais-tu cœur de fer, quand d'une dextre chiche  
 Tu resserres ton pain, ton vin & ton argent,  
 Voyant mourir de faim ton prochain indigent ?  
 Ha ! tu laisses perir l'image pitoyable  
 De celui-là duquel la voix épouventable,

Après le terme court de tes contentemens,  
 Te doit precipiter ez eternels tourmens,  
 Sans qu'une goutte d'eau te soit là departie,  
 Pour rafraischir l'ardeur de ta langue rôtie  
 Sur ce brasier ardent, qui de soulfhre allumé  
 Te brûlera toûjours, sans être consumé. (Ange)

L'homme n'est tout esprit comme au Ciel sont les  
 Il n'est aussi tout corps comme en ces basses fanges  
 Les autres animaux; qui ne reuiuent pas  
 Après auoir senti la rigueur du trépas;  
 Car, outre ce beau corps, avec l'Ange il possède,  
 Vn esprit tout Diuin: Dieu de qui tout procède  
 Voulut aussi, donnant ses saints commandemens,  
 A l'esprit comme au corps donner des reiglemens.  
 Tu te trompes, mortel, alors que tu te vantes,  
 Pour n'auoir, furieux, ieté tes mains sanglantes  
 Sur l'image de Dieu, de n'être aucunement  
 Coupable deuant luy de ce commandement;  
 Car si ton cœur outré constamment ne desire  
 Le salut de ton frere, ains que, possédé d'ire,  
 Tu viues icy bas ton prochain hayssant,  
 Te voilà ià meurtrier deuant le toutpuissant;  
 Et celuy qui, fâché, dit au frere vne iniure  
 Du feu qui ne s'éteint merite la torture.

Que si l'homme est meurtrier pour hayr seulement  
 Celuy

Celuy-la qu'il deuroit aymer si chèrement :  
 Que sera ce de ceux qui, brutaux, se dépoillent  
 De toute humanité, qui sans crainte se souillent  
 De meurtres & d'horreurs dās les sanglans duels ?  
 Hommes dénaturēz plus felons & cruels  
 Que les hommes sans Dieu qui ses edits ignorent,  
 Et dedans les forets leurs compagnons deurent.  
 O malice du temps ! O siecle de malheur !  
 Vn homme ne pourra faire voir sa valeur,  
 Ni rendre près ou loin fameuse son épée,  
 S'il ne l'a sur le pré plus d'une fois trempée  
 Du sang de son prochain, & s'il ne va brauant,  
 Comme en dépit du Ciel les loix du Dieu vivant.  
 Quel étourdissement ! l'homme ne pūt encore  
 Se dire homme d'honneur, sinon qu'il deshonore  
 Celuy qui l'a formé. Ha ! Chrétiens bas de cœur,  
 Bâtars degenerans de l'antique valeur  
 De ces vaillans Heros, qui prodiguoient leur vie  
 Pour leur Dieu, pour leur Roy, pour leur chere patrie,  
 Non pour vn chiē, vn geste, vn mot souuēt mal pris,  
 Vn poil, vne faueur, vn baiser, vn soustris :  
 Ces genereux guerriers, resolu aux alarmes,  
 N'auoient perdu leur temps à bien faire des armes,  
 Ils ne scauoient rien plus que d'un robuste bras  
 Fendre les ennemis à coups de coutelas,

Non le fer à la main sur la chemise blanche  
 Ainstant bien le corps porter la bote franche,  
 Ou marquer seulemēt, prendre & gagner le temps  
 Feindre, passer, donner, partir à contre-temps,  
 S'ouvrir ou se serrer, se couvrir de la brēte,  
 Parer du fort, auoir la rispōste bien prēte,  
 Lācher du pié, quarter, & le reste du ieu  
 Lequel en ces duels, bien souuent on a veu  
 Ne seruir que de mal à la ieunesse fole,  
 Laquelle pour vn rien en sortant de l'école  
 Décend dessus l'areine ou des armes le sort  
 Souuent par le plus foible emporte le plus fort.  
 C'est n'être pas vaillant, car la vraye vaillance  
 A chercher les perils trop sage ne s'auance,  
 Mais les ayant trouuez elle n'esquie pas,  
 Ains elle aime plutôt s'exposer au trepas  
 Que de tourner le dos, & sans perdre courage,  
 Elle montre à la mort en mourant le visage.

Que deniendront aussi ceux qui sans coup ferir  
 Traitres font leur prochain en cachetes mourir ?  
 Ores par la poison violente & soudaine,  
 Semblable à celle-là dont la main inhumaine  
 Du Scythe sans pitié teint ses traits empennez,  
 Qui de ce fiel d'enfer étans empoisonnez,  
 Ont le coup si fatal, & l'ateinte si seur e

## DE L'ETERNEL.

179

Qu'ils donnent aussi tôt la mort que la blesseure :  
 Ores par un venin, lequel subtil & lent  
 Infecte peu à peu de son air pestilent  
 Le cœur source de vie, & dans la tombe obscure  
 Porte insensiblement la mourante nature :  
 Et ceux qui pour courir un enorme forfait  
 Par un autre plus grand, le fruit des-ja parfait  
 Au ventre maternel, d'une boisson meurtriere  
 Exterminent avant qu'il ayt veu la lumiere :  
 Vous croyez, malheureux, trompät l'homme charnel ;  
 Que vous tenant cachez, les yeux de l'Eternel  
 Ne sondent pas du Ciel vos ames déloyales  
 Cachots d'impieté. O pensées brutales !  
 L'Eternel fit il pas l'aveugle & le voyant ?  
 A-t'il pas fait le sourd aussi bien que l'oyant ?  
 Quoy ! celuy qui forma le détour des oreilles,  
 Qui des yeux alluma les luisantes merveilles  
 N'orra ni ne verra ? Si du celeste toit  
 Son œil est dessus vous, son oreille vous oit,  
 Est il un Dieu flateur pour supporter le vice ?  
 Sçachez que l'Eternel exercera justice :  
 Pour pecher en secret, miserable mortel,  
 Tu ne peux eviter la main de l'Immortel,  
 Laquelle te rendra cette faute profonde  
 A l'aspect du Soleil, à la face du monde :

Z. ij

Ou si pour des raisons que nous ne scauons pas,  
 Il ne veut point punir les meurtres icy bas,  
 Viendra sans y penser cette grande iournée,  
 Aux méchans comme aux bons par le Ciel assignée.  
 Là sans plus de delay tous les pechez couuers,  
 Te seront reprochez dans les liures ouuers,  
 Et Dieu, selon l'arrêt de sa ferme iustice,  
 Egalera la peine au terme du suplice.

Mais Dieu, dira quelqu'un lequel a reproché  
 Le meurtre dans sa Loy, l'a souuent aprouvé;  
 Aprouvé, que dis-je? mêmes il le commande;  
 Commander, c'est bien plus, car de colere grande  
 Il a fait bien souuent ses iugemens sentir  
 A ceux qui ne vouloient au meurtre consentir.  
 Alors que ce grand Duc qui graua sa memoire  
 Sur les Tours de Memphis, qui viuant vid la gloire  
 Du Dieu fort sur Oreb, qui mort eût cét honneur  
 Que d'être enseveli de la main du Seigneur,  
 Voyant un basané qui mal traitoit son frere  
 Le tua transporté d'une iuste colere:  
 Dieu n'aprouua-t'il pas cét acte courageux  
 D'un Chef encore ieune inspiré genereux  
 Des secrets mouuemens de la vertu celeste,  
 Ce fût un auant ieu, voire un clair manifeste  
 De sa vocation aux enfans d'Israël:

Et lors que Phinées men du Zele du Ciel,  
 Poussé secrettement de la vertu divine  
 Transperça, courroucé, d'un coup de iaveline  
 Deux paillards en public, fût il pas le patron  
 Du meurtre que commit ce petit fils d'Aaron?  
 L'exalta, le loüa, mêmes en la presence  
 Du peuple circoncis luy donna recompence.  
 Celuy qui pour iuger les Prêtres des faux Dieux  
 Fit tomber sur Carmel le feu brûlant des Cieux,  
 Qui pour être placé dans les chambres luisantes  
 Du celeste Palais, sur deux roües ardentes  
 Que deux rouges Chevaux firent partir soudain,  
 Fût enléué iadis sur le bord du Iordain;  
 Suiuant du Saint Esprit les adresses secretes,  
 Fit il pas en Kisson égorger les Prophetes  
 De l'infame Bahal? & la chaste Iudith  
 Ayant pitié d'Isac, lors qu'elle descendit  
 Dans le camp des Payens; cette debile femme,  
 Si Dieu n'eût pas conduit & sa dextre & son ame,  
 Eût elle osé penser, eût elle executé  
 Du Chef Assyrien le meurtre tant vanté?  
 Celuy donc qui vouloit deliurer son Eglise  
 Aprouuoit, commandoit, & guidoit l'entreprise.  
 Dieu commande à Saül que suiuant l'interdit  
 Il déface Hamelek peuple des-jà maudit,

Faisant mourir par glaiue , ou deuorer aux flames  
 Hommes ieunes & vieux , enfans filles & femmes ,  
 Que même l'innocent qui pendoit au tetin  
 Eprouuât la fureur du gendarme mutin :  
 O rigoureux arrêt ! puis que même la bête  
 Deuoit aussi perir sous la rude tempête  
 De l'acier détruisant ; Saül qui ne void pas  
 Qu'obeir au Seigneur c'est regner icy bas ,  
 Pour épargner Agag , & les bêtes plus grasses  
 Perdit de l'Eternel les faueurs & les graces ,  
 Et le Prophete saint , pour reparer le mal ,  
 Met en pieces le Roy d'Hamalek en Guilgual.

Je ne répodray pas que comme vne Arondelle  
 Qui des Climats rôtis partant à tire d'aile  
 Trauerse l'Ocean , pour voler sur nos chams ,  
 Seule n'annonce pas l'agreable printems :  
 Tout de même vn exemple , vn acte memorable ,  
 Adrcsé par la main de Dieu tres equitable ,  
 Bien qu'il semble mauuais , ne heurte pas pourtant  
 L'Edit de l'Eternel immuable & constant .  
 Mais ie di qu'étant Dieu de châque creature ,  
 Et le Surintendant de toute la nature ,  
 Que comme tout puissant il a touiours le choix  
 De suiure ou de forcer de nature les loix :  
 Or il fait rebrousser du beau soleil la course ,

Or il fait remonter les eaux deuers leur source ?  
 Il fait icy l' Anesse & cognoître & parler,  
 Là le fer va sur l'eau , comme la plume en l'air ;  
 Il change or les Lions en Brebis innocentes ,  
 Or il glace du feu les flames violentes ,  
 Rend le parleur muët , le muët deuisant ,  
 La matrice brehaigne il va fertilisant :  
 Bouche la bouche aux vens , or il rend fixe l'onde ,  
 Bref il fait quand il vent changer de route au mode ,  
 Ainsi, bien que Dieu donne à son peuple des loix  
 Afin de le reigler, il n'est pas toutefois  
 A ses reigles adstraint. Vn Roy de terre en terre  
 Pourra quand il luy plait ca sser comme du verre  
 Ses loix , e ncore plus s'il vent sans contredit  
 Lors qu'il le trouue bon faire vn contraire Edit :  
 Et le seul Souuerain qui les Princes detrône ,  
 Qui fait monter souuent les petits sur leur trône ,  
 Ne se pourroit il pas de ses loix dispenser ,  
 Et selon son plaisir les changer ou casser.  
 Non pas que l' Eternel ennemi d' iniustice ,  
 Renuerse ce faisant l' ordre de sa iustice ,  
 Mais par secrets ressorts il dirige le mal ,  
 Le tourne à contre sens , & Dieu touiours loyal ,  
 Contre l' espoir humain l' action la plus noire  
 Fait aboutir au bien , & finir a sa gloire.

L'homme donc ne doit pas au meurtre se porter  
 Par l'exemple de ceux qu'il ne peut imiter :  
 C'est le seul Magistrat que le Seigneur élève,  
 Qu'il fait son lieutenant, & luy donne le glaive  
 Pour punir les méchans : Ceux qui font autrement  
 Entreprenant, hardis, sur ce commandement  
 Ne peuvent éviter, méprisant ses defences,  
 La rigoureuse main du grand Dieu des vengeances.  
 Celui-là qui premier, du premier pere issu,  
 Et qui fût le premier d'une mere conceu,  
 Qui fut le premier fils comme le premier frere,  
 De qui la dextre fut la premiere meurtriere,  
 Qui le premier fendit de la Terre le flanc,  
 Qui premier l'abreuua, fratricide, de sang  
 Se plaint il pas à Dieu de l'excez de sa peine ?  
 Car étant vagabond où sa fuite le meine  
 Il a le cœur glacé, & les yeux chauds de pleurs,  
 Il sent plus de remors, de genes & de peurs,  
 Que n'en firent sentir les Erynes sanglantes,  
 Avec leurs foüets sonnans, & leurs torches fumâtes  
 De poix noire & de souphre, au parricide enfant  
 De celuy qui se vid d'Ilion triomphant :  
 Et si Dieu sur son front n'eût mis un caractère,  
 Qui de son passeport contenoit le mystere,  
 Il eût trouué dans Nod beaucoup moins de seurté,  
Que

*Que le Loup rauissant dedans vne Cité.*

*Ce braue General des armées Royales  
De David aymant Dieu, de qui les mains loyales ;  
Combatant pour son Roy, auoient ià tant de fois  
Batu ses ennemis, & reduits aux abois ;  
Lequel auoit pour luy gaigné tant de batailles ;  
Lequel auoit pour luy forcé tant de murailles ,  
Qui sage mariant la vaillance a la foy  
N'auoit iamais trahi la cause de son Roy ;  
Seulement de sang froid, & non de bonne guerre  
Hamasá comme Abner il fit tomber a terre ,  
D'autant que l'un auoit fait mourir son germain ;  
Et l'autre luy briguoit sa charge deffous main :  
David , conduit de Dieu qui le meurtre abomine,  
Dedans son testament commanda sa ruine :  
Et Salomon suiuant les loix de l'immortel  
Ft tuer ce meurtrier se tenant à l'autel.*

*Le Roy qui par l'auis de sa femme hardie,  
Rauit tout a la fois & le bien & la vie  
A l'innocent Naboth , transpercé par son flanc  
Cheut au champ de Ramoth, & son infame sang  
A la face & au sceu de ceux de Samarie  
Fut leché par les chiens comme en la boucherie ;  
Et la traitresse aussi nonobstant ses apas ,  
Faisant le saut mortel de la fenestre embas,*

*Sous les piez des Cheuaux sale & deshonorée  
Sernit aux chiens goulus d'une chaude curée.*

*Cét insigne ennemi du fils du Toutpuissant,  
Pire qu'un Lestrigon, qui le sang innocent  
Des enfans en Bethlem épandit comme l'onde  
Pensant faire mourir le Redempteur du monde :  
Lequel auparauant à soy même inhumain,  
Touïours dans la terreur, auoit tenu la main  
Pour auancer, cruel, sous vne cause iniuste  
La mort de ses trois fils ; d'ou l'Empereur Auguste  
Disoit en ce iouant, qu'il aimeroit bien mieux  
Etre pourceau qu'enfant de ce monstre odieux ;  
Rendit il pas, portant de ses meurtres les peines  
Dans les rudes tourmens, dans les cruelles gênes  
D'une étrange douleur, son esprit aime-sang  
Qui fut soudain porté dans le soulfhreux étang.*

*Et ce sien petit fils digne de ce grand-pere,  
Comme digne nepuceu de l'autre sanguinaire  
Qui pour le prix sanglant d'un impudique ébat,  
La tête de Sainct Iean donna dedans un plat :  
Pour marcher forcené, sur la sanglante trace  
De ses predecesseurs, eût il pas cette audace  
Que de faire mourir Sainct Iacques le maieur,  
Emprisonner Sainct Pierre, & grossissant son cœur  
Par l'aplaudissement du peuple qui l'adore,*

Pour dépitier les Cieux il se resout encore  
 De parler en public couuert d'or & d'argent ;  
 Mais soudain du Seigneur fond vn ailé sergent  
 Qui frappe ce meurtrier : vne sale vermine  
 Denore ses boyaux, & sa gloire termine  
 Ensemble avec sa vie, aprenant aux humains  
 De craindre du grand Dieu les vengeresses mains.

Les écrits des mortels ont leurs pages sanglantes  
 Des iugemens de Dieu, par les morts violentes  
 De tant de massacreurs. Tibere à grison  
 Trouue par son neveu la mortelle poison :  
 Mais cét empoisonneur, de qui le cœur sauvage  
 Ne se pouuant saouler de sang ni de carnage,  
 Desiroit entre tant de souhaits inhumains  
 Que les Dieux eussent mis tous les corps des Romains  
 Sous vne seule tête, afin que pour s'ébatre  
 Il pût d'un seul reuers tout ce grand peuple abatre :  
 En la fleur de ses ans ce meurtrier redouté  
 De trente coups de dague est a terre porté.

Ce Diable reuétu de la forme d'un homme,  
 Qui remplit sa maison, & la ville de Rome  
 De meurtres & d'horreurs; qui le premier osa  
 Persecuter Sion, qui cruel s'anisa  
 De donner aux Chrétiens l'ardente camisole  
 De papier empoisé pour couvrir leur chair molle,

Les faisant allumer, plantez aux carrefours,  
 Pour finir peu à peu dans ces flammes leurs iours :  
 Ha ! Bourreau que fais tu ? tu changes ame noire  
 Ces flambeaux de douleur en vrais soleils de gloire.  
 Le malheureux enfin chassé honteusement,  
 Cherchant dedans la mort remede a son tourment,  
 Ne la pût rencontrer, n'ayant pour luy complaire,  
 Ennemi ni ami qui le vueille deffaire,  
 Il se tuë tremblant, & lâche il n'ose pas  
 Qu'avecque pleurs & peurs se donner le trépas.

Cét autre massacreur cét homme au nez de fere,  
 Qui prend plaisir aux morts, & leur odeur presere  
 Au musc, a l'ambre gris, étant trouué caché,  
 Ce meurtrier est soudain de cordes ataché,  
 Trainé la hard au col par les ruës de Romme,  
 On le iete en la bouë, on le bat, on l'assomme,  
 Et son infame corps a pieces & lambeaux  
 Dans le Tybre ieté rougit ses claires eaux.

Et l'ami de Platon qui deliura sa ville  
 Du ieune tyranneau dominant la Sicile,  
 Qui cette Syracuse, ingrata aux biens receus,  
 Sauua plus d'une fois des glaines & des feux :  
 Auoit a son seruice un Callipe d'Athenes,  
 Son mignon le plus cher entre ses Capitaines ;  
 Si que lors qu'il cueillit le fruit de ses travaux,

En passant glorieux sous les arcs triomphaux,  
 Parmi tant de guerriers qui suivent son triomphe  
 Callipe a son côté sur les autres triomphe,  
 Et le front couronné d'un beau tissu de fleurs,  
 Comme second en rang est second aux honneurs :  
 Mais le desir glouton qui dans son cœur reside  
 De pouvoir commander, emporte ce perfide  
 A conspirer, ingrat, contre son bien faiteur  
 Pour le faire mourir, si que cét imposteur  
 Suborna des mutins, lesquels un iour de fête  
 Massacrent l'innocent. Apres cette deffaite  
 Ce barbare orgueilleux parmi ses assassins  
 Se rendit absolu sur les Syracusains ;  
 Il apelle, insolent, ce meurtre vne prouesse,  
 Et par diuers aduis le fait sçauoir en Grece :  
 Mais Dieu qui ne pût plus souffrir cét atentat,  
 Au bout de quelque temps le mit en tel état  
 Que ne pouuant trouuer en toute la Sicile,  
 Tant il est en horreur, cachete ni azile  
 Il passe en Italie, ou reduit a la faim  
 Ses soldats mutinez luy transpercent le sein  
 De ce même poignard, duquel a Syracuse  
 Il fit tuer son maître. O chose merueilleuse !  
 Le fer inanimé semble vouloir venger  
 L'innocent que Callipe auoit fait egorger.

La tête d'un poisson seruite sur la table  
 Du Roy Theodoric, luy fut si redoutable,  
 Que, Dieu par cét obiet ses delices troublant,  
 Il quite son souper pour s'aliter tremblant,  
 Ou ne trouuant repos ces paroles il lâche,  
 Miserable ! i'ay veu la tête de Symmache,  
 Symmache homme de bien que i'ay fait decoler,  
 Rien parmi les regrets ne le peut consoler :  
 Ains son ame, d'horreur tout a plein possedée  
 Luy r'amene toûjours l'épouuantable idée  
 De ce chef, qui sanglant semble les dens grincer,  
 Et son regard affreux de trauers élancer  
 Sur ce Prince meurtrier, qui parmi ces orages  
 De douleurs, de remors, de funestes presages  
 Que Dieu vengeur du sang luy fait sentir & voir,  
 Trépasse en peu de iours reduit au desespoir.

Le second Popiel regnant sur la Poloigne,  
 Quitât d'un Roy le rang, sans crainte ni vergongne  
 A sa femme laissant le soin de ses Citez,  
 Infame se veautroit dedans les voluptez :  
 D'ou les Grands, hayssans cette vie brutale,  
 Font un mépris ouuert de ce Sardanapale :  
 Ce que recognoissant le Prince vicieux,  
 Craignant avec raison que ces grands soucieux  
 De l'Etat Polonois, choisissent en sa race

Quelque Seigneur mieux né pour le metre en sa place,  
 Prend adivs de sa femme, & resout déloyal  
 De tuer par poison tous ceux du sang Royal :  
 Il feint d'être malade, & sur cela s'alite,  
 Soupire, cependant que la Reine maudite  
 Fait venir pres de luy tous les Princes du sang,  
 Ausquels, (étans placez chacun selon son rang,)  
 Ce traître s'adressa d'un accent hypocrite  
 Qui la voix d'un mourant facilement imite ;  
 Mes amis vous voyez l'affligé Popiel  
 Abreuvé dans ce lit d'amertume & de fiel,  
 Mes yeux préque eclipsez sous les proches tenebres  
 Des ombres de la mort, mon ame sur les leures  
 S'enuole tout ainsi qu'un lumignon fumant,  
 Qui privé de liqueur s'éteint en un moment ;  
 Je veux avant mourir vous faire vne priere,  
 Que lors que ce mien corps sera dedans la biere,  
 Il vous plaise d'éliré un de mes deux enfans  
 Pour régner apres moy ; vous êtes leurs parens,  
 Ne me refusez donc ce que ie vous demande :  
 Tous les Princes deceus par sa feinte demande,  
 La franchise dans l'ame, & les larmes aux yeux,  
 Acordant la requête a ce malicieux  
 Prennent congé de luy : La Reyne les appelle,  
 Laquelle dans le vin avoit desia cruelle,

Mêlé le ius mortel du simple venimeux  
 Que fit naître iadis ce monstre si fameux  
 Corps de garde d'enfer, quand sous la main puissante  
 D'Alcide il vomissoit une écume fumante :  
 Les Princes la vont voir, & à la bonne foy  
 Boient tous de ce vin à la santé du Roy,  
 Ils pleurent, elle pleure, ainsi les congédie :  
 Qui eût peu se sauuer de cette perfidie ?  
 La mort ayant ravi ces Princes regrettez  
 Ils sont parmi les dueils sous la terre portez  
 En pompe funerale : apres la sepulture  
 La Reyne s'éioiuit, impudente elle assure  
 Qu'ils ont senti des Dieux la punissante main  
 Pour auoir conspiré contre leur Souuerain :  
 Les fait desenterrer, & contre la pratique  
 Des peuples moins courtois, cette Princesse inique  
 Va troubler leur repos, & tirez du tombeau  
 Leurs corps encore frais fait ieter dedans l'eau.

Mais le mot tout puissant de celui qui commande  
 Et sur terre, & sur l'eau, fit sortir une bande  
 De rats & de souris des cadauers flotans  
 Dans le lac de Goplo : rats qui soudain sautans  
 Sur l'areine s'en vont pour donner l'escalade  
 Au château du meurtrier : cette chaude brigade  
 Ayant donné l'alarme, on acourt aux portaux,

*Aux fenêtrés, aux tours repousser leurs assauts ;  
 Le Roy le commandant on opose les armes ,  
 Les flammes & les feux a ces brusques gendarmes,  
 Qui renfort sur renfort leur troupe grossissoient  
 Et comme en mer les flots l'un l'autre se poussioient :  
 Ces nouveaux regimens du grand Dieu des batailles  
 Franchissent les fosses, grimpent sur les murailles,  
 Si que dans peu de temps le château fut forcé ,  
 Les rats entrent dedans, & le Prince angoissé  
 Chargent de tous côtez, suivant ce detestable  
 Dedans son cabinet, dans son lit, a la table :  
 D'où se pensant sauuer, en quittant le château  
 Il se iete en secret dans vn leger bateau ,  
 Menant avecque luy ses enfans & sa femme ,  
 Ils partent comme vn trait, & cette troupe infame  
 Gagne en vn tournemain le plus haut d'une tour  
 Sur le milieu du lac qui flote tout au tour.  
 Ha ! meurtrier ou vas tu ? penses tu miserable  
 Echaper en fuyant la main épouuantable  
 De Dieu qui te poursuit : He ! poure Popiel  
 Monte, si tu le peux, hardiment dans le Ciel,  
 Ou dedans le plus creux des abyssmes te cache ;  
 Vole, & pour te sauuer ainsi qu'un oysseau tâche  
 D'arriner es quartiers ou l'aimable soleil  
 Les ombres de la nuit dissipe a son réueil :*

Vat'en ou sur le soir ses Coursiers il abbrenue,  
 Son œil cét œil perçant qui tout sonde & tout treuve  
 Te verra loin ou prez, & son œil te voyant,  
 Tu seras déchiré sous son bras foudroyant.

Cette armée des Rats que l'Eternel soudoye,  
 Reconnut promptement la fuite de sa proye,  
 Ils suiuent les fuyards, & dedans l'eau sautans  
 Tirent droit à la tour, horribles cris iettans,  
 Là grimpent sur les murs, entrent par les fenétres,  
 Ou furetant par tout ils rencontrent ces traitres  
 Que Dieu suit en son ire, & sur eux se ruans  
 Deuorent le mari, la femme, & les enfans.

Si le grand Dieu se montre en moyens admirable  
 Punissant les meurtriers comme iuge equitable,  
 Il ne paroît pas moins puissant à decouurir  
 Les meurtres plus cachez que l'homme veut couurir.  
 Or entre les moyens qu'il tient sous son empire  
 Celuy qui frape plus, celuy que plus i'admire,  
 C'est le sang decoulant des corps des-ja meurtris  
 A l'abord des meurtriers : Que si dans les escries  
 De maint fameux autheur estimé veritable  
 Ce sang ne rougissoit, ie le tiendrois pour fable,  
 Mais tant de gens de bien assurens l'auoir veu,  
 Ie ne douteray pas d'y ioindre mon aduœu.

Ie sçay bien que l'esprit de l'homme qui presume

*Au delà de sa force étale de sa plume  
 Mille rares discours, faisant voir en iceux  
 Les ressorts naturels mouuans ce rouge flus :  
 Comme si vous tirez d'une ardente fournaise  
 Tout le bois allumé, le charbon & la braise,  
 Le feu n'y brûlant plus, la fournaise pourtant  
 En la perte du feu ne perd pas à l'instant  
 Les effets d'iceluy, car cette force ignée  
 Dans les iaunes parois viuement enfournée,  
 Bien que les feux craquans ne flambent dans le four,  
 Y retient la chaleur encore plus d'un iour :  
 De même disent ils, lors que l'ame déloge,  
 Au mandement du Ciel de sa terrestre loge,  
 Si tôt que cét esprit a gagné le dehors,  
 La chaleur tout à fait n'abandonne le corps,  
 Ains plutôt d'iceluy la masse. morte viue  
 De ses rayons mourans quelques heures auie.  
 Doncques ce feu vital qui ce corps mort tient vis  
 Ne pouuant demeurer vn seul moment oisif,  
 ( Comme nôtre œil souuent le remarque & le note  
 Es chairs des animaux frais-tuez, qui tremblote)  
 Fait en ce cadauer massacré fraichement  
 Comme en dernier ressort vn dernier mouuement.  
 Ebranle les humeurs, & sur toutes la bile  
 Qui de son naturel est plus prompte & mobile*

Que ses autres trois sœurs ; la bile émeut le sang ,  
 Les esprits rapelèz accourans a leur rang  
 Font bouillonner ce sang, qui, rechauffè ruissele  
 Par le canal ouuert de la playe mortelle  
 Au grand étonnement de tous les assistans.  
 Je croy facilement que durant tout le tems  
 Que le corps ià priuè de la vie animale  
 Retient encore en soy quelque chaleur vitale,  
 Cette chaleur actiue a bien tant de pouuoir,  
 Se mouuant au dedans, que de nous faire voir  
 Ces ruisseaux rougissans, étant témoin fidelle  
 D'auoir veu plusieurs corps morts de mort naturelle,  
 Lesquels long temps apres l'heure de leur trépas  
 Par la bouche, le nez, & par les lieux plus bas  
 Ont rendu force sang ; ces choses sont pareilles  
 Que ie ne conte pas au nombre des merueilles ;  
 Mais pardon, beaux esprits, si ie ne puis ranger,  
 Moins credule ma voix a cet auis leger,  
 Qui soutient que les morts ont cette cognoissance,  
 De ne ieter le sang si ne n'est en presence  
 De leurs meurtriers cruels, guidez tant seulement  
 Par l'ordre naturel du susdit mouuement.

Vous dites, soutenant cette doctrine vaine,  
 Que le meurtri tombant sous la main inhumaine  
 Du meurtrier, c'est alors que, de vengeance épris,

Il fait tous ses efforts, bande tous ses esprits  
 Vers celuy qui le tuë; a ce moment que l'ame  
 Quite ce corps mourant la colere s'enflame,  
 Vers la playe au secours le sang bouillant acourt,  
 La troupe des esprits legerement y court;  
 Alors si le meurtrier vers le meurtri s'avance  
 Le corps comme animé ces traits rouges luy lance,  
 La colere bouillante, & les esprits mouuans  
 Ce sang comme ils faisoient dedans les corps viuans.

Ce beau raisonnement auroit quelque efficace  
 Au moment que le corps tombe mort sur la place,  
 Mais quelque temps apres son violent trépas  
 Ces mouuemens ireux ne s'y rencontrent pas:  
 Car ce corps, ains ce tronc enflé des eaux du lethe  
 Ces flames, ces élans ne pousse ni ne iete;  
 Moins pourroit il servir pour ceux-là qui tueZ,  
 Sans voir leur massacreur sont par terre ruez;  
 Et qui d'un coup de trait, ou d'une arquebusade,  
 Que le traître ennemi du fort d'une embuscade  
 Leur delâche, poltron, tombent soudainement  
 Sans auoir le loisir de plaindre seulement:  
 Moins encore pour ceux que la rage ennemie,  
 Sans cognoitre la main qui leur ôte la vie,  
 Fait mourir de poison: & ne faut pas douter  
 Que la rouge liqueur, que le mort peut ieten

Durant cette chaleur, ne sortit en l'absence  
Du meurtrier, aussi bien qu'il fait en sa présence.

Ces derniers mouuemens causans ce flux pour prin  
Ressemblent à ceux là que fait sur vn chemin,  
La queue d'un serpent qu'a n'aguere coupée  
Son ennemi iuré, du tranchant de l'épée;  
Ce petit bout de chair travaille fretillant,  
Or s'alonge en glissant, ores s'entortillant  
S'éleue a petits bonds, s'auance, se retire,  
Et la poudre empourprant sautele, tourne vire:  
Non pas que cette chair ait des ressentimens  
Pour conduire & guider ces diuers mouuemens;  
Nenni certes, non plus que la tête coupable  
Du criminel qui fait vne fin lamentable  
Sous la main du bourreau, tête qui bondissant  
Va de flots cramoisis l'échaffaut rougissant.

Difons donc que celui qui du plus haut des nues  
A voulu deceler par les prudentes Grues  
Les meurtriers d'Ibicus, lequel a découuert  
Par les fideles Chiens le massacre couuert  
De Pirrhe, de Sabin, d'Hesiodé, de Pole,  
Qui merueilleusement redonna la parole  
Iadis en la Carte à la tête d'un mort  
Pour nōmer son meurtrier: Ce Dieu puissant & fort  
A qui le sang d'Abel a demandé iustice,

Voulant faire venir le coupable au suplice,  
 Lors que l'homme ne pût l'homicide prouuer  
 Fait ce rouge témoin par miracle arriuer,  
 Non seulement au corps lequel fraichement tombe,  
 Mais souuent en celui qu'on tire de la tombe,  
 Pour brider les humains d'une forte terreur,  
 Leur faisant detester de ce crime l'horreur.

Car y peut il auoir une ame si brutale,  
 Vn homme si cruel, fût il vn Canibale,  
 Qui voyant vn corps mort sur terre renuersé,  
 Palle, defiguré, de plusieurs coups percé,  
 Son meurtrier s'apochant demander la vengeance  
 A Dieu, faisant couler le sang en sa presence :  
 Lequel se dépouillant de toute inimitié,  
 Ne soit saisi de crainte & touché de pitié ;  
 De pitié, car il void de l'homme la misere,  
 De crainte car il void de Dieu la main seueré,  
 Et que par cette crainte, & par cette pitié  
 Auecques le prochain ne viue en amitié.

Bon Dieu qui pour sauuer en l'homme ton image,  
 Que l'antique Serpent tenoit en esclauage,  
 Ne trouuant dans le monde aucun prix de valeur  
 Pour tirer ce captif des mains de ce voleur ;  
 As selon ton conseil en moyens magnifique,  
 Quand le temps est venu liuré ton fils unique

En la main des meurtriers ; Pere fay que nos mains  
 Ne se souillent iamais dans le sang des humains :  
 Arrête s'il te plait des cordeaux de ta grace  
 Nos piez courans au meurtre, & de nos cœurs efface  
 Tout desir sanguinaire, & toute impieté,  
 Pour y loger ta crainte avec la charité  
 Vray ciment des Chrétiens. Que si nôtre nature  
 Trop sensible ne pût supporter vne iniure,  
 Ains trouue la vengeance vn si friand morceau  
 Qu'elle porte souuent l'homicide couteau  
 Dans le sein ennemi : ne pouuant son offence  
 Remetre à l'Eternel duquel est la vengeance :  
 Ataquons le plus fort de tous nos ennemis  
 Le peché, qui nous a cauteleusement mis  
 En diuorce avec Dieu : massacrons ce vieil homme  
 Qui nous a tous vendus pour vn morceau de pomme,  
 Donnons luy dans le cœur du glaive de l'esprit  
 Qui batu, qui trempé dans l'eau du saint Escrit  
 A le trenchant plus fort, & la pointe plus franche  
 Qu'vn acier de damas qui de deux côtez trenché :  
 Afin qu'ayant poussé ce perfide au tombeau,  
 Nous soyons reuêtus de l'homme qui nouveau  
 Est crée selon Dieu, lequel tout saint & iuste,  
 Innocent a souffert pour racheter l'iniuste :  
 Nous ayant affranchis en mourant du ressort

De celuy qui tenoit l'empire de la mort ,  
Pour changer nôtre corps, & le rendre conforme  
Joint avecque son ame, à la diuine forme  
De son corps glorieux : pendant que les meurtriers  
Qui, contre cette loy, se sont pleus volontiers  
A répandre le sang des humains en ce monde ,  
Dedans l'étang ardent, lieu de la mort seconde  
Seront precipitez, pour être incessamment  
Massacrez par celuy qui du commencement  
Est le chef des meurtriers, ou leur horrible peine  
Commencera toujours; car la mort inhumaine  
N'osant outrepasser les loix du Souuerain ,  
Lancera sans pitié dans leur coupable sein  
Ses dards enuenimez, ses sagetes cruelles :  
Non pour faire mourir ces ames criminelles ,  
Ains pour les trauailler dans ce triste confin  
De ces cruels tourmens qui n'auront iamais fin.

Cc





## SEPTIE' ME COMMANDEMENT.

## TV NE PAILLARDERAS POINT.

**P**eu ple à qui i'ay donné mon amour & ma crainte,  
 Puis que ie t'ay choisi pour être la gent sainte :  
 Fay , durant tout le cours de ta vocation ,  
 Que ta vie réponde à ton élection :  
 Car comme ie suis saint , ie veux que mon Eglise  
 Conforme à son espoux , en sainteté reluisse  
 Parmi le monde impur , comme un astre qui luit ,  
 Et perce l'épaisseur du voile de la nuit :  
 Mon peuple éloigne donc de toy toute souilleure  
 Qui peut gâter le corps , & rendre l'ame impure :  
 Renonce à tous desirs sales & vicieux ,  
 Pour viure desormais comme bourgeois des Cicux :  
 Fay que la volupté ne t'amorce & seduise ,  
 Mais abstien toy , Iacob , sur tout de paillardise :  
 Ce vice me desplait voire insqu'à ce point ,  
 Qu'en te le defendant même ie ne venx point ,  
 Que tu souffres parmi tes enfans & tes filles  
 Paillarde , ni paillard , deshonneur des familles ,

Tu les feras mourir, comme l'incestueux  
 L'adultere effronté, & le voluptueux,  
 Lequel ose changer l'usage de nature  
 Pour assouvir à plein sa vilaine luxure :  
 Et ces hommes brutaux que la demangeaison  
 De leur concupiscence a priuez de raison.  
 Qui d'un feu monstrueux sentans les alumetes,  
 Ne font difficulté de s'acoupler aux bêtes.  
 Tu n'useras vers eux de grace ni pardon,  
 Vne cruelle mort soit leur iuste guerdon,  
 Afin que de leur sang la terre étant mouillée  
 Par ces actes vilains ne demeure souillée,  
 De peur que ce pechê que i'ay tant en horreur  
 Ne te face tomber en ma iuste fureur.

L'excepte toutesfois la vierge fiancée,  
 Laquelle sur les champs auroit été forcée  
 Par quelque malheureux : la pouréte a prié,  
 Elle a fait ses efforts, gemi, pleuré, crié,  
 Sans que d'aucun humain la dextre charitable  
 Ait sauvé son honneur ; pour ce fait l'amentable  
 Elle ne mourra pas : Le temeraire amant  
 Portera de ce mal tout seul le châtement.  
 Je ne compren non plus dans cette loy mortelle  
 Le libre Iouenceau, & la libre Pucelle,  
 Qui sous vn saint lien n'étans pas captiuez,

Sur les larcins d'amour auront été trouvez  
 Transgressans mon Edit, ce couple impudique  
 Ne mourra pas pourtant : le Iouvenceau lubrique  
 Dotera la fillette, & garant de l'honneur  
 Sera son cher mari, avec cette rigueur  
 Qu'ils ne rompent jamais ce sacré mariage  
 Que par la seule mort qui leur soy desengage.

Apres que l'Eternel de ses puissantes mains,  
 Eut formé du limon le pere des humains,  
 Il ne trouua pas bon que ce sien tributaire  
 Entre les animaux fut le seul solitaire :  
 Si que de même vent duquel il t'anima,  
 Cét ouvrier merueilleux de sonneil l'assomma  
 A cet homme assoupi de sa dextre Divine  
 Sans douleur, sans rasoïr il ouure la poitrine,  
 En tire vn os vouté, puis luy reioint la chair  
 Non par baine odorant, mais par le seul toucher :  
 De cet os à l'instant il en forme la femme  
 La meine à son Adam, qui réueillé s'enflame  
 D'un amour pur & net, & dans le saint enclas  
 Baise sa propre chair, & les os de ses os  
 Leur Createur qui fut l'auteur de ce mystere  
 Fut le seul assistant, le Prêtre, & de Notaire  
 De ce premier Hymen, les fit ses heritiers  
 Par ses pactes sacrez leur donna valoniters

Tout ce que sous le Ciel vole d'une aile forte,  
 Que cache l'Océan, & que la Terre porte,  
 Il mit tout entre mains de ce couple conioint  
 Sauf vn arbre Diuin, duquel il ne veut point  
 Qu'il goûte, curieux le fruit porte-science,  
 Qui du bien & du mal donne la cognoissance.  
 O priuilege grand! ô bien heureux état!  
 Si l'homme, à son malheur se rendant apostat,  
 Trop credule tombant es embûches mortelles  
 De la traitresse voix du Prince des cantelles,  
 N'eut porté par les yeux de conuoitise ardens  
 Ce fruit dedans ses mains, & de ses mains aux dens.

Ces deux amans placez dedans la riche plaine  
 Du paradis d'Eden, la bouche souueraine  
 Qui les auoit unis leur fit commandement,  
 Que par le doux plaisir d'un saint embrasement  
 Ils fissent foisonner leur semence feconde  
 Pour remplir de viuans tous les quartiers du monde.

Non qu'il faille écouter ces esprits éuentez,  
 Qui, de leur sens grossier & du vice emporteZ,  
 De ce commandement tirent la consequence  
 Que doncques l'Eternel donne icy la licence  
 A l'homme & à la femme étans d'amour épris  
 De se pouuoir mêler ez actes de Cypris,  
 Pour peupler l'vniuers avec indifference.

Ce blâphème impudent qui dépite & offence  
 La sainteté de Dieu se dément clairement  
 Par le texte sacré disant formellement,  
 Que Dieu fit pour Adā non plusieurs mais vne ayde,  
 Afin que possédant celle qui le possède  
 Joints par ce saint lien ils fussent vne chair :  
 Je sçay que ces esprits se plaisans à pecher,  
 Obiectent à cecy la pratique contraire  
 D' Abraham, de David & de maint autre pere,  
 Lesquels se dispensans de ce commandement,  
 Bien qu' amis du Seigneur viuoient publiquement  
 Non deux en vne chair suiuant les loix Diuines,  
 Car ils entretenoient femmes & concubines :  
 Or bien que nous deuions croire par charité  
 Que le sale appetit de la brutalité,  
 Comme vn brasier ardent n' alumoit dans leur ame  
 Le feu continuel d' vne impudique flame ;  
 Ains que le seul desir de laisser apres eux,  
 Grande posterité, qu' en ce temps les Hebreux  
 Tenoient à grand honneur, animant leurs courages,  
 Portoit à tel excez tous ces sains personnages :  
 Il est vray cependant que c' étoient des pechez  
 Dont ces hommes de Dieu se trouuoient entachez :  
 Car puis que l' Eternel, lequel est le plus sage  
 N' en fit que de deux vn au premier mariage,

Ces peres ne pouuoient qu'en rompant cette loy  
 En faire vn de plusieurs : ains ils faussoient leur foy,  
 Puis que ch'aque mari doit auoir vne femme,  
 Ch'aque femme vn mari, tout le reste est infame,  
 Le mariage étant vn saint acouplement  
 D'un homme & d'une femme, & le sacré ciment  
 Qui durant tout le cours de leur fâcheuse vie  
 Tient ferme le lien de cette compagnie.

Mais comme vne verrüe, ou vn rouge bouton  
 Paroissans sur la ioiüe, ou bien sur le menton  
 D'un visage accompli, n'ont si mauuaise grace  
 Qu'ils puissent effacer la beauté de la face ;  
 Ains ces fols amours qui de nos peres saints  
 Firent iadis brûler les honorables seins  
 Bien qu'ils ayent été dignes de quelque blâme,  
 N'ont peu noircir enfin la candeur de leur ame,  
 Ni memes empêcher que sortans d'icy bas  
 Dieu ne les ait receus au Ciel entre ses bras  
 Dans les felicitez de la haute contrée,  
 Dont la somme n'est pas au cœur de l'homme entr'ée.

Quand doncques l'Eternel fit au commencement  
 A nos premiers ayeuls ce saint commandement  
 De croitre & de peupler la Terre d'hommes vuide,  
 Il ne le faisoit pas pour leur lâcher la bride  
 Aux desirs effrenez, afin que librement

Ils se peussent mêler par un accouplement  
 D'agne & non limité comme les autres bêtes,  
 Plûtôt que se tenant dans les plaisirs honnêtes  
 D'un chaste mariage ordonné du Seigneur,  
 S'ils peuploient l'univers ce fut avec honneur.

Si nos corps par la foy sont bien si magnifiques  
 Unis à Iesus-Christ, qu'ils sont membres mystiques  
 De ce Chef glorieux; fidelles auez vous  
 Le courage si bas, l'esprit si peu ialoux  
 De cette qualité d'ou naist & s'origine  
 Vòtre souverain bien, que, pour vòtre ruine  
 Vous faciez de ce corps, par un plaisir vilain,  
 Les membres odieux d'une sale putain?  
 Reputeriez vous pas un homme miserable  
 Qui voudroit pour goûter un plaisir perissable  
 Embrasser un serpent, lequel pernicieux  
 Souffle vne prompte mort, & la lance des yeux.  
 Ha Chrétiens! que c'est bien vne fin plus tragique  
 Que de vous acoupler à la femme impudique:  
 Car la paillarda étant un membre de Sathan  
 Vous êtes ioints par elle au grand Leuiathan  
 Ce vieux serpent rusé, l'ancien homicide  
 Qui toûjours aux aguets de vòtre sang aide  
 Vous embrasse, malin, & cauteleux vous mord  
 Par des baisers sucez pour vous donner la mort,

Non cette seule mort laquelle inexorable,  
 Coupant de nos destins la trame peu durable,  
 Vient avec la douleur & tant d'autres recors  
 Separer icy bas nos ames de nos cors;  
 Mais bien de cette mort qui separe eternelle  
 De Dieu fidelle & saint, le pecheur infidelle  
 Et en le separant de son souverain bien  
 Le joint avec Sathan pour être touïours sien.

V'otre corps racheté par prix inestimable  
 Est de l'esprit de Dieu le temple venerable;  
 Oseriez vous Chrétiens, profaner ce beau lieu?  
 Ce Palais animé, l'ouvrage du grand Dieu,  
 Pour en faire, lascifs au gré de l'aduersaire,  
 Des legions d'enfer vn infame repaire:  
 Prostituant vos corps par impudicité  
 Vous en chasserez têt cét hôte contristé.  
 Ne iugeriez vous pas cét homme sans ceruelle,  
 Lequel, dans sa maison aussi riche que belle,  
 Ayant avecque luy pour hôtes ses amis  
 Gens de bien & d'honneur de tout vice ennemis,  
 Chasseroit, incité par son mauuais Genie,  
 De ces honnêtes gens la douce compaignie,  
 Pour y loger apres vn tas d'écornifleurs,  
 D'yurongnes, de gourmans, d'assasins, de voleurs,  
 Qui gaspillans son bien font par leur sale vie

De sa nete maison un étale d'Augie :  
 Que vous auez Chrétiens bien moins de iugement  
 Que ces hommes qui font ce triste changement ,  
 Lors que vous bannissez par les pechez infames  
 Cét inuisible ami qui repurge vos ames ,  
 Pour recénoir chez vous , de luxure brûlans ,  
 Vn essain infini de desirs turbulens ,  
 Lesquels étans logez insolens se mutinent ,  
 Et sur vous tous les iours quelque chose butinent .  
 Or comme nous voyons es funestes saisons ,  
 Ou Mars d'un bras sanglant fait ses rouges moissons  
 Dans un triste pays , que les guerres ciuiles  
 Massacrent plus d'humains , cendroient plus de villes  
 Que la guerre étrangere : Ainsi tous ces matins  
 Nourris dans vôtre sein, nez dans vos intestins ,  
 Vous ruinent plutôt alors qu'ils vous travaillent  
 Que les autres lesquels du dehors vous assaillent .  
 Car bien que tous pechez rendent les hommes ords ,  
 Le paillard en pechant contre son propre corps ,  
 Par les attouchemens de cette paillardise  
 Dessus ce corps lascif imprime & cauterise  
 Je ne sçay quelle tache, en laidour surpassant  
 Tous les autres deffauts qui le vont salissant .  
 L'homme qui, mesnager, veut atirer la bande  
 Des Pigeons a ses trous , encore qu'il dépende ,

Scachant que ces oyseaux aiment la neteté,  
 Tient sa suë en état d'un & d'autre côté,  
 La visite soigneux, l'avance, la repare,  
 La balie souvent, la blanchit & la pare,  
 Et pour les amorcer vers ce petit hôtel  
 Il y met, aduisé, du cumin & du sel :  
 Ainsi si vous auez cette louïable cure  
 D'avoir le Saint Esprit colombe nete & pure,  
 Netoyez avec soin sur vôtre chair vainqueurs,  
 De toute paillardise & vos corps & vos cœurs;  
 Et les ornez afin que prompt il y descende,  
 D'une chaste pudeur d'une amorce friande,  
 Alors cét hôte saint doucement incité  
 Par la souene odeur de vôtre pureté,  
 Habitant dans vos cœurs par sa grace Divine,  
 Vous fera vivre au monde ainsi qu'en la marine.  
 Les poissons qui toujours parmi le sel dissout,  
 Ne prennent d'iceluy la pointe ni le goût,  
 Pour (étans delivrez des souillures du monde)  
 Vous introduire au Ciel ou toute gloire abonde.  
 Que si, sales pourceaux, & vivans en la chair,  
 Ne pouvans plaire a Dieu vous venez a bouchev  
 L'entrée a cét Esprit : le Lion plein d'audace  
 Qui rode autour de vous, & qui toujours tracasse  
 Pour atraper quelqu'un se tenant à l'aguët,

Au vice ià logé portant le mot du guet ,  
 Entrera sans combat dans cette Citadelle  
 Qui traitresse a banni sa garde plus fidelle ,  
 Et dans ce fort vendu se trouvant le plus fort  
 Il vous fera mourir d'une eternelle mort.  
 Car des amours lascifs l'entrée est tres-facile  
 Mais de s'en retirer c'est chose difficile.

Les hommes enlancez dans les rets de Cypris ,  
 Semblent des oyselets a la pipée pris  
 Dans les gluaux trompeurs, plus ils batent des ailes,  
 Pour dégager leurs piez de ces prises mortelles  
 Ils se prennent plus fort : Ainsi l'homme poussé  
 Dans le borbier plaisant d'un amour insensé ,  
 (Amour qui plus puissant que la Circé des fables ,  
 Change ceux qu'il atrape en pourceaux detestables :)  
 Ayant en cét état quelque temps contesté  
 D'inutiles efforts contre la volupté ,  
 Il s'enfondre a la fin dedans cette cauerne ,  
 Dont l'issuë aboutit au centre de l'Auerne :  
 Si bien que ce paillard qui, par un repentir ,  
 De soy même pourroit hors du vice sortir ,  
 Pourroit aussi donner des pommes a Tantale ,  
 Remplir en un moment de l'onde Stigiale  
 Le defoncé tonneau des Danaïdes sœurs,  
 Mettre fin aux tourmens ; & changer en douceurs

Les poinçons deuorans, dont la fille cruelle  
 D'Echidne & de Typhon incessamment bourrelle.  
 Du celeste voleur le foye renaissant  
 Sur le mont de Caucase en neige blanchissant.

La fardée Venus d'une amorce attrayante  
 Seduit facilement nôtre chair imprudente,  
 Donnant en ses plaisirs passez en un moment  
 Et du miel & du fiel, non pas également:  
 L'homme y goûte le miel qu'il cherit & muguete,  
 Ainsi que Ionathan du bout de la baguete,  
 Mais il y boit le fiel a longs traits & souuent  
 Sous les mortels apas de ce miel deceuant:  
 La douceur du plaisir peu de temps l'accompaigne,  
 La douceur est toujours son amere compaigne,  
 Soit que Phæbus se cache, ou que de l'Orient  
 Il rameine vers nous son visage riant.  
 Et comme la poison laquelle est analée  
 Dans le sucre ou vin doux artistement mêlée,  
 D'une feinte douceur le palais abreuant,  
 Ne reste de donner la mort en la beuant:  
 Tout de même, mortels, la paillardise infame  
 Ne reste de tner vôtre corps avec l'ame,  
 Bien qu'elle vous entraîne aux eternels tormens  
 Par les charmes vilains des doux embrassemens.  
 Que si le mal est grand voire même incurable,

Lors que le patient le repute agreable,  
 Cét impudique amour ou vous vous enfoncez,  
 Est de tant plus mortel que vous le chérissiez;  
 En êtes vous blessé la playe vous contente,  
 Si malades au lit; la fieure en est plaisante;  
 Son venin est friand, ses suplices sont doux,  
 Vous mourez de plaisir, en mourant de ses coups:  
 Cependant ô malheur! sa douceur plus sucrée,  
 Ressemble iustement la pilule dorée,  
 Qui cache sous l'éclat de son or iaunissant  
 Et laloés amer & l' Absinthe cuisant:  
 Encore l' Aloés, & le fiel de l' Aluine,  
 Analez sous cet or seruent en medecine  
 Pour guerir plusieurs maux, mais ce venin caché  
 Dans les plaisirs charnels finement embusché,  
 Affoiblissant nos corps, amollit & détrempe  
 La pointe des esprits. & d'iceux il détrempe  
 L'amour de l' Eternel, & toutes les vertus,  
 Desquelles ils étoient dignement reuêtus,  
 Vertus filles du Ciel, & que le Ciel retire  
 Ne voulant les laisser sous vn si lâche empire.

Le plus dangereux choc, les plus rudes combas  
 Que les enfans de Dieu soustiennent icy bas,  
 Sont ceux là que Sathan a toute heure suscite  
 Contre leur chasteté: car nôtre chair maudite,

Laquelle, se flatant, ses delices cherit  
 Au fort de la mée abandonne l'Esprit ;  
 Si bien que rarement les humains ont la gloire  
 En cét âpre conflit d'emporter la victoire ,  
 Voila pourquoy, prudens, ils doiuent auiser  
 Tandis qu'ils sont debout a se bien maîtriser  
 Pour ne tomber , de peur qu'en leur mortelle cheute  
 Aux flèches du malin ils demeurent en bute.

Pour le premier auis, fidelle si tu veux  
 Repousser ses assauts, ses amorces, ses feux ,  
 Aussi tôt que tu sens qu'une fole pensée ,  
 Est dedans ton esprit legerement passée ,  
 Resiste vinement a ces commencemens,  
 Arrête tout à coup ces foibles mouuemens :  
 Car comme un petit feu qui ne feroit que naître,  
 N'étant rien qu'un charbon qui comence a se paître  
 Du combustible bois d'un poudreux soliveau ,  
 S'éteint facilement avecque fort peu d'eau :  
 Mais si l'on n'y acourt, ce charbon la s'enflame ,  
 Sacroit en un moment, iete feu, pousse flame ,  
 Saute rouge & bruyant de plancher en plancher ,  
 De maison en maison , & semble à toucher  
 De ses pointes le Pole : Il consume , il rauage  
 Les hommes, & les eaux qu'on opose a sa rage ,  
 Craquete, bruit, & luit, deuore audacieux

Vne ville sur Terre, & menace les Cieux :  
 Ainsi ce fol penser, cette mi-morte braise  
 Soulevant nôtre cœur sans grand peine s'apaise,  
 Y versant promptement des salutaires eaux  
 Que nous pouuons puiser dedans les saints ruisseaux  
 Mais si, le receuant, nôtre cœur favorise  
 Tant soit peu ce desir, l'ardente conuoitise  
 S'allume tout à coup : le feu gagne le haut,  
 Pousse victorieux, & dans son Siege assaut  
 Le noble Entendement, le trouble, & le détrône :  
 Si bien que la Raison qui souloit de son trône,  
 Obeissant à Dieu, guider & commander  
 Les desirs sensuels voire les gourmander,  
 Est, par ces sales feux, de Reyne faite esclau  
 De l'apetit charnel qui le maitrise & braue,  
 Et sans crainte de Dieu, ni de ses iugemens  
 Sacage l'homme entier par ses embrasemens.

Fidele en second lieu, pour ne tomber au vice  
 Que Dieu t'a défendu sur peine du supplice,  
 Il te faut éuiter d'un soin touiours égal  
 Toutes occasions aussi bien que le mal ;  
 Et durant tout le cours de ta penible lice  
 Marcher la bride en main comme en un precipice,  
 L'œil & l'oreille au guét, si que recognoissant  
 Ta nature fragile & le vice puissant,

Tu prendras, aduisé, la leçon des abeilles;  
 Ces voleurs polices, & prudens a merueilles;  
 Quitans leur petit fort pour aller picorer,  
 Sentant l'orage bruire & le vent murmurer,  
 Chargent leurs dos ailés de petites pierretes,  
 Se couurent des buissons, & de leurs aileretes  
 Rasent prèque la terre, & leur route suiuant,  
 Se retirent en ordre à la barbe du vent:  
 Ainsi tant que tu es dans la terrestre plaine;  
 Ou la mort t'est certaine, & son heure incertaine,  
 Si tu sens, comme hélas! ce n'est que trop souuent,  
 S'éleuer en ton cœur & l'orage & le vent  
 Des apetis charnels tendans a paillardise,  
 Contre les tourbillons de cette conuoitise  
 Gagne l'abry sacré des aduertissemens  
 De l'Esprit du Seigneur, & dans ces mouuemens  
 Si tu veux euitier ta prochaine ruine,  
 Embrasse Iesus-Christ cette pierre diuine;  
 Mais au lieu comme on dit, que les mouches à miel  
 Volent rez terre icy, guinde toy vers le Ciel,  
 Car ainsi qu'elles ont leur salut pres de Terre,  
 Le tien est dans le Ciel aupres de cette pierre,  
 Or parmi tant d'atraits & tant d'ocasions,  
 Qui peuuent émouuoir les chaudes passions  
 Des hommes les plus saints, ma Muse ore ne chante

Que les effets puissans, & l'amorce atrayante  
 Des gestes, des propos, & des habillemens,  
 Lesquels sont par l'abus des insensez amans  
 Rendus par accident, ne l'étans de nature,  
 Trois accorts maquignons de la sale luxure.

Helas ! que la parole est un fort instrument  
 Dans le traître palais d'un rusé garnement,  
 Qui, voulant suborner ou la fille ou la femme,  
 Debite proprement son impudique flame  
 Sous des paroles d'or : qui d'une triste voix  
 Represente ses feux plus ardens mille fois  
 Que les flames d'Aethna, & qui donne à sa Dame  
 Plus de foy que Thysbé n'en auoit de Pyrame,  
 S'oblige, promet tout, voire avecque serment,  
 Croyant que Iupiter se rie seulement  
 Des pariures amans : sa langue flateresse  
 Que ne dit elle pas en louant sa maitresse ?  
 C'est trop peu de la faire vne Heleine en beauté,  
 Penelope en vertu, Lucreesse en chasteté,  
 Il faut aller plus haut, & dans la plaine astrée  
 La metre en parallele avec la Citherée,  
 Et les deux que iadis avec elle guida  
 Le messager des Dieux, pour plaider sur Ida :  
 Mais le but principal de tout ce Dialogue  
 C'est celuy du Renard, lequel en l'apologue,

Ne pouvant aborder un Corbeau qui perché,  
 Dans les branches d'un arbre étoit quasi caché,  
 Et dans son sale bec tenoit un gras fromage;  
 Ami, dit le Renard, que tu as beau plumage!  
 Et si ton chant répond à ces pennages beaux,  
 Tu es sans contredit le Prince des oyseaux;  
 Le Corbeau glorieux facile & prompt à croire  
 Commence de chanter, mais dans ce chant de gloire  
 Le fromage luy tombe, & le Renard rusé  
 Le deuore, & se rit du Corbeau abusé.  
 Ainsi ces amoureux voyant les damoiselles  
 Perchées sagement sur les branches fidelles  
 De la pudicité, dans les léures l'honneur;  
 Flatant ses beaux objets leur chatouillent le cœur;  
 Qui doucement conquis par ce fardé langage  
 Leur fait lâcher le mot, & tomber ce cher gage:  
 Le Renardeau l'enleue, & publie éuenté,  
 Sa ruse se moquant de leur simplicité,  
 Dames gardez vous bien, le fort qui parle mente  
 Ne tient que peu de iours; euitez la tourmente,  
 Faites comme l'Aspic qui va, contre le chant  
 De l'enchanteur mortel son oreille bouchant.

Que si l'homme lascif deçoit par sa parole  
 Le sexe féminin, la femme qui caïole  
 N'a pas moins de discours, ni moins d'allechemens

Pour faire trébucher les credules amans,  
 La paillarda a toujours sa leure distillante  
 Des rayons de miel doux, sa bouche deceuante  
 Passe l'huile en douceur, mais les euenemens  
 Sont plus amers qu' Absinthe, & ses embrassemens  
 Mille fois plus aigus que la fine alumelle  
 Qui trenche a deux côtez, son alleure infidelle  
 Touche ià le sepulchre, & ses piez embuchez  
 Conduisent a la mort ceux qu'elle a débauchez.  
 Or comme en vn rayon, que franchement on tire,  
 Se trouuent alliez & le miel & la cire,  
 La paillarda a de même au visage affecté  
 La douceur du parler avecque la beauté:  
 Et comme du miel roux la saueur atrayante  
 Chatouille le palais, & la cire est brûlante;  
 Ainsi la Courtisane, en voulant l'aprocher,  
 Du feu de ses beautez embrase nôtre chair,  
 Et des enchantemens de sa parole douce  
 Charme ses amoureux, & leur raison détrouffe:  
 Sur ce point que la nuit, le crépe sur le front,  
 Pour le bien des humains leur labeur interrompt,  
 Elle vient au deuant, & la ruse en la bouche  
 De la troupe des fots vn ieune homme elle abouche:  
 Que ie me trouue lasse! helas combien de tems  
 S'est écoulé depuis que mes piez inconstans

Te cherchent mon mignon ! [ ce disant elle baise  
 Le simple iouvenceau qui se perd des-ja d'aïse ]  
 Ha que j'ay traouillé mes yeux d'amour ardens  
 Apres toy cher ami ! mon cœur entrons dedans,  
 La nuit ayant du iour la clarté dérobée,  
 J'ay parfumé mon lit des odeurs de Sabée,  
 Je l'ay couuert de pourpre, entourné d'un rideau  
 De satin brodé d'or, entre mon friandeau,  
 Allons nous enyurer d'amours, de mignardises:  
 Le ieune homme charmé par ces douces feintises  
 Suit cette débauchée ainsi comme le veau  
 Suit le boucher flateur qui d'un traitre couteau  
 L'égorge puis apres; & par cette fallace,  
 Courant a son malheur, innocent il s'enlace  
 Ainsi que l'oyselet qui donne dans les las  
 Qu'on luy auoit tendu sous de mortels apas:  
 Ieunes gens gardez vous de ces dangereux charmes,  
 Resistez vaillamment, metez la main aux armes,  
 Ainsi qu'Ulysse fit iadis en cas pareil,  
 Qui courageux vainquit la fille du soleil:  
 Mais comme l'Ithaqueois de sa dextre guerriere;  
 N'eût mis a la raison la puissante sorciere  
 Sans l'aide de Mercur, qui descendu des Cieux,  
 Luy donna le Moly ce simple precieux  
 Contre-charme assure: De même le fidelle;

Lequel par tant d'atraits la paillardarde enforcelle,  
 Ne pût desengager de ce combat l'honneur  
 Sans l'aide de l'esprit, qui du sein du Seigneur  
 Luy porte pour son bien le vray Moly de grace,  
 Qui de son cœur outré la conuoitise efface ;  
 Grace qui suffisante en nôtre infirmité  
 Accomplit la vertu de la Diuinité.

Ces discours à dessein, truchemens d'amourettes,  
 Dans le monde ne sont les seules alumettes  
 De la concupiscence, ains les propos infets  
 Lesquels d'un sale cœur sont les sales effets :  
 L'entretien des mortels, & leurs lâches paroles  
 Que sont ce de ce temps que publiques écholes  
 De l'impudicité ? le vieillard à chenu,  
 Qui dans l'âge deuroit être plus retenu,  
 Ores que sur son chef les moncelets de neige  
 Sont les auantcoureurs de l'hyuer qui l'asiege,  
 Non l'hyuer r'amenant vn printemps gracieux,  
 Mais celuy qui lui doit bien tôt couvrir les yeux  
 Des glacons de la mort ; quand le vice le quite  
 Vn desir impuissant de paillarder l'agite,  
 Et ne pouuant de fait offencer l'Eternel,  
 Par ses propos lascifs il se rend criminel.  
 Pour les ieunes paillards qui leur incontinence  
 Deuroient cacher discrets sous l'honneur du silence,

Leurs discours familiers sont signes evidens  
 De l'infame brasier qui les brûle au dedans :  
 Car contraires aux Chats qui cachent leurs ordures,  
 Ils découvrent à tous leurs vices & souillures,  
 Et publient, vilains, ce qui doit être teu,  
 Comme si paillarder étoit une vertu :  
 Le mal est bien si grand que la femme & la fille,  
 Qui deuroient parler moins dedans une famille,  
 Et qui deuroient tenir de leurs léures l'enceint  
 Comme un rouge filet en écarlate teint,  
 Noircissent folement cette belle clôture,  
 En lui donnant souvent la vilaine teinture  
 Des propos indecens, qui pleins de saleté,  
 Donnent quelque soupçon de leur pudicité.  
 Car comme nous portons nôtre main charitable  
 Ou la douleur nous poind pour être secourable,  
 Il aduient bien souvent aussi que nous portons  
 Nôtre langue aux subiets ou nous nous delectons,  
 Et libres en discours, prenons plaisir à dire  
 Ou le bien ou le mal que nôtre cœur desire.

Hélas ! loin que biē loin femmes, ieunes & vieux  
 Sommes nous en ceci de l'echole des Cicux,  
 Laquelle nous aprend, nous defend, nous exhorte  
 Que nul propos pourri de nôtre bouche sorte,  
 Mais des sages discours d'edification,

Voire que nous ayons tant de discretion  
 De ne nommer iamais paillardise, souillure,  
 Rien de fol ni vilain, ains que la bouche pure,  
 Faisant voir nôtre cœur, nôtre langue en tout lieu  
 Guidée saintement rende graces a Dieu.

Je mets au même rang de ces paroles dites  
 Celles que nous trouuons trop librement escrites,  
 Soit dedans les Autheurs de ces liures folés  
 Que l'amour a diétez, soit dedans les poulés  
 Que sa main a farcis du fruit de ses delices,  
 Y mêlant finement des puissantes épices  
 De la concupiscence, afin que nôtre chair  
 Chaude peche en brûlant, & brûle pour pecher.  
 Ma Muse en dit autant des chansons impudiques  
 Lesquelles font souuant que nos bouches lubriques  
 Seruent sans y penser de ioyeux instrumens,  
 Dont Sathan bat les nerfs, &, par ces batemens,  
 Méle insensiblement dans la voix qui resonne  
 Son venin qui nos cœurs par l'oreille empoisonne;  
 Et nous induit, pipez par la douceur des sons,  
 A commetre les maux que disent les chansons.  
 Je n'en excepte pas tant de lasciuies danses,  
 Tant de gestés vilains, de suspectes licences  
 Entre l'homme & la femme étalans au dehors  
 L'impureté du cœur es mouuemens du cors.

Or bien qu'en tout vn corps impudique se marquent  
 Ces mouuemens parlans; sur tout ils se remarquent  
 Dans les yeux eschauffez qui, lumineux & clairs,  
 Vont plus agilement que ne font les éclairs.

Et puis apres aux mains qui netes & gentiles  
 Sont du mal & du bien les maitresses habiles.

Plusieurs voyans es yeux si doucement ardens  
 Tant de diuersitez & dehors & dedans,  
 Etonnez de trouuer en ces petites Spheres  
 Tant de glandes, de nerfs, de veines & d'arteres;  
 Tant de muscles, d'humeurs, de tuniques, d'esprits  
 Dans ce petit enclos artistement compris;  
 Ravis en contemplant cette riche structure,  
 Auec quelque aparence ont creu que la nature  
 Etoit magicienne: & nous mieux gouuernez,  
 Reconnoissant les doits qui les ont faconnez,  
 Venans à contempler ces celestes lumieres  
 Brillantes entre-deux les iumelles paupieres,  
 Nous adorons les mains de l'Ouurier nompareil,  
 Qui metant sous le front ces portes du soleil,  
 A voulu faire voir dans ces merueilles rondes  
 Les secrets mouuemens des hommes petits mondes.  
 Et comme nous voyons le genereux Lion  
 En la queüe montrer toute sa passion:  
 Car ne remuant pas cette corde nerueuse,

L'homme peut approcher de la bête ioyeuse  
 Etant en son repos : mais alors qu'elle bat,  
 Contre un effroyable Ours s'animant au combat,  
 La terre, apres ses flancs, puis sa forte poitrine  
 Du cable foudroyant : cette bête mutine  
 Est au fort de sa rage : Ainsi lors que les yeux  
 Se montrent sur le front serains & gracieux,  
 Les hommes sont alors & calmes & paisibles ;  
 Mais s'ils sont furieux , égarez & terribles,  
 Enfléz, rouges de sang, le courroux, le dépit  
 Durant ses mouuemens sont maîtres de l'esprit :  
 Non, les épais rouleaux d'une grise fumée  
 Entre deux murs noircis quelque temps enfermée  
 Ayant gagné le haut, ne témoignent pas mieux  
 Le feu qui brûle bas , que les mobiles yeux  
 Representent au vray dans leur petit espace  
 Toutes les passions de l'homme sur sa face :  
 D'ou quelques vns ont creu que l'ame dans les yeux  
 A choisi de tout temps son siege glorieux :  
 Aussi sur le moment que l'esprit se retire ,  
 Que la Terre le chasse, & que le Ciel le tire ,  
 On void plutôt aux yeux , comme en un clair miroir  
 L'image de la mort , ils se voilent de noir ,  
 Ils pleurent bien souuent , leur pureté s'efface,  
 Leur feu s'éuanouit, leur mouuement, leur grace.

Ces deux globes diuins , ces miracles iumeaux  
 Vont nourrissant leur feu dans le cristal des eaux ;  
 Feu qui ne brûle pas, ains doucement éclaire ,  
 Ainsi comme du Ciel fait la lampe solaire ,  
 Laquelle sans brûler échauffe doucement  
 La Terre, & par le train d'un vite mouuement  
 Eclaire l'univers, en r'alumant sa flame  
 Dessous les moites eaux dans les bras de sa Dame.  
 Il est vray que ses yeux alors qu'ils sont legers,  
 Et d'un amour lascif les doctes messagers,  
 De leur regard subtil l'inuisible sagete  
 Le feu d'incontinence en la poitrine iete ,  
 Feu qui ne s'éteint pas és douceurs du plaisir,  
 Le plaisir au paillard augmente le desir ;  
 La vilaine luxure éteinte se ralume ,  
 L'usage la fait croître , & enfin la consume.

De ces Astres au front les flamboyantes eaux  
 Sont du corps des humains les guides & flambeaux ;  
 Que si les yeux sont purs simples & diaphanes,  
 Le corps est clair & net, que si ces beaux organes  
 Perdans leur pureté sont malins & sombreux,  
 Le corps est sans conduite & roule tenebreux ;  
 Lors les yeux sont les trous par ou la conuoitise  
 Les obiets du peché premierement courtise.  
 Helas ! qu'un mauuais œil est un membre odieux,

Le paillard débauché fait signe de ses yeux,  
 Si sa langue se tait son œil ne se peut taire,  
 Jamais las de pecher, il est plein d'adultere:  
 D'ou nôtre Redempteur par ses enseignemens,  
 Pour ramener nos yeux de ces égaremens  
 Aboutissans au mal, dit que s'il nous arrive  
 De ieter à dessein nôtre veüe lascive  
 Sur la femme d'autrui, d'icelle conuoiteux,  
 Nous auons ià commis l'adultere honteux:  
 Passons donc vn acord avecque nos prunelles  
 De ne se rendre plus au monde criminelles  
 Par leurs regards lascifs; ains que nous souuenant  
 Que si Dieu mit nos yeux au lieu plus eminent  
 Du corps, ce fut afin que leurs pointes modestes  
 Visent à tous momens vers les beautés celestes,  
 Leur obiet honorable; ou bien si quelque fois,  
 Se trouuans emportez par le fort contrepois  
 De la fragilité, vers la terre ils s'abaissent,  
 Qu'ils n'y soyent pas blessez, que persõne ils n'y blesset  
 De leurs rayons, poussans d'un & d'autre côté,  
 Les impudiques traits d'un amour effronté,  
 Et que le corps suiuant des yeux la gaillardise  
 Ne se souille, vilain, d'infame paillardise.

Celui qui soutenoit iadis que les humains  
 A cause qu'ils auoient les deux germanes mains

( Desquelles il vantoit l'artifice & l'adresse )  
 Sur tous les animaux excelloient en sagesse  
 Auoit quelque raison ; mais un autre a mieux dit,  
 Que l'homme a les deux mains parce que Dieu le fit  
 De tous les animaux seul raisonnable & sage :  
 De ces artistes mains admirable est l'usage ,  
 Car elles ont bâti , seruant à la raison ,  
 Le venerable Autel, le Palais , la Maison ,  
 Forgé les instrumens pour labourer la Terre ,  
 Fait briller les éclairs , fait gronder le tonnerre  
 Es canons foudroyans, d'un soin artificiel  
 Peint tous les Animaux , les Plantes, & le Ciel,  
 La Terre, l'Ocean : ces puissantes ouurières  
 Ont détourné le cours des plus fortes riuieres :  
 Les mains ont aussi fait ces logis si mouuans  
 Qui , par elles conduits, & poussés par les vens  
 Nous découurent legers, emportés par les ondes ,  
 Les miracles nouveaux de tant de nouveaux mondes :  
 Les mains de tous outils sont les commencemens  
 Sont elles qui ont fait tant & tant d'instrumens  
 Par lesquels elle enseigne, execute & enfante  
 Toute belle action, & la fin excellente  
 Des sciences, des arts : & que seruiroit-il  
 Au mathematicien d'auoir l'esprit gentil ,  
 Si, pour nous faire voir un petit Ciel en terre

Ou comme Archimede & les machines de guerre,  
 Ces deux maîtresses sœurs ne luy fournissoient pas  
 Les instrumens requis, les reigles, les compas,  
 Astrolabes, écrits, les portraits & les spherés?  
 Ces mains de nôtre esprit fidelles messageres,  
 Font sçavoir nos desirs, & cognoître nos sens  
 Sur vn peu de papier à nos amis absens:  
 Elles étoient parmi les nations antiques  
 D'inuiolable foy les hyeroglyphiques:  
 Nous les leuons au Ciel faisant les iuremens,  
 Nous saluons des mains, & leurs atouchemens  
 Pleignent tous nos accords: tant de saints personnages,  
 Ministres du Seigneur, imposans leurs mains sages  
 Publiant l'Euangile au nom de Iesus-Christ,  
 Guerissoient tous les maux, conseroient son Esprit.  
 Belles mains ie vous plains, car les hômes prophanes  
 Abusent, malheureux, de ces riches organes,  
 Mais sur tout les paillards par leurs débordemens  
 Salissent tous les iours ces diuins instrumens.

Le marbre le plus froid iete des étincelles,  
 Etant touché du fer: ainsi les Damoiselles  
 Pour chastes qu'elles soient, sentant la douce main  
 D'un amant qui se plait à manier leur sein,  
 Qui leur presse les doigts, & par trop de licence,  
 A la porter ailleurs, temeraire s'auance,

S'echauffent quelquefois ; & le feu qui sortant  
 De ce caillou frappé sautelle bluetant ,  
 Tombant sur un amas de salpêtre ou de soulfre  
 Ne l'enflame plutôt , que la femme qui souffre  
 Ces aproches sembrase & brûle folement  
 Par l'impudique feu de ce chatouillement ,  
 De sorte que souuent cette flame étant prise  
 A peine la raison la tempere & maîtrise .

A ces atouchemens sales & offensifs  
 Ma Muse avec raison ioint les baisers lascifs :  
 Je scay que les baisers avec toute franchise ,  
 Es quartiers d'Orient l'Orient de l'Eglise  
 Se pratiquoient iadis, mais c'étoient baisers saints  
 Tous pleins d'honnêteté, charitables, non feints  
 Pour s'entre-saluer, de ceux-ci sans offence  
 Le Chrétien peut vser avec toute licence :  
 Mais non pas de ceux-là qui des chaudes fureurs  
 D'un sale Cupidon sont les auantcoureurs ;  
 Lesquels partent du cœur d'un amant ou amante  
 Par le guichet flateur de la bouche fumante  
 De luxure, & qui ont cherchant la volupté  
 Sur les lèvres le sceau de l'impudicité.

Les corps bien composez honnêtement modestes,  
 Francs en leurs nouuemens, reseruez en leurs gestes,  
 Qui toûjours à regret, folâtroient rarement

La chasteté du cœur témoignent clairement.  
 Tu te peux bien vanter qu'une impudique flame  
 Ne fit jamais brûler de luxure ton ame,  
 Je ne t'en croiray pas si tes yeux & tes mains  
 Se souillent de regards & de gestes vilains :  
 Escoute Pericles faisant vne censure  
 A Sophocle, lequel ayant veu d'auanture  
 Vn ieune homme tres-beau, le loüoit par excez ;  
 Sophocle, luy dit-il, non ce n'est pas assez  
 D'auoir chastes les mains, puis que tes yeux lubriques  
 Ietent sur ce garçon leurs pointes impudiques.  
 Si la parole sale, & gestes indecens  
 Pour nous mouuoir au mal sont des ressorts puissans,  
 Les habits somptueux, & la riche parure  
 Ne nous portent pas moins au peché de luxure.  
 Quand l'Ange reuolté sous la peau d'un serpent  
 Finement embûché, de son sifflet pipant  
 Trompa la fole femme, & par la femme l'homme  
 Qui, tous deux déloyaux mangerent de la pomme,  
 Ce couple qui n'auoit encor les yeux ouuers  
 Que pour contempler Dieu l'autheur de l'vniuers  
 Au paradis d'Eden, & pour les paitre, sage  
 De toutes les beautez de leur riche heritage ;  
 Leurs yeux ouuerts au bien par vn change brutal  
 Se fermerent au bien, & s'ouurirent au mal,

Ayant

Ayant perdu, legers, cette docte ignorance  
 Qui cōme vn saint bandeau les couuroit d'innocence;  
 D'ou tout à coup méchans & voyans deuenus,  
 Cognoissans leur peché ils se cognoissent nus,  
 Vne étrange rougeur au visage leur monte,  
 N'osent se regarder ont honte de leur honte:  
 Si que, tailleurs nouveaux, s'étans mis a couuérè  
 Dans l'épaisseur du bois, prenans du figuier verd  
 Le fueillage picquant l'vn & l'autre besoigne,  
 Et se font pour couurir leur nouvelle vergongne,  
 Le deuant d'une grégue; alors que l'Eternel  
 Cite au leuer du iour son vassal criminel,  
 Qui conuaincu du fait sur la femme s'excuse,  
 La femme comparoit, & répondant accuse  
 Le serpent imposteur: mais, coupables tous trois,  
 Par l'effroyable vent de la Diuine voix,  
 Ils entendent, tremblans, dans ce lieu delectable  
 De leur calamité l'arrêt épouuentable:  
 Dieu chasse du iardin ces pauvres preuenus  
 Qui font couler les pleurs le long de leurs seins nus:  
 D'ou le pere d'amour qui ne pouuoit encore  
 Oublier son Adam lequel le deshonore  
 En méprisant ses loix, si grande est l'amitié  
 Qu'il porte a cet ingrat, est touché de pitié;  
 Et cette même main qui sans pair & seconde

Filtant de raretez en bâtissant le monde,  
 S'abassa iusques là que prenant des troupeaux  
 Qui païssoient en Eden quelques laineuses peaux,  
 Elle leur daigna faire, ô charité suprême !  
 Vne robe à chacun les vêtant elle même.

Voilà, voilà mortels les beaux commencemens  
 De vos riches habits, qui sont les monumens  
 Du crime par lequel Adam perdant la grace  
 Du Seigneur, se perdit avec toute sa race :  
 Helas ! que si i jamais les premiers des humains  
 N'eussent ouuert les yeux, la bouche ni les mains,  
 Pour les porter seduits, méprisant la deffence,  
 A ce fruit qui pendoit a l'arbre de science :  
 L'homme n'eût eu besoin de sage ni manteau,  
 Bien eût il été nud, mais il eût été beau :  
 Il eût eu la couleur vermeille & florissante,  
 Son halaine tres-douce, & facile, & puissante,  
 Le sentiment exquis, ses mouuemens entiers,  
 Ses membres vigoureux de nul mal heritiers,  
 Le pous en ordre & fort, sans cesser, sans s'atendre,  
 Son corps mieux temperé que celui d'Alexandre  
 Du musc, de l'ambre gris eût égalé l'odeur,  
 Il n'eût brûlé de chaud, ni tremblé de froideur,  
 Et sans être subiet a la rigueur du change,  
 Il eût été de Dieu le mignon comme un Ange :

Au lieu que les humains du tout effeminez  
 Ne paroissent depuis que lâchement ornez,  
 Témoignans par l'excez de leur delicatesse  
 La vanité d'un cœur détrempé de mollesse.  
 Mondains qui vous couvrez de satin, de velous  
 De panne & de clinquan, he ! que vous êtes fous,  
 Faisant de vos habits marques de forfaiture,  
 Des étendars d'orgueil, & des nids de luxure :  
 Vous frisez, vous liez, vous poudrez vos cheueux,  
 Vous servant de vos mains & de vos bras nerveux  
 Destinez au traual, pour déguiser la face  
 Détruisans, malheureux, sa naturelle grace :  
 Vous êtes parfumez pour sentir toûjours bon,  
 Et sans votre moustache à peine pourroit on  
 Vous cognoître, muguets, entre les Courtisanes,  
 Sous le lâche apareil des pareures prophanes.

Que le vice a bon cœur ! il s'avance toûjours,  
 L'impudicité croit, & les foles amours  
 S'efforcent de trouver quelque chose qui plaise,  
 Quelque plaisir nouveau pour perir plus a l'aise :  
 L'homme se contrefait & se change à present,  
 Il ne sçait plus parler si ce n'est en frisant,  
 Et forçant les ressorts de sa langue volage,  
 Il adoucit sa voix, & farde son langage,  
 Il ne chemine plus si ce n'est en traillant,

Il dandine, il se courbe, & marche en badinant :  
 D'une fantasque humeur ses habits il déchire  
 Avant que les porter, il se peine & martyre  
 Pour enerver son corps, & tâchant de souiller  
 Cette virilité qu'il ne pût dépouiller  
 Par dissolutions, il voudroit cét infame  
 Comme vn autre Scython être or homme or femme  
 Sybarites nouveaux fondus en volupté  
 Vous vous ramollissez dedans l'oysiveté,  
 Et en ne faisant rien aprenez a mal faire,  
 L'un est icy paillard, là l'autre est adultere,  
 L'autre commet inceste, & les autres au feu  
 De leur plus fole ardeur pour mieux dépiter Dieu,  
 Ne pouuant assouvir leur luxure brutale  
 S'acomplent, échauffez, le mâle avec le mâle.  
 Ma Muse & mon esprit vaincus par la grandeur  
 De ce mal n'ont pouuoir d'exprimer sa laideur.  
 Grand Dieu qui calcinas & Sodome & Gomorrhe,  
 Adma & Tseboim ou ton ail vid éclorre  
 Ce crime abominable, ou sont tes feux ardens,  
 Ton salpêtre, ton soulfhre & tes canons grondans ?  
 Tu vis iadis le mal, & tu le vois encores,  
 Tu le punis iadis, & tu le souffres ores,  
 Pere plein de douceur ils pechent tu atens  
 Les faisant auertir, mais iamais il n'est tems

De quitter ce peché qui, comme un vieux ulcere,  
Ne cede qu'au rasoir ou au rouge caustere.

Si l'homme eût été franc de soucis & travaux,  
Deliuré de douleurs, affranchi de tous maux,  
La femme sa compaigne en cette heureuse plaine  
Eût été constamment aussi belle que saine:  
Ses cheueux à fil d'or sur ses reins arriuanz,  
Non esclaves des fers, des chaines, des rubanz,  
Mais proprement rangez des mains de la nature,  
Eussent floté, frisez, sur sa riche charneure  
Au gré des Zephireaux: & son front eût été  
Serain comme le Ciel, modeste, un peu vouté,  
Large, tendu, poli, plus que la froide glace:  
Deux yeux à fleur de front, la gloire de la face,  
Bien fendus, bleus ou noirs, également brillans,  
Eussent été touiours doucement fretillans  
Sous les archets de poil, ressemblans en leur siege  
Deux brins de velours noir enchassez sur la neige:  
A l'une extremité de ces menus archets  
Les temples a l'égal comme deux trebuchets,  
Pleines eussent été ceintes de deux oreilles  
Fermes, netez a voir, petites & vermeilles:  
De l'autre extremité fut sorti le beau nez,  
Qui ni grand, ni petit, enfoncé, ni punais,  
Grossissant peu a peu son trait de bonne grace,

Eût parti , descendant , cette Angélique face ;  
 A l'entour de ce nez la iouë paroîtroit ,  
 Longuete releuée & qui touiours auroit  
 Cette belle couleur que nature compose  
 De la neige du lis du pourpre de la rose ;  
 Iouë qui ne montrant iamais rien d'emprunté,  
 Mignarde eût couronné sa naïue beauté  
 D'un petit creux gentil, d'une douce fossète  
 Des graces le seiour, & l'aimable logete :  
 Deux bords de satin blanc doubles de cramoisis  
 Eussent ouuert & clos le riche magasin  
 D'un rang double de dens, non creuses ni salies,  
 Comme un Nacre luisant égales & polies :  
 Sous ce guichet musqué le menton fosselu,  
 Court, arrondi, grasset & nullement velu,  
 Eût été le confin de ce diuin visage :  
 Son sein dont la blancheur auroit de l'auantage  
 Sur la blancheur du lait ou mois de May caillé,  
 Comme un marbre poli nouvellement taillé,  
 Eût été balancé de deux boules d'albâtre  
 Coupées d'un valon, ou l'amour pour s'ébatre  
 Choisiroit son parterre entre ces petits mons  
 Qui parfaitement blancs, durs, releuez & rons  
 Eussent touiours rongi leur pointe delicate  
 D'un bouton vermeillet plus fin que l'écarlate :

Tout le reste du corps en innocence nu  
 Doux & frais à toucher, potelé, bien charnu,  
 Sembleroit fait d'ivoire entrecoupé de veines,  
 Comme lignes d'azur, de bon sang toujours pleines,  
 Droit comme un ieune Pin, iusques aux piez petis  
 Plus beaux que ceux d'argent de l'ondeuse Thetis;  
 Et sans crainte des ans, des vens, du froid, ou hâle,  
 Elle eût été sans fin agreable à son mâle.

Au lieu que maintenant si le monde pipeur  
 Du mot tant seulement de laide luy fait peur,  
 Elle court au miroir, & voyant en sa face  
 Ce qu'elle ne voudroit au raport de la glace;  
 Elle brûle son poil, le frise & plie en rond,  
 L'entrelasse, le poudre, & fait bander son front;  
 Sous des bandeaux cirez, ses sourcis elle arrache,  
 Vermillonne sa ioüe, & curieuse tâche  
 De colorer sa bouche, & de blanchir ses dens;  
 Et pour ne sentir mal, elle iete dedans  
 L'odorant muscardin qu'elle mâche & remâche  
 Sous un masque trompeur qui l'artifice cache:  
 Elle plâtre sa gorge, & hausse ses tetins,  
 Et se croit faire belle avecque ses larcins;  
 Elle s'enchaîne d'or, & se couure de soye,  
 De riche brocatel, & se plaît qu'on la voye  
 Les trainer sur la bouë: elle va mariant

Le saphir bleu Celeste, aux perles d'Orient,  
 L'Opale au tein d'Iris au Diamant durable,  
 Et l'Ecarboucle ardent à l'Emeraude aimable,  
 Sur son col, sur son front, aux oreilles, aux mains,  
 Et voulant imiter les prodigues Romains,  
 Comme si tout cela valoit moins que du sable  
 En couvre ses patins, ou cette miserable  
 Metant ses piez aux fers, ne se scauroit tenir,  
 Si quelcun de sa main ne la vient soutenir,

Vn des fameux Autheurs qui dans leur écriture  
 Découurent les secrets de la sage nature,  
 Nous dit que le Pigeon est bien si glorieux  
 Que s'arrêtant en l'air, il arrête ses yeux  
 (Volant, suspendu, balancé de ses ailes)  
 Sur son pennage d'or ietant des étincelles  
 Aux rayons du soleil : comme il se va mirant  
 Et les riches émaux de sa plume admirant,  
 Le faucon fond dessus qui le tuë & l'emporte,  
 Ce qu'il ne pourroit pas, si de son aile forte  
 Le Pigeon auisé, sans sa gloire étaler,  
 Eût fendu, diligent, la campagne de l'air.  
 La femme au front leger, qui sole constitué  
 Tout son souverain bien a être bien vêtue,  
 Qui pour parer son corps avecque tant d'excez,  
 Se fait deuant son Dieu tous les iours le procez,  
Coupable

Coupable d'oublier les ornemens de l'ame  
 Pour courrir d'affiquets vne charoigne infame,  
 Ressemble à ce Pigeon : Car parée à ce point  
 Que la dépence & l'art vnis ne peuuent point  
 Encherir au dessus, là voilà sote & vaine,  
 Se mire en ses atours, & deuient si hautaine  
 De croire que les Dieux courtisent sa beauté ;  
 Elle se iuge digne en sa legereté,  
 De voguer sur les flots calmes de la marine  
 Dans vne même écaille avecque la Cyprine ;  
 Et l'orgueil luy banit, s'étant rendu vainqueur,  
 La honte du visage, & la crainte du cœur :  
 Comme elle n'a plus d'yeux qu'à contempler sa face,  
 Elle n'a plus d'esprit qu'à corrompre la grace  
 De tous ses mouuemens, morguer & piaffer :  
 Le Diabla la voyant ce faucon de l'enfer  
 Fond dessus cette proye, ou prudent il ménage  
 Ces beaux commencemens, & plus auant l'engage  
 Soufflant dans ce balon enflé de vanité,  
 Le detestable feu de l'impudicité.  
 Mais sur tous les moyens dont la femme volage  
 Se sert pour déguiser sa laideur & son âge,  
 Cét infernal oyseau s'embûche & tient couuert  
 Dans la pâte du fard, & dans le sein ouuert.  
 Muse tu vas piquer vne vielle apostume

Trop sensible d'abord : la puissante coutume  
 A des-jà prenalü : he ! quoy ne vois tu pas  
 Le danger eminent ? ma mignonne tu vas  
 Irriter les frélons qui dessus ton visage  
 Porteront , furieux, la pointe de leur rage :  
 Que si, novice encor, tu ne sçais le venin  
 Que couve dans son sein le sexe feminin  
 Se croyant offensé ; de peur de te méprendre  
 Interroge, m'amour, interroge la cendre  
 De l'innocent Orphée, & tu sçauras comment  
 Les femmes l'ont traité plus qu'inhumainement ;  
 Elle te contera que ces fieres Tygresses  
 Déchirerent son corps en mille & mille pieces  
 Aux forests de Rhodope, ou l'Hebre qui naissant  
 De ses flots argentins, rapide, va poussant  
 Le sable avecque l'or ; recent dedans son onde  
 Et sa lire & son chef qui charmoient tout le monde  
 De leurs accens pipeurs : Que si ce grand sonneur  
 La gloire de son siecle & de Thrace l'honneur ,  
 Qui, mariant sa voix aux accords de sa lyre,  
 Apaisa des damnez le plus rude martyre ,  
 Qui, pour son Eurydice aux plaintes de ses airs ,  
 Fit reuoquer l'arrêt du Prince des Enfers ;  
 Qui donna de l'amour en donnant des oreilles  
Aux arbres, aux rochers, dont les douces merueilles

Arrétoient pour l'ouir des riuieres le cours ;  
 Dépouilloient les Sangliers, les Lions & les Ours  
 De leur ferocité : que si tant d'harmonie  
 N'a peu faire cesser des femmes la manie,  
 Que sera ce de toy pauurete ? dont le son  
 Suit le sien d'aussi loin que le gelé Pinson  
 Suit avec son Zuit zuit les charmantes boutades,  
 Les pointes, les fredons, & les douces tirades  
 Qu'au plaisant renouveau, renouvelant sa voix,  
 Philomele dégoise à l'orée d'un bois.  
 Leur langue de serpent, & leur dextre felonne  
 Te vont metre a neant. Quoy tu trembles poltronne ?  
 Je voy ton front en eau, i'oy palpiter ton cœur ;  
 Courage ma Clion, banissons cette peur :  
 Si tu aproches moins de tes vers a la note  
 De ce Chantre diuin, qu'aux airs d'une linote  
 Le caquet d'une Pie, ha ! tu chantes les loix  
 Les foudres, les éclairs de celuy dont la voix  
 Commande, souuerain, à la paix à la guerre,  
 Fait mouuoir les ressorts du Ciel & de la Terre,  
 Fixe l'eau, calme l'air, fait tressuer les mons,  
 Sauteler les rochers, & trembler les Demons :  
 Te deffendroit il pas de la puissance vaine,  
 Et des lâches efforts de leur bras file-laine ?  
 Ouy : ne marchandons plus en publiant le bien

De décrier le mal, qui craint Dieu ne craint rien.

Pousse pour commencer cette pointe de foudre  
 Que lâche l'Eternel, & tu verras en poudre  
 Cét orgueil féminin aussi soudainement  
 Que le vent choléré dissipe en un moment  
 Les bouteilletes d'eau de couleur azurine,  
 Que du fondu savon une bouche enfantine  
 Par un frêle tuyau fait naître en s'ébatant,  
 Qui se font & defont tout en un même instant.  
 Pour autant que j'ay veu du haut de l'étendue  
 Les filles de Sion à la gorge étendue  
 Tournant de ça delà les yeux impudement,  
 Faire sonner leurs piez démarchant fierement:  
 Pour abaisser soudain leur face qui s'éleve,  
 Je peleray, dit Dieu, je peleray la grêue  
 Des filles de mon peuple, & feray voir à tous  
 Leur hôte & leur vergogne au feu de mon courroux:  
 J'ôteray leurs atours, l'ornement des sonnetes,  
 Papillotes, bouquets, iarretieres, chainetes,  
 Les boucles, les anneaux, & seront defaillans  
 Les pendans à l'oreille, & au front les brillans;  
 Je m'en vay déchirer les dentelles, les toiles,  
 Leurs coiffures de nuit, les crépes & les voiles,  
 Et tous tous le fatras dont ces foletes sont  
 Parées vainement du pié iusques au front:

Mon bras se couuera cette odorante cendre  
 Qui grise leurs cheueux, & ie feray descendre  
 Sur leur coupable chef au lieu de ces senteurs  
 Pourriture par tout, vermine & puanteurs :  
 Au lieu des cordons d'or, des rubans, des ceintures  
 Je chargeray leurs reins de poussiere, d'ordures,  
 De cordes & de sacs, & feray defaillir  
 Leur tein comme vn éclair, & leur face vieillir.

Aprochez maintenant mignardes Damoiselles  
 Qui, couuertes de fard, decouurez vos mammelles,  
 Pour voir si vous osez, à ce sanglant cartel  
 Desfiant vôtre orgueil, combatre l'immortel ;  
 Qui la fureur en main & la vengeance prête  
 Entre les tourbillons le vent & la tempête  
 Marche majestueux, ha ! plutôt preuenez  
 Ses iugemens prochains, & sages deuenez,  
 En pliant cette enseigne où le Diable s'arbore,  
 Et triomphant de vous l'Eternel deshonore.

Je sçay bien que plusieurs qui decouurent leur sein  
 N'ont en le decouvrant aucun mauuais dessein ;  
 Ains que tenant l'honneur a l'égal de leur vie  
 Elles n'eurent iamais cette damnable enuie  
 De l'exposer en vente ainsi qu'aujourdhuy font  
 Tant de fines putains, qui malheureuses ont  
 Inuenté ce moyen pour tendre la boutique,

Et le trafic honteux d'une banque impudique.  
 Si est-ce toutesfois, qu'ayant le cœur loyal,  
 Elles ne laissent pas de commettre du mal :  
 Car par la vanité leur humeur s'acommode  
 Tellement aux façons de la fantasque mode,  
 Que si l'esprit malin auoit tant de pouuoir  
 Sur ce sexe inconstant, que de nous faire voir  
 Vne femme arriuée à ce point de malice,  
 De porter découuert, comme le frontispice,  
 Ce lieu que la nature a sagement caché ;  
 De peur que ce puissant organe du peché  
 Ne serue d'étendart à la concupiscence :  
 Elles ne croiroient pas commettre grand offence  
 De le montrer aussi, tant le Diable rusé  
 Par mille nouveautez, a le monde abusé.

Si vôtre esprit lequel sans borne ni limite  
 Auecques tant d'ardeur, & de dépence imite  
 Ces étranges façons, étoit si curieux  
 De suiure & d'imiter les actes glorieux  
 Des femmes de iadis, dont les riches parures  
 N'étoient pas en dehors en perles & dorures,  
 En fard, au sein ouuert, mais en l'homme caché,  
 Qui, chassant de leur cœur l'amorce du peché,  
 Faisoit que leur esprit paisible & sans malice  
 Ne se corrompoit pas par l'astuce du vice,

*Ains viuoient saintement suiètes aux maris  
Comme elles vous seriez deuant Dieu de grand prix.*

*O que vous êtes loin de cette vie sainte !  
De grace dites moy mais dites le sans feinte ;  
Croyez vous que celuy qui vous vient acoster  
Pour vous entretenir, puisse sans conuoiter  
Deuiser avec vous voyant cette poitrine  
Blanche comme le lis entourné de l'épine ?  
Cela ne se peut pas s'il ne ferme les yeux  
A dessein pour ne voir cét obiet gracieux :  
Mais que dis-ie fermer ces douces sentinelles ?  
Car s'il auoit autant de veillantes prunelles  
Que la garde d'Ion, il ne voudroit iamais  
Leur donner, enchanté, ni sommeil, ni relais :  
D'ou voilà tout à coup la chaude conuoitise  
Qui donne dans les yeux, & par iceux atise  
Le feu dedans le cœur, le cœur brûle le cors ;  
C'est vn brasier ardent & dedans & dehors,  
Qui cause ce grand mal, qui produit cette offence  
Contre la Loy de Dieu sinon vôtre insolence ?  
Décourant ce beau sein doucement ondoyant  
Acét Auanturier, qui ne peut le voyant  
Etre maitre de soy, fut il vn Hippolite ,  
Vn bon Religieux, ou bien vn maigre hermite.  
Vous ne faillez pas moins quād avecque tāt d'art*

( Peché dessus peché ) vous vous couvrez de fard ;  
 Fard qui les gens de bien de si près scandalise,  
 Que le Sainct Augustin lumière de l'Eglise  
 Ne pouuant le souffrir iustement irrité,  
 S'ecrioit de son temps : O folle vanité !  
 D'entreprendre à changer en vne peinte image  
 D'incarnat & de blanc le naturel visage ;  
 Ce vice déguisé lequel se va cachant  
 Egale, ou peu s'en faut, l'adultere méchant ;  
 Car cestui-ci faussant les loix du mariage  
 A la pudicité seulement fait outrage,  
 Cestui-là plus puissant, comme un empoisonneur  
 Corrompt nôtre nature, & luy fait deshonneur.

Selon ce grand Docteur le fard abominable  
 Effaçant du grand Dieu la peinture agreable ;  
 Et voulant reformer l'œuure de l'Eternel,  
 Autant que l'adultere est presque criminel :  
 Car comme de l'Hymen le legitime usage,  
 Ou deux ne font qu'un corps est un diuin ouurage,  
 L'adultere au rebours semence de discors  
 Est l'œuure du malin separant ces deux cors ;  
 Ainsi de vôtre tein la naturelle grace  
 Est l'ouurage de Dieu qui tout autre surpasse,  
 Mais le tein à louage est vne autre couleur  
 Que détrempe Sathan ce peintre de malheur,

Et d'un traître pinceau, prenant son avantage,  
 Pousse ses traits hardis dessus vôtre visage :  
 Or ce vieux Imposteur qui toûjours déloyal  
 Sous un bien apparent nous procure du mal,  
 Qui ne tient iamais rien, bien que nous voulât nuire  
 Il promet beaucoup afin de nous séduire,  
 Compose ce beau fard, duquel vous vous parés ;  
 De funestes venins contre vous conjurés :  
 Venins qui sous l'éclat d'une belle peinture,  
 Malins vont détruisant peu à peu la nature ;  
 Depeuplent vôtre chef, lequel deualizé  
 Semble le chef d'un gueux nouvellement rasé ;  
 Vôtre front un guerét qui demande la pluye,  
 Et vos sourcis les bouts de soyes d'une Truye ;  
 Vos yeux bordés de rouge, & toûjours chassieux  
 Ressemblent tout à fait ceux d'un yurongne vieux ;  
 Le nés un alambic degoutant la roupie,  
 La voix celle d'un Cocq lequel a la pepie ;  
 Vôtre bouche ressemble à la bouche d'un mort ;  
 Vos dens des charbons noirs, d'entre lesquelles sort  
 Vne puante haleine, & la ioïie analée  
 Semble d'un singe vieux la mâchoire pelée ;  
 La peau de vôtre col lâchement étendu  
 Celle d'un boudin sec auprès du feu pendu,  
 Et sur le sein ridé vos mammelles noircies

*Le rude parchemin de deux vieilles vesties :*  
*Ils brûlent vôt're cœur , desseichent le cerueau ,*  
*Ulcèrent les poulmons , creuassent vôt're peau ,*  
*Vous priuent de repos , & de mille tortures*  
*Détachent iour & nuit vos debiles iointures ,*  
*Deuorent vôt're chair , font carier vos os ,*  
*Et vous liurent enfin à la noire Atropos ,*  
*Laquelle en vos beaux ans sans pitié fait descendre*  
*Vôt're ame chés Pluton , vôt're corps sous la cendre :*  
*Dieu iuste punissant tous vos crimes passés*  
*Par les mesmes moyens déquels vous l'offencés.*

*La femme qui se farde , & qui peinte se pare*  
*Auecques tant de soin , ma Muse l'acompare ,*  
*Aux temples de Memphis , lesquels de tous côtes*  
*Découuroient en dehors mille & mille beautés ,*  
*On y voyoit l'azur , l'or avec l'argent rire*  
*Sur le marbre Parin , le Iasse & le Phorphyre ;*  
*Mais de ces bâtimens les effroyables pans*  
*Se couuroient en dedans de rats & de serpens ,*  
*Elle accompare aussi la vertueuse femme*  
*Qui méprise le corps pour embelir son ame ,*  
*Aux tentes de Kedar , ou bien aux pauillons ;*  
*Du grand Fils de Dauid , qui par les tourbillons ,*  
*Les pluyes & les vents , les froideurs de la Lune*  
*Et l'ardeur du Soleil , auoient la face brune ,*

Mais le riche dedans receloit un tresor  
De velous, de satin, de pierrerie & d'or.

Ne pensés pas pourtant femmes, qui mal coiffées  
Me faites souuenir de ces antiques fées

Qui portéz sur les yeux vôtre poil mal peigné,  
En desordre, pouilleux, dans la graisse baigné

Qui fuyans le miroir, aués tohjours la face  
Couuerte de charbon, de poussiere & de crasse,

Le rabat de trauers, & la robe en haillon,  
Comme vn sac dechiré le sale cotillon,

Le bas sur les talons avec vn pié de boüe,

Non, non, ne croyéz pas que ma Muse vous louë  
En décrivant l'abus de cette vanité:

Vous me deplaisés trop en lautre extremité.

La pieté n'est pas d'une telle nature,  
D'interdire du corps l'honorable culture:

Elle veut voir nos corps de la terre tirés

Comme temples de Dieu modestement parés;

Mais sur tout voir la femme & la pucelle honnête;

Sans artifice aucun propre, gentille & nete

Selon sa qualité: le mal est en l'excès:

Fuyons doncques ce mal ma Clion, c'est asses;

Tu as presque franchi les bords de ta carriere;

Et n'as fait qu'effleurer cette riche matiere

De la mondanité repren tes errements,

Proposant le plus sain de tes auisemens,  
 C'est veiller en priant, & mediter où lire  
 La parole de Dieu; ce moyen peut suffire  
 Pour reigler les humains à viure chastement,  
 Etant avecques soin pratiqué saintement.

Par le mot de veiller sous cette vigilance  
 Je comprends le trauail, comme la temperance,  
 Car l'honnête labeur & la frugalité  
 Eloignent de nos cœurs toute lubricité:  
 Otés l'oysiueté, banissés les delices,  
 De ce beau Cupidon nourrices & complices,  
 Et vous verrés soudain cét Archer glorieux  
 Sans flèches & sans arc aussi bien que sans yeux:  
 Où bien si contre vous quelque trait il delâche  
 Son arc ià détendu, sa dextre dé-ia lâche  
 Les enfonceront moins que ceux là qu'à dessein  
 Il décocha iadis sur le pudique sein  
 De celle qui fuyant d'une iambe legere  
 Deuant un Immortel vers les eaux de son pere,  
 Eluda les efforts de ce Dieu forcené  
 Sous l'odorante peau du laurier premier-né.

Soûtrayés à Venus, en son ardeur plus forte  
 De Ceres & Bacchus la fauorable escorte;  
 Et vous sentirés tôt vôtre paillardie chair  
 Qui s'échauffe a l'engrais froide comme un rocher

Mépriser les plaisirs, desquels cette Cyprine  
 Chatouille à tous momens vôtre chaude poitrine :  
 Car les esprits bacifs qui portent ses tisons  
 S'écartent par le ieûne & par les oraisons.  
 Mais sur tout l'Oraison qui d'une ame deuote  
 S'éleue vers le Ciel, est le seur Antidote  
 Contre les charmes doux de ces petits Demons  
 Que le Diable soudoye, & que tant nous aimons.  
 Car si lors que de Dieu la cholere allumée  
 Reduira l'Vniuers en cendres & fumée,  
 Ainsi que son courroux vn ouurage aussi beau  
 Fit resoudre iadis en limon & en eau :  
 En ces iours de douleur ou nuits épouventables  
 Les humains ne voyans, & n'oyans miserables  
 Que funestes objets, que tristes hurlemens,  
 Que trompetes en l'air que briefs aiournemens :  
 Que le choc general de la dernière guerre  
 Metra la Terre au Ciel, & le Ciel dans la Terre ;  
 Dieu venant prononcer son arrêt solennel ;  
 Quiconque inuquera le nom de l'Eternel,  
 Heureux sera sauué des peines eternelles  
 Sur le mont de Sion vray repos des fideles :  
 Certes alors qu'ils sont aux mains avec la chair ;  
 Or dessus, or dessous & prêts a trébucher  
 Sans halaine & sans pous : si leur foy rapelée

Arrivant au secours au fort de la mêlée )  
 Le regret dedans l'ame , & les larmes aux yeux ;  
 Les genoux sur la terre , & les mains vers les Cieux ,  
 Ils recourent ardens , à la sainte priere  
 Aux yeux de l'Eternel agreable courriere :  
 He ! croiriez vous que Dieu, ce Dieu qui se plait tât  
 Aux soupirs & sanglots d'un pecheur repentant,  
 Qui prise beaucoup moins l'holocauste sanglante  
 De cent mille animaux, qu'une ame penitente,  
 Ne leur tende la main, les faisant triompher,  
 De leur traitresse chair, partisane d'enfer.  
 Ioignez à l'oraison, de la Sainte Escriture  
 La meditation, & frequente lecture,  
 Et vos esprits du feu d'amour Diuin épris,  
 Ne s'embraseront plus des flammes de Cypris.  
 Car comme au noir moment que l'éclat du tonnerre  
 Ebranle les enfers, les hommes & la terre,  
 Si du canon du Ciel le boulet allumé  
 Tombe sur les sommets d'un palais enflammé,  
 Il arrache a Vulcan mille riches victimes  
 En étouffant le feu qui deuoroit ces cimes.  
 Ainsi le feu sacré de l'amour du grand Dieu  
 Tombant dedans nos cœurs, s'il rencontre en ce lieu  
 Des brasiers de luxure, en éteignant leurs flammes  
 Il arrache a Sathan & nos corps & nos ames.

Or l'esprit du Seigneur dans ces saints monumens  
 Ne se contentant pas de tant d'enseignemens,  
 D'adresses, de conseils, & de leçons tres amples,  
 Nous y propose encor un bon nombre d'exemples,  
 Tant de ceux qui selon ce saint commandement  
 Tenant serue leur chair ont vécu chastement,  
 Que de ceux-là, lesquels contre cette ordonnance,  
 Ont pollué leurs corps avec toute licence,  
 Afin qu'en imitant les vertus des premiers,  
 Sages nous euitions les vices des derniers.

Toy qui dans le chemin d'une rude milice  
 Soutenant de ta chair la pointe & la malice,  
 Combatant pour dompter cét apetit charnel,  
 T'auances tous les iours vers le but supernel:  
 Ne prens tu pas plaisir de suivre ta victoire,  
 Quand tu lis de Ioseph la merueilleuse histoire?  
 Cét ami du Seigneur rencontre à chaque pas  
 De sa vocation mille puissans apas,  
 Que l'ennemi de Dieu luy fait eclorre & naitre  
 Suscitant cauteleux la femme de son maître,  
 Qui ne pouuant durer dans le feu qu'elle sent,  
 Folle du fol amour de cét adolescent,  
 Elle le suit de iour, voire cette foiete  
 Esclau de ses sens, honteusement valete  
 Apres ce sien valet: quand la muete nuit

Qui de sa douce main au repos nous conduit ,  
 Tend ses moites rideaux , le desir qui la mine  
 Luy fait trouuer au lit mainte poignante épine :  
 Et ne prenant plaisir qu'à cét objet pressant ,  
 Absente est toujours près de son Ioseph absent :  
 D'ou lasse des ennuis d'une longue souffrance ,  
 Foulant au piez l'honneur elle rompt le silence  
 Abordant ce garçon qui beau & qui bien pris  
 Eut donné comme Adon de l'amour a Cypris :  
 Cher ami, luy disoit cette impudique femme,  
 Si tu pouuois sçauoir le tourment que mon amé  
 Souffre de puis le iour que par prix acheté ,  
 Tu butinas mon cœur perdant ta liberté :  
 Ha ! ie ne te croy pas d'une humeur si sauuage ,  
 D'un esprit si cruel dementant ton visage ,  
 Que tu n'eusses pitié de celle qui se perd  
 Au feu de ton amour que i'ay tenu couuert  
 Tâchant de l'amortir , mais ses flammes cruelles  
 Ietent toujours croissant , tant & tant d'étincelles  
 Dans ce cœur desolé , que ie m'en voy mourir ,  
 Si tu ne me veux pas promptement secourir  
 Par la fraicheur des eaux de l'amourense grace  
 Seul remede à mon mal : ce disant elle embrasse  
 Le ieune homme étonné , plus que quād ses germaines  
 Le lancerent au puis de leurs traitresses mains :

Elle

Elle pour le tenter le prie le caresse,  
 Et de nouveaux attraits le mignarde, & le presse,  
 Le poind, le sollicite, & pour mieux l'abuser,  
 Se prend a ses habits tâchant de le baiser.

Comme es iours temperez que Flore la riante  
 Tend ses riches tapis, la bergere innocente  
 Qui s'égayé en vn pré les fleuretes coupant:  
 Si sous ce bel émail elle trouue vn serpent,  
 Et que sans y penser de sa dextre imprudente  
 Elle ait presque touché la vipere nuisante,  
 L'effroy la talonnant elle crie & s'enfuit,  
 Et ne sçachant encor si l'ennemi la suit,  
 Courant à tous momens tourne la face arriere,  
 Tant & tant elle craint cette bête meurtriere:  
 Ainsi le bon Ioseph qui, chaste ne veut pas  
 Abandonner son corps novice à ces combas,  
 S'excuse en reculant, & criant se dérobe  
 Des mains de cette femme, en luy quitant sa robe,  
 S'enfuit de la maison, & regarde en sortant  
 Si l'effrontée suit, tant cét homme constant  
 Craint de contaminer sa pudique ieunesse  
 Par les atouchemens de sa chaude maitresse,  
 Laquelle n'ayant plus le cœur d'amour épris,  
 Suiuant l'humeur du sexe ennemi du mépris,  
 Se icte a l'autre extreme, & la perte coniuere

De celuy qui luy fait cette sensible iniure,  
 Pour ce faire elle crie, & plaignante a recours  
 A ceux de la maison qu'elle apele au secours,  
 Retient le vêtement lequel cette rusée  
 Presente a Putiphar, comme Phœdre a Thesée  
 L'estoc qui, la pitié paternelle blessant,  
 Fit le pere meurtrier de son fils innocent.  
 Acourez, Monseigneur (sécrite cette louue)  
 Et voyez le piteux état ou ie me trouue,  
 Cegarçon acheté, ce forain, cét Hebreu  
 Que vous cherissez tant pour l'amour de son Dieu  
 Vòtre seul confident & vòtre secretaire,  
 Ingrat a bien osé se porter temeraire  
 A me prier d'amour, & de moy se moquant,  
 Seulete en cét assant tous les Dieux inuoquant,  
 A tâché d'enleuer par la force le gage  
 Que ie tiens le plus cher : or de ce lâche outrage  
 Ie me suis defendüe, & croyant l'arrêter  
 Ie me suis prinse a luy, mais il s'est fait quitter,  
 Me laissant effrayé, de l'entreprinse vaine  
 Contre ma chasteté, cette marque certaine.

Le courroux du mari viuement enflammé  
 Par ce fâcheux discours de larmes animé,  
 Il ne pense, picqué, qu'à prendre la vengeance ;  
 Mais pource que le feu, la roüe ou la potence

Suplices tres cruels, sont & courts & trop doux  
 Pour assouvir l'humeur de ce maitre ialoux,  
 Il condamne Ioseph à la rigueur extreme  
 D'une rude prison pire que la mort même,  
 Ou viuant longuement, & mourant tous les iours  
 Il finisse en tourment sa vie & ses amours.  
 Si tôt dit, si tôt fait, l'innocent on deuale  
 Dans le cachot honteux d'une fosse infernale,  
 De laquelle les murs en maint lieu creuassez  
 D'une mousse relante étoient tous tapissez,  
 Des esprits souterrains les cris épouuentables  
 Batoient à tous momens les voutes effroyables  
 De ce triste logis de tous côtez suant,  
 Paué de noire boue, & de limon puant,  
 Ou des vers, & des poux l'armée formillante,  
 Les rats & les serpens dont l'aproche épouuente  
 Viuoient en liberté, car le bel œil ardent,  
 Ame de l'vniuers, n'alloit iamais dardant  
 Ses rayons là dedans, ains vne nuit ombreuse  
 Rendoit incessamment la prison tenebreuse,  
 Ou Ioseph sous le pois des chaines & des fers,  
 Est aussi mal logé comme dans les enfers.

A ce point l'immortel qui souuerain dispose  
 De ce que le mortel delibere ou propose,  
 Tournant à contresens le sens & la raison

Du Preuôt coleré, fait que cette prison  
 Sert à son bien aimé d'une planche assurée  
 Pour passer aux grandeurs : sa personne honorée  
 Dispose de l'Egypte, & luy donne la loy,  
 Reconneu d'un chacun second apres le Roy ;  
 Car Dieu duquel iamais les bonteZ ne tarissent  
 Vers ceux qui ses Edits obseruent & cherissent,  
 Voulut recompenser, selon sa verité,  
 Ce seruiteur loyal de sa pudicité.

Paillards qui ne voulez du peché vous distraire,  
 Non plus que les Pourceaux ennemis de l'eau claire  
 Se leuer du borbier ; qui touiours enfoncez  
 Aux plaisirs de la chair, animaux ne pensez  
 Qu'à souler vos desirs, & durant cette rage  
 N'épargnez, malheureux, sexe ni parentage :  
 Alors que vous lisez dans ces diuins escrits,  
 ( Si vous fûtes iamais de ce bon soin épris )  
 D'Amnon incestueux la fin épouuentable,  
 Qui parmi les douceurs d'une friande table,  
 Eprouuant du grand Dieu la vengeresse main,  
 Par le commandement de son propre germain  
 Se trouue assassiné, & de sa bouche sate,  
 Assommé regorgea son ame déloyale  
 Mêlée avec le vin : quand dis-je vous voyez  
 Les iugemens du Ciel sur Amnon déployez,

Sentez vous pas des-jà qu'une mortelle glace,  
 Fletrissant vòtre cœur fait pallir vòtre face,  
 De crainte d'un pareil ou plus grand châtiment,  
 Coupables comme luy de ce commandement.

Dames dont la vertu se fait cognoître au monde  
 Ou le vice domine, & la malice abonde,  
 Et dont la chasteté sur la terre reluit  
 Comme dedans le Ciel un bel Astre la nuit,  
 Qui detestez les mœurs de ce siecle prophane  
 Ca ça venez ouyr le combat de Susane,  
 Qui d'un courage franc, dans la rigueur du sort,  
 Se resout de sauuer son honneur par sa mort.  
 Je ne veux pas icy vous depeindre la grace  
 De son aimable corps plus uni que la glace,  
 Qui plus blanc que le lis, que la rose vermeil  
 L'isoit en Babylon ainsi que le Soleil,  
 Lequel par les rayons de sa brillante face  
 Les feux grands & petits du firmament efface:  
 Ce n'est que vanité, car la beauté s'enfuit  
 Comme un soudain éclair qui mourant entreluit,  
 Comme le lis riant & la plaisante rose,  
 Par la commune loy de la metamorphose  
 Tombent se deffueillant, de même la beauté  
 Par la lime du temps ou defaut de santé:  
 Je veux plutôt chanter la beauté perdurable

De l'ame qui logeoit dans ce corps venerable ;  
 Sans laquelle le corps pour bien formé qu'il soit,  
 N'est que la fleur d'un iour qui la veue deçoit.

Helcie homme de bien qui scauoit que sa fille  
 Fréle comme du verre à toute heure perille,  
 Que le monde malin la peut facilement  
 Et corrompre & changer faute d'enseignement ;  
 Tout ainsi que le champ fertile de nature  
 Se perd avec le temps à faute de culture ;  
 Trauailant à meurir les mœurs de son enfant  
 L'exhorte à la vertu, le vice luy defend,  
 Voulant par ses aduis abreuuer de bonne heure  
 Ce vase encore neuf d'une bonne teinture  
 Qui iamais ne s'efface, & d'un soin paternel  
 L'endoctriner suivant la loy de l'Eternel.  
 Que ce bon pere estoit loin de l'humeur des peres  
 De ce siecle pourri, que de leurs filles cheres  
 Abandonnent le soin, commetant au hazard  
 Ces gages dangereux, ainsi qu'un fruit bâtard,  
 Pour amasser, ardens, la iaune & blanche boüe  
 De l'or & de l'argent ou leur ame s'emboüe,  
 Et les pouuoir placer quand viendra la saison  
 Dans le plaisant séjour d'une riche maison ;  
 Ou se trouuans parmi cette grande richesse,  
 Vuides de pieté, de vertu de sagesse.

Trahissans leurs maris, & polluans leurs corps  
 Elles consomment tôt ces fluides thresors,  
 Car ayant contracté par la lâche indulgence  
 De leurs peres mauuais une entiere licence,  
 Tout leur étude n'est que d'apprendre à danser,  
 De iouer à tout ieu, de rire, de gausser,  
 Animer vn souris, décocher vne œillade,  
 Recevoir vn poulet, écouter vne aubade,  
 Donner ou recevoir vn suspecte baiser,  
 Penser vn luth mignard, ou mignarder vn air,  
 Qui lascif bien souuent rend ces filles lasciuës,  
 Répondre doctement aux priantes missiues,  
 Et tant d'autres erreurs que Sathan leur apprend  
 En l'écholle d'amour, ou ses filles il prend.

Susanne n'étant pas de cét esprit conduite,  
 Se portoit autrement comme autrement instruite,  
 Et de ses geniteurs receuant la leçon  
 Soigneuse d'obeir viuoit d'autre façon:  
 Le matin aussi tôt que l'Aube iaune-blonde,  
 Son Cephale cherchant rend la couleur au monde,  
 Elle sort de son lit, s'habille promptement,  
 Se pare sans excez mais touiours proprement:  
 Puis, ayant fait à Dieu sa deuote priere  
 Va donner le bon iour au pere & à la mere,  
 Les honore, les craint, & touiours pres d'iceux

Charitable leur rend les biens qu'elle a receus.  
 Cette vierge sçauoit que l'oysiueté mole  
 Enseigne la malice en son impure eschole,  
 Que bonne mere au vice, & marâtre aux vertus  
 Elle a ses fils parez, les autres mal vêtus :  
 Que le saule sans fruit, le Plane au frais ombrage  
 Plantez sur le limon de quelque gras riuage  
 Ne s'y plaisent pas tant comme la volupté  
 Triomphe & s'ebaudit parmi l'oysiueté :  
 Voilà pourquoy iamais la pucelle gentile  
 Dans un morne repos ne languit inutile,  
 Elle sert ses parens, ou de ses doigts puceaux  
 Elle va maniant l'aiguille & les fuseaux :  
 Que s'il luy faut par fois faire quelque sortie,  
 On ne la void iamais qu'avec la modestie,  
 Modeste en ses habits, modeste en son aller,  
 Modeste en saluant, modeste en son parler,  
 Et se garde sur tout des foles compaignies  
 D'ou, le vice y regnant, les vertus sont bannies.  
 Ayant courtoisement son deuoir acquité,  
 Soit il deuoir d'honneur, soit il de charité  
 Elle reuoit soudain la maison paternelle,  
 Non pas pour y aller faire la sentinelle  
 Assise sur le sueil, arrêtant au passer  
 Un ieune faineant lequel s'aïlle placer

Prez d'elle, & qui perdant le temps sur cette porte  
 Mille paquets nouveaux de nouvelles luy porte,  
 Pour luy conter apres ce qu'elle peut sçauoir,  
 Qu'elle soit ainsi veüe, & qu'elle puisse voir.  
 Car Suzanne autrement sa ieunesse captiue,  
 Si tôt qu'à la maison de son pere elle arriue  
 Gaillarde elle reprend son trauail assidu,  
 Et voulant remplacer le temps qu'elle a perdu,  
 Hâte ses blanches mains, qui d'adresse subtile  
 Ioignent mignardement le plaisant à l'utile,  
 Et sur le caneuas mariant les couleurs,  
 Des nuances de laine y font naître les fleurs.  
 Ne pensez pas pourtant que la sage Pucelle  
 Dans son ourage exquis curieuse decele  
 Les furtiues amours du Dieu qui libertin,  
 De maitresse changeoit châque soir & matin,  
 Qui prophane abusant de son pouuoir supreme  
 Ce qu'il eût deu punir le commettoit luy même,  
 Lequel, pour satisfaire à sa lubricité,  
 Esclau de l'amour cacha sa majesté,  
 Et déguisa touiours ses frequens adulteres  
 Sous des corps empruntez, des ombres, des mysteres,  
 Si ce n'est vne fois que lié par serment,  
 (Moyen le quel souuent a trompé maint amant)  
 Il baisa rougissant d'vne flamme immortelle

Et baisant embrassa l'imprudente Semele :  
 Les changemens honteux de ce Dieu putassier  
 Etoient les ornemens du renommé mestier  
 De la fille d'Idmon, cette ouuriere superbe  
 Qui donna le cartel à la docte Minerue :  
 Ouuriere qui fit bien mais malheureusement  
 Ayant trop entrepris manque de iugement,  
 Et qui, pour reparer vn essay temeraire,  
 Fait tous les iours en l'air son amande honoraire.

Mais Suzanne qui lit toujours deuotement  
 Les celestes Escrets du premier testament,  
 N'ayant iamais appris ces charmantes ordures,  
 Dans les Ouales ceints de riantes bordures  
 Fait voir ce qu'elle a len. Le pere des croyans,  
 En vn âge caduque au dela de cent ans,  
 Icy sur Morija l'amour paternel blesse  
 Pour l'amour de son Dieu, car tout fidelle il dresse,  
 Pour y brûler son fils, l'autel & le bucher  
 Ou d'une main tremblante il semble l'atacher,  
 Et les larmes aux yeux, le regret dedans l'ame  
 A des-ià presque teint l'impitoyable lame  
 Au sang de son Isâc, quand l'Ange gracieux  
 Charitable portant les nouvelles des Cieux,  
 Luy crie c'est assez, & soudain luy presente,  
 Pour engresser l'autel l'holocauste innocente,

Attachée au buisson. Là le ieune David  
 Suit le couple voleur qui sa brebis ravit,  
 Et l'ayant atrapé de ses mains enfantines  
 Arrête, & fait mourir ces deux bêtes mutines.  
 Icy le même enfant trop chargé dépouillant  
 La Cuirasse luisante, & le Casque brillant,  
 Equipé de caillous, à la dextre vne fonde,  
 Sous la guide du Ciel ou sa victoire il fonde,  
 Ataque Goliath geant audacieux  
 Qui fait trembler la Terre en dépitant les Cieux,  
 Et du premier carreau l'ayant porté par terre,  
 Court le prend au colet, & de son Cimeterre  
 Coupe le pâle chef du Cyclope fumant  
 Qui blâpheme en mourât, & meurt en blâphemant.  
 Elie icy muni de la vertu Diuine  
 Semble partir les eaux avec sa manteline  
 Les passant à pié sec; prez de là, s'en allant  
 Avec son Elisée, Vn Carrosse brûlant,  
 Que pousse vn tourbillon par sentes incogneües,  
 Enleue l'homme saint vers les fuyantes nûes,  
 Le disciple étonné de ce rauissement,  
 L'ayant suivi des yeux le perd en vn moment,  
 Ou dans l'étonnement vous diriez qu'il s'écrie  
 A Dieu char d'Israël, & sa cheualerie.

Suzanne passe ainsi prez de deux fois dix ans

Ll ij.

Dans l'exercice saint de ces labours plaisans  
 Sans cognoistre l'amour, ou si l'amour l'enflame  
 C'est celuy de son Dieu duquel brûle son ame :  
 Et cependant plusieurs gens de condition,  
 Autant nobles d'esprit comme d'extraction,  
 Etant desia tirez par la puissante amorce  
 De cét obiet divin qui doucement les force  
 Voudroit bien la servir, mais n'osant l'aborder  
 Ils s'adressent au pere & la vont demander.

Helcie tout amour dans la nombreuse presse  
 De ces nobles Rivaux qui l'importune & presse,  
 Sans se tromper au choix entre les autres prend  
 L'acompli Ioachim, la fille qui depend  
 Du vouloir paternel, donne à ce personnage  
 Et son cœur & son corps : L'honneste mariage  
 Etant beaucoup meilleur fait en humilité,  
 Que le superbe état de la virginité.  
 Ils ne sont apelez à ce sacré mystere  
 Par la beauté du corps fleur d'une primevere,  
 Mais par les bonnes mœurs, prudence & ingement  
 Desquels ils sont ornez, d'ou cét assement  
 S'affermit à iamais: car ainsi qu'une chaîne  
 Tire des nœuds diuers des anneaux qu'on enchaîne  
 Sa force & sa beauté, de même une maison  
 Ne pourroit subsister que par la liaison,

Et l'assemblage heureux d'un hōme & d'une femme  
 Léquels n'étāt qu'un corps nō plus qu'une seule ame,  
 Font fleurir en tout temps la douce pieté,  
 Verdoyer la vertu, blanchir la chasteté :

Mais encor que sur eux le Ciel tout benin verse  
 Ses plus cheres faueurs souuent il les exerce,  
 Il tente leur courage, éprouue leur aloy,

Afin que les tentant, par l'essay de leur foy

Ils soient faits patiens, & que la patience

Engendre dans leurs cœurs vne ferme esperance

Qui iamais ne confonde, ayant pour fondement

Son amour qui n'a point ombre de changement.

Dieu doncques qui voulut éprouuer la constance

De cette sage Dame & sa perseuerance,

Alonge un peu la chaine à l'ennemi commun,

Qui touiours prêt au mal prend le temps oportun,

Et craignant de manquer déguise sa malice

Sous le voile honoré de la sainte iustice.

Deux Iuges presidoient en la grande Cité

Ou le peuple de Dieu pleuroit sa liberté,

Qui reunes en bonté: mais chenus dans le vice,

Pour opprimer le droit soutenoient l'iniustice,

Et sans être reprins, à la faueur du tems,

Ils vendoient leurs arrêts à beaux deniers contans,

Le Diable qui les tient, dedans leur ame impure

Fait glisser doucement vn esprit de luxure,  
 Qui colorant, subtil, leur mourante pâleur,  
 Et rauissant encor leur languide chaleur,  
 Trouue de quoy nourrir les amoureuses peines  
 Dans le reste du sang ià glacé dans leurs veines.

Comme si dans l'huiuer vn ieune arquebusier  
 Iete pour passetemps dans le rouge brasier  
 De la poudre à canon, le prompt nitre s'enflamme,  
 Tonne, tire soudain, iete fumée & flamme :  
 Mais s'il y reste aprez quelques grains épanchez  
 De ce salpêtre noir sous la cendre cachez,  
 Le nouice soldat qui ce plaisir aguete  
 Remuant le brasier avecques la bague  
 Excite la chaleur, fait le feu fretiller,  
 Et ces grains amortis par ordre petiller :  
 Ainsi ces Anciens de nom non de sagesse,  
 Durant l'âge effrené de leur chaude ieunesse,  
 Receuant à plaisir de l'infemale main  
 Dans le brasier ardent allumé dans leur sein  
 Le souphre touiours vif de la concupiscence,  
 Brûloient & paillardoient viuans en insolence :  
 Mais l'âge des-ja froid qui ne sçait que cracher,  
 Leur ayant émoussé les pointes de la chair,  
 Il y restoit encor sous ces vieilles écorces  
 Quelque feu demi-mort, quelques froides amorces

Que le Diable remüe, & fait étinceller ;  
 Si que ces vieux paillards commencent à brûler  
 De l'amour de Suzanne, & dedans la feintise  
 L'un a l'autre cachoient leur fole conuoitise.

Si vous me demandeZ pour quoy cét esprit fin  
 Pour plus facilement arriuer a sa fin,  
 Ne s'est voulu seruir d'un ieune personnage  
 Qui vigoureux de corps & plus beau de visage,  
 Ayant d'un poil folet le menton moucheté,  
 Le panache au Castor, & l'épée au côté ;  
 Ou bien qui sous l'éclat d'une riche sotane  
 Eût peut être donné de l'amour à Suzanne :  
 Je répons à cela que le Diable rusé,  
 Comme n'ignorant rien s'étoit bien aisé  
 Que cette Dame étant à l'amour inflexible  
 La vouloir débaucher c'étoit chose impossible ;  
 Ainsi qu'il valoit mieux à sa vie atenter  
 Par une calomnie afin de l'emporter :  
 Or ce dessein formé qui sans cesse le ronge,  
 Ne luy permetoit pas de metre le mensonge  
 Sur la langue sans frein d'un ieune homme éuenté  
 Qui n'eût pas été creu non pas même écouté :  
 Mais il a fait parler, pour leuer ces obstacles,  
 Ceux qui parmi les Iuifs estimeZ des Oracles,  
 En vertu de leur âge & de leur dignité

Etoient toujours censez dire la verité,  
 D'ou si Dieu n'eût veillé selon sa prouidence  
 La calomnie auoit supplanté l'innocence.

Le noble Ioachim au pres de sa maison  
 Auoit un riche enclos, ou en toute saison  
 Le Printemps couronné s'acouple avecques Flore  
 L'hyuer plus rigoureux iamais ne deshonore  
 La beauté de ce Parc, la Bise ni l'Autan  
 N'en osent aprocher, ains tout le long de l'an  
 De ses tiedes baisers le blandissant Zephire  
 Les Roses, les Oeillets, les Tulipes fait rire.  
 Dans ce lieu charme-ennuis les vieillards corruaux  
 Egalement blessez promènent leurs trauaux,  
 Se déroband souuent de la fâcheuse presse  
 Des plaideurs importuns pour y voir leur maîtresse,  
 Laquelle tous les iours, sans y penser du mal,  
 Satisfait au desir du couple déloyal:  
 Car étans arriuez en ce lieu de plaisance  
 Pour y paître leurs yeux, Suzanne qui ne pense  
 Qu'au deuoir de l'honneur, ne manque de venir,  
 Modeste s'aprochant pour les entretenir.

Mais cōme un hōme à ieun dont l'estomach auide  
 Est pour n'auoir de quoy de tout aliment uide  
 Ne se paît de discours, ains demande du pain  
 Pour pouuoir assouuir son implacable faim:

Ainsi

Ainsi ces Boucs à qui la pressante famine  
 Du plaisir conuoitè deuore la poitrine,  
 Ne pouuant, échauffez, demeurer satisfaits  
 De tous ces complimens, voudroient passer aux faits;  
 De sorte que tant plus que Suzanne defere  
 A ces peres malins, elle empire l'ulcere,  
 Et voulant honorer leurs cheueux des-ja blancs,  
 Elle enfonce le dard plus auant dans leurs flancs,  
 Si que blessez a mort ils cherchent leur Diétame  
 Dans les embrassemens de cette belle Dame,  
 Et n'atendent rien plus que la commodité  
 De pouuoir atenter sur sa pudicité.

Du côté d'Orient en ce lieu delectable  
 S'élève vn Cabinet à la veüe agreable,  
 Qui riche de nature, & plus riche par art;  
 Vne verte paroy montre de chèque part,  
 Faite des entrelas, chiffres & mariages  
 D'arbres tous differens propres à faire ombrages;  
 Vn ruisseau toüiours clair qui sort des rocs voisins  
 Par vn canal fermé de rosiers damassins,  
 Bordé de Lis neigeux, & peint de Violetes  
 Sur petits cailloux blancs roule ses ondeletes;  
 Et sans croître l'hüuer ni décroître l'Eté,  
 Apres auoir, errant, mille fois serpenté  
 Décharge, gasouillant, sa liquieur argentine.

Dedans ce Cabinet qui couvre vne Piscine,  
 Dont le paue luisant qui semble se mouvoir,  
 Est fait de Marbre blanc passémenté de noir,  
 Les murs sont de Crystal dans lesquels on se mire,  
 Les bords de Coral fin, la voute de Porphyre.

Dessous ce lieu secret, on fait ouïr sa voix  
 La fille à Pandion, Suzanne quelque fois  
 Plonge pour se lauer, cachée aux yeux du monde,  
 L'Albâtre de son corps dans l'Argent de cette onde:  
 Ce que sçachant tres-bien ces complices pcrucrs  
 Se trouuerent au guet sous les fueillages vers,  
 Et à moitié d'acquets, par vne même voye  
 S'acordent à courir sur cette riche proye.  
 L'Amour ingenieux detacha ces ribauts  
 Pour tenter cette Dame en vn iour des plus chauds,  
 Car le celeste Chien de sa fumante haleine  
 Faisoit fendre la Terre, & blueter l'ar eïne;  
 Suzanne qui se croit seule dans cèt enclos,  
 Les huis étans fermeZ, se glisse dans les flots:  
 Mais au premier signal de l'Amour qui les guide  
 Ces embucheZ paillardz courent à toute bride,  
 S'aprouchent, & pout mieux la belle Dame voir  
 S'acoudent, impudens, sur le bord du Lauoir.

A cèt abord fâcheux que faites vous Suzanne?  
 Helas! que n'auéz vous le pouuoir de Diane

En cette occasion afin de vous venger  
 De ces Ingés lascifs, & soudain les changer  
 En Boucs toujours puans, en des vites Satyres,  
 En des Faunes cornus, ou des animaux pires :  
 Comme elle fit iadis, d'étrange cruauté  
 Pour un petit sujet souillant sa Deité,  
 Alors qu'elle icta de sa dextre irritée  
 Vne merueilleuse eau sur le fils d'Aristée,  
 Eau qui mua son corps & son cœur genereux,  
 Et de Veneur hardi le fit un Cerf peureux;  
 Si que tout étonné fuyant il se lamente,  
 Et parlant sans parler à sa meute innocente,  
 Dessous ce faune poil ià mécoigneu des siens  
 Larmoyant aux abois est déchiré des Chiens.  
 C'est vous plutôt c'est vous pauvre Dame confuse,  
 A l'aspect des paillards comme d'une Meduse,  
 Qui restez immobile : à la fin la chaleur  
 Ravinant votre sang, vne rouge couleur,  
 Symbole de vertu, reteint votre visage,  
 Ainsi que le Soleil qui d'un obscur Nuage  
 Etant envelopé se découure à nos yeux  
 Beaucoup plus que deuant aimable & gracieux,  
 He! vous voudriez cacher ces mēbres blācs humides,  
 Suzanne c'est en vain, car les ondes perfides  
 A vos intentions, leur donnant plus d'éclat.

Font paroître leur teint plus net & delicat :  
 Les Nymphes de ce Parc & les Nayades bleues  
 Déplaisantes de voir ces beautez toutes nues  
 Aux yeux de ces vilains, apportent à faisseaux  
 L'Agne caste, la Palme, & les bouts de Roseaux,  
 Se ietant dedans l'Eau d'une ardeur nonpareille,  
 Pour courir de rameaux cette riche merueille.

Les vieillards échauffez ne pouuant plus celer  
 Leur infame dessein, commencent à parler,  
 Car l'amour & le temps leur entreprinse presse:  
 Ce n'est pas d'aujourd'huy belle & chere Maitresse  
 (Disent ces effrontez) que les traits de tes yeux,  
 Capables de blesser le Souuerain des Dieux,  
 Ont transpercé nos cœurs, lesquels sous ton Empire  
 Souffrent ainsi naurz & un aigre doux martire:  
 Celuy qui nous a peu sous tes loix affermir  
 Nous a conduits icy pour te pouoir seruir,  
 Vien donc, & rafraischi l'ardeur de nôtre bruisse,  
 Agrée nos desirs, approche toy mauuaise,  
 Personne ne se trouue en ce plaisant seiour  
 Que tes riches beautez avec nous & l'amour:  
 Que si nous refusant, tu n'y consens rebelle  
 Tu te perds, imprudente, a toy même cruelle,  
 Car nous alons soudain contre toy témoigner  
 Que faisant en ce lieu semblant de te baigner,

Trahissant *Ioachim* tu receus déloyale  
 Vn homme, qui sorti de ce prochain *Dedale*  
 Jouissoit à plaisir de tes embrassemens  
 Sous le toit verdoyant de ces enlassemens.

Comme le Cheual franc qu'un bon Ecuyer meine  
 Sans luy rien demander, doucement se promeine ;  
 Mais lors que le piqueur dans ses sensibles flancs  
 Empourpre les poinçons de ses éperons blancs,  
 Il part comme un éclair dans la poudreuse voye,  
 Souffle, rue, bondit, saute, choque & foudroye  
 Ce qu'il trouue en courant, à peine l'Ecuyer  
 Colé dans les arçons se sauue du danger :  
 Ainsi *Suzanne* étant d'un naturel docile,  
 A paru jusqu'icy modeste & fort tranquile,  
 Et les yeux toujours bas durant l'étonnement  
 Ou bien ne parle pas, ou parle doucement :  
 Mais si tôt qu'elle entend cette voix infernale  
 La voulant détacher de la foy coniugale  
 Quelle vent, quelle doit garder à son Seigneur,  
 Un gemissant soupir elle pousse du cœur,  
 Naurée jusqu'au sang par ce discours sensible,  
 La modestie à part, d'un courage indicible  
 Forcée s'écrie : Ha ! quest-ce que j'entem  
 De vôtre bouche infecte organes de *Sathan* ;  
 Ca, ie veux arracher cette langue impudente

Laquelle a bien osé tenter cette innocente,  
 Et de ces tendres mains à la faueur des Cieux  
 Peler vos poils grisons, pocher vos traitres yeux;  
 Je voy de tous côtez la mort qui me menace,  
 Mais ie ne crain pourtant vôtre frele menace,  
 Car auant que pecher aux yeux de l'Eternel,  
 Ce mien corps desolé, sans être criminel,  
 Perisse condamné par vôtre Arrêt inique,  
 Plûtôt qu'être souillé d'aucun acte impudique;  
 Sortez d'icy méchans : Les vieillards à l'alarme;  
 Alarmant le logis, ouurent les huis fermez.

Ainsi qu'au bruit d'un bruit sur vne large place  
 En vn iour de marché la sote populace  
 S'a troupe en vn moment, & là tous à la fois  
 Dans la presse presséz font retentir leur voix,  
 Et sans sçauoir pourquoy l'un contre l'autre étriue;  
 Si durant ce tabut vn Magistrat arrive  
 La Pourpre sur le dos, au front la Majesté,  
 Les Archers diligens d'un & d'autre côté,  
 Le silence se fait, & comme par merueille  
 Ils ont leur bouche close, & ouuerte l'oreille:  
 Suzanne aussi criant, & le couple vieillard  
 Repetant cette voix au paillard, au paillard,  
 Le voisinage acourt, l'armée domestique,  
 Tout s'atroupe à l'entour de la Dame pudique.

Et dans ce bruit confus l'un l'autre se pressant  
 Ils ne s'entendent pas, mais l'orage croissant,  
 Des Juges corrompus l'adorée presence  
 Calme ce tintamarre & fait faire silence.

Le tumulte apaisé, lors ces malicieux  
 Le regret sur le front, & les larmes aux yeux,  
 La malice dans l'ame, aux leures la feintise,  
 Declarent que Suzanne a commis paillardise :  
 Les tristes assistans retournent sur leurs pas  
 En croyant étonnez ce qu'ils ne croyent pas :  
 Mais sur tout Ioachim, à qui l'affaire touche  
 Comme un Astome Indois n'a ni langue ni bouche,  
 L'Amour, la Jalousie en un même moment  
 Equilibrant alors son branlant iugement :  
 Mais durant le combat sa raison balancée  
 Entre ces passions, tombe à la fin forcée  
 Deuers la jalousie, il a la crainte au cœur  
 Avecque le soupçon qui se rendant vainqueur,  
 Fait que ce bon mari libre creance donne  
 A tout ce que craignant dans son ame il soupçonne.

Le lendemain venu ces Juges malheureux,  
 Ne pouvant reposer tant ils sont desireux  
 D'étouffer l'innocence, & promptement détruire  
 Cette chaste beauté qu'ils n'auoient peu seduire,  
 Conuoquent l'assemblée ; avec commandement

De la faire venir pour subir iugement :  
 Ceux qui la vont chercher trouuent bien preparée  
 Parmi les siens plurans cette Dame éplorée,  
 Laquelle auant partir se ietant à genoux  
 Parle avecque respect à son chagrin espoux :  
 Mon mari ( si Suzanne à vous iadis si chere  
 Vous peut apeler sien en sa grande misere )  
 Je m'en vay de ce pas , la bute du malheur ,  
 Assouuir par ma mort l'enragée fureur  
 De deux Iuges lascifs : mais ni la mort prochaine,  
 Ni les caillous meurtriers dont la troupe inhumaine  
 Doit assommer ce corps , ni le regret cuisant  
 De me voir le iouet d'un peuple médisant  
 Déchirant mon honneur , ni la douleur amere  
 D'abandonner le soin du pere & de la mere  
 En leur âge chenu, & de mes doits pieux  
 Ne pouuoir à la fin clorre leurs tristes yeux,  
 De les voir prez de moy ou de tristesse ils meurent,  
 Ni le puissant obiet de nos enfans qui pleurent,  
 Et de leurs cris piteux aigrissant ma douleur  
 Font ruisseller mes yeux, & font saigner mon cœur;  
 Tous ces sanglans remords qu'à mon ame innocente  
 La rigueur de mon sort à toute heure presente,  
 Ne luy donnent , cruels , tant de mortels glaçons  
 Que font mon Ioachim, vos iniustes soupçons;

Auez

Avez vous remarqué iamaïs quelque trait lâche ?  
Avez vous veu paroître en ma vie vne tâche ?  
Avez vous veu mes yeux trop libres caresser  
Iamaïs autre que vous ? Si ce sale penser  
M'est iamaïs arriué, Grand Dieu de ton Tonnerre  
Puluerise ma tête, ou commande à la Terre  
Qu'elle entrouue son ventre, & tout presentement  
Viante elle m'enterre en son creux Monument :  
Non, non vous ne devez croire cette imposture  
Ioachim mon espoux, & ie vous en coniure  
Par le lien étroit du Mariage saint  
Qu'entre nous le discord n'auoit iamaïs enfreint,  
Par les baisers discrets qu'avez prins sur ma bouche,  
Par l'innocent plaisir de nôtre chaste couche,  
Par les cheneux grisons de ces miens geniteurs  
Dont nous auons été reuerens amateurs,  
Par ces enfans lesquels conçeus dans mes entrailles,  
Et sortis de vos reins sont nos viues medailles,  
Pour l'amour du Seigneur, & de la charité  
Témoignez mon mari que cette verité  
A calmé vôtre cœur, baisant cette innocente  
Pour la derniere fois : â ! me voila contente,  
Ie ne crains desormais la mort, ni ses douleurs,  
Les caillous sur ce corps mesembleront des fleurs,  
Par ce discours puissant que l'innocence anime

Suzanne se purgea de son pretendu crime,  
 Arrachant au mari par propos glorieux  
 Et le soupçon de l'ame, & les larmes des yeux,  
 Ce fait elle s'en va parmi la troupe chere  
 De ses petits enfans, du pere & de la mere,  
 Le visage aflagé couuert d'un crêpe noir :  
 Sus, disent les malins affamez de la voir  
 Pour saouler leur desir, qu'elle soit deuoilée  
 Vne sale putain ne doit être voilée :  
 Puis se tenant debout, ces Iuges inhumains,  
 Apres auoir posé leurs tremblotantes mains  
 Sur son chef innocent, d'un deceuant langage  
 Font vn ample recit de leur faux témoignage  
 A ce peuple assemblé, qui facile le croit,  
 Et la condamne à mort suiuant l'antique droit.  
 Suzanne apelle au Ciel vers Dieu qui touiours veille  
 Pour la garde des siens & iamais ne sommeille,  
 Mais qui se plaît pourtant, pour son bras signaler  
 Et la foy des élus en ce monde étaler,  
 De differer souuent leur chere deliurance  
 Iusques à ce moment que l'humaine prudence  
 N'a plus espoir aucun, afin que les humains  
 Se croyant deliurez par leurs debiles mains  
 N'encensent à leurs rets, ains que de leur victoire  
 Ils donnent humblement à Dieu toute la gloire.

*S'il deliura iadis son Peuple bien aimé,  
 Que l'ennemi suiuoit d'un cœur enuenimé,  
 Ce fut lors qu'il auoit à côté les montaignes,  
 En croupe Pharaon, & les moites campagnes  
 De la Mer au deuant, si que ce peuple Hebreu  
 Ne pouuoit esperer le secours que de Dieu.  
 S'il deliura Daniel ce fut alors qu'il cuide  
 Etre ià descendu dedans le ventre vuide  
 Des Lions affamez : Et si les trois enfans,  
 En la vertu du Ciel courageux triomphans  
 De Nabucadnetsar, & du Colosse Idole  
 Qu'il auoit fait dresser, c'est lors qu'on les immole  
 A l'impiteuse flamme allumée à l'égal  
 Des chaudes passions du Monarque brutal.  
 Si Mardochée sent sa dextre pitoyable,  
 C'est au triste moment qu'un Gibet effroyable  
 Est dressé pour le pendre : Et si l'Apôtre saint  
 Dans l'obscur prison de deux chaînes étraint,  
 Enuironné d'Archers, gardé pour le suplice,  
 De ce liberateur trouue la main propice,  
 Ce fut la nuit auant le iour tant désiré,  
 Que l'iniuste Tyran de son sang alteré,  
 Le deuoit en spectacle au peuple Iuis produire  
 Pour luy faire endurer quelque sanglant martyre.  
 Ainsi Suzanne au temps que d'un auguste port,*

Et d'un visage franc va recevoir la mort,  
 Lève les yeux vers Dieu, lequel à sa semonce  
 Dans son sacré Palais un mal-ingé prononce,  
 Et suscite soudain Daniel petit enfant,  
 Qui député du Ciel l'innocence defend,  
 Confond les faux témoins, & de ses Ingés Iuge,  
 Suivant la Loy de Dieu à la mort les adjuge,  
 Deliure cette Dame, & censure irrité  
 Des enfans d'Israël l'arrêt precipité.  
 Suzanne se trouvant d'aise toute ravie  
 Pour voir resusciter son honneur & sa vie,  
 Parmi le peuple épais avant bouger du lieu  
 Avecques Joachim rend graces à son Dieu.  
 Or bien que du secours elle se glorifie,  
 De sa fragilité, sage elle se desfie,  
 Et se resout de viure en tout enuement  
 Avecque plus de crainte, & plus d'aise.  
 Prends aussi ce conseil, ma chere Muse aise  
 Qu'au severe Censeur, tu n'ayes donné prise,  
 Car parmi les douceurs de ce rare suiet,  
 Tu te trouues en fin bien loin de ton proiet:  
 Fort semblable au Nageur qui le long du riuage  
 Durant l'ardeur du Ciel, pour se rafraischir nage,  
 Là charmé du plaisir de ce frais element,  
 Il file par le fil de l'Eau qui doucement,

Lors qu'il y pense moins l'éloigne de la rive,  
 Il s'avance toujours, & de la rive arrive  
 Au milieu du torrent, ou tard il aperçoit  
 Qu'il n'en sortira pas si tôt comme il pensoit.  
 Il est ainsi de toy qui pensois à l'entrée,  
 Ne faire que citer cette Histoire sacrée,  
 Mais l'obligeant suiet ton dessein decevant  
 Par le fil du discours t'a fait filer avant,  
 Si que pour éviter de faire banqueroute,  
 Il sera meshuy temps de reprendre ta route,  
 Et passant par les Champs des Ecrivains menteurs  
 Y cueillir en courant quelques pudiques fleurs.

Voyons cét Africain en la fleur de son âge,  
 Par assaut triomphant de la neuve Carthage  
 Triompher de soy même & de la volupté,  
 Ne voulant abuser d'une exquise beauté  
 Que le Soldat flateur à son General meine  
 Comme un rare butin: Ains ce preux Capitaine  
 Chaste dans la licence, & dans les armes doux  
 La Dame & la rançon r'envoie à son époux.

Chantons du Roy Cyrus la prudente vantée  
 Qui ne voulut jamais voir la belle Pantée  
 De peur de s'enlacer. Alexandre le Grand  
 Vne grande leçon aux Monarques apprend,  
 Car avec peu de gens au peril de sa vie,

Ayant eu le dessus de l' Armée ennemie  
 De Daire, qui apres maint genereux effort  
 En fuyant échapa la prison ou la mort :  
 Bien que la Reyne fut de beauté singuliere,  
 Il se priua, vainqueur, de voir sa prisonniere ;  
 Et sage se craignant que l' Amour charme-Dieux  
 Par l' oreille le print, repoussé par les yeux,  
 Il fit aux Courtisans vn expresse defence  
 De louer la Princesse étans en sa presence.

Penelope sçachant que c' est la chasteté  
 L' imprenable Rempart de la frele beauté,  
 Dans l' ouvrage infini qui luy seruit de voile,  
 Prudente elle arréta des filets de sa toile  
 Les efforts importuns de tant de poursuivans  
 Seulete & loin des siens l' espace de vingt ans,  
 Et dans l' espoir trompeur de ce doux artifice  
 Elle se conserua chaste pour son Vlisse,  
 Tandis que le mari par pays étrangers  
 Echapoit, aisé, mille & mille dangers.

Vertueuse Lucrese, & chaste Sophronie  
 He ! que vous sçauiez bien que l' honneur & la vie  
 Atachées d' vn nœud indissoluble & beau,  
 Doiuent à même temps arriuier au tombeau ;  
 Cette ci se sauua des ardeurs de Decie,  
 Lequel de son Amour auoit l' ame saisie.

Et d'un Glaiue poignant ouvrant son propre sein,  
 De ce Prince Amoureux éluda le dessein :  
 Cette là n'ayant peu se sauuer de la force  
 De l'infame Tarquin qui son corps chaste force ;  
 Ne voulant desormais suruiure à son honneur  
 A la face des siens se transperce le cœur.

En ces iours de douleur, ou l'Eglise innocente  
 Baignée dans son sang, soutenoit, militante,  
 Sous Diocletian la persecution

Derniere pour le temps, premiere en passion :  
 Vne Vierge Chrétienne apellée Euphrasie,  
 Dans le commun malheur découuerte & saisie,  
 Se trouue entre les mains d'un cruel Escrimeur,  
 Qui selon les élans de sa barbare humeur  
 La veut deshonorer : Cette Pucelle prie,  
 S'agenouille, gemit, soupire, pleure & crie,  
 Mais la Luxure étant iointe à la cruauté  
 Le Rustre fait le sourd pressant cette beauté ;  
 Laquelle se voyant à cét état reduite,  
 Qu'il luy faut succomber sous l'ardente poursuite  
 De ce Monstre acharné, qui demeure constant  
 En son sale dessein, se resout à l'instant  
 De tromper ce vilain, & méprisant sa vie  
 S'affranchir en mourant de toute vilainie :  
 Soldat, dit elle alors a cét homme brutal,

Tu ne serois si chaud à commettre le mal  
 Si tu me cognoissois ; Je suis vne Sorciere,  
 Et préque dès le temps que ie vis la lumiere  
 Aprise à prononcer les carmes enchanteurs,  
 Desquels les noirs Demons ont été les Autheurs,  
 Et aux nombres sorciers ioignant les caractères,  
 Puissante ie fais voir mille horribles mysteres ;  
 Je peux lors qu'il me plaît en barbotant ses vers  
 Faire changer de train à tout cét Vniuers,  
 I'obscurcis le Soleil, ie fay pallir la Lune,  
 I'arrête & fais bondir les ondes de Neptune,  
 Je chasse & ie suspens les nues dedans l'Air,  
 Quand ie me veux seruir des esprits de l'Enfer  
 Je les euoque tous sans qu'un seul de leur bande  
 Se puisse dispenser de ce que ie commande :  
 L'un deux me va guindant plus vite que le vent  
 D'icy bas insqu'au Ciel, & du Soir au Leuant :  
 L'autre me promenant de nuit aux Cemetieres (res:  
 Me fait parler aux morts, me fait fouiller leurs bie-  
 L'un me guide aux Maisons, ou mon ventre ie pais  
 Du sang delicieux des enfans nouveaux-nais,  
 Ayant auparauant marmoté ce fort charme  
 Qui les Hommes, les Chiens & les Nourrisses charme  
 D'un sommeil Lethean, & portant à la main  
 Vn flambeau qui puant est fait de suif humain,

L'autre

L'autre me conduisant à trauers les campagnes,  
 Les épaiſſes Foreſts, & les hautes Montaignes.  
 Sans me quitter iamais, durant l'obſcure nuit  
 De mille beaux ſecrets, curieuſe m'inſtruit,  
 Il me montre, Docteur, les vertus plus latentes  
 Des Bêtes, Mineraux, des Arbres & des Plantes;  
 Si que de ce qu'ils ont ou de mal ou de bien,  
 Me l'ayant decelé, ie n'en ignore rien :  
 Il m'a ſur tout aprins vn onguent admirable;  
 Qui par merueille rend le corps inuulnérable;  
 Si qu'ayant cét onguent le vaillant Cavalier  
 N'a que faire d'Armet, de Cuiraffe ou Bouclier;  
 Car du boulet ardent le choc impitoyable,  
 Le trait enuenimé, ni l'Epée effroyable,  
 Le Caillou meurtriſſant, la Lance ou le Couteau  
 Ne peuuent ſeulement égratigner la peau  
 Graſſe de cét onguent, qui comme vn dur Enclume  
 Fait reboucher le Fer, & la flamme conſume :  
 Ie deſire Soldat, ſi tu veux méconter,  
 Au prix de ce ſecret mon honneur racheter.  
 Le Barbare qui croit acquerir de la gloire  
 Les Armes à la main, eſt ſi facile à croire,  
 Qu'il éteint le braſier de ſa brutalité  
 Au deſir de ſçauoir cette ſubtilité,  
 Promet de bonne foy, voire interpellé iure

De n'atenter iamais, & de ne faire iniure  
 A sa pudicité, si la Vierge luy fait  
 Voir de ce rare onguent le merueilleux effet :  
 La Vierge libre alors à l'écart se retire,  
 Oint son col innocent de quelque grasse cire,  
 Puis ayant prié Dieu d'un visage riant  
 Aborde le Soldat ià tout impatient :  
 Peut être penses tu que ce ne soit que fainte  
 Tout ce que ie t'ay dit, & que la seule crainte  
 De perdre mon honneur ayt bien eu le pouuoir  
 De me faire mentir, mais pour te faire voir  
 Que ie ne donne pas des promesses friuoles,  
 L'effet qui s'ensuiura pleigera mes paroles ;  
 Aproche pour toucher les endroits de mon col  
 Que ie viens de munir de ce liniment mol,  
 Chamaille là dessus, Euphrasie t'asseure  
 Qu'il n'y paroistra point ni marque ni blessure,  
 Soldat sus il est temps, tire ton Coutelas  
 Roidissant à ce coup la force de ton bras  
 Pour voir de mon onguent la merueille indicible :  
 Lors le rude Escrimeur lâchant vn coup horrible  
 Coupe ce Chef diuin, & de ce seul effort  
 Deux fortes passions meurent en cette mort,  
 En luy finit l'espoir de forcer la Pucelle,  
 Et la peur de se voir deshonorée en elle.

Esprit ingénieux ! qui par subtilité  
 Se sert de l'ennemi de sa pudicité  
 Pour sauuer son honneur, & sa vie, ô cœur mâle !  
 Donne pour la rançon de sa fleur virginale,  
 Aristotime ayant vaincu les Eliens,  
 Regnant comme Tyran les tenoit aux liens  
 De la captiuité, & pour ses assurances  
 Il permettoit aux siens de viure en insolences,  
 Ne pouuant maintenir son tyrannique état  
 Sans ployer ses humeurs à l'humeur du Soldat :  
 Vn Capitaine en chef commandoit en Elide  
 Sous cét usurpateur, qui se lâchant la bride  
 Ne vouloit, insolent, limiter ses plaisirs  
 Que dans le vaste enclos de ses sales desirs,  
 Parmi ses passions il arriue qu'il aime  
 La fille d'un Bourgeois apellé Philodeme;  
 Superbe il ne va pas son humeur déguiser  
 Ni consumer le temps à l'aller courtiſer  
 Pour gaigner ses faueurs, ains comme les gendarmes  
 Vsent du droit sans droit que leur dōnent les armes,  
 Par vn de ses soldats soudain il fait sçauoir  
 A la belle Mica qu'il desire la voir.  
 Comme au triste sifflet d'un barbare Comite  
 Le Forçat attaché tremble & se precipite  
 Ramant à tour de bras, car du maistre inhumain

Il craint avec raison & la voix & la main :  
 Ainsi les geniteurs de cette fille chere  
 Ne cognoissant que trop la funeste cholere  
 De ce Chef dissolu, prétent consentement,  
 Tous effrayez de peur, à ce dur mandement.  
 Quoy ! repart promptement la Fille magnanime,  
 Et comment pouuez vous faire si peu d'estime  
 De ma virginité, que par faute de cœur  
 Vous la veuilliez donner en proye à ce voleur ?  
 O Dieux ! que ie me trouue en angoisse profonde,  
 Pere & mere poltrons qui m'avez mise au monde,  
 Les Animaux d'Amour de leurs petits naurez  
 Se font tuer pour eux, & vous dénaturez  
 Ores qu'il entreprend, non certes sur ma vie,  
 ( Je serois en repos s'il me l'auoit rauie )  
 Mais sur le gage cher de ma pudicité,  
 M'abandonnez au fort de mon aduersité :  
 Puis que lâche au besoin, vous n'avez le courage  
 D'arrêter ce méchant & parer a sa rage,  
 Mon pere donnez moy la mort de vôtre main,  
 Je tens mon tendre col, i'ouure mon chaste sein :  
 Si vous n'osez rougir vôtre dextre tremblante  
 Dans le sang innocent d'une Fille innocente,  
 Laissez moy, lâchez moy que d'un bras genereux  
 Ic tue en me tuant de ce Chef malheureux

L'impudique dessein. L'Amoureux Capitaine,  
 Qui d'un sale brasier a la poitrine pleine,  
 Ne peut impatient sa rage contenir,  
 Se sachant que Mica tarde tant à venir,  
 Marche vers son logis avec sa fiere escorte,  
 Et là sans marchander fait enfoncer la porte,  
 Personne ne s'opose, ils s'élançe dedans  
 Gronde, menasse, bruit, roule ses yeux ardents  
 Et d'Amour & de vin : la peur la Fille glace,  
 Elle court à sa mere, or au pere s'enlache,  
 Se cache entre leurs bras ainsi que le Poulet,  
 Qui par la basse-cour s'esgaye tendrelet,  
 A l'ombre du Milan se retire sous l'aile  
 De la mere laquelle alarmée l'apelle,  
 Se couure, se tapit, & se croit assez fort,  
 Dans le fort maternel pour euter la mort :  
 Là le Milan l'assaut, & en cette bataille,  
 La Poule defendant le Poulet qui piaille  
 Fait tout ce qu'elle peut, mais vainqueur à la fin  
 Cét affamé voleur enleue le poussin :  
 Ainsi le Chef malin dit à sa compagnie  
 Mes amis, il ne faut tant de ceremonie,  
 Menez la, sans en vain tant de temps consumer,  
 Je luy fais trop d'honneur quand ie la daigne aimer.  
 Mica ne répond rien, ains elle embrasse & serre.

Le genoux paternels les yeux fîchez en terre ;  
 Les soldats sans pitié mal-menant ce beau corps,  
 Tâchent de l'arracher pour le tirer dehors :  
 Le pere émeu de voir tirasser la pucelle,  
 Sentant son poure cœur s'en aller avec elle  
 Tire de son côté : Le barbare Lucius  
 Ià dépouillé d'Amour, deuenu furieux,  
 Fait Mica toute nue, & le corps de la Vierge  
 De ses cruelles mains déchire à coups de verge,  
 Si que comme vn Bourreau il fait fluer le sang  
 De son dos, de ses bras, de son estomach blanc ;  
 Cét innocent Aigneau endure en patience  
 L'horrible traitement, & pour toute deffence,  
 Méprisant les tormens, n'a soin que de couvrir,  
 Ce que l'honnêteté ne souffre decouvrir :  
 Mais le pere & la mere à qui les meurtrisseurs  
 De leur chere Mica sont autant de blesseurs,  
 Ne pouuant adoucir ce Chef audacieux  
 Coniurent les humains, & suplient les Dieux  
 Contre ce déloyal, qui redoublant sa rage  
 Aux prieres, aux pleurs, comme vn Tygre sauvage  
 Aux souëues odeurs, met l'épée à la main,  
 Et l'enfonce, enragé, dans le pudique sein  
 De la belle Mica, qui trébuche sanglante,  
 Comme vne tendre fleur en la saison ardente

*Tombe deffous le Fer, mourant entre les bras  
Du pere desolé ià proche du trépas.*

*Patience admirable ! ô Vierge genereuse !  
O constante Mica ! par ton malheur heureuse,  
Puis qu'épandant ton sang sur ta virginité  
Tu luy donnes le tein de l'immortalité.*

*Euphrasie & Mica condamnent tant de filles,  
Lesquelles en ce temps noircissent les familles ;  
Qui ne peuuent parmi leurs apétits cuisans  
Porter le pucelage au dela de quinze ans,  
Ains dans les bals, les ieux, les deuils, les delices,  
Echoles ou Sathan fait passer maitre aux vices,  
Le metent au hazard entre les Damoyseaux  
Qui n'ont autre souci que de se faire beaux,  
De musquer leur moustache, & farder leurs paroles,  
S'habiller à la mode : & de ces filles foles  
Triomphant à la fin, de leurs pources parens  
De tristesse & d'ennuis acablent les vieux ans.*

*O qu'un iour Spurina, pour leur faire la guerre,  
Deuant le Dieu du Ciel se leuera de Terre !  
Ce ieune adolescent, comme en honneteté,  
Les plus beaux de son temps sur passoit en beauté :  
D'où l'amour embûché pour deceuoir les femmes  
Empennoit tous ses traits, & auinoit ses flames  
Sur son visage aimé, si que desia les yeux*

De ce ieune garcon étans victorieux,  
 Il étoit conuoité de ce sexe volage :  
 Ce qu'ayant recogneu le sage personnage  
 Blesse, déchire, & point son visage amoureux,  
 Le rendant à dessein & difforme & affreux :  
 Chassons, dit Spurina, chassons cette infamie,  
 O face piperesse ! ha beauté l'ennemie  
 De ma pudicité ? tu ne seruiras plus  
 Ni de traits, ni d'atraits, d'amorces, ni de feux  
 A la concupiscence, ayant sur mon visage  
 De ma chaste pudeur le sanglant témoignage.

Fidelles qui craignez touiours de trébucher,  
 Qui pour vous dégager des apas de la chair,  
 Tâchez de tenir nets vos corps de Dieu les temples,  
 Pratiquans ces aduis, meditans ces exemples,  
 Apres que vous aurez longuement combatu,  
 Pour vous sauuer du vice & suivre la vertu ;  
 Si cela nonobstant vous sentez la piqueure  
 Des apetits plaisans que donne la Nature,  
 Allez au mariage, ou viuant sainctement  
 En la crainte de Dieu, vous pourrez chastement  
 Contenter vos desirs. C'est auis n'est pas nôtre,  
 C'est l'assuré conseil dutout Diuin Apôtre,  
 Preférant les douceurs d'un remede si saint  
 Ordonné du Seigneur, à cét état contraint,

Ou l'homme aime-plaisir est tous les iours en guerre  
 Avec sa brusque chair qui bien souvent l'aterre,  
 Chrétiens il ne dit pas qu'il faille recourir  
 Au mariage doux plutôt que de courir  
 Au vice defendu : Non, non il nous auise  
 Que plutôt que brûler au feu de conuoitise,  
 Il se faut marier : car il scauoit assez,  
 Que comme dans le fort du deuorant accez  
 D'une fieure brûlante il est comme impossible  
 De se passer de boire; ainsi le feu sensible  
 De ces sales desirs échauffant nôtre chair,  
 A peine se peut l'homme abstenir de pecher.

Comme ceux qui batuz du vent & de l'orage  
 Sur le dos de la Mer, menacez du naufrage,  
 Tâchent pour se sauuer des flots & de la mort  
 De gagner, auisez, l'emboucheure du port :  
 Ainsi l'homme ou la femme agitez dans la presse  
 De la bouillante chair de leur esprit maitresse  
 Doiuent entrer, pour être en ce danger recous,  
 Au port du mariage honorable entre tous.

Mais ô siecle malin ! Dieu, d'ou tout bien procede,  
 Etablit aux humains ce seur & seul remede  
 Contre la conuoitise, & les lâches humains  
 S'en seruent pour couvrir leurs actes plus vilains :  
 En cela semblent ils à l'Araigne pourrie,

Qui dans le sale creux de sa pance enaigrie  
 Conuertit en poison le meilleur aliment.  
 Combien d'hommes méchans faillent impunement,  
 Cachant, sans s'étonner des iugemens celestes,  
 Tant de brutalitez, d'adulteres, d'incestes  
 sous ce voile sacré : Bon Dieu ! que i'en cognoy  
 De ceux que s'ils pouuoient faire au monde la loy,  
 Etabliroient hardis pour établir leur crime,  
 Du renommé Platon la vilaine maxime,  
 Disant que le moyen d'unir les volontez,  
 Et de faire fleurir la concorde es Citez,  
 Ce seroit de briser les chaines importunes  
 De l'Hymen en rendant toutes femmes communes.

Que de femmes aussi viuent lasciuement,  
 Et leur vilaine amour déguisant finement,  
 Sous la commodité que ce voile leur donne,  
 Font porter aux maris d'Acteon la couronne;  
 Leur faisant auouer souuent pour heritiers  
 Ceux qu'elles ont conceu de l'ouurage d'un tiers :  
 Que si le Saint Edit n'en souffroit violence,  
 Il ne faudroit blâmer avec tant de licence  
 Ce iuste coup fourré, n'étant de l'équité  
 Que les maris viuans en impudicité,  
 Vueillent iniustement exiger de leurs femmes  
 La loyauté qu'ils ont ià banni de leurs ames,

Et ne scauent ils pas cette commune Loy  
Qu'il ne faut pas garder au faussaire la foy ?  
Il est vray que lisant dans l'Ecriture sainte  
Sous le vieux Testament, la femme être contrainte  
D'accepter le diuorce en quitant la maison  
Du mari qui souuent le donnoit sans raison,  
Et cherchoit, ennuyé des baisers de sa femme,  
Des nouvelles amours pour y paître la flame  
De sa concupiscence : Et quand ie voy l'Epoux  
Selon les passions de son esprit ialoux,  
Soit à droit soit à tort auoir cette puissance  
Que de faire venir sa femme en la presence  
Du Sacrificateur, luy faisant cholereux  
Subir vn examen si seur & rigoureux,  
Que l'oculte vertu d'vn ordonné breuuage,  
Ayant elle fausé les loix du mariage,  
Faisant enfler son ventre, & au même moment  
Coupant de l'Ischion le double ligament  
Faisoit tomber sa cuisse; Etrange Hydropisie !  
Tels étans les effets des eaux de ialousie,  
Ie ne puis nêtre pas étonné quand ie voy  
La femme assuietie à cette dure loy,  
Tandis que le mari sans craindre la censure,  
Suiuant ses apetits se veautroit en luxure,  
Sa femme n'ayant droit en vertu de l'hymen

De le faire passer par ce rude examen :  
 Et d'abord cét Edit me sembleroit iniuste ,  
 Si du Dieu souuerain la bouche toute iuste  
 Ne l'auoit prononcé, luy qui cognoissoit bien,  
 Que la femme qui n'a la chasteté n'a rien  
 Quand elle iroit au pair de Iunon en richesse,  
 De Venus en beauté, de Pallas en sagesse :  
 C'est la viue couleur de la pudicité  
 Qui rehausse icy bas les traits de sa beauté,  
 C'est son riche ornement, c'est la couronne & l'ame  
 De toutes les vertus qui decorent la femme.  
 D'ou Dieu recognoissant ce sexe vn peu leger,  
 Luy serrant le bouton, a voulu le ranger ,  
 Voire iusqu'à ce point qu'il fit vne ordonnance ,  
 Que deux hommes venans aux mains apres l'offence;  
 Si la femme, entendant du mal-mené le cri ,  
 Cholerée sortoit au secours du mari ,  
 Et qu'elle print d'abord de sa main impitense  
 Leur ennemi commun à la partie hontense ,  
 Encore que ce fût par hazard, sans dessein,  
 Que sans luy pardonner on coupât cette main :  
 Tant il plaît au Seigneur que la femme Chrétienne  
 Au dedans & dehors sa pureté maintienne  
 Craignant touiours le mal : Et les Diuins Esprits  
 Sous le voile plaisant des fabuleux escrits ,

Nous chantât que Venus du Dieu guerrier enceinte,  
 Adultere enfanta la Palleur & la Crainte,  
 Ont montré que l'effroy, l'horreur, le tremblement  
 Doiuent saisir la femme, alors que lâchement

Elle se prostitue, en premice des peines  
 Que prepare le Ciel pour punir ces Vilaines.

Non pas que pour cela les maris débauchez,  
 A leurs sales desirs salement atachez

Se cuident excuser, car la Loy Souueraine  
 Les auge aussi bien à l'Infernale peine

Qui ne finit iamais, si par amandement  
 Ils ne vont au deuant de ce grand Jugement.

Oyez de l'Eternel la parole pointüe  
 Qui domptant les méchans les charpente & les tüe:

Quand ie les ay saoulez de viande & de pain,  
 Chacun deux a gueté la femme du prochain,

Comme Cheuaux repeus hennissans apres elle,  
 Le matin à l'aguet, la nuit en sentinelle

Pour commetre adultere, & quoy doncques mon bras  
 Seroit-il racourci pour ne les punir pas?

Mon ame ne prendroit elle pas la vengeance  
 De cette Nation qui prophane m'offense?

Scachez que l'adultere, ou paillard vicieux  
 N'auront iamais entrée au royaume des Cieux.

Si ce funeste arrêt, dont la bouche Diuine

Fulmine les paillards lesquels il abomine,  
 N'aterre v<sup>o</sup>tre cœur pour luy faire sentir  
 Ses pechez, le formant à vn vray repentir : (nêtes  
 Pourceaux qui vous veautreZ aux bourbiers desh<sup>o</sup>n-  
 Ca ça que ie vous meine à l'échole des Bêtes  
 Pour y prendre leçon. Paillards qui libertins  
 Picorez tous les jours quelques nouveaux butins,  
 Et qui voleZ suivant les banieres infames  
 De Cupidon, l'honneur des filles & des femmes ;  
 Corrupteurs de vos corps, de vos biens dépendiers,  
 Qui faites impudens, gloire d'être Garciers :  
 Prenez du Cerf leger vne belle censure,  
 Car étant comme vous, enragé de luxure,  
 Et haut en venaison, alors qu'il est en rut  
 Il ne fait que courir, que rére, & si ne peut  
 Amortir de son feu les chaudes étincelles  
 Sans auoir parié dix ou douze femelles .  
 Mais apres les ardeurs ce Cerf si dissolu,  
 Comme se souuenant de s'être ainsi pollu,  
 Témoignant son regret, triste s'excommunie  
 Vergoigneux de soy même : & de sa vilainie  
 Ne pouuant supporter la mauuaise senteur  
 Qui d'un Bouc échauffé passe la puanteur,  
 Il se creuse vne fosse, & la dresse son gite,  
 Se retire, se cache, & cette bête vite

N'ose de quelques jours leuer son front ramené  
 Tant il a peur de voir, tant il craint d'être veu,  
 Ieûne, & pleure couuert de poussiere & de sable  
 Jusqu'à ce que le Ciel sans cesse favorable  
 A tous les penitens, commande de nouveau  
 Aux magazins de l'air de répandre leur eau ;  
 Lors il se de senterre, & transporté de ioye,  
 Sous cette douce pluye il se laue & netoye,  
 Secoue son ordure, & dressant ses marreins,  
 Il s'en va viander aux gaignages prochains.  
 Tout de même paillards, qui sans frein & sans bride  
 Courez de lit en lit ou l'apetit vous guide,  
 Imitéz cette bête, & puis que mal-faisant  
 Vous avez offensé le Ciel jusqu'à present,  
 A la fin, à la fin qu'une bonne pensée  
 Vous face detester cette vie passée,  
 Quittez ce lâche train, & par un saint regret  
 Retirez vous à part en quelque lieu secret :  
 Là ieûnez, là pleurez, sous le sac & la cendre  
 Inuoquant l'Eternel, lequel fera descendre  
 Selon le riche cours de ses compassions  
 Ses graces, ses faueurs, ses benedictions  
 Sur vôtre ame dolente, & lauant ses ordures  
 Vous fera désormais nouvelles creatures  
 Pour être ses enfans. Adultere vilain

Affamé de goûter les plaisirs du prochain ;  
 Qui non content des tiens, pour monter sur sa couche  
 Te glisses finement quand le Soleil se couche,  
 Qui te contrefaisant, marches en larronneau  
 Le manteau sur le nez, trouvant le pain & l'eau  
 Qu'on dérobe meilleurs, & malheureux estimes  
 Tous les plaisirs plus doux s'ils sont illegitimes.

Le Chameau au long poil, lors que l'Amour le poid  
 Se trouue bien souuent de telle rage époid,  
 Que comme furieux s'il le peut il se mêle  
 Auecque toute bête, ou le mâle ou femelle :  
 Ce que recognoissant ce difforme animal,  
 Fuyant l'ocasion de commetre le mal,  
 Au dangereux moment de sa plus chaude rage,  
 Se retire à l'écart en quelque lieu sauvage  
 Loin des obiets lesquels le rendoient forcené,  
 Et dans la solitude il se tient confiné,  
 On n'ayant avec luy que sa chere femelle  
 Il passe ses chaleurs demeurant avec elle.

Ainsi, lors que Sathan par ses tentations  
 Souléue dans ton cœur ces chaudes passions  
 D'aller au lit d'autruy : Tu deurois adultere  
 Prendre de ce Chameau l'avis tressalutaire,  
 Et fuyant les obiets puissans pour allecher  
 Ta chair, qui n'est toujours que trop prompte à pecher,  
 Amour

Amortir tes desirs dans la chaste poitrine  
 De celle qui cy bas la Majesté Divine  
 Ta donné pour compaignie, entre laquelle & toy  
 Le Seigneur est témoin si tu fausses la foy.

Ceux qui des Animaux ont l'histoire assortie,  
 Ecriuent qu'un des Roys de la froide Scythie  
 Eût iadis un Cheual puissant & genereux  
 Redoutable aux combats : Ce Roy fut desireux  
 D'en auoir de la race, & n'ayant dans la bande  
 De son haras nombreux vne Bête si grande,  
 Si belle de corsage & propre à son dessein  
 Comme étoit la Iument mere de ce Roussin ;  
 Il commanda qu'on fit courir cette Cauale  
 Par son braue Coursier, mais de cét acte sale  
 Le Cheual se defend, & honteux de faillir,  
 Il ne voulut iamais la Cauale saillir ;  
 Ce qu'ayant découuert le maitre de la bande  
 Ecarte ce Cheual, le prend, les yeux luy bande,  
 Et l'ayant promené fait venir la Iument,  
 Le Roussin qui la sent dans cét auenglement  
 Brusque saute dessus, ne pouuant de l'offence  
 Qu'il commet, innocent, auoir la cognoissance :  
 Mais le bandeau tiré, le Cheual hennissant  
 Muguete la Cauale, & tard reconnoissant  
 Comme il auoit serui d'Etalon à sa mere,

Vn poignant creue cœur, vne douleur amere  
 Le saisit à l'instant, si qu'il roule ses yeux,  
 Il herisse son crin, & deuiet furieux  
 Soufflant feu des naseaux, il entrouure & dépece  
 Des hommes & Iumens la compagnie épaisse,  
 Part aussi roidement, piqué de la douleur,  
 Que la Tygresse aux champs court apres le voleur  
 De sa chere litée, & , ô chose incroyable !  
 Il grimpa sur vn Mont, dont la cime effroyable  
 De l'vne extremité souïtenoit vn Rocher  
 Qui sur le dos du mont ressembloit vn Clocher,  
 Hors d'haleine arriuant sur la Montaigne, il monte  
 A la pointe du Roc, d'ou pour finir sa honte  
 Le cheual courageux se precipite en bas,  
 Et parmi les horreurs d'vn genereux trépas,  
 Des pieces de son corps, il fit vne victime  
 A sa mere Iument pour expier son crime.  
 Et vous sales humains, monstres voluptueux,  
 Indignes de la vie, hommes incestueux,  
 Qui dans les apetits que la chair vous suggere  
 Ne respectez, brutaux, consine, sœur ni mere,  
 Ains sans redouter Dieu qui vous comble de biens,  
 Et sans respect du sang viuez comme des Chiens :  
 Puis qu'auccque dessein vous commetez l'offence  
 Que ce Cheual trompé commit par ignorance,

Et quoy ! sera t'il dit qu'un même déplaisir  
 D'auoir commis le mal ne vous vienne saisir ?  
 Non pas pour vous porter au poignard, à la corde,  
 Comme vous deffians de la misericorde  
 De vôtre Createur, non, non le desespoir  
 Aboutit en tout temps à l'infernal manoir :  
 Plûtôt que vôtre cœur tremble, gemisse & prie,  
 Vous retournant à luy par changement de vie :  
 Helas ! que sçauiez vous si ce Dieu tant clement ;  
 Qui le plus tard qu'il peut saisit le iugement ,  
 Qui ne prend qu'à regret le fer & le cautere ,  
 Qui pardonne à Dauid le meurtre & l'adultere ,  
 Qui remet Manassé ce cruel carnassier,  
 Deuin, Magicien, Idolatre, Sorcier ,  
 Aura pitié de vous ? & au lieu du suplice  
 Que requiert de sa main sa seuerre Iustice ,  
 Il vous fera sentir ses pardons, ses amours  
 Que sa misericorde implore tous les jours  
 Pour desarmer son bras au fort de sa cholere.

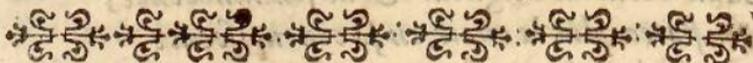
Grand Dieu qui iugeras le paillard , l'adultere  
 Pour les precipiter dedans les lieux ardents  
 Ou il n'y a que pleur & grincement de dens : (monde  
 Dieu tres-pur & tres-saint, qui ne veux rien d'im,  
 Dans ta Ierusalem fondée en l'autre monde,  
 Puis que c'est ton vouloir que nous nous abstenions

De toute paillardise, & que nous possédions  
 En toute honnêteté sous ton amour & crainte,  
 Nôtre frêle vaisseau comme vne chose sainte.  
 O pere de nos corps, toy qui les as formez  
 Au ventre de la mere & les as animez,  
 Qui cognois mieux que nous la dangereuse luite  
 Liurée à nôtre esprit par nôtre chair maudite  
 Traîtresse Dalila, laquelle nous endort  
 Sur ses genoux charmans pour nous donner la mort;  
 Que ta vertu Seigneur puissante nous réueille,  
 Et face retentir sans cesse à nôtre oreille  
 Cét quis, lequel fit enfler le chemin  
 Du salut eternel au bon Saint Augustin,  
 Qui n'étoit en chaîné dans les mortelles prises  
 Par un chaînon plus fort que par les paillardises:  
 Les ombres de la Nuit ont des-ja disparu  
 A l'aparche du iour qui vous est aparu,  
 Reietez, reietez & du cœur & des leures,  
 Les noires actions, les œuvres de tenebres,  
 Afin de vous orner de ce haut apareil,  
 Dont l'equipage luit ainsi que le Soleil;  
 Et de vos ans legers fournissez la carriere  
 Marchans honnêtement en enfans de lumiere,  
 Non pas en gourmandise, en beuuetes ébats,  
 En couches, en ennie, insolence ou debats,

Mais vêtus du Seigneur & de son innocence,  
Ne flatez plus la chair en sa concupiscence.

Fideles viuons donc en ce bas element  
Sobrement enuers nous, enuers Dieu pieement  
Craignans de l'offencer, & purgez de malice  
Enuers nôtre prochain avec toute iustice,  
Attendans (par espoir ià desjà dans les Cieux)  
L'illustre auenement, le retour glorieux  
De nôtre Redempteur, lequel par sa souffrance  
Nous a de tous nos maux acquis la deliurance,  
Nous a purifiez, & de droit singulier  
Nous a fait par sa mort son peuple peculier

Vueille ce bon Sauueur en la grande journée  
Malheureuse aux méchans comme aux bons fortunée  
Nous introduire au Ciel en sortant d'icy bas,  
Ou, retirez du lieu des luites & combas,  
Nous ne verrôs, heureux, que triumphes que gloires,  
Que Courônes, que fleurs, que Palmes que victoires:  
Là là nous apprendrons le Cantique nouveau  
Que font bruire les saints à l'honneur de l'Aigneau,  
Et sans que nôtre chair là nôtre esprit assaille,  
Nous serons de sa suite en quelque part qu'il aille.



HVITIE' ME COMMANDEMENT.

TV NE DEROBERAS POINT.

**T**OUT le rond de la Terre au Seigneur apartiët  
 Aucc ce qu'elle enferre, & ce qu'elle soutient;  
 Car son dire puissant étançonna la boule  
 De ce pesant fardeau afin quelle n'ëboule  
 Sur les flots inconstans. Ce domicile beau,  
 Le Createur du Ciel de la Terre & de l'Eau  
 Donna très liberal aux hommes en partage  
 Se reservant les Cieux : mais cët ample heritage  
 Sage il ne voulut pas laisser à l'abandon  
 Au premier conquerant, ains ce riche & grand don  
 Juste il leur partagea, faisant comme vn bon pere  
 Qui d'une affection paternelle & sincere  
 Cherissant ses enfans, pour eüter procez  
 Ordonne de son bien à chacun son assez.  
 Ainsi Dieu de sa main ore large ore chiche  
 Seule comme il luy plait apourit & rend riche,  
 Qui ne fait iamais rien que bien & instement  
 Ce monde partagea, non pas également ;

Il ſçauoit, tout voyant, qu'il eût fait naitre en Terre  
 Par cette égalité le ſuiet d'une guerre,  
 Car l'égal n'ayant point puissance ſur l'égal  
 Chacun eût pretendu d'être le General,  
 Et debatant leur droit à la pointe des armes,  
 Ils ſe fuſſent deſſaits ainſi que ces Gendarmes  
 Firent aux champs Thebains, lesquels infortunez  
 Se donnerent la mort ſi tôt qu'ils furent naitz  
 Sur les mêmes ſillons, ou des dens ſerpentines  
 Germerent à l'inſtant ces legions mutines  
 De freres & ſoldats au combat animez,  
 Egalement uiſſans également armez.  
 Mais Dieu pour établir la concorde tranquile  
 Qui fait croître le peu, qui le malheur exile,  
 Departit aux humains ſes riches heritiers  
 Les Empires uiſſans, les Royaumes entiers,  
 Les Prouinces, les Bourcs, les Maisons & les Villes,  
 Les ſteriles Deſerts, & les Iſles fertiles,  
 Les Monts voiſins des Cieux, les ombreufes forez,  
 Les Iardins, les Vergers, les Vignes & les Prez,  
 Le Bétail, l'Or, l'Argent, & toutes autres choſes  
 Que la Terre nourrit, ou qu'elle porte encloſes  
 Dedans ſon riche ventre, à l'un il donne moins,  
 A l'autre il donne plus, mais il fait neantmoins  
 La diſtribution de ſa grande largeſſe

Auec tant d'equité de Iustice & sagesse  
 Qu'il n'y a peu ni trop, tout y va par compas,  
 Encor que les humains qui ne cognoissent pas  
 Les voyes du Seigneur y trouuent à redire,  
 Pource que chacun croit sa part être la pire,  
 Ignorans que celuy lequel a plus de biens  
 Tient au monde trompeur avec plus de liens.

Or comme il soit ainsi que de droit la personne  
 Laquelle liberale à vn plus petit donne  
 Doiue, si son pouuoir est au moins suffisant,  
 Contre tous rauisseurs defendre le present:  
 Dieu, de qui le pouuoir tous les autres limite,  
 Comme ne cognoissant ni borne ni limite  
 Autre que son vouloir, se sentant obligé  
 De conseruer icy ce qu'il a partagé  
 Pour l'honneur de son nom: du milieu des Nuages,  
 Du son retentissant, des flammes, des Orages  
 Crie à son cher Iacob: Non, ne dérobe rien,  
 Ne porte pas ta main sur ce qui n'est pas tien,  
 Je ne puis Israël, ennemi d'iniustice,  
 Comme tuteur du droit, souffrir ce malefice:  
 Que si quelque méchant d'entre vous se roidit,  
 En méprisant ma voix, d'enfreindre cét Edit  
 Dérobant, temeraire, vn homme ou vne femme,  
 Tu le feras mourir, car ce larron infame

Etant

Etant exterminé, tu racleras le mal

Que te pourroit causer cet acte déloyal.

Que si le refractaire à cette loy Divine

Exerce, moins hardi, sa nuisante rapine

Sur le bien du prochain, pour ce larcin patent

Le larron en rendra quatre ou cinq fois autant :

Et si, le découurant, la chose dérobée

Au pouuoir du larron est encore trouuée,

Il restituera le double seulement,

Que s'il n'a pas dequoy faire le payement,

Je veux en ce cas là que le larron on vende

Pour acquiter du prix les droits de cette amende ;

Mais si le ravisseur est atrapé de nuit

Perçant vne maison, le maître qui le suit

Peut épandre son sang sans en être contable ;

N'étant pour cette mort d'homicide coupable.

Quand l'homme par la voix du serpent débauché

Tourna le dos à Dieu, le visage au peché ;

Le Iuge qui ne peut user de coniuence,

Luy voulant prononcer l'effroyable sentence

De son exil present, de sa future mort,

L'apelle, l'interroge, & d'un iuste transport

Poussé, pousse le vent de cette voix tonnante,

Qui grosse de fureur tout le monde épouuante :

Adam, puis que tu as osé dans ce beau lieu

Commettre vn si grand mal sans respect de ton Dieu  
 Que d'entamer hardi de ta dent sacrilege  
 La pomme de sçauoir, que par vn priuilege  
 Je m'étois reserué, parmi tant de bons fruits  
 Que dans ce riche clos ma parole a produits  
 Pour toy mon fauori, que i'auois fait au monde  
 Le Roy des Animaux de la Terre, de l'Onde,  
 Et des mobiles airs, t'ayant pour cét effet,  
 Ha! que ie men repens! à mon image fait;  
 Tu ne iouyras plus de cette mienne grace,  
 Non, tu ne verras plus sur ma Diuine face  
 Que pointes de courroux, car sans te faire tort  
 Pour gage du peché ie t'annonce la mort:  
 O perfide vassal, enfant dur & rebelle,  
 A ton Seigneur ingrât, à toy même infidelle,  
 Terre grosse d'orgueil, disciple de Sathan,  
 Ennemi de ton bien, sus, sus vite va t'en  
 Hors de mon Paradis, voire sans esperance  
 D'auoir de ce Iardin iamais la recreance;  
 Et pour t'en faire foy, regarde mon Huisier,  
 Qui manie volant le flamboyant acier  
 D'un & d'autre côté, te deffendant l'entrée  
 Comme ennemi de Dieu de la plaine sacrée:  
 La Terre qui selon l'ordre du Souuerain,  
 Te donnoit à present & sans peine, & sans grain

Tout ce que tu voulois, sur son ingrâte échine  
 Maudite portera le Chardon & l'Epine :  
 Là si tu veux manger tu y trauailleras,  
 Et la sueur au front ton pain y gagneras,  
 Jusqu'à ce qu'à la fin en un bien peu de poudre,  
 Comme ie t'en ay fait ie te face resoudre,  
 Sans qu'il te soit permis de prendre ou dérober  
 Le bien de ton prochain, que tu dois conseruer  
 Tout ainsi que le tien, si tu veux que ie face  
 Prosperer ton labeur sur cette terre basse.

Depuis ce triste arrêt les hommes rebellez  
 De ce plaisant seiour iustement exilez,  
 Et priuez des douceurs d'un tant riche Parterre à  
 Tâchent à s'établir sur l'infidelle Terre,  
 Ou leur esprit des-ja par le monde conquis,  
 Ne tend qu'à ses thresors au bien ou mal acquis.  
 Car ce vieux enchanteur, lequel par arrogance,  
 Se voulant éгалer à l'éternelle Essence,  
 Si ne n'est en effet au moins de volonté,  
 Fut le premier larron sur l'Olympe vouté :  
 Cét enchanteur dis-je, qui touiours les abuse  
 Suiuant les erremens de son antique ruse,  
 Par ses discours pipeurs seduisant les humains,  
 Ennemi de la paix, fait qu'ils portent leurs mains  
 Dessus le bien d'autrui, & sans honte & sans crainte

*Des menaces que Dieu denonce en sa loy sainte.*

*Or bien que du Seigneur le seul commandement  
Doiue icy comme ailleurs seruir de reiglement;  
Ses mandemens étans touiours tres equitables,  
Son parler touiours droit, ses sentiers veritables,  
Encore les malheurs que causent aux mortels  
Les larronnesses mains sont étranges & tels,  
Qu'ils deuroient eniter ce vice deshonnête  
Qui fait l'homme être à l'homme vne cruelle bête,  
Au lieu que l'Eternel le met en ce bas lieu,  
Nō pour luy être un loup, ains pour luy être un Dieu.*

*L'inique larrecin ce vil & sale vice  
S'efforce de banir du monde la Iustice :  
Car le larron rait le bien qui n'est pas sien,  
La Iustice à chacun conserue & rend son bien :  
Iustice qui étant la Maitresse & la Reine  
De toutes les vertus à sa suite les meine ;  
Venerable Themis qui deç l'Eternité  
De nôtre vray Iupin est assise au côté,  
Qui touiours en faueur est prez de sa personne,  
Et pompeuse à ses flancs iamais ne l'abandonne :  
Iustice la concorde & paix de l'uniuers,  
L'assurance des bons, & l'effroy des peruers,  
Le rempart assure de la blanche Innocence,  
De la chere patrie imprenable defence,*

L'immunité du peuple entre les inhumains  
 Qui luy succent le sang, la ioye des humains ;  
 Elle seraine l'Air, calme le bruit de l'Onde,  
 Et par ses doux aspects rend la Terre féconde,  
 Est au pôure soulas, & au riche armement,  
 Au nuisible larron terreur & châtiment.

Le larcin n'est pas moins de but en blanc contraire  
 A la Charité douce icy tant nécessaire.  
 Car l'esprit du larron n'est qu'à faire sa main,  
 Afin de s'en richir aux dépens du prochain ;  
 Mais de la Charité la principale cure  
 C'est le profit d'autrui, lequel elle procure  
 Voire plus que le sien, le peril notwithstanding,  
 D'un esprit tout amour, tout loyal & constant.  
 Rucelle au doux regard tu hausses ton visage  
 Sur toutes les vertus, ainsi que l'huyle nage  
 Sur les autres liqueurs : Car quand ie parlerois  
 Le langage des Cieux, & quand même i'aurois  
 Le Prophetique don, qu'au prix de ma science  
 Celle de Salomon n'eût été qu'ignorance,  
 Que miracles ie fisse en vertu de la foy,  
 Quand, ne reseruant rien en ce monde pour moy ;  
 Ie donrois tout mon bien pour en nourrir les pôures ;  
 Que sans mépouanter ex des douleurs, des oprôbres,  
 Ie liurerois mon corps au feu tout consumant.

Pour y être grillé sur le brasier fumant ;  
 Si ie n'ay Charité du Ciel la fauorite,  
 Ie du rien, ie suis rien, & rien ne me profite.  
 Discrete Charité ! qui sçait tenir cachez  
 Sans offencer son Dieu grand nombre de pechez ;  
 Belle & riche vertu, benigne, & patiente  
 Durant l'auerfité, nullement insolente  
 Dans la prosperité, forte en l'affliction,  
 Et le diuin lien de la perfection,  
 L'ame de l'Euangile & vertu du Prophete,  
 Fondement eternal de sagesse parfaite,  
 Du pource le thresor, la vie du mourant,  
 De l'arbre de la foy le fruit tres-odorant :  
 Charité qui des cœurs la Superbe euacüe,  
 Charité qui vaincq tout, & n'est iamais vaincüe ;  
 Les langages diuers vn iour s'aboliront,  
 Prophetie, sçauoir, comme aussi finiront  
 L'Esperance & la Foy : cette ci n'est pas telle,  
 Car elle doit vnir, demeurant immortelle,  
 Nos ames & nos corps, pour leur felicité,  
 A Dieu souuerain bien, premiere Charité.  
 Or cecy n'étant pas, que l'aveugle Fortune  
 Plus mobile cent fois que les eaux de Neptune,  
 Face selon le cours d'un perilleux hazard,  
 A chacun des mortels en ce monde la part ;

Ou que le dur Destin, qui chasse de la Terre  
 Cette Diuinité plus frêle que le verre,  
 Donne, suivant les loix de la nécessité  
 Aux hommes icy bas richesse ou pôureté :  
 Ains que le Souuerain qui dans les Cieux habite  
 Leur aye partagé la Terre & l'Amphitrite,  
 Que ialoux de sa gloire, & soigneux de leur bien,  
 Des limites sacrez appellez TIEN & MIEN  
 Il aye remparé, afin qu'on ne les greue,  
 Le champ de l'orphelin, du pôure & de la véue  
 Contre les atentats de ceux là, qui pillars  
 Rauiſſent en Lions, ou prennent en Renars :  
 Le larron qui franchit ces saints termes offence  
 De ce maitre absolu la sage prouidence ;  
 Prouidence de Dieu soutien de l'uniuers,  
 Le frain des Elemens, des Diabes, des peruers ;  
 L'Asile des Eleus quand les maux les assailent ;  
 Et leur fidelle guide en qu'elle part qu'ils aillent,  
 Leur Etoile polaire, & leur seur passeport  
 En la Mer, en la Terre, en la Vie, en la Mort.

La dextre du méchant au larcin affermie  
 De la société Ciuile est ennemie,  
 Société qui fait aux champs & aux Citex  
 La concorde fleurir par ses honnétetez,  
 Par plaisirs mutuels, charitez, prêts & ventes,

Achats, donations, & par troques frequentes;  
 Ou si tout, comme il faut, va par ordre & par loy,  
 On y void presider touiours la bonne foy:  
 Cependant le larron par son lâche pillage,  
 Cette société tourne en vn brigandage,  
 Et coupant, malheureux, ce ciment des mortels;  
 Il fait que les Palais, les Villes, les Hôtels  
 Ont moins de seureté contre ses mains brigandes  
 Que les bois plus affreux, & les desertes landes,  
 Que les gouffres salez de la moite Iheris,  
 Ou les plus grands poissons deuorent les petis.

Car comme au corps humain la rendre sympathie  
 Qui le ioint membre à membre, & partie à partie,  
 Par l'admirable acord de leur coniugaison  
 Serre de nôtre corps l'étroite liaison:  
 Mais si l'un membre fier & outrageux à son frere,  
 Venoit à luy raur l'aliment necessaire  
 Il luy coupe la vie, & le membre voleur  
 Perit à la parfin dans le commun malheur:  
 De même en l'uniuers si l'honneste commerce  
 De la société Ciuile se renuerse,  
 Que là le plus puissant, ou bien que le plus fin  
 Rauisse tout le bien de son foible voisin,  
 Le pource defaillant, la commune ruine  
 Acableroit aussi cét homme de rapine,

*Et de ce monde entier l'agréable beauté,  
Finiroit en la fin de la société.*

*Selon la qualité de la chose enlevée  
Ce crime a plus ou moins, si c'est chose privée  
N'est que simple larcin, mais ayant plus d'éclat  
Sur le bien du public, se nomme peculat :  
Que si le ravisseur porte la main sans crainte,  
Dedans un lieu sacré, sur vne chose sainte,  
C'est un pur sacrilege, & si pour assouvir  
Ses foles passions il venoit à ravir  
Les personnes, alors ce larron temeraire  
Plus que tous criminel s'appelle plagiaire,  
C'est aussi contre luy qu'a donné le Dieu fort  
Dedans ses vieux Edits la sentence de mort.*

*La laideur de ce vice est encore plus grande  
Selon la qualité de celuy qui brigande :  
Car bien que dans sa loy le Dieu fort & jaloux  
Ne distingue personne ains le defende à tous :  
Si est-ce toutesfois qu'un homme miserable,  
Que deuore, chetif, la faim inexorable,  
Dans ce piteux état s'il dérobe au prochain,  
Pour son ame remplir quelque morceau de pain,  
Il n'en est pas repris, & même la Justice  
Ne s'arme de rigueur contre ce malefice.  
Mais lors que l'opulent à qui rien ne défaut*

*Jusqu'à la gorge plein, ainsi qu'un Loup assaut  
Le debile prochain, & barbare luy pille  
Ce peu duquel à peine il nourrit sa famille,  
C'est là l'excez du mal : d'ou le bon Roy David,  
Aussi tôt qu'il entend que le riche rait.*

*Au pource la Brebis, coupe d'impatience  
Les discours de Nathan, & par iuste sentence  
Il condamne à la mort (grand voleur en effet)  
Un larronneau duquel on luy feint le forfait.*

*Ainsi les Citoyens, qui par voyes obliques  
Enleuent les Thresors des riches Republicques  
Commetent un grand mal : mais ce n'est rien au prix  
Du traître Magistrat, qui d'avarice épris  
Tâche de s'enrichir, déroband infidelle  
Le bien que le public commet à sa tutelle :  
Au lieu que le deuoir de sa charge l'astraint  
D'être tel en effet, comme il se lit & feint  
Que paroissoit iadis l'effroyable Concierge  
Des pommes de fin or, nourri par une Vierge  
Aux vergers Lixéans, Dragon qui sans repos,  
Sifflant faisoit le tour de l'Hesperide clos,  
Et de cent voix d'airain par cent gueules horribles,  
Publioit sans cesser les deffences terribles  
D'aprocher de trop prez de l'arbre, qui sacré  
Se courboit sous le pois d'un riche fruit doré.*

*Sçachez dit l'Eternel, ô Magistrats faussaires  
 Que ie me vengeray de vous mes aduersaires,  
 Puis que durs à ma voix, de tout vice patrons,  
 Vous êtes deuenus complices des larrons.*

*Ceux qui volent aussi de leurs dextres impies  
 Les biens vouez à Dieu, detestables Harpies  
 Sont sacrileges tous; mais non pas à ce point  
 Que le lâche Pasteur de conuoitise epoinde,  
 Qui comme vn Chien goulu, qui iamais ne se saoule,  
 Sans crainte du Seigneur ses saints thresors engoule;  
 Et qui touiours en goût s'engraisse des pechez  
 Flâtant l'iniquité des peuples débauchez.*

*Aussi dit le grand Dieu à ces ames venales,  
 Je m'en vay visiter vos œures déloyales,  
 Et déployer sur vous mes iustes châtimens  
 Selon linique train de vos deportemens.*

*Or bien qu'il n'y ait rien sous le Ciel plus infame  
 Qu'un larron scelerat, que son vice diffame  
 Parmi les gens de bien; si que l'homme de cœur  
 Ne sçauroit endurer ce nom de deshonneur:  
 Si est ce que la Terre en ce vice fonde  
 Porte vn nombre infini de personnes au monde,  
 Qui ne pouuant souffrir de ce lâche forfait  
 Le titre diffamant, sont larrons en effet,  
 Tu te deçois mortel, lors que tu t'imagines,*

N'ayant iamais commis des ouuertes rapines  
 Que tu n'es pas larron : Car bien que tu ne sois  
 De la troupe de ceux , qui dans le coin d'un bois  
 Détroussent les passans , ou qui par violence  
 Rauissent en public, ou qui sous le silence  
 De la plus noire nuit vont percer les maisons,  
 Ni de ceux dont les doits souples aux trahisons,  
 Parmi le peuple épais coupent vne Biscarcelle,  
 Avecque moins de bruit qu'en la saison nouvelle  
 Le Fauone mignard des ombrageux Ormeaux  
 N'ébrante sur le tard les plus tendres rameaux :  
 Si dedans les acords , les contractz, les promesses  
 Tu trompes ton prochain par ruses & finesse,  
 Par termes ambigus, & par des mots coulans  
 Sous vn & cetera la fraude recellans,  
 Te voilà grand larron. Que si par artifice,  
 Te couurant dextrement du voile de iustice,  
 Par détes recherchés, encheres, cessions,  
 Tu hapes la maison, & les possessions  
 Du simple, dont la main & foible & disetteuse  
 Ne se peut dépetrer des filets de ta ruse,  
 Tu es vn grand voleur. Quand tu prêtes argent  
 Pour les necessitez du prochain indigent,  
 Tu derobes son bien si c'est avec usure;  
 Usure qui deriue à bon droit de morsure,

Car comme celuy-là qui de l'Aspic mordu  
 Se plait dans le sommeil doucement étendu,  
 Tandis que l'air malin du venin mortifere,  
 Coule de veine en veine & d'artere en artere  
 A la faueur du somme, & traittement vainqueur  
 Se glisse finement dans le Donjon du cœur,  
 Si que victorieux, sans craindre les atakes  
 Des Mithridats fameux, ou des grands Theriaques,  
 L'homme duquel il a ià glacé le cerueau  
 Il pousse sans douleur du sommeil au tombeau:  
 Ainsi celuy lequel ses forces ne mesure,  
 Ains emprunte souuent de l'argent à l'vsure,  
 La douceur de l'emprunt cause pour quelque tems  
 Que libre dépendant ses beaux deniers contans,  
 Il se flate tandis que l'vsure inhumaine  
 S'auance jour & nuit ainsi qu'une Gangrene,  
 Et par le court chemin de la securité  
 Le conduit du plaisir à la mendicité.  
 D'ou Dieu qui la deteste, en sa sainte ordonnance  
 De l'vsure mordante inculque la defense;  
 Et le Psalmiste outré durant la passion  
 De ses ressentimens, par imprecation  
 (Sçachant bien que la dent de l'vsure est mortelle)  
 Prie d'un zele saint Dieu sa garde fidelle,  
 Qu'il donne le peruers, pour le salarier,

*En proye a l'apetit du glouton vsurier.*

*Les Souuerains qui font excessiues dépenses  
 Pour donner aux méchans iniustes recompences,  
 Leur faisant deuorer ce que les gens de bien  
 Ont merité d'auoir pour leur iuste entretien, (res  
 Ne sont pas moins larrons. Ceux qui des Mercenai-  
 Lesquels ont bien serui retiennent les salaires  
 Dérobent en effet; Et pource le Dieu fort  
 Defend expressement de leur faire aucun tort,  
 Et commande qu'auant que le Soleil se cache  
 On rende aux traualleurs le loyer de leur tâche  
 Ou leur ame s'atend. Le Mercenaire aussi  
 Qui purement malin, ou lâche, & sans soucy,  
 Ne s'employe au traual auecques diligence,  
 Dérobe receuant du Maitre recompence  
 Sans l'auoir merité, prenant comme Volcur  
 Ce qu'il doit acquerir au prix de sa sueur.*

*Aussi bien sont larrons les mandians valides  
 Ennemis du traual, dont les troupes sordides  
 Fourmillent sur la Terre, & Caimands vont piller  
 L'aumône du chetif qui ne peut traualler:  
 D'ou vient que nos Majeurs punissoient ces belitres  
 De la peine du fouet dans leurs sages arbitres,  
 Et que Dieu nous defend de donner à manger  
 A celuy qui ne veut au traual se ranger.*

Qui par force retient, ou nie par feintise  
 Le bien de son prochain : qui la déte promise  
 Ne rend à point nommé : Celuy qui receleur  
 Recoit le larrecin de la main du Voleur,  
 Ou l'achete en secret, qui la chose perdue  
 Venant à son pouvoir soudain ne restitue :  
 Qui par ieux de hazard (sur tout s'il est pipeur)  
 Gagne l'argent d'autrui : Le Marchand qui trôpeur  
 Fraude au drap ou au prix ; l'auare Apothicaire  
 Qui fait le qui pro quo : Celuj qui d'ordinaire  
 Vend à fausse mesure, & debite à faux pois,  
 Qui se leue la nuit, & de ses lâches doits  
 Transporte du prochain les bornes, que les peres  
 Auoient planté iadis sans procez comme freres :  
 Qui ne fait son deuoir en sa profession,  
 Qui ne répond au deu de sa vocation,  
 Tous ceux là sont larrons ; Enfin qui sans fallace  
 Ne fait à son prochain ce qu'il veut qu'on luy face  
 Viole cet Edit : Mais entre ces Voleurs  
 Qui causent icy bas tant & tant de malheurs,  
 Deux sortes de larrons cruels inepitoyables  
 Sont detestez de Dieu comme plus execrables.  
 Les vns sont ces Richards, qui lors que l'Eternel  
 Châtiant de ses fleaux le monde criminel,  
 Enuoye, choleré, la funeste famize

Qui d'une lente mort les hommes extermine,  
 Emportent, comme on dit, pour un morceau de pain  
 Le bien du miserable alangourj de faim,  
 Lequel de l'un côté a veu sa chere Epouse  
 Qui va rendre l'esprit, & de larmes arrouse  
 Son petit qui n'ayant que la peau & les os,  
 Ià préque le butin de la noire Atropos,  
 Le bout de son tetin succe, tirasse & ronge,  
 Tetin plus sec que Ponce, & plus mol que l'Eponge:  
 De l'autre ses enfans un peu plus auancez,  
 Qui ne sont discernez d'entre les trépassiez  
 Que par un air glacé, que dans ce long martyre,  
 Leur tabide poulmon à grand peine respire,  
 Sans leur pouuoir donner, O rude affliction!  
 Vne miete de pain pour consolation.

Ce pere desolé que la faim époiçonne,  
 Que mine la douleur, & que la mort talonne,  
 Se va ieter aux piez d'un de ces inhumains,  
 Il sanglote, soupire, & ioignant les deux mains  
 Par des accens piteux le coniure, le prie  
 De luy vouloir sauuer sa famille & sa vie,  
 En prenant pour le priz de ce qu'il luy vendra  
 Son petit champ, sa vigne, ou tout ce qu'il voudra;  
 Le riche menageant dextrement cette proye,  
 Et des pleurs du chetif faisant naître sa ioye,

Feint

Feint de ne pouvoir pas; Enfin par amitié  
 ( Dit-il au suppliant ) & touché de pitié  
 Luy prête, malheureux, des pailles, des ordures,  
 Du vin, du blé gatez, des legeres vaneures,  
 Des crotes de souris, & pour si peu que rien,  
 Les metant a haut prix luy pille tout son bien.  
 O cœurs de fer rouillé ! ames plus que brutales,  
 Loups toujours affamez, Getes, ou Canibales,  
 Qui sans crainte de Dieu, sans amour du prochain  
 Mangez le pôure peuple ainsi comme du pain :  
 Dieu qui vers l'affligé tourne toujours la face  
 Vous adresse du Ciel cette horrible menace :  
 Ecoutez, écoutez ô riches impiteux,  
 Lesquels engloutissez le pôure souffreteux,  
 Qui dites, amorcez d'un profit deshonnéte,  
 Quand passera ce mois, quand passera la fête ?  
 Afin que nous puissions vendre plus chèrement  
 Tant nôtre blé pourri, que nôtre beau froment,  
 Et que trompans au choisis, au prix, à la mesure  
 Nous debitions ainsi la bale & la cribleure,  
 Qu'à la faueur du temps dur & calamiteux,  
 Nous achetions pour rien le bien du diseteux :  
 L'Eternel le vengeur a iuré par sa gloire,  
 Si ie laisse écouler iamais de ma memoire  
 Jusques au plus petit de ces actes méchans,  
 Et

*Que font à l'affligé ces auares Marchans.*

*Les autres que, larrons, le Seigneur abomine,  
Sont ces hommes lesquels par sa bonté Diuine  
En richesses en biens il a fait foisonner,  
Et ne veulent, ingrats, aux pòures rien donner,  
S'émouuant à leurs cris tant leur ame est barbare,  
Moins que le manuais riche aux plaintes du Lazare,  
Ains logeant en leur sein vn vray cœur de rocher,  
Ils détournent les yeux arriere de leur chair,  
Pour deuorer le bien dont Dieu les auantage,  
Ainsi que le Pourceau deuore le glandage  
Sous vn Chêne brancheu, sans qu'il aye le soin  
De leuer quelque fois son fouille-terre groin,  
Pour sçauoir d'ou luy vient l'agreable abondance  
Qui luy fait si souuent enfler sa large pance.  
Malheureux vous deurieꝯ imiter les Oyseaux,  
Qui se rafraichissant le long des claires eaux  
N'ont la tête touiours vers la Terre panchée;  
Comme ces animaux, ains à chaque bechée  
Ils la leuent en haut, comme recognossant  
Leur pere nourricier être le Tout-puissant.*

*Ainsi vous que le Ciel, déployant ses largesses,  
Comble d'honneurs mondains & de frèles richesses,  
Deueꝯ recognossant cette faueur des Cieux,  
Leuer touiours vers eux vôtre esprit & vos yeux;*

Et sur tout r'envoyer vne bonne partie  
 De ces biens vers le lieu duquel elle est partie,  
 Pour y faire le fonds d'un celeste thresor,  
 Que la rouille ne gâte, & le larron encor  
 Ne scauroit dérober : les porteurs ordinaires  
 Ce sont les diseteux de Dieu les commissaires,  
 Pour leuer icy bas ce charitable fief  
 De ce que vous tenez du Seigneur à relief,  
 Porteurs que vous deuez aymer comme vos freres,  
 Et de vos charitez adoucir leurs miseres.

Que si du tout ingrats aux biens du Tout-puissant,  
 Vous détournez les yeux du pòure gemissant,  
 Sçachez que le grand iour de l'Eternel aproche  
 Ainsi que le larron, Iour auquel ce reproche  
 Comme un trait empenné percera vòtre cœur :  
 Vous m'avez, ô méchans, dira le Redempteur,  
 Traité cruellement : car lors que sur la Terre  
 Et la faim & la soif m'auoient liuré la guerre,  
 Vous m'avez refusé vuides de charité,  
 Le boire & le manger en ma necessité :  
 Vous m'avez, étranger, rencontré sur les rues  
 Sans me metre à couuert, veu mes parties nues  
 Que le froid denoroit, sans auoir seulement  
 Caché ma nudité d'un chetif vêtement :  
 Ie me suis veu souuent, ingrante perfidie !

Pourri dans la prison, pressé de maladie,  
 Et vous n'eûtes iamais ce charitable soin  
 Que de me visiter ni de prez ni de loin :  
 Departez vous maudits, sortez de ma presence,  
 Allez au feu ià prêt, ou ma iuste sentence  
 Vous aiuge à bon droit, pour être tourmentez  
 A iamais, compagnons des Anges reuoltez;  
 Alors riches alors l'angoisse de vôtre ame,  
 L'aproche de l'Enfer, du soulfhre & de la flame  
 Qui iamais ne s'éteint, de peur vous acablant,  
 D'une hypocrite voix vous direz en tremblant :  
 Seigneur écoute nous, Helas ! est il possible  
 Que tu vueilles donner vn arrêt si terrible  
 Contre tes seruiteurs ? Saint fils du pere Saint,  
 Et ou fus tu iamais de tant de maux atteint ?  
 Si lors que nous auions la fortune prospere,  
 Nous t'eussions iamais veu dedans cette misere,  
 Nous ne t'aurions donné seulement nôtre argent,  
 Pain, vin, maison, habits; mais en ce cas urgent,  
 Nous eussions de bon cœur ouuert nôtre poitrine,  
 Pour y pouuoir loger ta Majesté Diuine,  
 Epuisé nôtre sang pour te pouuoir nourrir,  
 Arraché nôtre peau pour te pouuoir couvrir :  
 O malheur serons nous doncques si miserables  
 D'être sans l'auoir sçeu de ce crime coupables ?

Ta iustice Seigneur exacte ne consent,  
Relâchant le coupable, à punir l'innocent.

Ha malins ! dira lors le voyant qui sueillete  
Les plus secrets replis de l'ame plus secretae :  
Ores qu'il n'est plus temps vous parlez assez bien ;  
Mais n'ayant, inhumains, donné de vôtre bien  
A l'un de ces petits, mon membre, mon cher frere  
Perissant à vos yeux, vous n'avez voulu faire  
Du bien à moy qui suis leur frere & leur aîné :  
Allez doncques méchans au lieu déterminé,  
Pour y être gênez d'un eternel suplice :  
Lors les executeurs de la haute iustice  
Du Iuge Souuerain, hurlans vous saisiront,  
Et piez & poings liez, ils vous entraineront  
En ce lieu de frayeurs, auquel toutes les peines,  
Les playes, les douleurs, les martyres, les gênes  
Se trouvent sauf la mort, car ce seroit le bien  
De ces Esprits damnez qui n'esperent en rien.

Si ceux qui n'ont rompu leur pain au miserable  
Doivent être traitez dans cet antre effroyable  
Avec tant de rigueur; que sera ce de ceux  
Qui du Diable poussez, & du monde deceus,  
Ravissent au pourêt, étrange barbarie !  
L'aliment qu'il auoit pour sustenter sa vie,  
Le chassent de son toit, d'ou pressé de la fain

Il luy faut mendier & son gîte & son pain ?  
 Certes s'il est ainsi (comme il est trop notoire)  
 Qu'il y ait dans le Ciel diuers degrez de gloire,  
 Que le pere d'amour de toute eternité,  
 Reserue pour les siens par sa pure bonté ;  
 Pourquoi ne pourray ie dire avec l'Ecriture,  
 Que des carces d'Enfer l'eternelle torture  
 A ses diuers degrez ? car Dieu iuste irrité  
 Punit l'homme selon ce qu'il a merité.  
 Et si ceux qui se sont adonnez à iustice,  
 Luiront comme Phæbus au celeste edifice :  
 Certes ceux qui auront depouillé l'orphelin,  
 La vesue, l'innocent, seront par le malin  
 Tourmentez en leurs corps & ames criminelles  
 Es lieux les plus obscurs des peines plus cruelles,  
 L'iniuste larrecin est bien si atrayant  
 Que le monde si plaît : Ce que Sathan voyant  
 Ne cesse d'employer la ruse & l'artifice,  
 Pour le tenir touiours dans le goût de ce vice,  
 Le pousse, le seduit, & comme maître fin  
 Par des sentiers diuers le conduit à sa fin.  
 Mais entre les chemins par ou le Diable meîne  
 Les hommes au larcin avecque moins de peine,  
 J'en remarqueray trois larges, batus, Royaux,  
 Par ou les fait passer l'auteur de tous les maux ;

*La prodigalité, paresse, & auarice  
Sont les trois grands chemins guidans au malefice,  
Auarice, paresse & prodigalité*

*Que l'homme euitera de peur d'être tenté.*

*L'auarice qui riche est chetive & mesquine,  
Laquelle est de tous maux la fertile racine;  
Qui comme vn autre Enfer conuoitant par excez,  
Gloute n'apprend iamais à dire c'est assez,  
Est comme l'Hydropic, duquel le flotant ventre  
Semble vn ouaire luisant; dans lequel ou plus entre  
L'onde qui de l'ardeur deuroit être le mors,  
Tant plus l'aride soif tyrannise son cors:  
Il en est tout ainsi du vigilant Auare,  
Eût il le Septre en main, sur son chef la Tiare  
De la Terre & du Ciel, son aide appetit  
Trouue pour se saouler le monde trop petit.  
Car au lieu qu'il deuroit allegger son martyre  
Par la possession des choses qu'il desire,  
Cette possession comme vn autre tourment  
Luy fait desirer plus, voire plus ardemment;  
Etant semblable au feu, lequel plus on luy donne  
Du bois ou des sarmens, plus sa flamme gloutonne  
Et s'acroit & s'cend. Les Auares fieuroux  
Sont plus que les Lions & les Loups dangereux:  
Nous ne voyons iamais ces bêtes de rapine*

*Rauiſſer & deuorer que lors que la famine  
 Les chasse des forêts; car ces animaux ſaouſ  
 Se reposant, couchez, ſont paiſibles & doux :  
 Mais la triſte auarice eſt ſeule inſatiable,  
 Elle mange toûiours, & cette miſerable  
 Ne ſe remplit iamais. Sathan par le chemin  
 De ce deſir gourmand la conduit au larcin :  
 Si que pour s'enrichir du pôure elle n'a cure,  
 Elle emble, elle deuore, elle pille, elle uſure :  
 Car ceux qui pour les biens ont tant de paſſion  
 Trébuchent à la fin par la tentation  
 Es pieges du malin : Et ſi grande eſt la rage  
 De cette auare humeur, qu'ils font ſouuent naufrage  
 A la foy du Seigneur : D'ou le Prophete Roy  
 Aimant parfaitement de l'Eternel la Loy,  
 Le prie que ſon cœur ennemi de ce vice  
 Ne ſe laiſſe iamais tenter par auarice.*

*L'auare malheureux auant qu'il gaigne rien  
 Le Diable la gaigné : alors qu'il prent du bien  
 Le Diable l'a ià prins ; & cét eſclaue tremble  
 Quand il ſe veut ſeruir des threſors qu'il aſſemble ;  
 Car chetif auſſi peu iouyt il icy bas  
 De ce qu'il a des-ia, que de ce qu'il n'a pas :  
 Et n'en uſant pour ſoy ainſi que Dieu l'ordonne ;  
 Il ſerre ſes deux mains, & n'en donne à perſonne :*

*L' Auare*

L'Auare & le Pourceau, de leur naturel ord,  
 Ne font iamais du bien sinon apres leur mort :  
 Alors que l'homme ataint la vieillesse chagrine,  
 En luy préque tout vice, ou defaut, ou decline ;  
 L'Auarice au contraire en cét âge ià froid,  
 Parmi les cheueux blancs se fomente & s'acroit ;  
 Auare meffiant le soin qui te deuore  
 Fait que pres de ta fin ton ame lâche ignore,  
 Qu'étant homme mortel, mourant tu n'auras pas  
 Passeport pour porter tes richesses la bas :  
 Le Portouier Charon ne souffre qu'on embarque  
 Les biens des trépassés dedans sa vielle barque,  
 Ce seront en Enfer les causes de tes pleurs  
 D'etre pôure de biens, & riche de douleurs.

La prodigalité par vn chemin contraire  
 Aboutit au larcin; car l'auare prefere  
 Son argent à son Dieu : il amasse en torment  
 Les thresors qu'il encoffre & serre chèrement  
 Pour n'en iouyr iamais, voulant (tant il est chiche)  
 Etre pôure viuant afin de mourir riche :  
 Le Prodigue au rebours qui ses biens ne dépend  
 Par mesure & compas, ains plutôt les épand,  
 Qui ne voulant vser d'ordre ni preuoyance,  
 Que par sa volonté ne reigle sa dépence,  
 Ains or à des papiers figurez & trompeurs,

Or à trois offelets également pipeurs  
 Hazarde ses acquêts, & le bien que son pere  
 Auare luy laissa : qui faisant bonne chere  
 Le disipe chez soy par celebres festins,  
 Ou dans les Cabarets & parmi les Putains :  
 Qui superbe en habits, en bâtimens, en suite  
 Prostitue, imprudent, sans aucune conduite  
 Sa bourse & son esprit : qui sage ne départ  
 Rarement ses biens faits, mais qui fou les épard,  
 Qui dépend tous les iours, & qui iamais ne conte,  
 Se trouue à la parfin éloigné de son conte,  
 Ne pouuant plus fournir à tous ces gros dépens  
 Qu'il a fait sans besoin de l'auis de son sens,  
 Reduit au petit pié, lors que la bienséance  
 Requierit à lieu & temps vne honnête dépençe :  
 Comme celuy qui a disné trop grassement  
 Est bien souuent reduit à sauper maigrement :  
 Car à la fin du ieu cét homme qui prodigue  
 Son bien à toutes mains comme l'enfant prodigue,  
 Au lieu des mets sucrez, & des friands morceaux,  
 Aux siliques reduit avecque les Pourceaux,  
 Reconnoit, mais trop tard de sa perte la source,  
 Et ne trouuant, perdu, remede ni ressource,  
 Le Diable qui l'atend s'aidant de son malheur,  
 Le fait facilement de Prodigue Voleur.

Lors comme vn feu duquel l'épouventable foudre,  
 A fait en vn moment vne pile de poudre  
 D'une riche maison, n'ayant plus d'aliment  
 Dans le cendreau monceau du fameux bâtiment,  
 S'atache au toit voisin qu'il consume & deuore,  
 De ce voisin à l'autre, & puis à l'autre encore,  
 Si qu'il fairoit volant, n'étant pas arrêté,  
 Dans la cendre vn cercueil à toute la Cité :  
 Ainsi l'homme insensé, qui prodigue traueille  
 A manger sa maison comme le feu la paille,  
 Lors qu'il ne trouue plus dequoy paître en son bien,  
 Se ietant, affamé, sur ce qui n'est pas sien,  
 Or du riche voisin dérobe la cheuance,  
 Et du pôure tantôt enleue la substance :  
 Tant qu'il deuoreroit de ses concitoyens,  
 S'il n'étoit interdit, en bref tous les moyens.

La Paresse engourdie, & sans souci ni cure.  
 Est de l'homme viuant l'infame sepulture ;  
 Dans laquelle Sathan l'engraisse & le nourrit  
 Comme vn Oyson en cage, & enfin le pourrit :  
 Le lâche paresseux les mains sur la poitrine,  
 S'endort sous cét espoir que la bonté Diuine  
 Le nourrira dormant : vn petit de sommeil.  
 De ployement de bras, & au point du réueil  
 La dure pôureté ne faut à le surprendre

Comme un vîte passant arriuant sans l'attendre,  
 Se place sous son toit, comme un rude soldat  
 Loge à discretion sans ordre ni mandat,  
 Qui fait le Rodomont, qui menace & caquete,  
 Faisant trembler son hôte, & pour toute etiquette  
 Il ne porte au Paisan ennemi de ce toz  
 Que le blâpheme en bouche & les coups de bâton.  
 Ceux qui faisoient heureux durant le premier âge  
 L'exercice plaisant du riche labourage,  
 Eleuoient souhaitans fertile la moisson,  
 Vers Iupin ou Ceres leur deuote oraison;  
 Mais ils auoient, prians, la main sur la charrüe,  
 Montrans que l'oraison doit être secourüe  
 D'un trauail assidu, le prix auquel les Dieux  
 Auoient mis les faueurs de la Terre & des Cieux.  
 Comme le Ciel nourrit, la Fourmi qui trauaille,  
 Aussi ne permet-il que l'aliment defaille  
 A l'homme diligent, duquel le Toutpuissant  
 Fait prosperer le bien son œuure benissant.  
 Le paresseux alors que le sommeil l'affame,  
 Peut bien pousser à Dieu tous les vœux de son ame;  
 Mais ayant euité le chaud & les glaçons  
 Etonné du trauail, aux meilleures moissons  
 Il se trouue sans pain: d'ou la triste disete  
 Qui n'a point de delais au desespoir le iete,

Le Diable l'incitant plutôt à dérober  
 Que pour viure ses mains au labour captiuier ;  
 Si que le larrecin étant tout son étude,  
 Ce vice avec le temps luy tourne en habitude.  
 Et comme les Frélons qui viuent sous le Ciel  
 Sans produire iamais vne goutte de miel,  
 Indignes qu'ils en sont deuorent es ruchètes  
 Le sauoureux travail des penibles Auctes :  
 Ainsi les paresseux qui deuiennent larrons,  
 Comme les huis graissez se tournans sur leurs gons  
 Doucement & sans bruit, s'endorment sur la plume,  
 Iusqu'a ce que la faim que le dormir r'allume  
 Les ayant éveillez, ils vont le bien piller  
 De ceux qui diligens ne font que travailler.

Vn Empereur Romain (sa fin des-ja prochaine)  
 Donnant le mot du guét à vn sien Capitaine,  
 Luy dona TRAVAILLONS : ô beau mot ! travaillôs  
 Et icunes, & dispos, & quand nous defaillons :  
 Car comme le travail amortit & consume  
 Le brasier des pechez que la paresse allume,  
 L'oysueté de même a pouuoir détouffer  
 Le feu dont la vertu vient nos cœurs échauffer :  
 Et comme dans les eaux qui, verdâtres, croupissent  
 En vn fosse profond, sur lequel aboutissent  
 Cent arbres repoussans de leurs vertes cloisons

Les rayons du Soleil ex plus chaudes saisons ;  
 Les Crapaux, les Serpēs naissent dans ces eaux lētes.  
 Leur riuage produit mille mortelles Plantes :  
 Ainsi le paresseux dont le corps engourdi  
 Se couche avec le iour & se leue à midy ,  
 Dedans lequel l'esprit lâche moisit à l'ombre  
 Du couuert deceuant de l'oyssiueté s'ombre  
 Pour ne voir la vertu : Cēt esprit croupissant  
 Mille vices concoit, le corps obeissant  
 Aux mouuemens plaisans de l'ame les enfante,  
 Mais par la pōureté le Diable qui les tente  
 Les pousse au larrecin, lequel seul entretient  
 Ces inutiles pois que la Terre sōtient.

Ceux qui veulēt commetre vn meurtre volontaire,  
 De Sodome le mal, l'inceste, ou l'adultere,  
 Se cachent aux humains : même n'ont point de front  
 Pour ofer sōtenir les ordures qu'ils font ;  
 Ou l'effronté larron fait vertu de son vice ,  
 L'exerce, le maintient au titre de Iustice.  
 L'affamé Souuerain lequel prend tout le bien  
 De ses sujets loyaux & ne leur laisse rien,  
 Declare par Edits que toute son ennie  
 N'est que de maintenir les moyens & la vie  
 De ceux que tous les iours il fait metre au pressoir,  
 Sans qu'ils osent chetifs, en mourant se douloir.

Le Prelat qui dépend plus en vne iournée,  
 Qu'il ne deuroit, discret, dépendre en vne année,  
 Qui prend à toutes mains les deniers consacrez  
 Aux membres du Seigneur, & aux Autels sacrez,  
 Pour en nourrir mondain, contre leurs saints vsages  
 ( Que ie ne die pis ) ses Mignons & ses Pages, ( uaux  
 Ses Veneurs, ses Lacquais, Oyseaux, Chiens & Cho-  
 Ne rougira pourtant de courir tous ces maux,  
 Du manteau specieux du zele de l'Eglise,  
 Qui veut que sa grandeur en ses Prelats reluisse :  
 Car le regne fâcheux de l'humble pòureté  
 Se finit en la fin de sa simplicité.

O ! qua bien à propos contre ses mœurs méchantes  
 Senèque tu disois ces paroles trenchantes ?  
 Le petit sacrilege est puni griéuement,  
 Cependant que les grands marchent pompeusement.

Le Magistrat qui vend la cause de la vesue  
 En faueur du méchant qui contre elle s'eleue,  
 Qui dépouille de biens l'orphelin soupirant,  
 Qui peruertit le droit du pòure à luy pleurant,  
 Trouue pour établir ces actes d'injustice,  
 Parmi les saintes loix apuis de la Justice  
 Des raisons qui n'ayant pour but la charité,  
 Ont beaucoup d'apparence & peu de verité :  
 O que fort gentiment disois tu Diogene,

*Le grand voleur souuent le petit larron meine.*

*Le menteur Auocat qui dedans vn Parquet  
 Trafique salement de son riche caquet,  
 Qui ne dit ce qu'il croit, ains qui rusé déploye,  
 Pour atraper de l'or, des mots d'or & de soye,  
 Qui les loix falsifie, & fait tout son effort  
 Pour obscurcir le droit, & déguiser le tort,  
 Qui trahit son Client ez auis qu'il luy donne,  
 Le nourrit en procez, & traître l'abandonne  
 Quand il n'a plus d'argent : cét insigne voleur,  
 Soutient ses larrecins & leur donne couleur.*

*L'auare Medecin lequel iamais ne pense  
 Que de faire sa main, qui par crasse ignorance,  
 Par être nonchalant, cruel, ou paresseux  
 A des-ja fait plusieurs Cimetieres bossus :  
 Oubliant les erreurs que la Terre luy couure,  
 N'oublie pas le soin de sa bource qu'il ouure,  
 Et pour auoir vuidé de leurs ames les cors,  
 Sans peur d'être larron la remplit de tresors.  
 Examinez en fin tous les hommes du Monde,  
 Qui courent sur la Terre ou qui voguent sur l'Onde,  
 Depuis les Empereurs iusques aux vigneron  
 Vous en trouuerez peu qui ne soient des larrons.  
 Voila pourquoy les loix contre iceux decernées  
 Ressemblent en ce temps aux frêles araignées*

Par ou le Frélon passe, & le vil moucheron  
 Comme foible y perit ; Ainsi le gros larron ,  
 Tandis que le petit est conduit au suplice ,  
 Dérobe impunement aux yeux de la Justice .  
 Alexandre tenant un Ecumeur de Mer ,  
 De ses petits larcins le voulut reprimer :  
 Et toy, luy repartit iustement le Coursaire ,  
 Qui voles tout le Monde & ne peux satisfaire  
 A ton ambition ; Quoy doncques pour n'auoir  
 Que deux ou trois vaisseaux en mon peu de pouuoir ;  
 Et que tu vas courrant, ami de la fortune ,  
 De voiles & de gens les plaines de Neptune ,  
 Que sous tes étendars est peinte la terreur ,  
 Tu m'appelles larron, & te dis Empereur ?

Entens ie pas quelqu'un lequel, prophane, gronde  
 Ces mots entre les dents : Le Souuerain du monde  
 Ne commanda-t-il pas aux Hebreux d'emprunter  
 Les ioyaux de Memphis, & de les emporter  
 Sous pretexte d'emprunt, butin plus detestable  
 D'autant qu'il violoit le droit recommandable  
 De l'hospitalité : que si le larrecin  
 Etoit un si grand mal, Dieu bon ! à qu'elle fin  
 Ce Saint Legislatteur à ses Edits contraire ,  
 Auroit il incité son peuple de mal faire ?  
 Homme que répons tu ? oserois tu menteur

Dire que l'Eternel est du peché l'autheur ?  
 Mais plutôt que dis tu terre, poussiere & cendre ?  
 Qui es tu vermissseau que tu oses reprendre  
 Le procedé de Dieu, lequel ne peut faillir  
 En ses ouurages saints non plus que defaillir ?  
 Que si trop curieux alors que tu les sondes,  
 Tu n'en trouues le fonds avec tes courtes sondes,  
 Adore cét abysme, & ne cognoissant pas  
 Les voyes de celuy lequel est le compas  
 Et reigle de tout bien, quand il fait quelque chose  
 Qui te semble mauuaise ayes la bouche close,  
 Ne souffre le penser du blâpheme brutal  
 Qui le souuerain bien veut être autheur du mal.  
 Dieu te commande-t'il, son auis ne discute  
 Au conseil de la chair, mais soudain execute,  
 Et s'il te semble dur pose pour fondement,  
 Qu'il tire bien du mal aussi facilement,  
 Qu'il fit cét vniuers sans aucune matiere,  
 Le beau iour de la nuit, l'homme de la poussiere.

Que si pour contenter ta curiosité,  
 Tu desires sçauoir avec sobrieté  
 Pourquoi Dieu commandoit à sa gent tant chérie  
 Cét emprunt qui te semble être vne volerie :  
 Sçaches que l'Eternel a ce pouuoir vers soy  
 De faire quand il veut outre & contre la loy ;

D'ou les Iuifs n'ont commis ni larcin ni rapine,  
 Ayant executé la volonté Diuine  
 Emportant finement les ioyaux de Memphis ;  
 De même qu' Abraham voulant meurtrir son fils :  
 Ne viola l' Edit de la seconde Table  
 Par lequel Dieu defend le meurtre detestable :  
 Seaches aussi que Dieu departant aux humains  
 Les richesses qu'il fait tomber entre leurs mains  
 Leur donne volontiers par ce libre partage,  
 Non la propriété mais seulement l'usage,  
 Se reseruant le droit d'icelles repeter,  
 De les faire perir, les changer, les ôter  
 Selon son bon plaisir : Dieu donc étant le Maître  
 De tous les biens du monde, à bon titre a peu metre  
 Les habits, les vaisseaux de ces peuples noircis  
 Au pouuoir absolu du peuple circoncis.

Que si tu veux encor consulter la Iustice  
 Pour iuger l'action que tu crois être un vice,  
 Elle dit que les Iuifs sous le travail suans  
 Dans l' Egypte ont serui par quatre fois cent ans,  
 Bâti Rhamse & Pithon ; que si le mercenaire  
 Est ayant trauaillé digne de son salaire,  
 Pourquoi ne pouuoient ils de ces riches Payens  
 Les ayant bien seruis emporter les moyens ?  
 Non pas comme larrons, mais prenant sans offence

*De leur labeur amer la iuste recompente.*

*Ne pense pas que Dieu qui publiant ses loix,  
Faisoit trembler Oreb environné deffrois :  
Qui du thrône brûlant, par la voix du Tonnerre  
Defendoit le larcin aux enfans de la Terre,  
Le vueille authoriser, luy qui si griéuement  
La puni de tout temps. Apres le rasement  
De la forte Cité dont le Dieu des batailles,  
En faueur de son peuple écronla les murailles  
Par le son de sept Cors, qui sans flamme & sans fer  
Firent vn tel effort, que les bouches d'enfer  
De cent mille Canons n'eussent en vne année  
Fait ce que ces cornets en vne matinée :  
Hacan fils de Carmj ayant contre l'édit  
(Veu de Dieu seulement) volé de l'interdit  
Vn lingot de fin or, & vne manteline :  
Fut il pas par arrêt de la bouche Diuine  
Auecque ses enfans lapidé dans Hacor,  
Comme aussi son bétail? & le butin encor  
Sa Tente avec son bien, & les corps péle méle  
Brûlez? & pour marquer l'infamie eternelle  
Sur les cendres d'Hacan, Iosué promptement  
De caillous massacreurs fit faire vn monument.*

*Lors que le General du Prince de Syrie  
Fut guéri de sa lepre ez eaux de Samarie,*

Et que l'homme de Dieu refusa son present:  
 Le seruiteur larron d'Elizée, present  
 Courut, & déroba sous un mensonge étrange,  
 Avec deux talens d'or deux robes de rechange.  
 Mais Dieu qui le voyoit le fit voir au Voyant,  
 Qui iustement faché son courroux déployant,  
 Frappe d'un mot auquel le Ciel donne efficace,  
 De lepre ce voleur avec toute sa race.

Quand l'Eglise naissoit, en son integrité  
 Les biens étans communs par droit de charité,  
 Vn auare Ananias & Saphira sa femme,  
 Mentans au saint Esprit, & mentans à leur ame,  
 Oserent dérober certaine portion  
 Du legitime prix de leur possession;  
 D'ou Dieu soudainement par la voix de Saint Pierre  
 Fit mourir ces larrons, lesquels portez par Terre,  
 Publians du Seigneur le iuste châtement,  
 Remplirent tout de crainte & d'épouuement.

Touïours l'homme de bien viuant en meffiance,  
 Doit auoir des larrons suspecte l'accointance;  
 Car le mal n'étant pas moins que le bien actif,  
 Est fort contagieux & communicatif.  
 Et comme d'un Sorcier la nuisante prunelle  
 Vn corps quoy que bien sain termit & ensorcelle,  
 De même le voleur par son abouchement,

Peut corrompre celuy qui vit plus sagement.  
 Non cét Esprit venteux que sans cesse dégorge  
 Vn soufflet agité dans le creux d'une forge,  
 Ne fait flamber plutôt le brasier arrousé,  
 Que le maître larron scait allumer, rusé,  
 De son sale métier la conuoitise ardente  
 Dedans l'ame de ceux que, malin, il frequente :  
 D'ou l'Esprit du Seigneur censurant le méchant,  
 Entre plusieurs pechez il luy va reprochant  
 Qu'il hante les larrons. Celuy qui participe  
 Auecques le voleur soy memes il se pipe  
 Son ame hayssant. Malheur dit l'Eternel,  
 A celuy qui pillant s'est rendu criminel  
 Car il sera pillé : Non, non ames impies,  
 Ne vous abusez pas rauissantes Harpies,  
 Sacrileges, larrons, voleurs au mal roidis  
 Vous n'entrerez iamais dedans mon Paradis,  
 Ains selon la rigueur de ma iuste còlere,  
 Les peines de l'enfer vous aurez pour salaire.

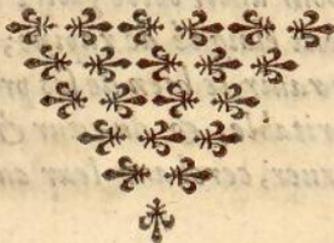
Certes tous les thresors acquis iniquement  
 Ne nous donnent icy que regret & torment,  
 Au contraire le peu que s'acquiert l'homme iuste  
 A bien plus de soulas que l'abondance iniuste :  
 Qui a le pain & l'eau à droit se peut vanter,  
 D'être aussi fortuné qu'est au Ciel Iupiter.

( Nous disoit un Payen ) quand il se rassasie  
 De Nectar odorant & de douce Ambrosie :  
 A meilleure raison peut dire le Chrétien ,  
 Gaignant de son labeur son petit entretien ,  
 Que la pieté sainte en vne ame innocente  
 Est l'indicible gain duquel elle est contente :  
 Car l'homme étant venu nud au monde & sans bien ,  
 Il est tout euident qu'il n'emportera rien :  
 Qu'il nous suffise donc d'auoir la nourriture ,  
 Et de nos pôures corps l'honnête couuerture  
 Sans fraude ni larcin, en atendant le iour  
 Que nous arriuerons à l'eternel seiour  
 Des Esprits bien heureux ; ou la faim violente  
 Ne nous nuira non plus que la soif panthelante :  
 Car l'Aigneau triomphant sur le thrône des Cieux  
 Nous donra de sa main mille mets precieux  
 De la Manne cachée, & aux celestes plaines  
 Nous fera raffraischir dans les viues fontaines ,  
 Nous ayant reuêtus du tant riche present  
 De l'habit eternel fait de Crêpe luyfant.  
 Heureux qui pour auoir cette gloire Diuine ,  
 Vit icy iustement éloigné de rapine ;  
 Qui au lieu de rauir le bien de ses prochains ,  
 Trauaille, charitable, & du cœur & des mains  
 A leur y conseruer, cherchant leur auantage

*Comme l'auancement de son propre heritage.*

*O Seigneur qui voulus étendre tes deux mains  
 Dessus le bois maudit sous des clous inhumains,  
 Pour effacer, benin, de tes paumes sanglantes  
 Tant de pechez commis par les mains rauissantes :  
 Toy qui voulus enfin, acablé de douleurs,  
 Mourir honteusement entre deux grands Voleurs :  
 Nôtre cher Redempteur de qui le doux Oracle,  
 Sur l'autel de la Croix par un diuin miracle,  
 Lors que l'œil de la chair te vid aneanti,  
 Conuertit & sauua le larron conuertit :  
 Conuertit nous Seigneur, & puis que tu commandes  
 Fay s'il te plaît en nous ce que tu nous demandes,  
 Afin que ne donnans place dans nôtre cœur  
 A l'ennemj de Dieu pour y être vainqueur,  
 Celuy-là qui viuoit de larcin ou pillage  
 Quite son mauuais train, & deormais plus sage  
 Trauaille de ses mains pour acquerir son pain,  
 Et pour en departir à son pôure prochain.*

NEK



§ § § § § § § § § § § §

## NEUVIEME COMMANDEMENT.

Tu ne diras point faux tesmoignage  
Contre ton prochain

§

Le Roy de tous les Rois, duquel le thronc stable  
A pour base les Cieux, estant seul ueritable  
Ayme fort chèrement la pure uerite,  
Hayssant le mensonge et l'infidelite:  
Voila pourquoy du mont ou la foudre tempestee  
Ou l'esclair esblouit, ou la claire trompette  
Dim son presage-mort, effroyante au matin  
Les Heritiers futurs du terreur Palestine.  
Il pousse ceste voix plus forte que l'orage;  
Je ne veux, Israël, que par faux tesmoignage  
Tu greues ton prochain: plustost par charité  
Laquelle s'ériguit oyant la Verité,  
Tu maintiendras toujours, estoigné de l'envye  
Son renom, son honneur, ses moyens, et sa vie.  
Sy quelqu'un parmi toy na jamais s'éleuant  
Pour estre faux tesmoing, son frainc decuant.

Afin de mettre au Jour de son cœur la fallace,  
 L'accusé, Le tesmoing, viendront devant ma face,  
 Et la Les Magistratz sondans diligemment  
 Le procesz jusqu'au fonds, ayant veu clairement  
 Que cest homme meschant, du prochain adversaire,  
 Depose fausement, tu feras Au faussaire  
 Ce quil auoit malin a son frainz brassé,  
 Le mal d'aurez de toy sera lors effacé,  
 Si tu fais, rigoureux, a ce tesmoing Infame  
 Oeil pour oeil, dent pour dent, noire lame pour lame :  
 Lors la peine pour un, et l'exemple pour tous.  
 Les autres trembleront sous mon Juste courroux  
 Car selon Les Arréztz donnez en ma Justice  
 Il faut que tost ou tard, le faux tesmoing perisse.

De tant de membres beaux dont la Divine main  
 pour y loger l'Esprit, bastit Le Corps Humain  
 Il ne sen trouue aucun lequel à droit se vante  
 De tant de raretez, que la langue mouuante  
 Laquelle dans l'enlos d'une estroite maison  
 Est un souple Instrument de La Saine Raïson  
 Le vîte Messager de Noz cheres pensees  
 Qui disent aussi bien des choses de pates  
 Que de Celles qui sont, qui pour entretenir  
 Les Humains curieux, parle de L'auenir,

Comme du temps present, qui de l'air fidelle  
 Ce qua courou l'esprit de l'homme sans cautele.  
 La Langue benit Dieu, loue sa saintete  
 Publie sa Justice, Exalte sa Bonte  
 Ce petit bout de chair, ceste' espongette mole  
 Est l'organe du goïst, comme de la parole,  
 Parole qui, portant d'un bon cœur le tresor.  
 Captive les mortelz dans de chainettes dor  
 qui s'establit sur eux un souverain Empire  
 Les manie a son gre' comme vne mole cire  
 Les faconne, Les duit, uiuans en ce bas lieu  
 A l'amour du prochain, a la Crainte de Dieu.

Mais comme il n'ya rien ausc hommes profitable  
 qui ne puisse souuent leur estre dommageable  
 Ce membre si petit qui se vante si fort,  
 Lors quil est en fureur, est pire que la mort.  
 Ce que scateait tresbien l'auteur de la Nature  
 Na voulu luy Donner une double ouuerture  
 Ainsi comme il a fait a ses autres germains  
 Les oreilles, le nez, et les Astres Humains  
 Encore ce quichet, par ou la prisonniere  
 Dit le mal et le bien, est ceint d'une barriere  
 qui double, a la faueur des Leues et des Dents  
 Lui refuse la porte et l'enferme dedans

Afin que La raison par sa Lime tres douce  
 Passe tous ses defours avant quelle Les pousse.  
 Mais pour ce que souvant ce patit dard mouvant  
 Evénant à l'yntrouven ses gardes de devant  
 Pourroit s'emamizer, Dieu kune cordelette  
 Luy donne par desoubz Le train et la gourmette  
 Afin que retenu ce membre si peruers  
 Au feu de son caquet, n'embraze L'univers.  
 Or Comme d'un cheval lequel quand on le touche  
 Obeit a La main, a la gaule, a La bouche  
 Qui prompt a L'esperon, et partant comme un trait  
 Est Leger a la course, et Leger a L'arrest  
 Qui tourne a toutes mains, et soumis a la bride  
 Va selon Le uoloie du juiqueur qui le guide.  
 De ce Coursier digne, si dextremment dressé  
 Son maistre avec honneur pourra faire L'effroy  
 Soit que dedans l'enclos d'une large barriere  
 A l'aspect de La Cour d'innu juste carriere  
 Avec ses courruaux Cavaliers de Cypris  
 De La bague il Conteste et la gloire et Le pris  
 Soit que dans les Horreurs des sanglantes Armees  
 Que Le Dieu Traien à de rage animées  
 Soubz un habit de fer il porte couragement  
 Au front de l'ennemy Les boulets orageux.  
 Mais si Le Cheval fier, n'a La Course afferree  
 Sil a L'arrest facheux, et La bouche Eggarée

S'il ne se dompte point ni batu, ni flaté  
 Il emporte son maître, et luy mesme emporte.  
 Tous deux teints de sueur, de poussière, et de labeur  
 Se vont précipiter en quelque barrière.

Ou comme le Vaisseau qui dresse, Leyer  
 Les flots pour aller voir un pays estrange,  
 Si le gouvernail est en main d'un bon Pilote  
 La Navire en seurte sur la marine flotte,  
 Et va sans se branler, soit de jour, soit de nuit  
 Au gré de celui-la, qui la guide et conduit

Mais si par lacheté, ou par noire tourmente  
 Qui l'air obscurissant le patron espouvante  
 Il quitte le timon, lors ce pauvre vaisseau  
 A la mercy du vent, a la mercy de l'eau  
 Heurte en le Rocher, et la le banc de sable  
 Fait eau de toutes parts, et s'enfouant accable  
 Le Pilote, et tous ceux qui dans ce bastiment  
 Auroient fié leur vie a un traître Element.

Tout de mesme tandis que la Langue mobile  
 Depend de la raison, et la raison docile  
 De celui qui creé la Langue et la Raison,  
 Dans le louable accord de Ceste Liaison  
 Tout se fait par compas, par ordre, par mesure  
 Ce que la Langue dit, la raison le mesure,  
 Et toute les mouvements de ce petit ressort  
 Pour quelle guidez, de la bouche ne sort.

O reiglement heurreux: parole qui ne vise  
 Qu'a la gloire du Ciel, a la paix de L'Eglise  
 Mais si tout au rebours ce petit instrument  
 Ne se manie pas selon L'entendement  
 Manié par Ion Dieu: ceste pointe homicide  
 voulant parler de tout sans timon et sans bride  
 Deshonore Le Ciel, et par ses faux propos  
 Agitte Les Humains, la greable vros.

Celuy qui, menfonger, porte faux tesmoignage  
 Ruine sa propre ame, et fait a trois outrage  
 Outrage a L'Eternel, car en se parvirant  
 Il na sa Maïesté, traistre deshonourant  
 Et de son nom sacré faisant trop peu de estime  
 Tache de rendre Dieu complice de son crime.

Outrage au magistrat, lequel Cest Impudant  
 Estant Interrogé trompe en luy Respondant.

Outrage a son prochain contre lequel il ose  
 Tesmoigner fausement: que si ce quil despose  
 Regarde Les moyens, Lors ce tesmoing menteur  
 Luy derrobe son bien: que si cest Imposteur  
 Blesse par Le rapport de sa langue animée.

De son fratre Innocent la bonne renommée  
 Il est plus que Larron; la renommée estant  
 Beauvours plus a priser que L'amas Juuvstant.

Des caduques thresors; car despitant l'ennuy  
 Elle ne finit pas a la fin de la vie  
 Airoit come un parfum suau et precieux  
 qui embaume la Terre, et resionist Les Cieux  
 Elle dure tousiours, voire la tombe obscure  
 Conserue son odeur parmi la pourriture

Que si du faux Testmoyng Infidelle raport  
 Expose Le prochain au danger de la mort  
 Comme il se voit souuent, Luy Cest homme perfide  
 Est desia deuant Dieu vulnérable d'hommeide  
 Et comme Celuy la, qui son Ame blessant  
 Par tesmoynage faux oprime l'Innocent,  
 Transgresse cest Edit: Celuy qui par malice  
 Le Crime du meschant, dequise a la Justice  
 Est aussi faux tesmoyng: Comme celui qui void  
 Commettre quelque mal, et l'acte ni pouuoit  
 Decelant Le peruers, Lequel Exempt de peine  
 Va plus Audacieux ou ja rage Le Meine.

Or bien que Dieu defende icy premierement  
 Les tesmoyngs faux rendus en Jugement  
 Homme qui a mentir te baigner et te plonger  
 scaches quil te dessend aussi bien Les mensonges  
 Dans Les denis communs: Le Dieu de verite  
 Demande come aux faitz, aux ditz l'Integrite  
 Et veut que nous ayons, tant il est Equitable.  
 Comme Le Cœur, entier, La Langue Veritable.

Ne pouvant supporter ces Esprits qui legers  
 Semblables aux Cretains, sont toujours menteurs  
 Car par la verité, l'humain en sa misere  
 Ressemble plus a Dieu, comme lors quil profere  
 parole de mensonge, il est Imitateur  
 De l'Ange revolté, ce vieux rusé menteur.  
 Et de fait il est vray que l'homme deshonore  
 A des vices beaucoup communs avec la beste  
 Comme la gourmandise, et l'infame larcin  
 L'ire, la paillardise, avecques l'Assassin  
 Mais il a seulement commun avec le Diable  
 Pere des menteurs, le mensonge Damnable  
 Dou le pere et Le filz comme Ennemis de Dieu  
 Doivent auoir un jour pour partage le lieu  
 Ou le souphre ruant une fournaise alumee  
 Qui demeure toujours, et jamais ne consume.

Aussi Le Souuerain a son peuple Interdit  
 La noire Calomnie en ce Neufuiesme Edit  
 Calomnie laquelle avec son Injudance  
 Triomphe bien souvent de la blanche Innocence  
 C'est un estor cruel au proing d'un homme fort  
 Vnne Loue fatale, vt trait qui blisse a mort  
 Que sil ne tue pas, la laide Cicatrice  
 Ne sefface jamais Enore qu'on guerisse  
elle

Elle est dans les Citez ce qu'aux Prez un Serpent,  
 Qui sous vne peau d'or le noir venin épand.  
 Le Basilic naissant ex deserts de Cyrene,  
 Par les esprits meurtriers que souffle son haleine  
 Fait mourir ( comme on dit ) les voisins animaux;  
 Les herbes & les fleurs : He combien plus de maux  
 Cause la calomnie, en courant de diffames  
 Les saintes actions que les plus belles ames,  
 Comme feuilles & fleurs produisent icy bas,  
 Voire pousse souuent ces Plantes au trépas.

Ce Peintre qui de Cos fut l'honneur & la gloire  
 Ayant heureusement emporté la victoire  
 Contre la calomnie, au perilleux duel  
 Que luy liura iadis Antiphile cruel  
 Deuant le Roy d'Egypte, auquel son innocence  
 Parut comme le jour : apres sa deliurance,  
 De ce docte pinceau qui d'un los immortel  
 Peignit la foudre ardente à la main d'un mortel,  
 Fit un tableau parlant, piece importante & chere  
 Vn Iuge y presidoit assis sur vne chaire ;  
 Les oreilles pendoient à cét homme ancien  
 Mouuantes comme auoit le Prince Lydien,  
 Qui marri de l'effet de son desir auare,  
 Recourut au Pactole, & par miracle rare  
 Changea son sable en or : Ce Iuge prend leçon

De la lourde ignorance, & du couuert soupçon :  
 La Calomnie vient, doucement il l'apelle,  
 Et luy tend les deux mains ; elle paroissoit belle,  
 Riche d'or & de soye, & plâtrée de fard  
 Contre faisant ses pas, mais son hideux regard,  
 Les yeux rouges, mouuans, & sa leure tremblante  
 Sur sa face peignoient la colere bouillante :  
 En l'une de ses mains vn flambeau resinoit,  
 Et par ses beaux cheveux de l'autre elle traînoit  
 Vn ieune homme tout nu, qui dans ce vitupere  
 Levant les mains au Ciel, lamente sa misere :  
 L'Enuie au tein de plomb deuant elle marchoit,  
 Le dol ingenieux prez d'elle s'aprochoit  
 Avec la sourde embûche, & leur bouche menteuse  
 Instruisoit en flatant cette femme impiteuse :  
 L'amere penitence avec robe de dueil  
 Qui tomboit à lambeaux, conduisant au cercueil  
 Cette Dame affetée, avecque triste mine  
 A pas contez & lents à la queüe chemine,  
 N'osant leuer les yeux contre la verité,  
 Qui descendant du Ciel avec authorité,  
 Se fait voir à trauers les choses incognues,  
 Comme vn puissant Soleil qui disipe les nues.  
 Fille aînée du Ciel dont le pouuoir diuin  
 Passe celui des Roys des femmes & du vin :

Verité la vertu, le regne, la puissance,  
 La sainte Majesté, l'honneur, la subsistance  
 Des siècles à venir, & des siècles passez,  
 Toujours puisses tu voir à tes piez terrassez  
 Les Calomniateurs, qui par outrecuidance  
 Osent de guet à pens assaillir l'innocence.

Le saint Legislatteur en ce commandement  
 Contre les médisans prononce iugement :  
 Médisans qui toujours dans la bouche l'écume,  
 Comme les Chiens clabauds abayent par coûtume  
 Aussi bien sur le bon comme sur le méchant :  
 Leur langue petulante est vn rasoir trenchant,  
 Ou le dard d'un serpent ; le charbon de Geneure  
 N'a le feu si cuisant : ils ont dessous leur leure  
 Le venin de l'Aspic, leur gosier virulent  
 Comme vn sepulchre ouuert, de son air pestilent  
 Le renom du prochain à toute heure diffame,  
 L'afflige sans sujet & luy contriste l'ame.

Cét homme craignant Dieu, les delices du Ciel,  
 Contre qui vomissoit & sa rage & son fiel  
 L'ennemi des humains l'ayant choisi pour bute,  
 Et des-ja par espoir triomphoit de sa cheute  
 Deuant celui duquel le dire Toutpuissant  
 Arrête & fait courir cet Esprit tout osant :  
 Grouillant de vers goulus sur le fumier tolere

Avec moins de regret les pointes d'ont l'ulcere  
 Le mord incessamment se paissant de sa chair,  
 Que les mots importuns que luy fait délécher  
 La médifance, ouurant la bouche mensongere.  
 De ses rudes amis, de sa femme legere,  
 Qui faisoient, ne sçachant de Dieu le mouuement,  
 De sa calamité sinistre iugement.  
 L'Apôtre qui raiuid les douces merueilles  
 Que le cœur des humains, les yeux & les oreilles,  
 N'ont encore comprins, n'ont veu, ni entendu,  
 Reccut par le Serpent à sa dextre pendu,  
 Beaucoup moins de douleur, que par la médifance  
 Des barbares Maltois contre son innocence.

Non pas que pour cela l'homme sage & prudent  
 Outragé sans raison, doine paroître ardent,  
 Selon les passions de la chair qui murmure,  
 A rendre au médifant iniure pour iniure :  
 Ce combat malseant à tout homme de cœur,  
 Est tel que le vaincu triomphe du vainqueur,  
 Et se dresse, acquerant cette belle victoire,  
 En la Terre & au Ciel vn trophée de gloire.

Considere cecy Chrétien, si tu passois  
 Vn sauuage desert ou l'épaisseur d'un bois,  
 Et qu'un Loup te mordit ; pour te metre en defence,  
 Aurois tu bien le cœur animé de vengeance

Ace point, de vouloir par un desir brutal  
 Changer ton corps au corps du brigand Animal,  
 Pour te paître, cruel, d'une sanglante chasse,  
 Porter le poil cendré, l'horreur dessus la face,  
 Les éclairs dans les yeux, & les foudres aux dents,  
 Vne gueule effroyable, ou dehors & dedans  
 Le sang caillé se void, qui se mêle & qui fume  
 Dans cét Orque beant avec la noire écume :  
 Semblable à Lycaon ce Geant odieux  
 Qui d'homme devint Loup par le vouloir des Dieux :  
 Ha ! tu voudrois plutôt mourir de la morsure,  
 Que d'effacer, vivant, ta Divine figure.

Que si tu ne voudrois être Loup inhumain  
 Pour te vèger d'un Loup, voudrois tu bien, humain,  
 Te rendre médisant pour venger tes offenses,  
 Et fouler à tes piez les celestes defences ?  
 Ains, comme les Chevaux lesquels, ieunes, mordus  
 De ces Loups carnassiers, sont plus vites rendus :  
 Tu dois étant piqué de l'aigre médisance,  
 D'un esprit patient avecques diligence  
 Examiner tes mœurs, revoir tes actions  
 Pour euitier le mal & ses occasions :  
 Car Dieu veut, en vivant selon son ordonnance,  
 Que tu fermes la bouche à la fole ignorance ;  
 Afin qu'à l'auenir lors que la detracteur

Te voudra diffamer on le croye menteur.  
 Et comme vn dard lancé d'une dextre gaillarde,  
 S'érouissant reiaillit sur celuy qui le darde,  
 S'il bute sur vn blanc ferme comme vne rocher :  
 Ainsi les faux propos qu'il te viendra lâcher  
 De son gosier mordant, trouuant la resistance  
 De ton integrité, n'auront pas la puissance  
 D'y faire aucune brèche, aincois retourneront  
 Sur sa tête coupable, & la diffameront.

Que s'il est indecent de voir vn homme sage  
 Debatre, & repliquer à vn fou qui l'outrage :  
 Il est honnête aussi de le voir méprisant  
 Les conuices piquans du vilain médisant ;  
 Duquel le plus sonuent avec le seul silence ;  
 Cét homme patient corrige l'insolence.  
 Car comme vn homme peut de son souffle puissant  
 Resusciter vn feu qui va s'amortissant ;  
 Ou bien peut empêcher que ce feu ne reuiue,  
 L'étouffant doucement de sa moite saline :  
 Tout de même peut il par ses reparas cuisans,  
 Ennemi du repos, aigrir les médisans ;  
 Ou desireux de paix par de belles paroles  
 Adoucir les humeurs de ses personnes foles :  
 Le detracteur ayant le naturel d'un Chien,  
 Qui sur vn voyageur lequel luy fait du bien

*Abaye doucement, mais avec ardeur iape  
Sur le fâcheux passant qui le menace ou frape.*

*Le Chrétien doit garder tous ses ressentimens,  
Pout les faire sentir à tant de garnemens,  
Qui ne trouuant assez icy bas de matiere,  
Ni sujet prou fecond pour y donner carriere  
A leur langue effrenée, osent porter au Ciel,  
Sans crainte du Seigneur, la pointe de leur fiel:  
Qui prophanent, malins, comme vne chose vile  
Ses diuins Sacremens, & son saint Euangile,  
Se mocquent des Sabaths, & par faux iuremens;  
Blâphemes outrageux, ou par reniements,  
Déchirent sans effroy la Majesté tresainte  
Du grand, du Toutpuissant, deuant lequel en crainte  
Les Mons suent, la Terre element de grand pois  
Tremble comme vn roseau: l'Amphitrite à sa voix  
D'un inuisible frein tient ses ondes captiues,  
Bornant ses flots fuyards haut & bas de deux rines:  
Ce Dieu deuant lequel les volans Cherubins,  
Redoutans les éclairs de ses regards diuins,  
Se cachent, éblouis, sous leur aîle luisante  
Pour ne voir de ce Roy la face rayonnante:  
Il ne peut contre iceux inuectiuer assez,  
De son Zele bouillant est louable l'excez;  
Sa colere vertu, vice sa patience,*

*Son parler est loyal, & traître le silence.*

*Comme l'enfant muet, d'un merueilleux effort,  
Voyant son pere cher au danger de la mort,  
L'ame dessus le corps exerçant sa puissance,  
Par des élans d'amour fit telle violence,  
Que rompant les liens qui depuis quelques ans,  
Auoit tenu l'effet de sa langue en suspens,  
Il retint par ces mots, témoins de sa cholere,  
Le bras du massacreur: Ha soldat! c'est mon pere,  
C'est Cræsus, c'est le Roy: Ainsi lors que ces Chiens  
Abayent contre Dieu l'auteur de tous les biens,  
Son iuste cœur aigri doit faire des miracles,  
Maudire, censurer, & brisant les obstacles  
D'amitié, parentage, alliance, pouuoir,  
Seruice, affection, respect, crainte ou deuoir;  
Crier à ces méchans: Ha! langues de Vipere;  
C'est nôtre Souuerain, nôtre Roy, nôtre Pere  
Celuy contre lequel vos gosiers libertins  
Décochent tous ces traits; oseZ vous bien, Mâtins,  
Contre ce dur rocher vos dens freles émoudre,  
Escalader les Cieux, choquer contre la foudre?  
O que vous payerez voire bien chèrement,  
Tous ces propos mutins au iour du Jugement.*

*Que si le médisant de sa langue trenchante,  
S'arrête à déchirer ta personne innocente,*

Tu dois, mettant la chair sous les pieds de l'Égypte  
 Sagement en ce cas Imiter Jesus Christ  
 Lequel en méprisant des ennemis la rage  
 Ne leur rendoit jamais outrage pour outrage.  
 Ni menace pour mal, au pis cest digne saint  
 Venu pour Reparer ce quil nauoit Entraint  
 Donnait les Interests de sa Juste querelle  
 Sans desir de vengeance a Dieu Juge fidelle,  
 Selon le ferme dour de cest Enseignement  
 Qu'il nous a Redigé dedans son Testament  
 Benissez, nous dit il, tous ceux qui nous maudissent  
 Et procurez le bien de ceux qui vous Haïssent,  
 Priez avec ardeur, et d'un desir Constant  
 Pour les Méchans lesquels nous vont persécuter  
 Le Roy du peuple Hébreu, du Sauueur la figure  
 Disoit, en supportant de Semes Ignorance  
 Laissez le, laissez le, sans doute L'Éternel  
 Par son goupier malin sur mon chef, criminel  
 Lance ces maudissons; Que Semes maudisse  
 Par le vouloir de Dieu: pouruen quil me benisse  
 Et que prenant pitie de mes Justes douleurs  
 Il deliure mon ame, et tariße mes pleurs  
 On dit que bien souuent La Corneille Jaspée  
 Volotte au tour de l'Aigle, et folle le Hazard.

De Lagacer, perche, par son Cri aillamment  
 Mais cest Oyseau Royal, sans mouuoie seulement  
 Serre, plume, ni bec faisant la sourde oreille  
 Ne deigne regarder, l'Imyuntune Corneille  
 Sois un Aigle, Chrestien, et quand le medisant  
 Corneille de Saton, de sa Langue abusant  
 Ouurira Contre toy sa bouche babillarde  
 Ne Lesouste, prudant, noire Ne Le regarde  
 Mesprise ses Aigreurs, comme Le Dogue Anglois  
 Mesprise l'ambriquet, les fantafques abois.

Que si tu scais user de ceste patience  
 Et posseder ton coeur deppouille de vengeance,  
 Si tu peux ensuiuant Les Celestes Lerous  
 Tes oreilles fermer a toutes maudissions  
 Dieu qui te Void du Ciel, scaura bien entendre  
 Ces bouches de Sathan, qui ne font que medire  
 Ainsi comme Jadis luy mesme detendit  
 De maudire Le sourd, par un Exprez Edit.

L'amie du poulmon ceste herbe capillaire  
 Laquelle Nait et croit tout au pres de leau Claire  
 Ou sur cheueux Chastains garnis de bouquets Verds  
 Sont de l'onde voisine arrousee ou couuers  
 Quoy que trempent tousiours dans letemet fluide  
 Sa feuille cependant nen font jamais humide  
 Ainsi bien que Sathan ce premier Afronteur  
 Par le salle Canal de l'homme detraiteur,  
 Debours

deborde sur ton chef les eaux de malice  
 Dieu tancera ces flots, si que ton Innocence  
 Ne sera point souillée, ainsi de ce peril  
 Garantie, elle aura plus de filat et de Brill  
 Pour estre desormais comme vne belle plante  
 Sa racine pousseant le long d'vne eau courante  
 Qui sous peur des Egtez, ni des faroux Flurs  
 Nous donne force fruits, souz ses feuillages verds.

Dieu nous defend aussy comme vne piperie,  
 par ce neuuiesme Edit la douce flaterie  
 Car mesdire ou louer sans mesure auourd  
 sont des crimes esgaulx, a raison de l'excez  
 La Vertu qui du Ciel tire son origine,  
 Le mensonge deteste, et sa bouche abomine.

Et comme elle ne scait ni mentir ni flater  
 Parlant des plus grande Rois comme de Jupite  
 Elle ne veut aussy que le mensonge flatte  
 Sa diuine beauté, laquelle assez eslatte  
 Aux Eloges d'honneur qu'aues Cincerte  
 Luy donne Justement la franche Verite

Certes le detracteur, comme beste sauvage  
 Dethire le prochain par fureur et par rage;  
 Mais aussy le flateur, domestique Animal  
 faisant le bon valet ne cause moins de mal:  
 Comme vn vent qui sans bruit glisse par vne fente  
 Altere plus noz Corps que Celuy La qui vente

Sur

Sur La vase Cambrague, ainsi l'homme flateur  
 Qui soubz tiltre d'ami, ne sera que menteur  
 Ferra plustost perir celuy qui Le Tolire  
 Que Le chaud mesdiant au feu de sa colere.  
 Qui flate son prochain Il luy tend des fibetz  
 Ainsi que Loyselieur, aus simples oyselets.

Depuis qu'adam franchit, enleue d'arrogance  
 Les limites sacrez de son obissance  
 Quel engoula, pipe, l'humide morreau,  
 L'homme boit le perche, comme le poisson l'eau  
 Se delecte a mal faire, et toute les jours semboue  
 Comme vn sale porreau, plus auant dans la boue  
 Si que ne pouvant plus son desastre sentir  
 Il ne vent ni ne scait, le moyen den sortir.

Celuy qui par l'heur de sa teste espee  
 Est terrax soudain, de forte Apoplexie  
 Comme d'un coup de foudre, et distingué d'un mort  
 Pour quelque petit vent qui de sa bouche sort,  
 Na durant C'est assaut rien de plus salutaire  
 Que le rapin tranchant, la flance, le cautere  
 Les tirepoils facheux, acres medicaments  
 Les attaches, les cris, les appres frottements  
 Ainsi l'homme qui na ni mouvement ni vie  
 Pour les choses du Ciel, ayant l'ame affermie

Au péché qui l'endort, na remède plus sain  
 pour estre retiré de son infame train  
 Que la correction, qui lui est vaine Espine  
 Piquant sa lâcheté, la rudz discipline  
 Ramenant au devoir, de Dieu les Jugementz  
 Et des peines d'enfer, les Espouventementz.

Cependant le flatteur de sa langue charmante  
 fomenté le péché, comme l'huile brullante  
 fomenté le brasier: si que ce Complaisant  
 Au lieu de reprimer le prochain mal faisant,  
 Et faire retentir d'une voix véritable  
 Aux oreilles, l'horreur de son péché damnable  
 Pour (luy poignant au vif par l'oreille le Coeur)  
 Le rendre de soy mesme, et du péché vainqueur:  
 Par des motz de velours deguisant sa malice  
 Du tain de la vertu, luy colore le vice  
 Don l'autre se pize, de raison Interdit  
 Se croyant estre tel que le flatteur a dit  
 A tout ce qui lui plait donne libre course  
 Tout ce qui lui déplaît ses oreilles offense  
 Si que ceux qui estoient ses Intimes Amis  
 Disant la Verité sont faits ses Ennemis  
 Homme trop malheureux, l'estime d'un Esclave  
 Qui ruine ton Corps, et ton âme de traive

Il te vaudroit bien mieux d'estre, (mal aduise)  
 A La discretion des Corbeaux ex posté:  
 Car de ces oyseaux noirs La bouche charroniere  
 Ne se paist que des corps primier de la lumiere  
 Mais Les Laches flatteurs par Leurs mots de rieurs  
 Se paissent toutz Les Jours sur Les hommes viuants  
 Et de Leurs bienfacteurs ces Esclaus Infames  
 Pendent, en se paissantz, et Les Corps et Les Ames  
 Or Comme nous voyons que Le Corbeau gourmand  
 qui sur un Cadouer se jette au d'adomment  
 Lance de prim-abord Les atteintes cruelles  
 De son bec carnassier sur Les mortz perilleux:  
 ainsi tout Les flatteurs, des le commencement  
 Ils auenglent Les yeux de nostre entendement  
 Afin de nous conduire a Leur fin Desiree  
 Et nous faire perir souz vne voix surree  
 Prier et plus Ingrate que Ces Chiens genereux  
 Lesquelz mesprognissons Leur maistre malheureux  
 pensants courir du Cest, dans Leur chaudiere entrailles  
 L'oyant mis aux Abois, firent Les funeraillies  
 de Ce Terme Veneur, Lequel si cherement  
 Les dymoit, et faisoit Nourrir si grasement.  
 Non, Non, Chiens innocents uous nestre pas vulgaires  
 de ceste trahison: Les effets redoutables  
 que cause Le iourroux d'une Divinite  
 ont Ce meurtre commis, auis L'energie!

Temoins voz hurlements qui tristes s'entendirent  
 Aux palais de Cadmus, et depuis s'essandirent  
 Au tour de Cithæron ou de douleur rongez  
 Vostre maistre Cercheantz vous couriez enrayez  
 Il n'en est pas ainsi du Salle Parasite  
 Lequel se Contrefait cependant quil profite  
 Ruinant a dessein celuy qui le cherit  
 Et qui de ses bienfaits, l'engraisse et le nourrit:  
 Estant semblable aux poux qui sans cesse se paissent  
 Sur un Corps bien refait, et jamais ne le laissent,  
 Si ce n'est qu'amaigri par faute d'aliment  
 Ou par un feu secret, qui l'humour consumant,  
 Aussi qu'un parchemin le dessèche et le vide  
 Et change ce Corps gras en un Skelette aride:  
 Car lors ne trouvant plus à mordre ni becher  
 Sur des os denuiez et de graisse et de chair  
 On voit en un moment ces somysnes gourmands  
 Abandonner leur hôte a trouppes et a bandes  
 Si qu'ayant fait retraite, a l'heure de la mort  
 A grand peine un digne ce Corps tabide mord.  
 De mesme le flatteur ce rusé chatemite  
 Voyant de son ami renverser la marmite  
 Le quitte comme un Chien qui ne daigne approcher  
 La Carcasse du Corps ayant mangé la Chair

Les playes de Lami sont bien plus salutaires  
 Que du traistre flatteur Les baisers mercenaires  
 Et le glaiue ennemi ne nous fait tout de mal  
 Comme, sans Le sentir, cest homme deloyal.

Dans Le gouzier du Pourpre il se trouve vne veine  
 Plaine du suc taignant La Pourpre Tyriene  
 Qui pour sa maicsté a esté d'autre fois,  
 Comme pour sa Valeur, l'ornement des seuls Rois  
 Mais au mesme gouzier don sort La Liqueur fine  
 Qui donne La Couleur d'une rose pour prime  
 Et d'ose franchement, ce dangereux Poisson  
 Porte au lieu d'une Langue, un acere Poisson  
 Duquel il s'ait percer, pour remplir ses entrailles  
 Des nageurs coquilles Les plus dures escailles  
 Si les murés Poissons se laissent arrocher  
 A ce pourpre affamé de Leur friande Chair  
 Image du flatteur duquel la bouche est plaine  
 De Loyauté, d'Amour, et de Louange vaine  
 pendant que soubz L'Éclat de ces belles couleurs  
 Il pousse finement Le pointes des douleurs  
 Dont La Langue sordide, au Louage du ventre  
 Ceux qui luy font du bien d'euore Juygnez au Centre  
 Non que pour Les flatteurs, je veuille dissuader  
 La Louange sous fard que chascun doit aimer  
 Elle est de La vertu L'amour singuliere  
 Son plus doux aliment, son Joux, et sa Lumiere  
 L'honneste

L'honnête but auquel aspire le mortel,  
 Le précieux encens au nez de l'immortel.  
 Mais pour être louez, il faut être louables,  
 Non pour la verité se repaître de fables,  
 Et se laissant seduire à des faux iugemens,  
 Se trouver, méconté par les euenemens,  
 N'être que vanité, que fumée, que cendre.  
 Comme il auint iadis à ce grand Alexandre,  
 Qui le premier aux coups sur Bucephal monté,  
 Effroyable d'acier, de courage indompté,  
 Vainquit Daire trois fois, deffit Sirme, print Pore,  
 Et conquit en courant le regne de l'Aurore.  
 Ce Prince se plaisant, par trop ambitieux,  
 D'être apellé le fils du Monarque des Dieux,  
 Ayant senti d'un trait la cuisante piqueure,  
 Disoit, voyant couler le sang de sa blessure,  
 Vous me trompez, pipeurs, m'apellant immortel,  
 Alexandre est un homme & fragile & mortel,  
 De quel des Dieux iamais vne liqueur vermeille  
 A t'on veu decouler à cette ci pareille?  
 Ce superbe blessé par ces mots non menteurs  
 Abatoit son orgueil, detestant les flateurs.  
 Flaterie sans front qui en malheurs foisonnes,  
 Qui sous un miel plaisant les hommes empoisonnes,  
 Ne puisses tu iamais debiter tes poisons

Ni dedans nos Citez, ni dedans nos Maisons:  
 Mais sur tout, ô bon Dieu, ne permets qu'elle touche  
 L'oreille de nos Roys, ni des Pasteurs la bouche,  
 Desquels les uns parlans, les autres écoutans,  
 Ruineroient en bref les états plus constans:  
 Coupe plutôt, Seigneur, ces langues qui t'irritent,  
 Et qui les trahisons d'un cœur double débitent.

Comme ce saint Edit condamne les flatteurs,  
 Il prononce l'arrêt contre les Raporteurs  
 Semblables à l'Echo cette ombre solitaire,  
 Seule touïours muete, & qui ne se peut taire  
 Quand elle entend parler, ainçois va rapportant  
 A son pere les sons de tout ce qu'elle entend:  
 Mais la voix de l'Echo n'est que voix innocente,  
 Celle du rapporteur est traitresse & méchante.  
 Car comme les Oyseaux infaustes aux mortels,  
 Qui ne vont que de nuit rodant sur les Hôtels,  
 Troublent par les accens d'une voix effroyable,  
 De leur moite someil la douceur agreable;  
 Ainsi les flagorneurs, Esprits malencontreux,  
 Par des secrets rapports aux hommes defastreux  
 Troublent le doux repos des ames plus paisibles,  
 D'une étroite amitié font des guerres horribles:  
 Otez le bois du feu les flammes cesseront,  
 Chassez les rapporteurs les noises finiront,

Dieu ne defend pas moins par sa Ste. ordonnance  
 Des effrontez Causeurs l'effrenée licence :  
 Soit des Ecornifleurs qui scauent , plaisantins ,  
 D'un bout de ville à l'autre atraper les festins ,  
 Qui Chiens au nez friand , couchés dessus la plume ,  
 Sentent au point du iour ou la Cuisine fume ,  
 Qui sont toujours en goût ; & qui ne manquent pas  
 D'une seule minute à l'heure du repas ,  
 Et payent leur écot en folles railleries,  
 En discours de neant , & en bouffonneries.  
 Soit des hommes plus prompts que les Emerillons ,  
 Desquels tous les mots sont de poignans aiguillons ,  
 Qui trouuant un bon mot propre pour satisfaire  
 A leur mordante humeur , auant que de le taire  
 Perdroient le Paradis : Esprits un peu trop vifs ,  
 Si countables un iour des petits mots oysifs ;  
 Ha ! que vous trouuerés des étranges mécontes ,  
 Lors que vous chargerez au dernier de vos contes ,  
 Deuant le Dieu viuant rigoureux Auditeur  
 De ces propos mordans votre cayer menteur.

L'Eternel qui defend tous les faux témoignages ,  
 Condamne en cette Loy tous les hommes volages  
 Desquels la langue va deuant l'entendement ,  
 Et qui parlans toujours parlent sans iugement.  
 Le Sage ses discours acourcit & compasse ,

Mais le trop grand babil sans peché ne se passe.  
 Comme vn homme dispos ébranlé roidement,  
 Sur la pente d'un Mont courant legerement,  
 Dans ce fort mouuement son corps plus ne balance,  
 Ne s'arrête ou il veut, ains sans ordre se lance  
 Ores sur vn rocher, ores d'autre façon  
 Se blesse contre vn tronc, s'empêtre en vn buisson,  
 L'un pié s'engage icy, là son autre pié glisse,  
 Iusques à ce qu'il tombe au fonds du precipice :  
 Ainsi le babillard qui, peu sage, en tout tems,  
 A sa langue sans frein, donne la clé des chams,  
 N'est plus maître de soy, il parle & ne s'écoute,  
 Ne range plus ses mots, ains en perdant sa route,  
 Dit ce qu'il ne voudroit : or il médit, leger,  
 Des amis & parens, or blâme l'étranger,  
 Or diffame les bons, il ment, il calomnie,  
 Il suppose, il impose, & poussé de manie,  
 Dans ce trouble d'esprit, son gosier criminel  
 Pour comble de peché s'en prend a l'Eternel.  
 Celuy qui sans sujet de son frere soupçonne,  
 Qui regrete, enuieux, les biens que Dieu luy donne,  
 Qui le va reprochant de ses iniquitez  
 Par hayne & non d'amour, qui ses infirmitéz  
 Publie lâchement, qui tâche par malice  
 D'abatre sa vertu, de releuer son vice,

Qui tourne à contre sens, fait trouver plus ou moins  
 Aux paroles d'autrui, sont tous de faux témoins ;  
 Bref qui pense du cœur, ou profere de bouche  
 Le mal qui du prochain la chere vie touche,  
 L'honneur ou les moyens, infidelle il enfrain,  
 Ce penultième Edit du Legislatteur saint.  
 Voire l'homme malin qui dit, peu charitable,  
 Pour nuire à son prochain la chose veritable,  
 Viole c'est Edit ; comme un traître Doeg  
 Décourant à Saül comment Abimelec,  
 Lors que David fuyoit vers la Nobique terre,  
 Luy donna le saint pain, & le grand Cimeterre  
 De l'horrible Geant, dont les apels mutins  
 Faisoient trembler Iuda deuant les Philistins.

Mais sur tout cette loy condamne la malice  
 De celui-là lequel répondant en iustice,  
 Animé de vengeance, ou du gain alleché,  
 Ou pour plaire à quelcun, commet ce grand peché  
 De deposer à faux, abusant execrable  
 Du nom de l'Eternel Saint, grand & venerable,  
 Du Dieu de verité, qui tout iuste & puissant,  
 Le pariure ne tient iamais pour innocent.  
 Instrumens de Sathan faux témoins pleins de rage,  
 Helas ! que de tout temps maint iuste personnage  
 Auez vous fait mourir ? icy ie voy Naboth

Que deux mensongers font perir par le complot  
 D'une infame putain. Là ie voy ce bel Ange  
 Couronné de lauriers que nul hyuer ne change,  
 Rougissant le premier de son sang précieux  
 Le penible sentier qui meine vers les Cieux,  
 Mourir par le raport de vos langues faussaires :  
 Icy le saint vaisseau des celestes mysteres,  
 Par la tonnante voix de nôtre Redempteur  
 Changé d'un Loup cruel en fidelle Pasteur,  
 Est par vous affligé tantôt en Cesarée,  
 Or en Ierusalem : Là Suzanne éplorée  
 Void par les faussetez de vôtre gosier noir,  
 Son honneur à l'encant, sa vie au desespoir.

Mais est il bien possible ô bouches déloyales,  
 Cœurs pourris de venin, furies infernales,  
 Que les accens mortels de vôtre inique voix  
 Nôtre unique Sauueur ayent mis sur le bois ?  
 O forfait execrable ! aterrer par enuie  
 Le salut des humains, & le Prince de vie,  
 Qui pour diuiniser la basse humanité,  
 Voulut humaniser sa haute Deité ;  
 Qui daigna d'Immortel, se faire nôtre frere,  
 Pour tirer les mortels de mortelle misere ;  
 Qui pour ses ennemis, amour prodigieux !  
 Vnit l'homme à son Dieu, la Terre avec les Cieux,

Afin qu'en l'union qui le rendoit sensible,  
 L'impassible portant la nature passible  
 Au plus fort du combat, elle peut triompher  
 Du peché, de la mort, & du Prince d'enfer:  
 Ouy faussaires ce sont vos langues serpentines  
 Qui luy ont couronné de poignantes épines  
 La tête glorieuse, & qui ont de son flanc,  
 De ses piéz, de ses mains fait ruisseler le sang:  
 Qui dans le sentiment de sa peine plus aigre,  
 L'ont abreuvé de fiel, de myrrhe & de vinaigre,  
 Et l'ont fait écrier, de douleurs oppressé,  
 Hé mon pere, Hé mon Dieu pour quoy m'as tu laissé?

Ce siecle des passés & l'écume & la lie,  
 Ou parmi les humains la foy semble abolie,  
 Fourmille de méchans, lesquels deposeront,  
 O malice du temps! & sans ame & sans front  
 Ce qu'ils ne sçauent pas, ou celeront, faussaires,  
 La verité du fait devant les Commissaires.  
 On achete aujour d'huy ces auteurs de tous maux  
 En la foire du monde ainsi que des Cheaux:  
 Quel sera nôtre gain, disent ces detestables  
 Disciples de Judas, si nos bouches damnables  
 Dépouillent de leur bien la vefue ou l'orphelin,  
 Font mourir l'innocent, & sauuent le malin?  
 Malheureux c'est Sathan qui marchande vos ames,

Pour les precipiter eꝛ eternelles flammes  
 De l'Enfer, qui n'ayant ni témoins n'Enquêteurs,  
 A cent mille Bourreaux pour vous gêner, menteurs,  
 Si ie trouue en chemin vne Bête sauvage,  
 Ie me iete à l'écart pour euiter sa rage,  
 Si ie trouue vn voleur, vn assassin cruel,  
 Ie me sauue en fuyant, ou bien par vn duel :  
 Suzanne repoussa des vieillards l'insolence,  
 Qui vouloient ébranler les murs de sa constance ;  
 Mais Suzanne ni moy, sans les merueilleux soins  
 Du Ciel, ne nous pourrions sauuer des faux témoins.  
 Dedans la Trinacrie en flammes merueilleuse,  
 Pour laquelle iadis la gentile Aretheuse,  
 Faisant voir sur les flots ses longs cheueux dorez,  
 Adoucit au besoin la rage de Cereꝛ :  
 Vne fontaine bôût, qui remplit de merueilles  
 Les yeux des assistans, des absens les oreilles ;  
 Car le pariure mis à l'essay de cette eau,  
 Y trouue ses témoins, son Iuge, & son Bourreau :  
 Là pour trouuer le vray d'vne affaire incertaine,  
 On menoit le témoin preꝛ de cette fontaine,  
 Ou il prêtoit serment, & sans dilation  
 Ecriuoit de sa main sa deposition  
 Sur vne carte blanche, icelle cachetée  
 Etoit dedans les eaux par luy même ietée :

Que si ce qu'il auoit par serment atesté  
 Et dans la carte écrit, contenoit verité,  
 La carte surnageoit, voire l'onde discrete  
 Pendant son mouuement étoit comme muete :  
 Mais si cét homme auoit deposé faussement,  
 Le papier mensonger s'enfonçant promptement,  
 L'onde prenoit le feu, dont la flamme sur l'heure  
 Vengeresse brûloit le corps de ce pariure.  
 Magistrats éloignez de ces fataux ruisseaux,  
 Traitez les faux témoins comme ces iustes eaux ;  
 Et puis que vous portez du souuerain Monarque  
 La redoutable épée, & la sanglante marque,  
 Faites trancher ce glaiue, à vôtre Dieu loyaux,  
 Pour la seurté des bons contre ces déloyaux :  
 Les amendes, le fouet, la Prison, la Galere  
 Sont suplices flateurs, le condigne salaire  
 Du témoignage faux qui de leur bouche sort  
 Contre les gens de bien, n'est autre que la mort :  
 Il faut exterminer ces personnes iniques,  
 Ennemis du Seigneur, pestes des Republicques,  
 Comme nous écrasons les Serpens venimeux,  
 Lesquels portent la mort au gosier écumeux.  
 Helas ! combien de fois sous leur faux témoignage  
 Vous êtes vous rendus Ministres de leur rage ?  
 Combien de gens de bien sous leur traître rapport,

Comme des criminels auez vous mis a mort ?  
 Sans doute vous direz que l'iniuste sentence  
 La blanche integrité de vos ames n'offence ;  
 Car le dire acordant de deux ou trois témoins  
 Passe pour verité : si est ce neantmoins ,  
 Alors que l'Eternel ( qui conduit & adresse  
 A quelque bonne fin par profonde sagesse,  
 Aussi bien que les bons vos pires Jugemens )  
 Détrompe vos esprits, arriuant les momens  
 Reconnus à luy seul, qu'en sa libre iustice  
 Décourant ces méchans il punit leur malice :  
 Vous scauez les remors que vôtre ame ressent,  
 D'auoir iniustement condamné l'innocent.

Lors que les Iuifs auoient prononcé la sentence  
 De mort aux criminels, la Diuine ordonnance  
 Vouloit que les témoins qui les auoient chargez  
 Deuant le Magistrat, fussent tous obligez  
 De ieter les premiers sur ces pôures victimes  
 Les caillons punisseurs, pour montrer que les crimes  
 N'étoient pas suposez, ains qu'en sincerité  
 Ils n'auoient, atestans, dit que la verité.  
 Or bien que l'Eternel, lequel scait les pensées  
 Des humains même auant qu'ils les ayent pensées  
 N'ayt besoin, tout-voyant, de faire aucun essay  
 Pour pouuoir discerner le faux d'avec le vray,

Si vouloit il alors par cette circonstance  
 Eneiller des témoins la morte conscience.  
 Certè l'homme méchant fera bien peu d'état  
 De répondre en mentant deuant le Magistrat :  
 Mais au moment qu'il faut que sa dextre periurè  
 Assomme l'innocent, qui par son imposture  
 Est au poteau lié, son esprit tremoussant  
 Au pitoyable abord de cét objet puissant ;  
 Ce malheureux alors, témoin contre soy même,  
 A les yeux égarez & le visage blême,  
 Les genoux delâchez, l'estomach panthelant,  
 Il a la main tremblante, & le pié chancellant :  
 Car ià des-ja la peur fait sentir à son ame  
 Les horribles tormens de l'infemale flame,  
 Dans laquelle en effet sans cesse il doit patir  
 S'il n'apaise son Dieu par vn saint repentir.

Faussaire écoute icy, pour brider ta licence,  
 Du grand Legislatèur la formelle deffence :  
 Ne leue aucun faux bruit, & iamais ne te ioin  
 Auecques les méchans pour être faux témoin,  
 A ce qu'à l'innocent violence soit faite,  
 N'ensuy la multitude à mal faire sujete,  
 Ne répons en procez contre la verité  
 En faueur du mensonge, oprimant l'equité.

Meditant tous les iours cét anis salutaire

Du penultième Edit tres-ample commentaire,  
 Homme, tu ne dois pas pour crainte du torment  
 Enfreindre la teneur de ce commandement :  
 Tu tomberois, fuyant les douleurs temporelles,  
 Au suplice infini des peines eternelles :  
 Aussi ne dois tu pas cét Edit transgresser  
 Pour t'acquerir des biens qui ne font que passer.  
 Dieu te donna, creant de ton corps les merueilles,  
 Deux piez, comme deux mains, deux yeux & deux  
 oreilles,

Afin que si durant la course de tes ans,  
 Qui passent aussi tost que des promps tisserans  
 La nauete, il auint, qu'un de ces membres meure,  
 L'autre membre germain qui survit & demeure  
 Te conduise icy bas ; Mais lors qu'il anima  
 Cete chair que puissant du limon il forma,  
 Il ne souffla dedans cette boüe mouuante  
 Qu'une ame seulement pour la rendre viuante,  
 Laquelle se perdant, peux tu remedier  
 A cete grande perte avec le monde entier ?  
 Ce rachat est trop cher, tout l'amas perissable  
 Du thresor des mondains y peut moins que le sable,  
 Non, non des faux témoins les ames & les cors  
 Seront precipitez aux tenebres dehors.

Mais plutôt depouillant du cœur toute malice,

*Feintise, enuie, dol, calomnie, blandice,*  
*Chemine sur la Terre en toute integrité*  
*Comme deuant les yeux du Dieu de verité,*  
*Qui voyant du saint lieu de sa gloire immortelle*  
*Les louables efforts de ton ame fidelle,*  
*Aux prises tous les iours avec ses ennemis*  
*Suportant les defauts sous lesquels tu gemis,*  
*Selon la verité de sa sainte promesse*  
*Te fera triompher, & sortant de la presse*  
*Te metra, pere bon, au celeste repos,*  
*Ou les detractions, ou tous les faux propos*  
*Des témoins mensongers n'auront plus la puissance*  
*D'ataquer le rempart de ta blanche innocence :*  
*Car tu seras alors à l'ombre & sous la main*  
*Du Dieu fort & puissant, qui Iuge souuerain,*  
*Bannira ces méchans du Palais de sa gloire*  
*Vers les funestes lieux de cette fosse noire*  
*Prison des enrollez à la damnation,*  
*De laquelle il n'y a point de redemption.*

*O fidelle témoin, des Princes le Monarque,*  
*Le premier né de ceux qu'a butiné la Parque,*  
*Qui nous ayant aimez d'un amour gracieux,*  
*As laué nos pechez dans ton sang precieux*  
*Et par ce lauement il ta pleu de nous faire*  
*Roys, Sacrificateurs à Dieu nôtre saint Pere :*

Quand tout œil te verra reuenir courroucé ;  
 Voir les malheureux qui t'ont iadis percé,  
 Que toutes les Tribus de la Terre en alarmes ;  
 Publieront leur dueil & par cris & par larmes ;  
 Mets nous à ta main droite, & témoignéât pour nous,  
 Apaise du grand Dieu le trop iuste courroux :  
 Et cependant Seigneur que dans cette carriere ;  
 Fragiles nous rampons sur la sale poussiere,  
 Vueilles sanctifier nos langues & nos cœurs,  
 Afin qu'en ta vertu de nôtre chair vainqueurs ;  
 Nos pensemens soient bons, nos propos agreables  
 A toy nôtre Sauueur, au prochain profitables.



DIXIEME ET DERNIER COM-  
mandement.

TV NE CONVOITERAS POINT &c.

**L'**Homme animal n'ayant que des desirs charnels ;  
 Ne peut les éleuer vers les biens éternels :  
 Ains oublieux d'auoir dans le Ciel sa racine,  
 Comme en ayant tiré sa plus noble origine,  
 Selon le choix que fait son iugement mal sain

S'acoquine icy bas, & dessein sur dessein,  
 Or vogue sur la Mer, or sur Terre tracasse,  
 N'est iamais en repos, se peine, s'embarasse,  
 Et meurt dans son tranail, delaisant pour autruy  
 Ce que sot il croyoit auoir acquis pour luy :  
 Semblable au vermisseau qui, par un cas étrange,  
 De graine en ver, de ver en papillon se change ;  
 Lequel, faisant l'amas de son riche coton,  
 S'enlace pour mourir dedans ce peloton,  
 Et laisse trépassant, de son subtil ouurage  
 Aux superbes mondains le profitable usage.

L'homme doncques étant à la Terre attaché,  
 Comme participant (complice de peché)  
 Aux maledictions dont la bouche diuine  
 Aterra le Serpent cause de sa ruine,  
 Dans icelle s'emboïe, & ses desirs ardens  
 A trauers les hazars de tous les accidens  
 Ne sont iamais sans pointe: ains pour trouuer limite,  
 L'Ocean est étroit, & la Terre petite :  
 D'ou l'Eternel voulant, par son sage pouuoir,  
 Le peuple circoncis ramener au deuoir,  
 De la cime d'Oreb le trône de son ire,  
 Trône deffous lequel le Mont pressé respire  
 Flammes de tous côtez, ou les Eclairs tremblans,  
 Ou la foudre brûlante, & les Vents violens

Se liurent obstinez vne implacable guerre ;  
 Fait ouyr cette voix maîtresse du Tonnerre.  
 Tu ne conuoiteras ennemi de raison,  
 De ton frere, Israël, la femme ou la maison,  
 Son Valet, sa Seruante, ou son Boeuf, ou son Ane ;  
 Contente toy du tien, & conuoiteux n'ahane  
 Apres aucun des biens qu'au pouuoir du prochain  
 A fait tomber du Ciel ma liberale main.

Non que de Sinai: le Dictateur suprême,  
 Es termes negatif de cette loy dixième,  
 Commande simplement, que l'homme aime-plaisirs  
 Soit sans affections, & viue sans desirs :  
 Il ne seroit plus homme, ains vne lourde pierre,  
 Vne masse de plomb, ou vn tronc sur la Terré :  
 Car lors même qu'il pleût à Dieu de le former  
 A son image sainte, il voulut imprimer,  
 De son doit paternel dans cete Creature,  
 Les desirs répondans à sa pure nature :  
 Et s'il n'eût, ô malheur ! préte, se corrompant,  
 Sa curieuse oreille à la voix du Serpent ;  
 Au lieu que maintenant l'impure conuoitise  
 Les flames du peché dedans son cœur arise,  
 Son ame ne brûlant, contente en ce bas lieu ;  
 Que du feu lumineux de l'amour du grand Dieu,  
 Il eût eu, comme vn Ange, en cét état sublime

## DE L'ETERNEL.

*Les pensées sans mal, & les desirs sans crime.*

*Mais, ô change hideux ! ce lâche reuolté,  
Par sa faute decheu de son intégrité,  
Sans repos & sans paix, n'échauffant plus son âme  
Que du sale brasier de la mondaine flamme,  
Ses souhaits, ses pensers sont du mal en tout temps,  
Soit dans les libres ans de son ieune printemps,  
Soit en l'Eté gaillard, ou sa force s'assemble,  
Soit ez iours chagrineux de son âge qui tremble,  
Car comme celui-là qui a les yeux polis,  
Non enflammez de sang, ni de phlegme amollis,  
Quand il veut à plaisir repaît sa veüe claire  
Des beautez du flambeau qui l'vniuers éclaire:  
Mais si le prompt débord d'un Catarre pleureux,  
Ou la sanguine ardeur les y font tenebreux,  
Il abaisse soudain leurs deux pointes iumelles  
Cerbant les lieux obscurs, d'ou ses tristes prunelles  
Ne peuvent contempler, dans ses obscuritez,  
De l'ornement des Cieux les roulantes clartez.*

*Ainsi l'homme durant sa premiere iustice,  
Auant qu'il eût poché par l'ateinte du vice  
Les yeux de sa raison, bien heureux les passoit  
De la face de Dieu, vers lequel il pousoit  
Ses souhaits épurez, & dans le saint Parterre  
Etoit l'aimé du Ciel, le maître de la Terre.*

Mais depuis que Sathan, par son abouchement,  
 Luy a creué les yeux de son entendement,  
 Il se plaît, chair & sang, és noires conuoitises  
 Du Monde qui le charme, & dans ces puantises  
 Enfoncé, ne peut plus éleuer vers les Cieux,  
 Pour y contempler Dieu, ses desirs ni ses yeux :  
 Ains il est icy bas, metamorphose étrange !  
 Disgracié du Ciel, esclau de la fange.

Encore en cét état deplorable & honteux,  
 Dieu ne luy defend pas d'être icy conuoiteux :  
 Car il peut pour son corps, sans franchir les limites  
 De cét Edit, auoir plusieurs desirs licites :  
 Comme lors qu'il se trouue auoir & soif & faim,  
 Peut il pas conuoiter du breuuage & du pain ?  
 Vêtement s'il est nu, santé s'il est malade,  
 Le repos s'il est las ? Mais pour son ame fade,  
 Sans desir & sans goût des delices des Cieux,  
 Elle ne peut auoir que desirs vicieux.

Que si Dieu pitoyable à l'humaine nature ;  
 Vent rehausser les traits de sa riche peinture  
 Que le Diable a biffez, & d'un hardi pinceau  
 Rauiner les couleurs mortes sur ce tableau :  
 Si, dis-je, Dieu selon sa bonté coûtumiere,  
 Eclaire sa raison de nouvelle lumiere,  
 Qu'en le regenerant il le face nouveau,

Metant ses volontez à leur iuste niveau :  
 Cét enfant remoulé, bien que sa chair bataille  
 Pour defaire l'esprit, sans que le cœur luy faille  
 En cét âpre combat, peut bien auoir alors  
 De louables desirs pour l'ame & pour le cors.  
 Car outre les souhaits de ces choses vulgaires,  
 Au soutien de son corps simplement necessaires,  
 Peut il pas conuoiter richesses & grands biens,  
 Sans que de cét Edit il brise les liens ?  
 Ouy certes il le peut : ces legeres richesses  
 Sont du Pere tout bon les Royales largesses ;  
 La benediction de ses Diuines mains  
 Seule comme il luy plait enrichit les humains ;  
 Et luy même scachant que l'homme né de boüe,  
 A ces objets glissans, & s'atache & s'emboüe,  
 Pour le desabuser, & luy donner lessor  
 Vers le Ciel, y promet vn immense Thresor.

Mais en les desirant il faut bien qu'il auise  
 De reigler tellement l'aneugle conuoitise,  
 Qu'elle aye pour sa fin, non pas son propre gain,  
 Mais la gloire de Dieu, & le bien du prochain :  
 Car vn homme qui n'a pour son Dieu que la pance,  
 Peché par le desir d'une telle abondance,  
 Pour, se gorgeant de vin & de friands morceaux,  
 Mourir couuert le lard ainsi que les Pourceaux,

Afin que ce gourmand, & ce vilain yurongne  
Puisse mieux engraisser les Vers de sa charongne.

Celui ne peche moins qui ne fait qu'aboyer  
Après ces biens mondains, les voulant employer  
En des habillemens ou la Pourpre & la soye  
Dessous l'or & l'argent à grand peine se voye;  
Et, prodigue, courir encore ces habits  
De Diamans royaux, de Saphirs, de Rubis,  
Changeant ch'aque matin & d'étoffe & de mode:  
Se promener morguant, comme le Pan qui rode,  
Pour prendre le haut bout d'un Carrosse roulant,  
Dont le tonnerre va les pauez écroulant,  
Et d'ou Monsieur, branlant sa face refroidnée,  
Voudroit lâcher la foudre ainsi que Salmonée:  
Puis entrer, descendu, dedans un Bâtiment,  
Ou le Marbre sous l'Or braue ch'aque Element,  
Bâtiment qui fondé insqu'au creux de l'abisme,  
Semble toucher le Ciel de sa luisante cime.

Celui là peche aussi qui desire, effronté,  
Des biens pour satisfaire à sa lubricité,  
Et saouler nuit & iour parmi les Courtisanes,  
Les apetits brutaux de ses membres prophanes,  
Se fondre, & se noyer dedans ces lieux vilains,  
Sans crainte du Seigneur, sans honte des humains,  
Conduisant en Enfer son corps avecque l'ame.

*Par le plaisant chemin de cette vie infame.*

*Plus coupable est celuy qui desire un tresor  
Pour en faire son Dieu, & cette Idole d'or  
Encoffrer chèrement, de peur qu'elle s'égare,  
En quelque lieu secret, ou ce penible Auare  
Se confie vinant, mange, boit, veille, dort,  
Et se trouue dedans à l'heure de la mort ;  
Si qu'au dernier soupir qu'il exale en sa couche,  
Cét Or & cét Argent luy sortent par la bouche,*

*Dieu ne prend point plaisir à tant de vanitez,  
Il veut que nos esprits d'autre soin agitez ;  
S'ils conuoitent les biens du monde transitoire,  
Ce soit pour auancer le regne de sa gloire  
Selon nôtre pouuoir : touiours apareillez,  
Pour le nom de celuy qui nous les a baillez,  
De les abandonner, & en faire litiere,  
Les prisant aussi peu que la noire poussiere :  
Et même recevoir avec contentement  
De ces biens passagers le dur rauissement ;  
Sauourant les douceurs d'une ferme assurance,  
Que nous auons au Ciel la meilleure cheuance,  
Dans le Palais de Dieu pere d'eternité,  
Laquelle doit durer à perpetuité.*

*Châque humain peut aussi porter sa conuoitise  
Aux honneurs de l'Etat, aux charges de l'Eglise,*

Selon sa qualité : Ces charges, ces honneurs,  
 Ce sont du Souuerain les biens & les faueurs :  
 Qui voyant à quel point l'homme se precipite  
 Apres vn vain objet qui son desir irrite,  
 Promet, pour l'atirer, à cét Ambitieux  
 Des Palmes, des Lauriers, des Couronnes aux Cieux,  
 L'asseurant qu'il sera, non sujet à la Parque,  
 Vn Roitelet au Ciel preZ de luy grand Monarque,  
 Mais pour bien conuoiter personne ne le peut,  
 Si ses affections n'ont quelque honnête but :  
 Certes celuy lequel de tout son cœur aspire  
 A l'honneur d'être Eueque vn bon œuure desiré,  
 S'il se trouue, ennemi des sensualitez,  
 Saintement reuêtu des belles qualitez  
 Qui doiuent en tout temps au vray Pasteur reluire,  
 Pour la maison de Dieu netoyer & conduire,  
 Selon la chaine d'or de ce denombrement  
 Qu'en fait l'Apôtre saint son disciple animant :  
 Car méchant est celuy dont le desir ne vise,  
 Que d'entrer par le toit dans le cœur de l'Eglise :  
 Ou bien pour augmenter le grand nombre de ceux  
 Qui sont des Chiens muets, & ventres paresseux,  
 Qui laissant des Brebis & le soin & la peine,  
 S'engraissent de leur chair, se couurent de leur laine,  
 Ou pour semer, malin, dans le champ du Seigneur,

Pour le grain pur & net, l'yuroye de l'erreur,  
En corrompant de Dieu les loix & le service,  
Bref pour être au troupeau le patron de tout vice;

Celui-là qui du rang du vulgaire est ôté  
Par l'acier reluisant qu'il porte à son côté,  
Qui ne iure iamais que par sa bonne Epée,  
Qui ne cede en valeur à César ou Pompée:  
Bouillant de faire voir ce qu'il sçait exploiter,  
Dans les occasions; venant à conuoiter  
D'être le General d'une armée Royale,  
Son desir est très bon, si son ame loyale  
A la gloire du Ciel, au service du Roy,  
Sur des pas genereux du vaillant Godefroy;  
Desire de porter bien loin de sa Prouince,  
Contre les Mécreans les armes de son Prince,  
Pour planter, conquerant, l'étendard de la Croix  
Sur le mont de Caluaire, ou Iesus sur le bois  
A porté nos pechez, & par le sacrifice  
De son corps contenté la Diuine Iustice:  
Ou si nos propres maux luy dérobent le soin  
(Ce qui n'anienne pas) de ceux là qui sont loin,  
Defendre, courageux, nos captiues murailles,  
Et se trouuant au front des sanglantes batailles,  
Son cœur de Zele ardent, & sa dextre de fer,  
A l'aspect de son Roy, foudroyant, triompher

De l'Etranger mutin, dont les armées fieres  
Auoient batu nos gens, & gaigné nos frontieres.

Mais quand ce Cavalier seroit vn autre Hector,  
Quand même il passeroit en sagesse Nestor,  
Il seroit nonobstant de cét Edit coupable,  
Desirant d'exercer cette charge honorable,  
Pour piller les Maisons & les Communantez,  
Afin de s'enrichir, & de cent cruantez  
Affliger sans respect son voisin & son frere;  
Ou passant, enragé, dans la Terre étrangere,  
L'apetit carnassier de sa rage croissant,  
Massacrer le vieillard, égorger l'innocent,  
Faire ondoyer, pour paître & ses yeux & son ame,  
Sur la Terre le sang, & sous le Ciel la flamme;  
Authoriser, brutal, tous les sacagemens,  
Le blâpheme execrable, & les violemens,  
Et pire que les Loups & les Tygres sauvages,  
Ne se saouler iamais de meurtres & carnages.

Qui par vn long étude en l'vn & l'autre droit  
S'est rendu suffisant, & qui a le cœur droit,  
Il peut sans encourir de cette loy la peine,  
Desirer de conduire vne Cour souueraine;  
Non pour couvrir son corps, en cette dignité,  
D'écarlate, & en fler son cœur de vanité,  
Se plaissant de trouuer à chaque matinée

De mille suplians sa porte enuironnée,  
 Qui seruent, tête nus, de Pages ou Lacquais,  
 Pour conduire Monsieur d'un Palais au Palais,  
 Sans qu'il daigne, arrogant, tourner sa fiere face  
 Vers le peuple aparent de cette populace :  
 Ains, fidelle à l'Etat, & tuteur de la foy,  
 Pour faire craindre Dieu, comme honorer le Roy :  
 Là sans yeux & sans mains exercer la iustice,  
 Soutenir la vertu, faire la guerre au vice,  
 Etonner le peruers, réiouir l'innocent,  
 Et, seuerement humble, en ce Thrône glissant  
 Sembler la Vierge chaste, à l'honneur de laquelle  
 Le rusé Courtisan mainte embûche mortelle  
 Dresse pour le rair : Vierge qui méprisant  
 La priere, l'amour, la beauté, le present,  
 Garde la chere fleur dont elle se couronne  
 Pour un mari loyal si le Ciel le luy donne.

L'homme sans offencer de Dieu la Majesté,  
 Peut aussi conuoiter vne exquise beauté :  
 La fuyante beauté c'est un riche partage  
 Que l'Eternel tout bon depart à son image ;  
 Comme un petit rayon sur la Terre porté  
 Du Soleil eminent de sa Diuinité :  
 La beauté, pourquoy non ? Dieu n'est il pas aimable  
 En degré souuerain, pource qu'il est durable,

Ecc

*Souuerainement beau ? car toutes les beautez  
 Que sa puissante main a peint de tous côtez  
 Au visage diuers de chaque Creature ,  
 Se trouuent en vn blot dans son Essence pure  
 Comme en leur propre source, & même infiniment  
 Au dela de l'éclat de tout cét ornement.  
 Ainsi le Iouuenceau qu'un amour caché blesse ,  
 Peut conuoiter, discret, vne belle Maitresse ,  
 Pourueu que son desir chaste & nullement feint  
 Termine ses amours au mariage saint,  
 Pour y trouuer, heureux, sans crainte de l'offence,  
 Le remede permis à son incontinence ,  
 Et viure honnêtement avec cette beauté ,  
 Reuerant le Seigneur en douce loyauté.  
 Mais si cét homme aimant comme fait vne bête  
 Se propose, vilain, vne fin deshonnête ;  
 Si son desir brûlant apres vn bel objet  
 Ne tend qu'à débaucher ce fragile sujet ,  
 Pour entacher deux corps d'infame paillardise,  
 Il transgresse l'Edit par cette conuoitise.*

*Comme tous les desirs de l'homme le plus fin  
 Sont méchans à raison de leur méchante fin,  
 Aussi sa conuoitise est rendüe méchante  
 En égard à l'objet qui l'amorce & le tente  
 A souhaiter le mal : Car si elle s'éprend*

De la femme d'autrui que son Dieu luy defend  
 En ce dernier Edit, lors sa concupiscence  
 A raison de l'objet le Souuerain offence.  
 L'autre n'offence moins qui conuoite des biens,  
 Des charges, des honneurs par iniques moyens  
 Voire auecques ahan : bien que sa conuoitise  
 Aye alors pour objet vne chose permise,  
 Ses desirs au dela de l'equité passez,  
 Se rendent criminels à raison de l'excez,  
 Puis que par des moyens que le Seigneur n'ordonne  
 Il conuoite, méchant, la chose de soy bonne.

Mais le fidelle étant des-ja mortifié,  
 S'il souhaite en tout temps de voir sanctifié  
 Le nom de l'Eternel, si, tout zele, il desire  
 De son regne puissant l'vniuersel Empire  
 Etre aux cœurs des humains saintement établi,  
 Et celuy de Sathan tous les iours affoibli;  
 Que le vouloir de Dieu, reigle de la Iustice,  
 Par les hommes mortels sur Terre s'accomplisse,  
 Comme le font au Ciel les Esprits bien heureux  
 Auecque les milliers des Anges amoureux;  
 Si par ardens souhaits que dans son ame inspire  
 L'Esprit de sainteté, il soupire & aspire  
 Vers le lieu du repos ou son Sauueur l'atend,  
 Et de sa douce main la couronne luy tend.

O desirs dont l'excez est deuant Dieu de mise !  
 O pensées d'amour ! ô douce conuoitise !  
 Qui par un saint transport éleuez dans les Cieux ,  
 Nous fait estimer moins le monde vicieux ,  
 Qu'un Prince ne feroit les Cabanes de chaume  
 Au pres des grands Palais de son riche Royaume.

Car comme un homme fort qui grimpe contre-môt  
 Par le roide sentier d'un effroyable Mont ,  
 Arriuant au sommet ià préque hors d'haleine ,  
 S'il regarde, panthois, vers la voisine Plaine ;  
 Les Vilages plus grands luy semblent des Maisons,  
 Les Maisons des Cailloux, & les Bœufs des Oysons,  
 Les Oysons des Fourmis, des Buiffons les Armées,  
 Les Clochers des Chapeaux, les Geans des Pygmées :  
 Ainsi l'ame qui peut par delectation,  
 Courageuse éleuer sa meditation  
 Aux eternels sommets des Celestes delices,  
 En regardant la Terre, & detestant ses vices,  
 Elle void l'or l'argent, le penible tracas  
 De ces biens inconstans desquels on fait grand cas,  
 Comme de la poussiere, & semblent à cét Ange  
 Les honneurs des vapeurs, les plaisirs de la fange.

Doncques le Sauuerain en ce commandement  
 Les iniustes desirs defend tant seulement,  
 Non pas encore tous ; car cette conuoitise

De nôtre entendement qui seduit & maîtrise  
 La volonté, si bien que le plaisir charmant  
 Luy fait prêter au mal son plein consentement,  
 N'est pas comprise icy : seroit ce pas redire  
 Ce que les autres loix nous viennent d'interdire ?  
 Car s'il le libertin, qui n'étant plus à luy,  
 Iete ses yeux lâcifs sur la femme d'autrui,  
 Conuoitant de souiller la touche de son frere ;  
 Est des-jà devant Dieu coupable d'adultere ;  
 L'impudique desir de cét homme maudit  
 N'est il pas condamné dans le septième Edit ?  
 Si l'Auaricieux qui par la chose acquise,  
 Au lieu de l'é mousser son apetit aiguise ;  
 Qui comme Erisicthon deuore incessamment,  
 Et iamais ne remplit son ventre d'aliment :  
 Si l'Auare, dis-je, qu'un puissant desir presse  
 D'auoir quoy que c'en soit du prochain la richesse,  
 Encor que bien souuent il n'arrine à sa fin,  
 Est aussi devant Dieu coupable de larcin :  
 Ce souhait plein d'ardeur qui dèreiglé domine,  
 Et priue de repos cét homme de rapine ;  
 Le saint Legislatteur le vient de prohiber  
 Par son Edit lequel defend de dérober :  
 Que s'il ne commandoit rien de plus difficile  
 Cette dernière loy nous seroit inutile.

Dieu sans doute à la fin de ses commandemens  
 A voulu des humains reigler les pensemens,  
 Defendant de penser, aussi bien que de faire,  
 Rien de ce qui peut être à cette loy contraire.  
 Ces iniques pensers & mouuemens secrets  
 Ma Muse le comprend en deux diuers degrés :  
 Car bien que procedans de même cause impure,  
 Selon le plus ou moins leur vice se mesure :  
 Les premiers sont ceux là que nôtre entendement  
 Quand il les a conceus garde trop longuement,  
 Voire avecque plaisir qui point & qui chatouille,  
 Sans que par ses attraits la volonté se fouille  
 D'aucun consentement, ains parmi ses apas  
 Elle demeure franche & ne s'engage pas.  
 Les seconds seront ceux qui legers cessent d'être  
 Au dangereux moment que nous le sentons naître ;  
 Et, comme vagabons, ne se pouuans loger,  
 Dans nôtre entendement, n'y font que voltiger ;  
 Comme l'ombre que fait vn Tiercelet qui vole,  
 Comme vn trait de pinceau tiré sur l'onde mole,  
 Comme vn chiffre lequel sur le sable tracé,  
 Est en vn tourne-main par le vent effacé.  
 Ce n'est pas mon dessein d'entrer dans cette lice ;  
 En laquelle on soutient à la faueur du vice  
 Que les mauuais pensers qui meurent en naissant,

Ou ceux qui de plaisir vont nôtre cœur paissant  
 Ne sont pas des pechez : Ma Muse se contente  
 De scavoir que ce sont d'une cause méchante  
 Les effets tré-mechans. Car cōme aux premiers iours  
 Que le Ciel embrassoit la Terre en ses amours,  
 Tout ce qu'elle portoit sur sa face agreable  
 Etoit parfaitement beau, bon, & profitable :  
 Mais depuis que, ialoux de se voir offensé,  
 Il luy voulut donner, iustement courroucé,  
 La letre de diuorce ; elle a porté, maudite,  
 L'Epine, le Chardon, l'enste-corps Aconite,  
 Et le brûlant Napel : Ainsi tandis que Dieu  
 Cherissoit son Adam logé dans le saint lieu,  
 Les cogitations de son ame encor pure  
 N'étoient que sainteté, que iustice & droiture :  
 Mais apres que marri de son lâche peché,  
 Dieu l'eût desauoué comme enfant débauché,  
 Immonde il a porté ces pensées immondes,  
 Qui sont depuis ce temps les semences secondes  
 Que son ame conçoit ; & grosse impudement  
 Enfante le peché : funeste enfantement !  
 O cruel vipereau ! puis que tu ne peux naitre  
 Sans la mort de celuy lequel t'a donné l'être.  
 Que si Dieu detesta le vice originel  
 Par lequel l'homme saint se rendit criminel,

Se peut il faire aussi que, iuste, il n'abomine  
 Tous les fruits que produit cette amere racine,  
 Comme sont ces desirs qui sans la lâcheté  
 De ce fier Apostat n'eussent iamais été.  
 Je n'eusse point cogné que la concupiscence  
 (Disoit l'Apôtre saint) fût une griesue offence  
 Contre le souverain, si luy même n'eût dit,  
 Tu ne conuoiteras, en son dernier Edit.

Dedans la chaude Afrique, en ces Isles secondes  
 Que le Nil enrichit du limon de ses ondes  
 Vne fois tous les ans, il y a des Oyseaux  
 Qui ne daignent nicher que sur les hauts rameaux  
 De la Palme inflexible : Ainsi les vrays fidelles,  
 Pour se courir un iour de Palmes eternelles,  
 Ne doivent, auiséz, loger que dans les Cieux  
 Leurs desirs affranchis du monde vicieux :  
 Lors le Prince de l'air se trouuera sans ailes  
 Pour aller trauffer ces pensées isnelles :  
 Car il se cache icy sous les fausses beantez  
 Des richesses, honneurs, & sales voluptez,  
 Pour atraper, rusé, les ames affamées  
 Du plaisir inconstant de ces vaines fumées :  
 Comme durant l'Eté les nuisibles Serpens  
 Par l'arrêt du Seigneur sur la Terre rempans,  
 Sous les plus belles fleurs se cachent, infidelles,  
 Pour

## DE L'ETERNEL

411

Pour donner aux humains des ataintes mortelles,

Mais l'homme miserable à son sens adonné,

Etant de Terre fait, à la Terre acharné,

Ne peut se dépetrer des desirs de la Terre,

Non plus qu'un corps couuert de metal ou de pierre,

Pressé de ce fardeau sous lequel il defaut,

Ne peut se soutenir ou s'éleuer en haut.

Ne vois tu pas, Chrétien, comme la bête brute,

De laquelle le soin & le penser n'abute,

Qu'a contenter son corps, trouue au bas Element

De ses desirs brutaux tout l'assouissement :

Et toy que Dieu voulut pour son plaisir élire

Te donnant, Souuerain, le souuerain Empire

Sur tous les animaux, tu ne trouues icy

Pour tont contentement que chagrin & soucy :

Car parmi les douceurs des plus plaisantes choses

Tu ne cueilles iamais sans Epines les Roses,

Et dans le plus épais de tes plus chers plaisirs,

Tu ne scaurois trouuer la fin de tes desirs.

Amasse hardiment tous les thresors du Monde,

Et commande absolu sur la Terre & sur l'Onde,

Sois plus beau qu'Absalon, & plus fort que Samson,

Plus sage que le Roy qui receut à foison

La sagesse de Dieu, pour tes plaisirs infames

Ayes en ton pouuoir comme luy mille femmes :

Fff

*Ouvre qu'il n'y a rien que rongement d'esprit,  
C'est l'atiment duquel ton desir se nourrit,  
Et croit, se nourrissant, comme la flamme a uide  
S'augmente en se paissant de la graisse liquide.*

*Que si pour assouvir ton fluide apetit  
Tu trouues en effet le Monde trop petit :  
Confesse que ce Monde, aimable creature,  
N'égale de beaucoup l'admirable nature  
De ton ame excellente, & que pour arrêter  
Tes desirs impuissans, il la faut transporter  
Loin des objets finis sur la voute Empyrée,  
Ou par vn saint amour doucement attirée  
Elle possède Dieu, avec lequel vni  
Tu puisses contenter ton desir infini.*

*Luy seul souuerain bien peut emplir l'étendue  
De ton vaste apetit, & c'est peine perdue  
De rechercher ce bien parmi la vanité,  
Qui peut borner le flux & l'instabilité  
De nôtre conuoitise, autant que la Peinture  
Saouler vn estomah affamé de pature.*

*Tu dois donc surmonter par la forte raison  
De tes ardents souhaits l'acre demangeaison :  
Comme tu scais dompter du Cheual plus farouche  
Avec vn rude mors & la fougue & la bouche.  
Si tu veux être riche en ce Monde inconstant*

## DE L'ETERNEL:

*Retranche tes desirs, & te voilà content :  
 Ta conuoitise étant sans fin & sans mesure  
 S'affile en conquerant, mais ta pòure nature  
 Se contente d'auoir vn simple vètement  
 Pour couvrir sa vergongne, & l'honnète aliment :  
 Le reste qui te sert aussi peu que la boüe,  
 Est vn cable puissant, lequel te serre & noüe  
 Au Monde qui te pipe : Et comme vn Chêne vieux  
 Dont la dure racine éparse en mille lieux  
 S'atache fermement au ventre de sa mere,  
 Du vent impetueux méprisant la colere,  
 Ne peut être arraché que par vn grand effort :  
 De même à cé moment que la terrible mort,  
 Auec son bras de fer, & sa faux qui tout coupe,  
 Vient pour te moissonner & tirer de la troupe  
 Des viuans, ce ne sont que peines & tourmens,  
 Que larmes, que soupirs, & qu'épouuantemens,  
 Que douleurs, que regrets, du tout inconsolables  
 De quitter pour iamais ces choses perissables ;  
 Et ton ame souuent, combatant sans espoir,  
 Conquise par Sathan se rend au desespoir. (guerre*

*Mais l'homme craignant Dieu qui toüiours est en  
 Auec sa conuoitise, & ne tient à la Terre  
 Que fort legerement, est comme vn arbrisseau  
 Qui, toüiours verdoyant, sur le bord d'vn ruisseau*

LA LOY

Deux ou trois flamens dedans le sable pousse,  
 Et suit, se déprenant, la premiere secousse :  
 Car en quelle saison que l'aborde la mort,  
 De tous ses ennemis le dernier & plus fort,  
 Ioyeux il la recoit, & son ame contente,  
 Desireuse de voir sa Cité permanente,  
 Se dépouille du corps pour s'enuoler aux Cieux,  
 Comme Elie iadis sur deux rouges estieux  
 Ravi, laissa tomber sa chere manteline  
 Sur les tranquiles bords de l'onde Palestine.  
 O desirable état du fidelle aspirant  
 Au repos Eternel ! qui paisible mourant  
 En la foy du Seigneur, est loin de vitupere,  
 Par les Anges porté dans le sein de son Pere ;  
 Ou parmi tous les biens, affranchi de tous maux,  
 Il se va reposer de ses passez travaux.

Or afin de sortir par cette heureuse porte  
 Du monde, qui nous paît de chagrin, il importe  
 De ne se laisser point dans le vice pourrir,  
 Ainçois il faut bien viure afin de bien mourir ;  
 Contemplant cette Loy qui, du haut Ciel extraite,  
 Est spirituelle, & iuste, sainte & parfaite,  
 Comme le Dictateur dedans icelle peint  
 Tout iuste, tout esprit, tout parfait, & tout saint.  
 O reigle d'equité, vraye pierre de touche ?

Tu ne fais seulement des mains & de la bouche  
Le véritable essay, mais en touchant le cœur  
Deceles son bas or, son alliage impur.  
Hommes vous dites bien que celui-là qui cache  
Le desir obstiné de quelque action lâche,  
A le crime du fait : voire même vos loix  
Punissent iustement pour la seurté des Roys,  
Les volontez de ceux qui malheureux atendent  
Sur les Oints du Seigneur, encore qu'ils ne tentent  
Leur damnable dessein : mais pour épelucher  
Le cœur, il faut des yeux autres que ceux de chair.  
Helas ! combien de gens restent par impuissance  
D'acomplir le peché de leur concupiscence ?  
Combien de gens aussi qui sous des simulez  
Déguisent pour vn temps leurs infidelitez ?  
Et combien de méchans suspendent leur malice  
Au souuenir affreux d'un redouté suplice ?  
Iuges qui ne iugez que les faits & les dits,  
Vous êtes en ce cas de punir interdits.  
Il en est autrement du grand Iuge du Monde,  
Qui ayant fait le cœur en examine & sonde  
Les plus secrets replis, qui de l'homme pipeur  
Ne peut être trompé, non plus qu'être trompeur.  
Hypocrite rusé qui les mortels affines  
Par paroles, par faits, par gestes & par mines ;

Comme vn tombeau lequel sous de beaux ornemens  
 Cache la puanteur, les Vers, les Ossemens :  
 Tu peux bien, en cachant les desirs de ton vice,  
 Tromper les yeux charnels de l'humaine iustice ;  
 Mais en dissimulant, deguisé criminel,  
 Tu ne peux imposer aux yeux de l'Eternel ;  
 Il lit dans les cachots de ton ame mal saine,  
 Tu lis dedans sa loy ta coulpe avec la peine,  
 Et toy Pharisien, pretendu iusticier,  
 Qui superbe te crois de Dieu le creancier :  
 Qui contes avec luy, ne craignant temeraire  
 De dire, ô vanité ! qu'il t'est reliquataire :  
 Ce propos orgueilleux ton ame deceuant,  
 Est le bruit d'un vaisseau qui n'est plein que de vent,  
 O que tu es bien loin de l'humilité sainte  
 De Iob aimé du Ciel, disant en sa complainte ;  
 Comment l'homme chetif, la proye de la mort,  
 Se pourroit il trouver iuste enuers le Dieu fort ?  
 Quoy voudroit il plaider ? Si Dieu le vent confondre  
 Produisant ses pechez, il ne scauroit répondre  
 De mille articles vrais à vn tant seulement :  
 Seigneur quand tu voudras faire mon iugement,  
 Encore que ie fusse entier deuant ta face,  
 Ie te demanderay non iustice mais grace :  
 Car si ie me fais iuste, hélas ! & ce sera

Ma bouche deuant toy qui me condamnera.

Sourcilleux veux tu voir de ton ame la face,  
De la Divine loy vien consulter la glace,  
Et dans ce fin Cristal remarquant tes defaus,  
Corrige les erreurs de ton iugement faux,  
Pour faire franchement avec le Roy Prophet e  
Cette confession que souuent il repete :  
Seigneur si tu nous veux iuger exactement,  
He ! qui subsistera deuant ton iugement ?  
Eternel ne vien point à peser mes offenses  
Dedans les clairs bassins de tes iustes balances ;  
Non, non ne vueilles pas, Souuerain Enquêteur,  
Entrer en iugement avec ton seruiteur ;  
Car des hommes viuans le plus saint & auguste  
Deuant ta Majesté ne se trouuera iuste.  
Choisissez avec soin entre tous les humains,  
Le plus entier & droit, & du cœur & des mains,  
Si de Dieu la iustice à nulle autre asseruie,  
Sans sa misericorde examine sa vie,  
Malheur à ce mortel dit avec verité,  
Va Pere de l'Eglise en toute humilité.

Deux chemins voirement en même lieu finissent,  
Et de necessité dans le Ciel aboutissent,  
Encore qu' éloignez, & autant differens  
Que l'humeur des humains par ces chemins courans :

L'un duquel le cher fils du Pere de lumiere,  
 Du trenchant de sa mort defricha la carriere  
 Sur l'autel de la Croix, est droit & assuré,  
 Car celuy qui le tient ne peut être égaré.  
 L'autre, que le grand Dieu du Ciel & de la Terre,  
 Par la bouche des Vents, du Cornet, du Tonnerre,  
 Décourrit à son peuple, a mille fâcheux tours,  
 Est penible, douteux, & tout plein de detours.  
 Ceux qui sont au premier y courent de vitesse,  
 N'ayant aucun fardeau dont le pois les affaisse,  
 Le ioug de Iesus-Christ, qui se voulut charger  
 De leur pesante charge, étant doux & léger:  
 Mais la troupe laquelle au chemin second erre,  
 S'abat à chaque pas, donne du nez à terre,  
 Creuant sous le fardeau si dur à supporter,  
 Que nos peres ni nous ne l'auons peu porter:  
 L'un d'iceux est uni, l'autre est inaccessible,  
 Embarassé, panchant, voire même impossible:  
 L'un se fait avec paix, & l'autre avec effroy,  
 L'un s'apelle de Grace, & l'autre de la Loy.  
 Douce voye de lait ! riche chemin de Grace  
 Qui menes à la vie ! ô Dieu fay que i'en passe  
 Ecorté de la foy, pour arriuer vn iour  
 Au Palais, des Eleus le désiré sciour.  
 Je t'auoue, mortel enflé de tes merites

Comme

## DE L'ETERNEL.

419

Comme un balon de vent, qu'à bon droit tu mérites  
 D'entrer en ce Palais, si tu peux cheminer  
 Par la voye légale, & ne t'en détourner,  
 Ains fournir constamment sa fâcheuse carrière,  
 Te tenant sans gauchir dans la ferme barrière  
 De ton obeissance, & jusqu'au moindre point  
 Acomplir cette loy : Alors ne doute point,  
 Car tu peux demander au bout de cette lice  
 Le Paradis du Ciel pour prix de ta Justice :  
 Celuy qui la promis n'est un homme leger,  
 Il ne peut, Tout puissant, ni mentir ni changer :  
 Mais aussi ce grand Dieu, lequel par sa sentence  
 Donne le Paradis à cette obeissance  
 Exacte & sans defect, declare tous maudits  
 Ceux qui ne parfairont ses Celestes Edits  
 Jusques au plus petit : Auise ame insensible  
 Si cét œuvre seroit à tes forces possible?  
 Que si tu n'as, heureux, iamais idolatré,  
 Prophané les Sabaths, blâphémé, massacré,  
 Derobé, paillardé, porté faux témoignage :  
 Auras tu bien été si constant & si sage,  
 De n'auoir icy bas, tout Diuin, conuoité  
 Que ce qui t'est permis selon la volonté  
 Du saint Legislatteur, qui par son ordonnance  
 Te defend & le mal, & la concupiscence.

Ggg

Miserable & comment ? si le premier Adam,  
 Pur & saint qu'il étoit, ne se peut à son dam  
 Contenir de porter dans sa bouche traitresse,  
 Sans crainte de son Dieu, la Pomme de sagesse,  
 Seule à luy defendüe entre tant de beaux fruits  
 Que pour luy le saint Clos auoit, riche, produits ;  
 Lesquels frians au goût, & plaisans à la veüe,  
 Valoient au fruit lequel par accident le tue :  
 Pourrois tu, pecheur né, qui vas au mal courant,  
 Errant apres l'erreur de ce vieux pere errant,  
 Te garder, anisé, d'obmettre, ou de parfaire  
 Rien de ce que Dieu mande, ou te defend de faire ;  
 Si tu le peux, tu peux hardiment te vanter,  
 De pouuoir sans garent pleinement contenter  
 La Iustice de Dieu, laquelle inuariable,  
 Ne trouuāt les Cieux purs, trouue l'hōme insoluable,  
 Mais comme aucun ne doit pretendre à la faueur  
 De mourir couronné comme fit le Sauueur ;  
 Autre que luy ne peut rendre l'obeissance  
 Qui puisse tenir bon à la iuste balance  
 De ce Iuge infini, duquel la Majesté  
 A requis de son fils, en chair manifesté,  
 Vne rançon de prix & valeur infinie  
 Pour l'homme conuaincu d'orgueil & felonnie.  
 Que si faute de droit tu dis pour chicaner ;

Comment Dieu voulut il à son peuple donner  
 Ces Edits dont le faire est hors de son possible,  
 La iustice doit elle astringre à l'impossible?  
 Homme (ie te répons avec vn saint Docteur)  
 Dieu te rend humble & bas, non preuaricateur,  
 Te donnant cette loy laquelle t'est contraire:  
 Car puis que tu ne peux ses mandemens parfaire,  
 Tu dois chercher ailleurs qu'en sa moralité  
 Le chemin de la vie avec humilité.  
 Que si Dieu courroucé comme Iuge seueré,  
 Te laissoit sans remede en si grande misere,  
 Possible pourrois tu te plaindre & te douloir  
 De luy, ne pouuant pas acomplir son vouloir.  
 Mais, ô pôure pecheur mets le doit sur ta bouche,  
 Dressant vers ton salut ta veüe plus que louche,  
 Adore ce bon Dieu lequel t'a tant aimé,  
 Qu'il ta donné son fils unique & bien-aimé,  
 Afin que si tu crois en ce gage fidelle  
 Tu paruiennes enfin à la vie eternelle,  
 Et ne perisses point à l'aide de la foy,  
 Dans le chemin mortel de la mortelle loy.  
 Non pas que le Crétien, qui sçait son impuissance  
 Et sa fragilité, banissant la licence,  
 Pour l'amour de son Dieu ne doine, desirieux  
 Du salut eternel qui le rend bien heureux,

S'offenser, diligent, avec ardeur & peine  
 D'accomplir les Edits de la loy souveraine :  
 Afin qu'en cét effort, il ayt Dieu pour témoin  
 De son peu de pouuoir, ainsi que de son soin ;  
 Et qu'ayant oposé tout le gros de ses forces  
 Au Prince des bas lieux, combatu les amorces  
 Du Monde & de la chair : s'il se trouue sans cœur  
 Vaincu dans le combat croyant être vainqueur,  
 Il s'écrie a terre : Dieu ma seule esperance,  
 Ha ! que ie prens plaisir à ta sainte ordonnance  
 Quand à l'homme nouveau, Mais ô pere, ie voy,  
 Ie sçay, ie trouue & sens vne contraire loy  
 En mes membres charnels, qui puissante bataille  
 Contre l'entendement, & gagnant la bataille  
 Triomphe à mon regret, me liurant, ataché  
 Comme vn pâtre captif, à la loy de peché.  
 O seruitude horrible ! ô prison lamentable !  
 Qui sera cétuy-là dont la main favorable  
 A ma calamité, d'un salutaire effort ;  
 Me vienne deliurer du corps de cette mort ?  
 Alors le Toutpuissant fera comme vn bon Pere,  
 Qui donne bien souuent le parfait exemplaire  
 D'une riche écriture à son unique enfant  
 Et d'un graue discours au deuoir l'échauffant  
 Luy commande d'écrire, & même luy propose

Pour prix de son labour quelque gentile chose,  
Si de sa plume il peut l'exemplaire imiter :  
Le fils obeissant tâche de s'acquiter  
De ce commandement, non comme mercenaire  
A la quête du gain, mais pour l'amour du pere,  
Il travaille, il en perd & repos & repas,  
Trace, peint & repeint, mais foible il ne peut pas,  
De ses tremblantes mains que souuent il censure  
Approcher que de loïn les traits de la peinture :  
Si que ce pource enfant apres tant deffais vains,  
Ayant le cœur sans cœur, & percluses les mains  
Gemit sous l'impuissance, & parmi ces alarmes,  
Mouille le papier blanc plus que d'ancre, de larmes ;  
Court à son geniteur, les yeux panchez enbas,  
Le visage pourprin, & d'un langage bas ;  
Mon Pere, luy dit il, ces choses sont trop hautes  
Pour mon petit esprit, i'ay fait autant de fautes  
Que i'ay tiré de traits, ie n'ose pere cher  
Que confus & tremblant prez de vous m'approcher,  
Non de peur de la verge, ains déplaisant ô Pere,  
De vous donner, fautif, ce sujet de cholere,  
Passez sur cét essay vos charitables yeux,  
I'espere avec le temps, Pere, de faire mieux.  
Lors le pere benin qui parmi ces doux charmes,  
N'est maître de son cœur, ni maître de ses larmes,

Ains à plein possédé d'un amoureux transport ;  
 Encore bien qu'il trouue en l'enfantin effort  
 Tous les traits mal fournis, & châque letre informe,  
 Les mots non distinguez, & les lignes sans norme,  
 Dessus tous ces defauts legement passant  
 Satisfait du vouloir, & son fils embrassant ;  
 Par amour paternel ne reste de luy rendre  
 Le prix que par merite il ne pouuoit atendre.  
 Ainsi le Pere saint dont la seuerer voix  
 Donna du mont brûlant à son peuple ses loix ;  
 Et promit, les donnant, à toute ame fidelle  
 Qui les accompliroit vne gloire immortelle :  
 Ayant veu plusieurs fois de son Trône sacré  
 L'homme par son esprit des-ja regeneré,  
 Qui de tout son pouuoir traueille & s'euertue  
 S'efforçant d'acomplir cette letre qui tue ;  
 Qui, tout zele, entreprend ce que foible il ne peut,  
 Qui ne fait ce qu'il veut, & fait ce qu'il ne veut,  
 Ains sentant le peché qui son ame moleste,  
 Il demande la grace à son Pere Celeste :  
 C'est lors que ce bon Pere auecque le pardon  
 De ses iniquitez, luy donne de pur don  
 Le salut Eternel, souuerain benefice  
 Qu'il ne pouuoit auoir par sa propre iustice.  
 Que vos yeux sont contens comme vos cœurs ioyeux ;

*Pecheurs humiliez en ce monde ennuyeux !  
Alors que vous lisez la riche Parabole  
Dans les cayers nouveaux de la sainte parole.  
Vn Roy, disoit iadis nôtre cher Redempteur ,  
Voulut conter vn iour avec son seruiteur ,  
Ayant examiné le conte veritable  
Sans dol & sans erreur, il le trouua comptable  
De dix mille talens, desquels ce garnement  
Pôure ne luy pouuoit faire le payement :  
Ce que le Roy voyant sa còlere s'enflamme,  
Saisissez ce méchant, ses enfans & sa femme,  
Dit-il en commandant, vite qu'ils soient vendus  
Afin que mes talens puissent être rendus :  
Ce triste seruiteur alors se desespera,  
Il sçait de l'un côté qu'il ne peut satisfaire,  
Et de l'autre à bon droit il craint l'état honteux  
D'un esclavage long toûjours calamiteux ,  
Perdant sa liberté plus chere que la vie,  
Si qu'aux piez de son Maître il se prosterne, & crie  
Avec la larme à l'œil ; Monseigneur & mon Roy  
Ecoutez ma priere, ayez pitié de moy,  
Veuillez auoir au moins vn peu de patience ,  
Maitre ie vous promets de faire diligence  
Pour vous rendre le tout. Lors le Prince content  
De voir son debiteur humble se lamentant ,*

Emeu de ses soupirs, & des larmes qu'il iete,  
Le recoit en sa grace, & luy quite la déte :

Ainsi fait l'Eternel, le Monarque des Roys  
A l'homme humilié qui, comptable à ses loix,  
Decline, afin que Dieu tous ses pechez efface,  
Du trône de Iustice au trône de sa Grace.

Que si Dieu se plaît tant à montrer sa bonté  
En faueur des pecheurs ornez d'humilité :  
Aussi prend il plaisir d'exercer sa puissance  
Sur les hommes enflex, d'orgueil & d'arrogance ;  
Car comme les Autans, ou les fiers Aquilons,  
De la prison d' Aeole échapez & felons,  
Epargnent l'Osier verd duquel la basse branche ;  
Au gré de ces souffleurs de tous côtez se panche :  
Mais s'ils trouuent en tête vn orgueilleux Sapin,  
Vn Chêne de cent ans, ou vn superbe Pin,  
Lesquels touchent le Ciel, & brauent inflexibles  
Des inuisibles vens les menaces visibles ;  
C'est contre leur orgueil que ses freres dispos  
Resoufflent, enragez, & n'ont iamais repos  
Qu'aprez auoir porté, pour terminer la guerre,  
Leurs racines en l'Air, & leurs cimes en Terre ;  
Cependant que l'Ozier, pour sa docilité,  
Se trouue apres l'orage au même lieu planté,  
Ainsi le Souuerain dont la parole seule

## DE L'ETERNEL!

427

Bouche des vens irez le mugissante gueule ;  
 Pardonne volontiers à ceux qui gemissans  
 Sous le pois du peché, tremblent se repentans ;  
 Quand le tonnerre affreux de ses menaces tire ;  
 De peur d'être brisé des foudres de son ire :  
 Témoin le Peager humblement abaissé ,  
 Ezechie, David, Iosie, Manassé,  
 Et le peuple abatu de cette ville-Monde  
 Que le Tygre volant abreuve de son onde ;  
 Peuple à qui le précheur vomit par le poisson ;  
 Porta pour le sauuer la Celeste leçon.  
 Achab, Dieu cognoit bien & ton cœur & ta face  
 Sous le sac & la cendre, alors qu'il te menace ;  
 Si voulut il, prisant ta feinte humilité ,  
 Suspendre le dur coup de son bras irrité.

Mais si le Toutpuissant en son ire rencontre  
 Des Typhæes osans marcher à la rencontre  
 De son bras foudroyant, c'est ce fragile orgueil  
 Qu'il se plait, en soufflant, de pousser au cercueil ;  
 Car de ces hommes vains la colere impuissante  
 Prêche dessous ses piez sa Majesté puissante.  
 I'en donne pour témoin cét infidelle Roy  
 Qui menace Solime, & la remplit d'effroy  
 Par son fier Lieutenant, lequel ne veut admettre,  
 Blâpheme épouventable! autre Dieu que son Maître.

Hh

Dieu dans ces regimens qu'il nombre par milliers,  
 Choisit tant seulement un de ses Canaliers,  
 L'arme de sa main propre, & l'armant luy commâde  
 D'ataquer courageux, l'Assyrienne bande :  
 Ce Gendarme porté sur les ailes du vent,  
 Fond sur les Caldéens, & sur eux arriuant,  
 Du bras de l'Eternel comme d'un coup de foudre,  
 Cent quatre vints cinq mille en porte sur la poudre.  
 Plûtôt morts qu'alarmez, & du soir au matin  
 Defait deuant Libna l'hôt du Prince mutin ;  
 Qui, la peur aux talons, à la sourdine esquive,  
 Et pense se sauuer dans sa grande Ninive.  
 Miserable ou fuis tu ? ou vas tu Roy d'Assur ?  
 Tu te trompes chetif, ce fort ne t'est pas seur,  
 Il faut que tes enfans, à leur pere perfides,  
 Dans cinquante cinq iours t'assaillent parricides,  
 Et de leurs propres mains perçant ton traitre flanc,  
 Dans le temple pollu facent iaillir ton sang  
 Sur le visage mort de Nisroc, qui faussaire  
 Ne t'a peu deliurer des mains de l'auerfaire.  
 O puissance de Dieu qui te fais admirer,  
 Je ne te peux comprendre, & te veux adorer !  
 Cét autre glorieux Monarque d'Assirie,  
 Peut bien se pananer dedans la galerie  
 De son Palais Royal, rogue se promenant

Parmi ses Courtisans, sans être souuenant  
 De l'Ange du Seigneur, duquel la sainte bouche  
 Par ces cris redoublez l'éucilla dans sa couche ;  
 Coupez moy ce Sapin fauori des faux Dieux ,  
 Qui ombrage la Terre, & dépite les Cieux.  
 Retranchez, abatez ses branches & ses cimes  
 Jusqu'à l'extremité du centre des abismes ;  
 Mais épargnez le tronc, ie veux qu'il soit lié  
 Avec chaines de fer, & puisse humilié,  
 L'espace de sept ans sous vne autre nature ;  
 Parmi les animaux l'agreable verdure.  
 Au bout de douze mois cet orgueilleux Mâtin,  
 Ayant de sa fortune oublié le destin,  
 Oublie qu'il est homme, & sa bouche legere  
 Eclate en cette voix hautaine & mensongere ;  
 Est ce pas Babylon ma superbe Cité,  
 De laquelle ma main a, puissante, ieté  
 Les premiers fondemens, pour être la memoire  
 D'un pouuoir plus qu'humain, & le lieu de ma gloire ?  
 A peine cette voix auoit batu les Airs  
 Pour s'éleuer au Ciel, que ce Prince peruers  
 Tombe dessus ses mains, lesquelles étendües,  
 Font avecque les piez quatre ongles mi-fendües,  
 Sa tête panche en bas, son ventre s'élargit,  
 Sa narine s'entrouure, & sa bouche mugit,  
 Hhh ij

*Sur son front insolent, au lieu de la Couronne,  
 Paroit soudainement vne Corne beffonne  
 Marque de son orgueil, sa delicate peau  
 Se couure d'un poil roux; si que dans le troupeau  
 Des bêtes il mangea sept ans le foin & l'herbe:  
 Mais le terme acompli, dépouillant sa superbe,  
 Il dépouilla son cuir, & corrigeant son train  
 Exalta, conuerti, le los du Souuerain.*

*Monte sur le theatre ô Roy du tout inique  
 Petit fils de ce Bœuf, & par ta fin tragique  
 Tu dorras plus d'éclat à cette verité.  
 Ce Prince chaud de vin & plein de vanité,  
 Pour brauer l'Eternel le dépitant en face,  
 Au iour d'un grand festin eût le cœur & l'audace;  
 De se faire apporter tous les vaisseaux sacrez,  
 Dedans Ierusalem au grand Dieu consacrez;  
 Vaisseaux que son ayeul cette bête felonne  
 Fit conduire, vainqueur, dans la grand Babylonne:  
 Le Roy, ses Courtisans, ses femmes, ses putains  
 Vident ces vases d'or de Maluoisie pleins  
 A l'honneur de leurs Dieux, & leur donnent la gloire,  
 D'auoir acquis, puissans, cette riche victoire  
 A Nebucadnetzar, qui n'étoit qu'instrument  
 Du Seigneur sur son peuple exerçant iugement,  
 Et qui souffroit mener sa Sion comme ingrate,*

Des riuës du Cedron sur les riuës d'Euphrate.  
 Or parmi ses plaisirs arrive que le Roy,  
 Tournant sans y penser les yeux vers la paroy,  
 Vid vne main sans corps, qui peint, épouuentable ;  
 De sa prochaine mort cét arrêt effroyable ; (soudain  
 MENE', MENE', TEKEL, VPHARSIN &  
 Le Prince épouuanté des mots que cette main  
 Decendue du Ciel graue dessus le plâtre,  
 Ses plus ioyeux pensers commencent à s'abatre :  
 Il void & ne void pas ce celeste Ecriuain,  
 Il se veut rassurer, mais c'est touiours en vain ;  
 Son visage, lequel la boisson delicate  
 Auoit illuminé de Pourpre & d'Ecarlate,  
 Prend la couleur du suif, ses yeux étincelans ;  
 Apres mille couleurs mobiles & roulans,  
 S'amortissent couuerts d'une toile de glace ;  
 La peur qui son cœur chaud, & son corps yure glace,  
 Desserre de ses reins les chainons détachez,  
 Et fait entreheurter ses genoux delâchez :  
 Dieu le presse, il s'écrie, & sa bouche interrogue  
 Le Mage, le Sorcier, le Devin, l'Astrologue.  
 Helas ! que cerches tu Prince iadis si vain ?  
 Il n'y a point d'apel, l'arrêt est souuerain,  
 Auant que cette nuit soit du beau iour suivie,  
 Tu seras, malheureux, sans Royaume & sans vie.

Herode ou est ton Trône ? ou est ta robe d'or ?  
 Ou ton peuple flateur ? ou sont ces cris encor,  
 Voix de Dieu non pas d'homme, alors que la vermine  
 Se repait de ta chair, & ta gloire termine ?

Non pas que bien souuent l'Eternel courroucé,  
 Du train de ses enfans à bon droit offensé,  
 Ne saisisse la verge, & ne les humilie  
 Sous diuers châtimens, par lesquels il les plie  
 A ses commandemens : Car ce pere d'amour  
 Châtie ceux qu'il aime, & qu'il veut faire vn iour,  
 Les vaisseaux de sa gloire ; ou souuent il endure  
 Les méchans, permetant qu'ils comblent la mesure  
 De leurs iniquitez sans aucun châtiment,  
 Pour les metre en Enfer au dernier iugement.

Le sage Medecin qui traite, charitable,  
 Vn malade alité d'une fièvre incurable,  
 Malade décharné, qui, ià batant du flanc,  
 N'a quasi plus d'esprits, de moüelle, ou de sang ;  
 Ains las de tant d'assants que la fièvre luy liure  
 Sans relâche, n'a plus que quelque iour à viure :  
 Ce Medecin voyant que les medicamens  
 Cedent, comme vaincus, à ces embrasemens,  
 Ne luy prescrit plus rien, commande qu'on luy donne  
 Ce qu'il demandera, & triste l'abandonne ;  
 La raison veut & l'art, que ne pouuant guerir,

Avec quelque repos on le laisse mourir.  
 Dieu le grand Medecin des ames ainsi traite  
 Les pecheurs icy bas, car il les admonéte,  
 Les tance, les semond, mais si trop adonnez  
 Aux plaisirs de la chair, à leur mal obstinez;  
 Ils engraisent leur cœur, & se bouchent l'oreille  
 Pour n'entendre de Dieu la voix qui les réveille;  
 Ains sans craindre son nom & moins ses iugemens,  
 Ils osent transgresser ses saints commandemens,  
 Se vendant, déloyaux, afin de pouvoir faire,  
 Pour se donner plaisir, ce qui peut luy déplaire,  
 Et irriter ses yeux: lors le peché vainqueur,  
 D'un incurable cal empierre vôtre cœur  
 Pecheurs desesperez, alors race maudite  
 Vous quittez l'Eternel, & l'Eternel vous quite;  
 Vous delaissez bâtons sans aucune leçon  
 Comme l'yuroie au champ, iusqu'à la grand moisson  
 Que liez en faisceaux, vos ames criminelles,  
 Et vos corps brûleront ez flammes eternelles.

Tremblez en écoutant, écoutez en tremblant  
 Le grand Dieu d'Israël à son peuple parlant:  
 Vos filles commetront paillardises enormes  
 Sous les Peupliers gômeux, les Chênes & les Ormes,  
 Les femmes de vos fils débauchez & méchans,  
 Commetront adultere aux villes & aux chams,

Et ie ne feray point sur toutes ses ordures ;  
 Pour les en détourner, châtimens ni censures,  
 O deplorable état du pecheur endureci,  
 Que Dieu ne iuge pas digne de son souci !  
 Ains le laisse courir ou le plaisir le guide,  
 Côme vn Cheual fongueux sãs piqueur & sans bride.  
 Auant que i'eusse été de ta verge battu,  
 Dit le Prophete Roy saintement abatu,  
 I'allois à trauers champs d'vne humeur insolente,  
 Selon les apetits de ma chair dominante ;  
 Mais ores ie me tiens à tes commandemens :  
 O combien à propos les aigres châtimens  
 Que tu m'as fait sentir de tes mains paternelles,  
 M'ont appris tes statuts comme maitres fidelles !  
 Le Seigneur fait aux siens ses châtimens sentir,  
 Pour les mener batant iusques au repentir :  
 Mais il les bat touiours en moderant son ire,  
 Pour les faire meilleurs, & non pour les détruire :  
 Que si comme il auient & mainte & mainte fois,  
 Les méchans & les bons, sujets à mêmes loix,  
 Se trouuent par l'arrêt de la voix souueraine  
 Ainsi que du peché compaignons de la peine :  
 Ses châtimens alors sont si bien compassez,  
 Qu'ils sont bien differens, les orages passez.  
 Encor qu'un même bras également trauaille ;

Avec

Avec vn même fleau sur le grain & la paille ;  
 Si est ce toutesfois que sous ce même fleau ,  
 Le froment couleur d'or se découure plus beau ;  
 Cependant que l'étule & la bale legere  
 Se brisent sous les coups dedans vne même Aire ;  
 Pour les faire brûler, ou pourrir au fumier ,  
 Mais le blé pur & net se recueille au grenier .

Ainsi fait l'Eternel, Dieu fort, Dieu de vengeance ;  
 Quand l'homme a prouqué sa longue patience,  
 Il empoigne les fleaux de ses puissantes mains  
 Afin de corriger le vice des humains :  
 Et lors qu'en sa fureur son ire se débonde,  
 Encor que les Eleus dedans l'Aire du Monde  
 Se trouuent bien souuent avec les reprouuez,  
 Batus de même coups, pèle méle éprouuez :  
 Les Eleus neantmoins qui sous la croix soupirent ;  
 Inuoquent l'Eternel, & vers luy se retirent  
 Baisant sa dure verge ; & disent avec pleurs ,  
 Frappe, frappe Seigneur, si grandes nos douleurs  
 Nos pechez sont plus grands : Il nous suffit ô Pere ;  
 Pour adoucir l'aigreur de cette épreuue amere,  
 De sçauoir que ta main est celle qui nous bat :  
 Quand il faudroit mourir dans ce rude combat,  
 Disent ils avec Iob, Dieu des tiens l'assurance,  
 Si metrons nous en toy toute nôtre esperance.

Mourans comme viuans : Lors de l'affliction  
 Les fideles batus, prennent occasion  
 De se déplaire au vice, & d'amender leur vie  
 Se retournans à Dieu lequel les humilie,  
 Leur fait hair la Terre, & par ses châtimens  
 Les dispose à l'amour de ses commandemens,  
 Les duit à pieté, à vertu les modele,  
 A son service pur il embrase leur Zele,  
 Fortifie leur foy contre tous accidens,  
 Acere leur constance, & les rend plus ardens  
 A la sainte priere, & pour sa grande gloire,  
 Par ses tentations les forme à la victoire  
 Du Monde, de Satan, du peché, de la chair :  
 Si bien que de ces coups que Dieu vient de lâcher  
 Egalement sur tous de ses mains paternelles,  
 Les effets sont diners ; d'autant que les fidelles  
 Comme le beau froment sortent tous épurez,  
 Pour être recueillis dans ses Greniers sacrez.

Des reprouuez, les vns alors que Dieu les frape,  
 Prennent le frain aux dens, & leur bouche s'échape;  
 De l'ire du Seigneur les tristes sentimens  
 Leur arrachent des cris, plaintes & hurlemens,  
 Des chagrins, des dépits, des maudissons extremes;  
 Et comme s'ils vouloient par horribles blâphemes  
 Lui ter contre le Ciel, dans ce piteux état,

Ils iapent comme fit le cruel Apostat  
 D'une bouche écumante, étant porté par terre,  
 Tu vains Galiléen, tu vains en cette guerre,  
 Les autres acablez du mal & de la peur,  
 Sentant l'ire de Dieu n'ont ni bouche ni cœur,  
 Leur courage se perd, leur constance s'égare,  
 Vn lâche desespoir de leur ame s'empare,  
 Si qu'ils sont aussi tôt abatus que batus  
 Sous les celestes fleaux, & tous comme fétus,  
 Comme la paille vuide, & l'étule ou la bale,  
 Brisez pour être mis dans la flamme infernale.

Nous sommes tes enfans, Pere châtie nous,  
 Mais en nous châtiant modere ton courroux;  
 Et tandis que tes fouets sonnent sur nôtre échine,  
 Fay nous ouir touïours de ta bouche Divine  
 Cette agreable voix : ô fidelle compren,  
 Que de ma douce ma main ie châtie & repren  
 Tous ceux que ie cheris : Echauffe donc ton Zele,  
 Et te repen, c'est là que ma verge t'apelle.

Iamais depuis qu'Adam, de son bien desuni,  
 Fut du Iardin de Dieu pour sa faute banni,  
 Et que se bannissant de ce lieu de plaisance,  
 Il se bannit du Ciel avecques sa semence :  
 Iamais dis-je iamais l'authheur de l'vniuers  
 Ne vid comme le nôtre vn siecle si peruers :

Non iamais le grand Dieu punisseur des offenses,  
 Souffrât depuis long temps tant & tant d'impudèces,  
 N'a eu tant de suiet d'aiguïser le trenchant  
 De son glaiue vengeur qu'en ce siecle méchant,  
 Ou Dieu ia mécogneu triomphe l'Atheïsme,  
 Ou la foy n'ayant lieu croit l'Epicureïsme,  
 Ou regnent, n'y ayant trace de verité,  
 La rancune, la fraude avec la cruauté,  
 Ou, le droit peruersti, domine l'iniustice,  
 Ou, la vergongne à part, on habille le vice  
 D'une robe d'empront, si qu'ainsi reuétu  
 Il usurpe, impudent, le titre de vertu :  
 La fausse idolatrie est un diuin hommage,  
 Le blâphème execrable ornement de langage,  
 La prophanation des Celestes sabats  
 Des diuertissemens & licites ébats,  
 L'homicide valeur, le larcin diligence,  
 La paillardise amour, la fausseté prudence :  
 L'homme s'aime soy même, & aime tout, mondain,  
 Sauf qu'il n'aime point Dieu, ni n'aime le prochain :  
 Les Celestes Ecrits semblent à ce stupide  
 Des fables d'Amadis, d'Arioste ou d'Ouide :  
 Il tient en même rang, vivant sans sentiment,  
 La farce d'un bouffon que le saint Sacrement.  
 L'Eternel ayant veu du Ciel ce train infame,

Aiguisoit à des-jà la pointe de sa lame,  
 Bandoit des-jà son arc, prenoit le iugement  
 Afin d'exterminer le monde entierement:  
 Quand iugeant qu'il étoit decent à sa Justice,  
 Auant que le punir de convaincre le vice,  
 Se souvenant qu'il fit, pour punir son excez,  
 Au premier criminel le premier des procez:  
 Bien qu'il ne soit sujet à Loy, Coûtume, ou Stile  
 Comme étant Souuerain, il assemble un Concile,  
 Pour ouir par la voix de deux Patrons germains  
 La plainte de la Loy, l'excuse des humains:  
 A ces fins il commande à la troupe volante  
 Des celestes Huisiers d'ouvir la chambre ardante,  
 Chambre ou son Trône iuste à nul autre pareil,  
 Est fondé par dessus la Lune & le Soleil,  
 Sur lequel Trône assis, sa bouche souueraine  
 Prononce aux mal faiteurs de leur crime la peine.

Ces Esprits toujours prêts vont ouvir les Portaux  
 De la sale effroyable, & preuoyant les maux  
 Qui vont se debonder sur l'humaine insolence,  
 Ils sont tous étonnez, & leur ame balance  
 Entre crainte & pitié: car iamais le grand Dieu  
 N'entre que courroucé dans ce terrible lieu,  
 Ou sont les Magazins des tresors de son ire  
 Pour venger les forfaits, & les méchans détruire:

Là tient il les sept seaux lesquels, décachetez,  
 Nous inondent de maux, & de calamitez,  
 Et font descendre en blot sur la coupable Terre  
 Le Bruit, l'Enfer, la Mort, la Famine & la Guerre,  
 Charbonnent de Phæbus la riante clarté,  
 Sanglantent de sa sœur l'argentine beauté,  
 Ebranlent les apuis de la terrestre boule,  
 Font retirer le Ciel comme vn liure qu'on roule,  
 Font remuer toute Ile, & tourner chèque Mont,  
 Si qu'ils montrent le dos ou sourcilloit leur front.  
 A sept crochets d'airain pendant les sept trompetes,  
 Qui de leur vent affreux souleuent les tempetes,  
 Qui décochent la Grêle, & dans vn même rang  
 Débandent les tisons & les ondes de sang,  
 Qui les Mons flamboyans iusqu'au Ciel de la Lune  
 Abyssent, en soufflant, dans le sein de Neptune,  
 Lequel en receuant ces enormes flambeaux  
 Méle le tiers de sang à l'azur de ses eaux :  
 Qui de l'Orque du puis comme d'une fournaise,  
 Tirent vne vapeur noire, épaisse & punaise,  
 Laquelle s'éleuant des bouts de son orgueil  
 Ose faire au Soleil vne robe de deuil :  
 Qui font monter du puis, avecque la fumée,  
 D'affamez Sautereaux vne nuisante armée,  
 Lesquels, la face d'homme & les dens de Lions,

L'étendard d'Abaddon suivent à millions :  
 Trôpetes dôt le son bruyât sur le grād fleuve (breuve,  
 Qui la ville aux hauts murs d'un bout à l'autre a,  
 Détache les liens des quatre Anges meurtriers,  
 Sous qui vint mille fois dix mille Cavaliers  
 Doivent marcher armez de vif souphre & de flame,  
 Pour massacrer, cruels, le tiers du Monde infame.  
 Ma Muse diras tu les sept phioles d'or,  
 Les sept playes à mort, les Faucilles encor,  
 Desquelles le Seigneur par la main de son Ange,  
 Doit vendanger un iour, & ieter la vendange  
 Au pressoir de son ire, ou coulera le sang  
 Qui fera de la Terre un rouge-noir etang ?  
 Oseras tu parler de ce Tonnerre horrible  
 Par sept bouches tonnans ? Non, non le doit terrible  
 Qui de ces sept Canons iouans tous à la fois,  
 Cacheta le secret, te cachete la voix :  
 Ne sonde plus auant ces lettres pour toy closes,  
 Faut que les ans ailez éclaircissent ces choses :  
 Peut être, & qui le sçait ? ce temps est l'auant-temps  
 Du temps apres lequel n'y aura plus de temps.  
 Tourne donc, chere Sœur, tourne, tu te trāsportes,  
 Ià du Palais ardent sont ouuertes les Portes,  
 Ià sur ton Trône sied le grand Iuge irrité,  
 Sa Parole eternelle assise à son côté :

He quoy ! ne vois tu pas comme iointes ensemble,  
 Au pié du Tribunal sous qui la Terre tremble,  
 Sa Puissance, sa Force, auecques sa Bonté,  
 Misericorde, Amour, Iustice & Verité ?  
 Saintes filles de Dieu, qui ont même apanage,  
 Vne égale beauté, même taille, même âge,  
 Qui ont même pouuoir, ayant tant seulement  
 Comme le nom diuers, diuers l'habillement.  
 Oys tu pas, mon amour, les Celestes Phalanges  
 Des Esprits bien heureux, des Anges, des Arcanges,  
 Qui par le doux concert d'une éclatante voix,  
 Autour du Trône saint disent tous à la fois ;  
 Louez Dieu: d'as vos cœurs soit sa crainte engrauee,  
 Car de ses iugemens l'heure est or arriuee,  
 Adorez celui-là qui fit le grand Tableau  
 Des Cieux touiours roulans, de la Terre & de l'Eau.  
 Le Souuerain ayant commandé le silence,  
 Vne Vierge se leue & fait la reuerance :  
 Elle a le port auguste, & a le front hautain,  
 L'œil ouuert & perçant, le glaiue en vne main,  
 Et la balance en l'autre, elle est toute Ecarlate ;  
 Sa bouche graue, libre & qui iamais ne fute  
 Commence par ces mots. Maître de tous les Dieux,  
 Qui as voulu choisir pour ton Trône les Cieux,  
 Pour marche pié la Terre : ô Dieu grand & terrible,  
 Le

Le Dieu d'eternité, le fort, l'incorrupible ;  
 Le puissant, le jaloux, le seuer vengeur,  
 Et qui comme il te plait fais marcher la fureur ;  
 Qui fais brauler, fâché, par ta seule menace  
 Les colonnes du Ciel, & de la Terre basse,  
 Qui diuises la Mer, & transperces ses flots  
 Quand ils veulent bondir : de qui les premiers mots  
 Liquefient les Monts, les Valées écoulent  
 Comme on void que les eaux par une pente roulent ;  
 Roy des Roys de qui sont tous les hommes vassaux,  
 Les Anges officiers, les Esprit infernaux  
 Executeurs cruels des arrêts de ton ire ;  
 Le Tonnerre est ta voix qu'ôit sur les eaux bruire ;  
 Les Vents tes postillons, les Eclairs tes valets,  
 Les Foudres sont tes dards, les Grêles tes boulets.  
 Est il possible, ô Dieu, que ta haute Justice  
 Plaide en ce lieu sacré contre le malefice  
 A l'aspect rayonnant des Anges gracieux,  
 Des iustes recueillis de Terre dans les Cieux ?  
 Et que l'homme chetif rampant sur la poussiere ;  
 La pâture des vers, le butin de la bierre,  
 Qui boit l'iniquité comme le poisson l'eau,  
 Qui ne peut subsister deuant un vermisseau ;  
 Dont le lustre perit comme l'Heremocale,  
 Lequelle le marin l'or de sa fleur étale,

Mais ne pouuant souffrir du Soleil la chaleur,  
 Elle tombe le soir sans grace ni couleur :  
 Duquel la vie en l'air n'a pour toute racine  
 Que le souffle venteux de sa frêle narine,  
 Qui se pensant benir dans le Monde trompeur,  
 Fragile disparoit ainsi qu'une vapeur,  
 Ou s'enfuit comme fait durant vne nuit sombre,  
 L'ombre d'un songe vain, ou le songe d'une ombre,  
 Que donc ce potiron, ce sang, & cette chair,  
 Que ce rien en vn mot, ose aujourd'huy tâcher  
 De luitier avec moy ? que contre ta iustice  
 Il trouue des patrons pour defendre son vice ?  
 Seigneur qu'est deuenu ce temps si perilleux  
 Pour ceux qui t'offendoient ? les Anges orgueilleux  
 N'eurent plûtôt leué leur sourcilleuse tête  
 Contre ta Majesté, qu'a ma iuste requête  
 Ils tombent sous ta main, épouuantez du saut,  
 Aussi bas qu'ils auoient entrepris d'aller haut  
 Sans espoir de pardon. Iamais le premier homme  
 N'eût entamé, seduit, vne petite pomme,  
 Que moy le requerant, la foudre de ta voix  
 L'épouuante, le suit, le déniche du bois  
 Comme du parc d'Eden : Et ce qui plus le blesse,  
 Le degrade à iamais des titres de noblesse,  
 Son ame de sçauoir, de droiture, bonté,

D'innocence, & son corps de l'immortalité.

Grand Dieu ie ne suis plus cette antique iustice  
Ores l'impunité fait pulluler le vice :

Tes menaces n'étans que vains épouuantaux,

Au lieu de corriger font les hommes brutaux

Plus hardis à pecher : car sous ta patience

Ils vont lâchant la bride à leur fiere insolence

Qui méprise le Ciel. Dequoy seruent tes loix? (fois

[ Pardonne moy Seigneur ] il vaudroit mieux cent

Qu'un Moise nouueau les eût des-ja brisées,

Que de les voir ainsi lâchement méprisées.

Es tu seul recogneu le Dieu de l'uniuers?

Et comment Eternel? en ce siecle peruers

A peine ez tu cogneu : Les Dieux & les Deesses

Du monde corrompu, sont l'éclat des richesses,

Le lustre des honneurs, la douceur des plaisirs.

Ez tu seul adoré? un de mes déplaisirs

Sans doute le plus grand, est de voir par hommage

Les hommes abatus au pié de mainte image :

Ton nom dessus tout nom releué comme saint,

Est il benit en Terre, aimé, reueré, craint?

Ains plutôt ce grād nom qui fait trëbler les Diabes

N'est il pas le ioüet des hommes detestables?

A quoy s'en seruent ils que pour en profiter

Aux dépens du prochain, ou pour te dépiter?

Ouy pour te dépiter, Eternel ie t'adiure  
 D'examiner de prez le pois de cette iniure :  
 Tous les hommes s'ils sont capables de parler,  
 De leurs remiemens empuantissent l'air ;  
 La Noblesse sur tous de ce vice frapée,  
 A le blâpheme en titre aussi bien que l'épée :  
 Se souvient on Seigneur des iours de ton repos  
 Pour les sanctifier & y chanter ton los ?  
 Ne sont ils pas aux vns, ô l'horrible licence !  
 Les iours de vanité, de luxe, & de bobance,  
 De débauches, de ieux, de ris & passetemps,  
 Aux autres de travail ? les enfans en ce temps,  
 Sont ils pas à l'endroit de leur peres & meres  
 Mille fois plus cruels que ne sont les Viperes ?  
 Le naissant vipereau par la porte qu'il sort  
 Du ventre maternel, y fait entrer la mort,  
 Mais en faisant mourir celle qui la fait viure,  
 Par vn mal de tous maux à iamais la deliure ;  
 Au lieu que les enfans sans crainte & sans amour,  
 Font mourir leurs parens à châque heure du iour,  
 Ne leur rendant, ingrats, honneur, obeissance,  
 Ou les laissant perir à faute d'assistance,  
 Et par le chemin noir de tristesse & de dueil  
 Leurs cheueux des-ja blâcs font décèdre au Cercueil,  
 Des humains inhumains la fureur & la rage

Ne craint plus d'effacer en l'homme ton image ;  
 Décendre sur le pré, & l'épée à la main ,  
 Mourir ou terrasser son ami, son germain :  
 Empoisonner un homme, & pour courir un vice,  
 Vuider secretement la coupable matrice  
 D'un incouppable fruit ; Ces meurtres ô malheur !  
 Son des traits de prudence, ou marques de valeur.  
 Si les paillards encor, comme au temps de Cyniques,  
 Ne s'acouplent de iour sur les places publiques,  
 Ils ont des lieux publics ordonnéz, affectez,  
 Pour commetre à plaisir leurs impudicitez :  
 Parmi les gens d'honneur l'infame paillardise  
 Se publie en ce temps comme vne galantise,  
 Etre chaste est un crime, étant le Monde plein  
 D'adultere, d'inceste, & de l'acte vilain  
 Que ie tais par horreur : Dérober n'est plus vice  
 Que pour quelque mesquin à ce métier nouice.  
 Le faux témoin se vend. Le meilleur des humains  
 Voudroit posseder seul le bien de ses prochains.  
 Que tardes tu Seigneur ? lors que le premier Mōde  
 Se baignoit en pechez, tu le noyas dans l'onde :  
 Quand Sodome & Gomorre ardoit impudemment  
 Du feu de ce peché qui print commencement  
 Dans leur terroir méchant : de tes flammes soudaines  
 Que tu lanças du Ciel sur ces maudites Plaines,

Tu fis de leurs Citez, de leur chair, de leur sang  
 Melez avec ton souphre un Asphaltite étang.  
 Abiram & Dathan avecque leur complice,  
 N'eurent pas plutôt fait éclater leur malice,  
 Que la Terre se fend, & dans son gouffre creux  
 Fait descendre viuans ces Princes malheureux.  
 Cependant auiourd'huy tu vois la contumace  
 Des hommes insensez, & souffres leur audace ?

Peut être diront ils : He comment ! l'Eternel  
 A t'il iamais deffait un peuple criminel  
 Sans l'auoir auerti par ses saints personnages,  
 De quitter ses pechez, & par mille presages  
 Denoncé les horreurs des iugemens panchans  
 Sur leur coupable front. Ha ! pires que méchants,  
 Combien de fois, combien le pere debonnaire  
 Vous a t'il fait ouir cette voix salutaire,  
 Amandez vous pecheurs ? Hipocrites hélas !  
 Et combien de Noez, de Lots, & de Ionas,  
 Vous a t'il adressé ? Mais combien de merueilles,  
 Ont ébloui vos yeux, & frapé vos oreilles ?  
 A peine le Soleil, passant par les maisons  
 De son Cercle, a rangé quinze fois les saisons,  
 Depuis que plusieurs nuits par un ordre immuable  
 Vous vîtes dans le Ciel une lance effroyable,  
 Lance toute de feu dont le fer flamboyant

Branloit contre la Terre, vn combat foudroyant  
Se faisoit dedans l'Air, la brilloient les gendarmes,  
Les tambours y batoient chaudement les alarmes,  
Les trompetes sonnoient lors que les combatans  
Chargoient & rechargeoient or batuz or batans,  
Si que durant le choc de ces feintes tempêtes  
Voloient les bras coupeZ, les iambes & les têtes,  
Et faisoient les soldats, à se nuire zelez,  
Voir les feux & le sang en l'air pêle-mêleZ.  
L'Air ne paroissant plus affreux de cette guerre,  
Ne sentites vous pas les tremblemens de Terre?  
Horribles tremblemens ! qui pour vous étonner,  
Ont mille fois de nuit fait les Cloches sonner.  
Vîtes vous pas du sang sur les rouffes iaveles  
Et sur les arbres verds ? Quoy vos yeux infidelles ?  
O prodige ! en ont veu même sur vos habis :  
Se sont ils amandez à ces sanglans auis ?  
Eternel aussi peu que les Hebreux mal sages.  
S'amanderent iadis à l'aspect des presages,  
Tristes auant coureurs de la calamité  
Qui reduisit en champ leur ingrate Cité :  
Prodiges qui deuoient leur donner l'épouuante,  
N'eussent ils iamais veu que l'épée luisante  
Qui suspendüe en l'air, toüiours en même lieu,  
Menaçoit de tomber sur le temple de Dieu.

Extermine grand Dieu cette maudite race  
 Qui se vend pour pecher, qui te dépite en face,  
 Qui ne craint plus ton bras, qui se rit de ta voix,  
 Foule tes iugemens, & méprise tes loix.  
 Que si iettant les yeux sur le courbé symbole  
 Qui, redorant la nue, engage ta parole,  
 Tu ne peux plus ouvrir les dignes des hauts Cieux,  
 Ni les Portaux rouillez des gouffres des bas lieux  
 Pour noyer ces méchans : Ha ! commande à la Terre  
 Qu'elle entrouvre ses fläcs, dans lesquels elle enterre  
 Ce Monde impénitent, pire cent & cent fois  
 Que celui qui perit sous les eaux autres fois,  
 Et tu feras aprez cette iuste vengeance,  
 Sortir des caillous morts vne viue semence,  
 Semence d'ou naitront des hommes plus entiers  
 De ton cher Abraham les dignes heritiers :  
 Lors ta puissante main en miracles feconde,  
 De nouveaux Citoyens ayant peuplé le Monde,  
 S'ils iurent ce sera par ton Nom trois fois saint,  
 Tu seras seul serui, seul adoré, seul craint,  
 Lors la Terre, & le Ciel, les hommes, & les Angés,  
 Fairont à qui mieux mieux resonner tes loüanges,  
 Et la Terre n'ayant autre objet que les Cieux,  
 Le Ciel sera touiours de son bien soucieux.  
 Ne dilaye donc plus ce merité suplice

Car ainsi le requiert ta seuerè Justice  
 Pour l'honneur de ton Nom. La Vierge finissant  
 L'Éternel se leua de son Trône puissant;  
 La Terre sous ses piez se fondonoit comme cire;  
 Les Poles s'ébranloient, ià se promenoit l'ire  
 Sur les plis de son front, & des-ja furieux,  
 Lançoit de tous côtez les éclairs de ses yeux  
 Messagers de la mort : quand vne autre Pucelle  
 Se leuant, il la vid, & pour l'amour d'icelle  
 Il serena son front, ses yeux doucement clairs  
 Parurent à trauers les flammes des éclairs.  
 Cette sainte Pucelle auoit la robe blanche,  
 Dieu flaire apaisement des odeurs qu'elle épanche,  
 Elle a l'œil plein d'amour, le front noble & serain,  
 Sur ses leures le ris, l'Euangile à la main,  
 Affable est son maintien, sa parole est tres douce,  
 Et comme à filets d'or ses charmes elle pousse.

Createur des mortels tout bon & gracieux,  
 Pitoyable, clement, misericordieux,  
 Dont la gratuité comme vne Mer abonde,  
 Qui tardif à colere en châtiant le Monde,  
 Par ses debordemens à ce faire obligé,  
 Te repens bien souuent de l'auoir affligé :  
 Tu es le Dieu benin qui les forfaits efface,  
 Qui conduis, patient, toutes choses par grace :

Tu es riche en pardons les enuoyant des Cieux  
 Comme vne douce pluye ez plus arides lieux :  
 Pere de Iesus Christ voy ta misericorde  
 Prosternee à tes piez, & sa requête acorde :  
 Bien que i' aye, Seigneur, pour le bien des humains  
 Toiours eu le dessus des œures de tes mains ,  
 Tu me vois à present n'ayant pour toutes armes  
 En ce nouveau combat que soupirs & que larmes.  
 Helas ! ie vien d'ouyr la plainte de ma Sœur  
 Et ne l'impugne pas : ô Dieu plein de douceur ,  
 I'auoie franchement qu'elle est tres veritable ,  
 Et si rien plus horrible, & plus abominable  
 Se peut imaginer , les hommes l'ont commis :  
 Ils ont tous fouruoyé comme tes ennemis,  
 Pas vn ne te recherche , aucun ne veut entendre,  
 Tygres aux piez ailez ils vont le sang épandre ;  
 Misere est en leur voye avec destruction,  
 Amertume en leur bouche & malediction ;  
 De leurs yeux impudens ils ont banni ta crainte,  
 N'ont cogneu le chemin de paix doucement sainte ;  
 Ils ont osé, moqueurs, brauer tes iugemens ,  
 Et se sont détournez de tes commandemens :  
 La iustice est à toy pour punir cette audace ,  
 Et la confusion se loge sur la face  
 Du peuple, des Pasteurs, des Iuges, & des Roys,

Car tous ont méprisé tes prophetiques voix.  
 Mais écoute Seigneur, interine & pardonne,  
 Que ta grace à ce coup sur le peché foisonne  
 Pour l'amour de ton Nom, car les compassions  
 De toute eternité sont tes possessions.

Eternel voudrois tu debatre contre l'homme  
 Qui n'est que chair & sang, qui vivant se consomme  
 En moins de septante ans, ou qui souvent perit  
 Durant ses plus beaux iours quand sa force fleurit ?  
 He ! voudrois tu souffler sur ces maisons d'argile  
 Fondées sur la poudre, & leur être fragile  
 Reduire en limon mol, limon que ta bonté,  
 L'animant, embellit, des traits de ta beauté ?

Lors que Ionas se plaint de la soudaine perte  
 D'un parasol duquel sa tête étoit couverte,  
 Parasol que ta main fit naître en un moment,  
 Ta douce voix ainsi le reprend doucement :  
 Tu regretes Ionas vne plante nourrie  
 En vne seule nuit, en vne autre flétrie,  
 Plante que tu n'as point cultivé ni semé,  
 Et tu trouues mauuais, de vengeance animé,  
 Que i'épargne, clement, vne puissante Ville  
 Ou ie voy des enfans plus de cent & vint mille  
 Folâtrer au tetin, enfans que de mes mains  
 J'ay fait & ie nourris : Bon Dieu tous les humains

De ta dextre sans pair sont l'admirable ouvrage,  
 Epargne donc, Seigneur, à ce coup ton image  
 Epargnant les pecheurs. Que si toutes les fois  
 Que ta iustice crie & t'adresse sa voix,  
 Sur le Monde fantif ton ire se déborde,  
 Que seront ta Bonté ni ta Misericorde?  
 En des titres menteurs elles se changeront,  
 Tes promesses alors & ta foy defaudent,  
 Tu seras un trompeur (pardonne ce blâphème  
 Au Zele que ie porte à ta gloire suprême : )  
 Ou seront les effets de ta gratuité,  
 Que tu fondas iadis sur ta fidelité?  
 N'y va-t'il pas du tien, seroit il raisonnable  
 De trahir cette voix doucement veritable?  
 Encore, ô peuple ingrat suiuant ton mauvais train,  
 Que ton col soit d'acier, que ton front soit d'airain,  
 Si veux ie toutesfois differer ma colere  
 Pour l'amour de mon Nom, de peur de te deffaire :  
 C'étoit dans les élans de ton iuste courroux  
 Que tu lâchois ces mots : mais deuenü plus doux :  
 Ie te mignarderay comme vne bonne mere  
 De ses ascens mignars, fole d'amour, modere  
 Son petit irrité ; & quand il auientroit ,  
 Disois tu pere bon, que la femme oubliroit  
 Le fruit qu'elle a porté neuf mois dans ses entrailles ;

Qui luy donna naissant tant de coups de tenailles,  
 Que de son propre sang pieuse elle nourrit,  
 Pour qui de tant de soins sa vie elle enaigrit:  
 Mon peuple si est ce que j'auray souvenance:  
 De toy, me souvenant de ma sainte alliance,  
 Bon Dieu quel changement! Et qui croiroit hélas!  
 Que ta dextre eût saisi des-jà le coutelas  
 Contre ses tiens enfans? veux tu donc de ta foudre  
 Reduire avant le temps cette poudre en la poudre  
 D'ou ta pure bonté les à iadis éclos?  
 Qui chantera Seigneur en la fosse ton los?  
 Ceux qui gisent pourris dedans la tombe noire  
 Se pourroient ils leuer pour celebrer ta gloire?  
 Que si ces malheureux n'accomplissent ta loy,  
 La chair ne le pouuant comme foible de soy;  
 Tu as donné ton fils reuëtu de la forme  
 De la chair du peché, qui du peché difforme  
 A condamné le droit en sa diuine chair,  
 Afin que les humains si suiets à pecher,  
 Accomplissant en luy de ta loy la iustice,  
 Tu leur fusses touiours Pere bon & propice:  
 Sois le docques Seigneur, pardonne à leurs meffaits,  
 Pour l'amour de toy même efface leurs forfaits,  
 Les éloignant de ceux pour lesquels ie t'implore,  
 Autant que l'Occident s'éloigne de l'Aurore

Que s'il te semble bon, las de tant de pechez,  
 De châtier souvent ses enfans débauchez,  
 Et par les châtimens de ta dextre maîtresse  
 Humilier leur chair insolente & traitresse :  
 Grand Dieu ne le fay pas de la barre de fer,  
 De laquelle tu bats les victimes d'enfer :  
 Ainçois pour corriger ces ames criminelles,  
 Fay leur sentir bon Dieu tes verges paternelles :  
 Frappe iusques au sang afin de reueiller  
 Ceux que Satan endort sur le mol oreiller  
 Du peché qui les tië, & par ta discipline,  
 Que sur l'heure la chair comme amere abomine,  
 Tu produiras en eux, pour les rendre parfaits,  
 Les fruits saintement doux de iustice & de paix :  
 Pere châtie les toutesfois par mesure,  
 Et tous les châtimens à leur force mesure :  
 De peur que ta fureur ne les mete à neant :  
 Garde les coups de mort au peuple mèceant  
 Qui ne te cognoit point, qui barbare se moque  
 De ton Nom redoutable, & qui point ne t'inuoque,  
 Mais pour ceux là Seigneur que tu as adoptez,  
 Qu'au cher prix de son sang ton fils a rachetez,  
 Vueilles être toujours leur saint, leur Tutelaire :  
 Et lors que les pechez, obiets de ta colere,  
 Fairont venir sur eux tes indignations,

*Souviens toy, souviens toy de tes compassions  
 Au plus fort de ton ire, & pour l'amour d'icelles  
 Ne les consume pas comme les infidelles.*

*Ainsi ces tiens enfans ioyeux te beniront,  
 Fairont bruire sans fin ta loüange, & diront  
 Te rendant tous les iours de leur cœur les offrandes,  
 Le Dieu le Toutpuissant nous a fait choses grandes,  
 Car sa misericorde à celuy qui le craint  
 S'étend du pere au fils, & ton Nom est tres-saint:  
 L' Eternel est celuy dont le soin par sa grace  
 Conserue l'affligé quand le mal le menace,  
 Si qu'il a retiré de l'obscur monument  
 Nos ames, & nos piez du triste achopement  
 Comme nos yeux de pleurs, sa main tres liberale  
 Sur nous pöures pecheurs ses richesses étale:  
 Helas! que rendrons nous à ce pere si doux  
 Puis que tous ses bien faits se debondent sur nous;  
 H à! c'est que nous irons deuotement à troupes,  
 A la dextre portans toutes combles les coupes  
 De nôtre deliurance, & dedans ses maisons  
 Faisons comme l'encens fumer nos oraisons.*

*Alors ô Pere saint ils seront tes delices,  
 Et tes yeux cherissans leurs iustes sacrifices,  
 Tu verseras du Ciel tes benedictions  
 Sur eux, & les ayant par tes compassions*

Rendus en ces bas lieux les vaisseaux de ta grace,  
 Tu les fairs un iour, te voyant face à face,  
 Les vaisseaux de ta gloire, alors que tu seras  
 Tout en tous par amour, & que tu te rendras  
 Admirable en tes saints, dont la bouche dorée  
 Par cantiques diuins d'eternelle durée,  
 Exaltera le los de ta gratuité  
 Dans le sacré palais de ta Diuinité,  
 Crians à gosier plein; le salut & la grace  
 Est de Dieu, qui puissant sur le Trône se place,  
 Et de l'Aigneau, lequel pour nous rendre immortels,  
 Voulut mourir en croix de la main des mortels.

Comme l'on void souuent vne iuste balance,  
 Qui suspendue en l'air dedans ses plats balance  
 Deux marcs, qui raffinez ont même quantité,  
 Pancher ores de l'un or de l'autre côté;  
 Et durant le combat par des efforts contraires  
 La victoire branler entre ces aduersaires,  
 Jusqu'à ce que, vainqueur, l'un deux tout à la fois  
 Fait trébûcher vers soy l'aiguille de son pois.  
 Ainsi le Souuerain oyant le beau langage  
 De ces deux saintes sœurs, & voyant leur visage,  
 Or fronce le sourcil, or son front aplanit,  
 Or est gagné d'amour, or la pitié bannit,  
 Il console tantôt, & tantôt il étonne,

Or il arme, or desarme, or punit, or pardonne ;  
 Et par le contrepois de diuers mouuemens ;  
 Balançant son Esprit suspend ses iugemens.

Mais courage pecheurs, car le Sauueur du monde ;  
 Le saint Aigneau de Dieu dont la douce faconde  
 Seule peut apaiser ce Iuge courroucé,  
 Prend vòtre cause en main, & de Zele poussé ;  
 Par ces paroles d'or, agreable Genie,  
 L'Esprit du Souuerain assouplit & manie  
 Comme vne cire molle, & sans plus balancer ;  
 En faueur de sa Grace il luy fait prononcer.

Encore que ie sois l'ineffable sagesse,  
 Que ie sois, Pere saint, cette vniue Princesse  
 De toute eternité sortie de ton sein,  
 Que ie fusse avec toy même auant le dessein  
 De ce grand vniuers, auant que les fontaines  
 Abymes, Fleuves, Mers e& replis de leurs veines  
 Fissent conler tant d'eaux, auant que tant de Mons  
 Superbes vers le Ciel éleuassent leurs frons :  
 Qu'entre les rudes flancs de ces hautes Montaignes  
 Il y eût des valons, auant que les Campaignes  
 Eussent montré leur dos, & mises à niueau,  
 Eussent rendu ce Tout reuenant & plus beau ;  
 Alors que tu tendois par ta dextre puissante  
 De ton Palais Royal la courtine glissante ;

Lors que du plus pesant de tous les Elemens  
 Et sur rien & de rien tu fis les fondemens :  
 Quand pour d'opter l'orgueil de ses vagues horribles,  
 Tu marquois à la Mer ses bornes inuisibles  
 Qu'elle n'ose franchir, avecque toy i'étois,  
 Et dedans ton giron tous les iours mébatois :  
 Encore que ie sois la Parole eternelle  
 Sans qui rien ne fut fait, Parole par laquelle  
 Tout fut crée iadis d'un absolu pouuoir  
 Tât ce qu'on ne void pas que tout ce qu'on peut voir :  
 Bref que sans encourir le crime de rapine,  
 Ie me puisse égaler à ta grandeur Divine,  
 Ie comparoy pourtant en ce tien iugement  
 Comme Mediateur du Nouveau Testament,  
 Le garant des pecheurs, leur pleige volontaire,  
 Et Ministre sacré de ton vray Sanctuaire.  
 Pere deZ aussi tôt que l'homme Terre-né  
 Se fut de ton vouloir lâchement détourné,  
 En preferant la voix cauteleuse & funeste  
 De l'exilé Serpent à ta bouche celeste :  
 Avant que publier la sentence de mort  
 Contre ce déloyal que tu cherissois fort ;  
 Tu luy voulus prometre un puissant Antidote  
 Qui rend la mort mourante, & le venin luy ôte.  
Ha ! malin (disois tu) Dragon audacieux

Que coupable d'orgueil, j'ay forbanni des Cieux  
 Tu ne cesses, méchant, de me faire la guerre,  
 Et dechassé du Ciel veux conquerir ma Terre ;  
 Voy tu cette Ene la que ta langue a seduit  
 Luy presentant la mort sous l'amorce d'un fruit ;  
 De ses reins criminels sortira la semence  
 Qui t'appelle au combat, ou pour toute defence,  
 T'ayant brisé le Chef comme à coups de pilon,  
 Ecrasé sous ses piez luy mordras le talon,  
 Je suis ce Champion equipé d'innocence ;  
 Le Messie promis, tiré de la substance  
 D'une sainte pucelle, afin de triompher  
 Du peché, de la mort & du chef de l'Enfer ;  
 Et par le prix sanglant de ma chere victoire,  
 Rendre participans les élus de ma gloire :  
 Dans ce rude combat ie ne me suis pas feint ;  
 Je n'ay pas reculé, tu le sçais Pere saint :  
 Quand le seul souuenir de mes douleurs prochaines,  
 Des épines, des clous, & de tant d'autres génes,  
 Mais plus le souuenir de ton courroux ardent  
 Embrasé contre moy, comme le répondant  
 Pour tant de criminels aiugez à la flame  
 Qui ne s'éteint iamais ; épouuentoit mon ame  
 A ce point, que suant sous ces pesans fardeaux,  
 Le sang de tout mon corps decouloit à grumeaux ;

Tu le vis, & l'amour remuant tes entrailles ;  
 Pour consoler ton fils à prez des funeraillles,  
 Un Ange descendit, qui soutenant mon cœur  
 Triste iusqu'à la mort, me fit être vainqueur,  
 Et rendit pleinement mon ame consolée :  
 Mais apres arrivant au fort de la mêlée  
 Durant l'ardeur du choc, qu'attaché sur le bois,  
 Eloigné de secours, environné d'effrois,  
 Je luitois sans second les ardeurs de ton ire,  
 Les horreurs de la mort afin de la détruire ;  
 Que le Diable & le Monde, à me perdre animez,  
 Se ietoient dessus moy de rage envenimez,  
 Acablé de douleurs, & de sang effroyable,  
 Je lâchay cette voix piteuse & lamentable ;  
 Mon Dieu, mon Dieu pourquoy m'as tu abandonné !  
 Ce cri n'eût pas si tôt dans le Ciel resonné  
 Que ton cœur s'atendrit, que ton ire fit place ;  
 L'amour & la pitié s'emparans de ta face,  
 Tu tournas, apaisé, de tes aimables yeux  
 Deuers ton fils mourant le regard gracieux :  
 Alors Pere tu vis ma sanglante victoire,  
 Les trophées diuers apendus à ma gloire  
 Au bois de toy maudit, le Monde conuaincu,  
 Le peché, la mort morts, & le Diable vaincu :  
 Toustous mes ennemis d'une eternelle chaîne

Atachez à la croix, pour ma pompe prochaine  
 Au iour de mon triomphe : ô Dieu puis que la mort,  
 Salaire du peché n'exerce son effort  
 Que sur l'homme pecheur : ie ne souffrois ô Pere  
 Cette maudite mort douloureuse & amere  
 Pour moy, las! & pour quoy? He! qui m'y eût astraint,  
 Le Sacrificateur souverainement saint,  
 Sans macule, innocent, separé de l'ordure  
 Que transmet le peché sur l'humaine nature,  
 Exalté par dessus les Anges & les Cieux,  
 Ne devoit pas mourir : mais i'ay voulu, pieux,  
 Par une franche mort affranchir de miseres  
 Tous les Eleus qui ont l'honneur d'être mes freres.  
 Ie suis le bon Berger, qui pour mon cher troupeau  
 Me suis fait librement la proye du tombeau :  
 Cependant auionrd'huy ta severe iustice  
 Te demande contr'eux un rigoureux suplice :  
 Voudrois tu bien, émeu par sa funeste voix,  
 Aneantir ta grace, & le bien de ma Croix ?  
 Tourne plutôt bon Dieu, tourne sur moy ta face,  
 Regarde ton cher fils, & dans son sang efface  
 Les pechez de ton peuple, innombrables pechez  
 Que i'ay, les acquitant, dedans la Croix fichez.  
 Que si pour contester ta Iustice s'opose,  
 Ie m'en vay par raisons rendre sa bouche close ;

Qu'est ce qu'elle demande ? un prix qui de valeur  
 Soit égal à l'offence aux loix de la rigueur ;  
 Ma rançon est de prix & valeur infinie :  
 Car n'est ce pas la mort d'une nature unie  
 A la diuinité, tellement sans milieu ,  
 Que c'est aussi la mort du sacré fils de Dieu ?  
 Vent elle derechef qu'on apaise ton ire  
 Par nouveau sacrifice ? he ! le mien doit suffire,  
 Lequel étant offert seulement une fois  
 Avec larmes & cris sur l'autel de la Croix,  
 Cette ire soutenant, l'a du tout engloutie ;  
 Si qu'ayant par ma mort comme une blanche hostie  
 Aboli le peché, ie fus tout glorieux  
 Sur un char de triomphe éleué dans les Cieux,  
 Ou ie me suis assis à la dextre eminente  
 Du Trône ou resplendit ta Majesté seante  
 Parmi les Cherubins, & là ie comparoy  
 Pour ceux que j'ay purgez, ô Pere, deuant toy :  
 Si que, toujours viuant, pour iceux j'intercede  
 Et ne pouuant souffrir qu'un autre me succede,  
 Ie veux faire valoir pour eux utilement  
 La vertu de ma mort, voire eternellement.

Requerroit elle au moins l'exacte obeissance,  
 Qui puisse tenir bon pesée à la balance  
 De ta mortelle Loy, qui crie, tu viuras

*Si tu fais ces Edits, autrement tu mourras ?  
 Je suis celuy lequel, ayant en ma souffrance,  
 Bien que ie fusse fils, aprins obeissance,  
 O fâcheuse leçon ! i'a, sans trouuer suport,  
 Obei franchement iusqu'a la dure mort ;  
 Voire iusqu'a la mort, laquelle porte écrite [DITE :  
 Cette devise au front : IE SVIS DE DIEV MAV-  
 Si que sans auoir mis, vn seul point en oubli, [PLI.  
 Je m'écryai mourāt : TOVT TOVT EST ACCOM-  
 Quoy voudroit elle encor cette iustice iniuste  
 Des satisfactions ? Helas ! seroit il iuste,  
 Qu'elle eût à la faueur de ce tien iugement,  
 Pour vne même dette vn double payement ;  
 L'un du pleige qui a payé comme soluable,  
 L'autre du principal chetif & insoluable ?  
 Car i'ay été nauré pour les mechancetex  
 Des Eleus, & froissé pour leurs iniquitez :  
 Et, pour leur faire paix, i'ay prins sur moy l'amande  
 Que sur eux à present ta iustice demande :  
 Mais, ô Dieu iuste & bon, selon ta verité,  
 Impose luy silence à perpetuité.  
 Pour les autres qui sont les vaisseaux de ton ire  
 Destinez à la mort, ie n'y veux contredire,  
 Selon qu'elle a requis soit ton apointement,  
 Car aussi bien au iour du dernier iugement,*

Je les dois renvoyer à la souphreuse flamme,  
 Pour y patir sans fin & en corps & en ame.  
 Je ne te prie pas pour ces abandonnez,  
 Mais pour ceux, Pere saint, lesquels tu m'as donnez  
 D'autant qu'ils étoient tiens : mon desir t'est notoire  
 Qu'ils soient ou ie seray pour contempler ma gloire,  
 Pour l'amour de ton fils garde les Pere doux,  
 Afin qu'ils soient vnis au Ciel avecque nous.

Mais ou suis ie bon Dieu ? qu'elle douleur amere  
 Me transperce à ces noms & de fils & de pere ?  
 Mes yeux sont tous mouillez, & mon cœur est glacé,  
 Je ne voy presque rien de ce que i'ay tracé :  
 J'oy comme les accens d'une voix infantine,  
 Qui, batant mon oreille, entame ma poitrine  
 Pa pa, i'entens Pa pa ; mon repos est troublé,  
 Par cét Echo mignard vainement redoublé ;  
 A cette douce voix qui sans être resonne,  
 Ma veine se tarit, la Muse m'abandonne,  
 Et mon ame atachée à ce trompeur objet,  
 Mourante apres les morts, oublie son projet,  
 Dans ce faux entretien s'égare, s'embarasse,  
 De mes doits ià perclus tombe ma plume lasse,  
 Et, bien loin de moy même en ces pensers diuers,  
 J'exale des sôûpirs pensant faire des vers.  
 O monde deceuant ! ô dure destinée !

A peine auois ie veu recommencer l'année ;  
 Depuis qu'un mien enfant, enfant richement beau ;  
 Et sage auant le temps, fut conduit au tombeau.  
 Mais ce Dieu touiours bon lequel a de coûtume,  
 En visitant les siens, d'adoucir l'amertume  
 D'une fâcheuse épreuue avec quelque douceur,  
 Afin que tout leur soit & profitable & seur ;  
 Auant que cét enfant par longue maladie,  
 Paisible eût achené les brefs iours de sa vie :  
 Ha ! qu'à ce souuenir mon pôure cœur se fend ;  
 Pitoyable me fit pere d'un autre enfant,  
 Le visage duquel, image de son frere,  
 Allegeoit les remors de mon secret vlcere.  
 Mais las ! tandis hélas ! que ie trace ces vers ;  
 La mort me le rauit dedans son petit bers ;  
 Si que ce fruit naissant à mesure qu'il tombe ;  
 Avec luy mon soulas enterre dans sa tombe.  
 Homme-Dieu qui voulus, témoignant tes douleurs,  
 Sur le Lazare mort lâcher la bonde aux pleurs ;  
 Reigle tous mes regrets, & mes larmes tempere ;  
 Console mon esprit, & ma langue modere :  
 Garde, mon seul Sauueur, que ie ne face rien,  
 Emporté de la chair, indigne d'un Chrétien :  
 Ains que j'aye touiours ce dire pour retraite,  
 Dieu l'a donné, l'a prins, sa volonté soit faite.

Et toy Consolateur, qui dedans mon Esprit  
 As formé le dessein de ce penible écrit :  
 Vent au souffle Diuin éleue à toy ma plume  
 Mon sein glacé d'ennuy de ta flamme ralume ;  
 R'enforce d'un rayon de ta sainte vertu  
 Ce mien fragile esprit de tristesse abatu :  
 Donne grace à ma rime, & mon stile relene  
 Afin que cét ouurage à ta gloire i'acheue.

Le discours du Sauueur comme vne eau de départ,  
 L'ire du Toutpuissant ayant mis à l'écart,  
 Et desarmé son bras, sur sa face luisante  
 Se place doucement la Grace triomphante,  
 Faisant qu'en peu de mots le Iuge souuerain  
 Prononce cét arrêt d'un visage serain.

Encor que des humains la fiere contumace  
 Les ait des-jà rendus indignes de ma grace ;  
 Que ie puisse à bon droit faire pleunoir sur eux,  
 Pour les exterminer mes flammes & mes feux :  
 Que i'entende leur cri qui tous les iours s'augmente,  
 Et vient solliciter ma Iustice trop lente  
 Contre ces criminels : si veu*x* ie toutesfois  
 Otroyer leur pardon encores vne fois  
 Pour l'amour de mon fils, qui m'en prie & coniu*re*  
 Par le prix de son sang : Mais à ce coup ie iure  
 Par mon terrible Nom source de verité,

*S'ils ne quittent le train de leur iniquité ;  
 Que ie feray du Ciel sur leurs têtes descendre  
 Mes souphres enflammez pour les reduire en cendre ;  
 Comme par le débord d'un contraire Element  
 Ie fis perir iadis le Monde entierement.*

*Et ayant quelque égard, pour ne flater le vice,  
 A ce qu'en a requis ma plaignante Iustice :  
 Ie veux sur les pecheurs ma main apesantir,  
 Et leur faire les coups de mes verges sentir ;  
 Verges qui serviront, comme ie les destine,  
 Aux méchans de gourmete, aux bons de discipline ;  
 Vous Anges qui puissans, selon mes iugemens,  
 Faites sans dilayer tous mes commandemens :  
 Courriers aux plumes d'or, qui vos esprits fidelles  
 Employez à ma gloire aussi bien que vos ailes :  
 Sus quittez pour un temps vos plaisirs immortels ;  
 Ie vous enioins d'aller visiter les mortels,  
 Châtiez, affligez la Terre criminelle  
 De Guerre, de Famine & de Peste mortelle ;  
 Frappez sans épargner, & iamais ne cessez.  
 Iusqu'a ce que du Ciel ie crie, c'est assez.*

*Aussi tôt qu'il eût dit un de ces Anges vole,  
 A la dextre portant une pleine phiole  
 De l'ire du grand Dieu, laquelle il va versant  
 Dans l'Air qui s'obscurcit, & son vol abaissant ;*

Il secoïe la lie & sur Mer & sur Terre ;  
 D'ou s'eleue soudain l'audacieuse guerre ;  
 Son poil est de sang noir degoutant & souillé,  
 Elle a les yeux de feu, le front d'acier rouillé,  
 Son nez souffle le souphre, & de sa bouche infame,  
 Sans cesse elle vomit le salpêtre & la flame :  
 Ses effroyables dens sont les crochets craquans  
 D'un Loup & d'un Mâtin corps à corps s'ataquans,  
 Ses deux bras sont de fer, ayant cette meurtriere  
 Le cœur comme les piez d'une Tigresse fiere  
 Elle vole par tout : si que l'horrible Mars  
 Portant la cruauté peinte en ses étendars,  
 Fait trembler l'univers, & furieux inonde  
 D'un deluge de sang tous les quartiers du Monde.  
 Les Edits les plus saints par la force brisez,  
 Les crimes plus fameux marchent autorisez,  
 Et les mains du soldat, de licence animez,  
 La foy, la pieté banissent des armées ;  
 Depeuplent les Citez de Marchans & Bourgeois ;  
 Chassent de leurs maisons les tristes villageois,  
 Qui fuyans dans les bois trouuent en ces alarmes  
 Les Loups & les Lions plus doux que les Gédarmes,  
 Plus d'assurance aux trous ou dorment les Serpens,  
 Qu'en leurs hameaux remplis de demons dissipans,  
 Le blâpheme en la bouche, en vne matinée

L'aliment destiné pour toute leur année,  
Aliment bien acquis qu'en travaillant ils ont  
Arrosé maintes fois des sueurs de leur front.  
He ! n'avons nous pas vu dans les guerres Civiles,  
Demolir les Autels, metre en cendre les Villes,  
Et, sans crainte de Dieu, des armes la fureur  
Frauder en un moment l'espoir du labourer,  
Les soldats enragés de leur dextre meurtriere  
Pour combatre du Ciel la bonté coûtumiere,  
Dissiper les doux fruits que la Terre a donnez,  
Helas ! que ne feroient ces Diables incarnez,  
Puis que, pires cent fois que les cruelles Feres,  
Dans les occasions les fils tuent les peres,  
Les peres les enfans, & les cruels germains  
Dans le sang fraternel osent tremper leurs mains ;  
Font tomber sans regret sous l'épée sanglante  
L'honorable Vieillard à la tête branlante,  
Et les enfans rians du tetin arrachez,  
Sans pitié sont par eux contre un mur écachez ?  
Les Vierges qui pensoient aller de bonne grace,  
Entonnant des chansons à l'honneur de Thalasse,  
Avec les violons, couronnées de fleurs,  
Trouver leurs chers maris : ayant de ces voleurs,  
Contre leur volonté la luxure assouvie,  
En suite de l'honneur perdent souvent la vie

Parmi les coups, les cris, & les autres excez  
 Des barbares à saous de leurs baisers forcez.  
 Le mari tout sanglant, & préque rendant l'amé  
 Sur son foyer conquis, void sa loyale femme  
 Violée au plaisir de cinq ou six marauts  
 Dignes de cent gibets & de cent échaffauts ;  
 Si que de cét objet le regret indicible,  
 Luy fait trouuer la mort encore plus sensible.  
 Source de tant de maux, ô Guerre sans seurte,  
 Que ton orage soit loin de nous écarté ?  
 Afin que la Paix sainte & mere d'assurance  
 Parmi nous à iamais face sa demeurence.

Le Ciel ayant tancé cette fille d'Enfer,  
 Adouci les esprits, fait rengainer le fer,  
 Endormi les Tambours, fait taire les trompetes,  
 Et du creusé metal les souphreuses tempêtes ;  
 Cét orage cessant Dieu fit commandement  
 Au diligent porteur du second châtiment  
 De partir ; il le fait, & suiuant sa parole  
 Il épanche, volant, la fatale phiole :  
 La vertu de ce fiel à la faueur des Airs  
 Va r'apeller la Faim ; elle étoit aux desers  
 De la seiche Arabie. ou depuis mainte année,  
 Bannie elle paissoit sa bouche saffranée  
 De quelque simple amer, que d'ongles & de dens

A peine elle arrachoit sous les cailloux ardens :  
 Son front n'a point de front, elle montre le Crane,  
 Qui pour chair & pour peau n'a que le Pericrane  
 Sec comme un parchemin, sur lequel ne sont veus  
 Que quelq brin de mousse au lieu de beaux cheveux,  
 Dans les orbites creux s'enfoncent ses prunelles,  
 De son nez sans humeur paroissent les deux ailes,  
 De sa bouche les bors sont palles, érailléz,  
 Et ses dens clous de fer que le temps a rouilléz,  
 On peut conter ses os, son corps n'a plus de centre,  
 Elle a le vètre aux reins, & les reins dās le ventre ;  
 Ses genous, ses talons, plus grands que tout le cors,  
 Se meuvent lentement, leurs arides ressorts  
 Font un bruit inégal : le Monde s'épouuante  
 A son hideux aspect ; car cette mort viuante  
 Fait mourir les viuans, seme par tout les ducils,  
 Deserte les Maisons pour peupler les Cercueils.

Si nous prenons plaisir d'égayer nos pensées  
 Dans le ressouvenir des miseres passées  
 Si le Pilote expert arriué sain au port,  
 Ayant veu mille fois l'image de la mort,  
 Se delecte à conter, échapé du naufrage,  
 L'assaut des Vens mutins, le combat de l'Orage,  
 Et le courroux des flots le poussans furieux,  
 Or au fons de la Mer, ores au front des Cieux,

Or contre la Charybde, ou la Scylle aboyante :  
 Pourquoi, chere Clion, ne veux tu que ie chante  
 Les fleaux dont Dieu nous a par la faim affligez,  
 Et desquels par sa grace il nous a soulagez ?  
 Pourueu que recitant la veritable histoire  
 De ces maux, nous donnions au Ciel toute la gloire  
 De nôtre deliurance, & par ce souuenir  
 Enseignez, nous soyons meilleurs à l'auenir.

Ce Monstre commandé par la bouche Diuine,  
 Quite ces lieux desers, & porte la famine  
 Parmi nous qui foulans aux piez de Dieu le pain,  
 Auions bien merité de mourir tous de faim.  
 Nos champs qui dans le bruit des guerres intestines,  
 Sans honneur se couuroient de ronces & d'épines,  
 Etoient des champs de fer, ou bien si quelques fruits  
 Sur leur dos cultiué se sont veus & produits,  
 Le Ciel à coups de Gréle, ou par noires Gilées,  
 Par Nielle pourrie ou par froides Gelées,  
 Par Orages, par Vens, & mille autres façons  
 Enleuoit courroucé, vendanges & moissons :  
 Si que nous auons veu sur la plaine champêtre  
 Les pources affamez comme Bœufs se repaître  
 De l'herbe verdoyante, ou comme les Pourceaux  
 Fouiller dedans la Terre apres quelques morceaux  
 De racines, qui sont plutôt à la nature

Des mortelles poisons que bonne nourriture :  
 D'un peu de iours apres nos corps debilitex  
 Morts sur les grands chemins, nous ont épouuantex :  
 Quoy plus ? nous auons veu ces pòures sur les rües.  
 Hommes, femmes enfans comme skeletes nües,  
 Qui demandans du pain, ont poussé maintesfois  
 Les restes de la vie avec leur triste voix.

Mes yeux moites ont veu sur la rüe publique  
 Du combat de la faim vne isue tragique ,  
 Dont le seul souuenir me vainquant de douleurs,  
 Fait enfler mes souüpirs, & distiller mes pleurs.  
 O bras du Toutpuissant que tu es redoutable !  
 Peut on imaginer chose plus lamentable ?  
 Vne femme fuyant la rage de la faim,  
 Vn enfant au giron & vn autre à la main ;  
 Ne pouuant plus trainer sa tremblante carcasse,  
 Pensant se souütenir tombe dessus la place ,  
 Et tombant fait tomber ces deux debiles corps ;  
 Léquels touchoient des-ja le riuage des morts :  
 Le grandet à l'instant de la cheute trépasse ;  
 La mere de pitié tourne vers luy la face,  
 Et le voyant qu'il rend le dernier des abois  
 S'écrite, mon enfant, mais avec cette voix  
 Elle exhale sa vie : ô famine cruelle !  
 Le petit qui se tient touiours à la mammelle,

Mammelle, he ! qu'ay ie dit ? ains vne noire peau,  
 Qui seiche a tout perdu, le sang, le lait & l'eau ;  
 Pourét rend son esprit sur le sein de sa mere,  
 Qui morte serre encor de la dextre son frere,  
 Et semble que ses yeux de l'amour animez,  
 Se tournēt, quoy que morts, vers ses fils bien aimez.

Certes épouuantable étoit la barbarie  
 Commis en ce piteux siege de Samarie.  
 Car si le saint Esprit n'en étoit l'écrivain,  
 Nous tiendrions ce repas fabuleux, & plus vain  
 Que celui de Thyeste, alors que la lumiere  
 Du Monde rebroussa sa constante carriere,  
 Pour ne voir les horreurs d'un pere devorant  
 La chair de ses enfans, de leur meurtre ignorant.

Le camp de Benhadab écumant de colere,  
 Avoit réduit la Ville à ce point de misere  
 Qu'on y vid, pour servir au peuple d'aliment,  
 L'ordure des Pigeons se vendre chèrement :  
 La disete croissant deux femmes enragées,  
 Que la gourmande faim a ià presque mangées,  
 Trainoient ( après avoir tout le reste perdu )  
 Châcune un enfant aux memelles pendu :  
 La Famine & l'amour se donnent des batailles  
 Dans le sensible champ de leurs vuides entrailles :  
 La Faim pique le cœur, l'amour aussi le fend :

La Faim est l'assaillant, & l'amour se defend:  
 Mais ayant soutenu quelque temps ces alarmes,  
 Les pointes de la faim vainquēt d'amour les charmes;  
 Si bien que tous les droits de nature étouffans,  
 Elles font le complot de manger ces enfans:  
 L'une a faute de cœur, l'autre arme son courage,  
 Comme sa main de fer, de fureur & de rage,  
 Et lançant les effrois de son regard mutin  
 Sur ce sien nourriçon, l'arrache du tetin:  
 Le petit aiglelet proche de son martyre,  
 Se tourne doucement vers celle qui le tire,  
 Luy tend ses petits bras, & sans aprehender,  
 D'un innocent souris il la veut mignarder.  
 Non, non s'écrie alors cette affreuse Megere,  
 Tu n'es plus mon enfant, ie ne suis plus ta mere,  
 La rage a triomphé de la douce amitié,  
 La faim la sourde faim a banni la pitié:  
 Il faut que cette chair de mon ventre sortie,  
 De mon ventre affamé soit encor engloutie.  
 Elle empoigne, lâchant ces propos inhumains,  
 De sa gauche les piez, de sa dextre les mains  
 De l'enfant, & du chef frappe contre vne pierre,  
 Les cuissetes soudain entre ses genoux serre,  
 Luy presse de ses doits le gosier gasouillant  
 Et l'ouure d'un couteau: le sang chaud va souillant.

Le visage effrayé de la cruelle mere,  
 Quoy Muset tu fremis ? achemons le mystere :  
 Cette Tygresse étend son fils mort sur un banc,  
 Et du même couteau luy entame le flanc,  
 Luy fend le petit ventre, & de ses mains sanglantes,  
 Arrache promptement les entrailles fumantes,  
 Ecartelle ce corps, & puis s'agenouillant,  
 Piece à piece le met dedans le pot bouillant :  
 Cét enfant demi cuit, la furie infernale  
 Apelle sa voisine au banquet de Tantale ;  
 Le mets étant serui, d'une tremblante main  
 Elle porte d'abord le cœur, le tendre sein  
 Dans sa bouche affamée, & le reste deuore  
 Avecque sa compaigne, O grand Dieu que i'adore,  
 Ce sont tes ingemens qu'auoit predict la voix  
 Du conducteur d'Isac, le porteur de tes loix.

Ouy certes le couuert de cette impie table,  
 Si iamais il en fût, étoit épouuantable :  
 Mais si quelque raison peut ce crime excuser,  
 ( Sans vouloir toutesfois de l'exemple abuser )  
 C'est qu'il fût perpetré par un sexe fragile,  
 Dans l'enclos assiégé d'une chetive ville,  
 Ou la Faim dicte-mal l'épouuante toujours  
 Des horreurs de la mort sans espoir de secours :  
 Et de fait ce n'est pas la pource Samarie

Qui seule ayt exercé cette forcenerie ;  
 On a veu de la Faim les effets violens  
 Dans beaucoup de Citez durant leurs sieges lens.  
 Témoin soit de cecy le cas tant execrable  
 Arrivé dans Solime, au siege memorable  
 Par lequel Tite mit de ses beaux bâtimens  
 Les sommets aussi bas qu'étoient les fondemens :  
 Là disoit une Dame, une mere cruelle  
 A son cher enfançon qui suçoit la mammelle ;  
 O deplorable état de ma condition,  
 Parmi la Faim, la Guerre & la sedition !  
 Les deux regnent dedans & dehors nos murailles,  
 L'autre faute de pain, denore nos entrailles :  
 Pour qui te garde ie mon miserable enfant ?  
 Est ce pour le Romain de l'Hebreu triomphant ?  
 Tu seras un captif. Pour la famine rude ?  
 Elle a ià prevenu la dure servitude :  
 Pour les seditieux ? ils sont plus inhumains  
 Que la Faim enragée, ou les soldats Romains :  
 Il vaut mieux que tu sois, ma tendre geniture,  
 De ta mere à ce coup la triste nourriture ;  
 Et que ce mien repas pousse, prodigieux,  
 Les furies dans l'ame à nos seditieux,  
 D'ou leur naisse un torment mille fois plus funeste  
 Que celui que sentoit le matricide Oreste :

Aussi tôt elle occit son enfant, sans pitié,  
 Le démembre, le cuit en mange la moitié:  
 Les mutins, à l'odeur de cette chair rôtie,  
 Entrent dans la maison, & trouuent cette hostie,  
 Voilà, dit elle alors, mon fils & mon forfait,  
 Barbares mangez en tout ainsi que i'ay fait:  
 Auriez vous moins de cœur qu'une timide femme,  
 Ou bien plus de pitié qu'une mere dans l'ame?  
 Sortez d'icy méchans; car si vous n'avez pas  
 Le courage assez fort pour faire un tel repas,  
 Puis que i'ay entamé de mes dens ce corps blême,  
 Je mangeray demain les restes de moy même.  
 Les cruels étonnez de tant de cruauté,  
 Perdant préque le sens sortent épouuantez:  
 Tite l'oit, & proteste au Ciel son innocence,  
 Jurant que le Soleil, tant cet acte l'offence,  
 Ne verra desormais, de son œil échauffant,  
 Cette ville ou la mere a mangé son enfant.

Témoins en soiët encor les Numantins d'Espagne,  
 Lesquels auoient batu sur la rase campagne  
 Tant de fois les Romains, qu'à ce peuple vainqueur  
 La voix du Numantin seule glaçoit le cœur:  
 Alors que Scipion gros d'heur & de courage  
 Pour auoir desolé la Superbe Carthage,  
 Les vainquit à ce point que pensant triompher,

Il trouua que la Faim, les flammes & le fer  
Auoyēt tant deuoré, qu'il ne pouuoit rien prendre  
Que les monceaux fumans de poussiere & de cendre.

Témoins ces Espaignols lesquels souuēt aux mains,  
Sous le vaillant Sertore avec que les Romains,  
Firent en diuers lieux trembler à coups d'épée  
Les bataillons conduits par Metel & Pompée :  
Iusqu'à ce que leur Chef occis en trahison  
Par les siens, eux reduits comme en vne prison  
Dedans Caliguris, leurs enfans & leurs femmes  
Furent les mets cruels de leur tables infames,  
Après s'être long temps : ô prodige nourris  
De leurs compagnons morts, ou salez, ou pourris.

Le mal qui s'est commis en ce temps miserable  
Est sans doute plus grand, voire plus effroyable :  
Et certes ie ne scay si la posterité  
Voudra bien receuoir pour vne verité,  
Que l'effet inouy de la faim de nôtre âge  
Ait porté, les Crétiens à cét excez de rage,  
Que n'étant point reduits à toute extremité  
Par vn siege, ains viuans en pleine liberté,  
Ils ayent bien osé, pressez de la famine,  
Deuorer leur enfant : O Iustice Diuine !  
He ! ne pouuoient ils pas engager tout leur bien ?  
Ou s'ils étoient si nus qu'il ne leur restat rien ,

Paître l'herbe des champs, manger dans les bœcages  
 Des Noisetes, des Glands & des Pommes sauvages,  
 Ou changer de pays, & pour remedier  
 A la pressante Faim, s'en aller mendier,  
 Plûtôt que se remplir, ennemi de nature,  
 De la chair & du sang de cette creature.

O grand Maître duquel la liberale main,  
 Favorable a voulu nous redonner du pain,  
 Et nous faire passer de la triste indigence,  
 Contre l'espoir humain à la riche abondance,  
 Vueilles aussi Seigneur, Dieu de nôtre secours,  
 Cette importune faim releguer pour toujours  
 Vers les desers brûlans d'ou elle étoit partie,  
 Ou vers l'extremité des glaces de Scythie,  
 Et faire que, selon ton saint commandement,  
 Nous v'sions en tout temps de tes biens sobrement  
 Pour n'atirer encor par nôtre intemperance  
 Les maux dont tu nous as otroyé deliurance.

Ces deux malheurs passez un troisiéme les suit,  
 Et le reste d'iceux cruellement détruit.  
 Vous Princes & seigneurs, vous Gendarmes iniques,  
 Vous soldats outrageux, dont les mains tyranniques,  
 A la faveur de Mars qui à tout mal consent,  
 Ont rougi mille fois dans le sang innocent:  
 Metez vous hardiment dedans vos places fortes,  
 Haussez

Soyez à la campagne & dans vos panillons,  
 Gardez soigneusement de mille Bataillons,  
 Soyez armé à cru d'armes à toute épreuve,  
 Ce fleau du Toutpuissât qui tout force & tout treuve,  
 De ses traits, dans le fiel de son ire trempez,  
 Vous fera trébucher mortellement frapez.

Vous riches qui durant nos publiques miseres,  
 Auez veu d'un œil sec mourir de faim vos freres,  
 Sans que vôtre cœur fier, plus dur que Diamant,  
 Ayt fait ouvrir vos mains à leur soulagement :  
 Faites bien parfumer vos maisons les plus saines,  
 Remplissez vos greniers, ayez vos caues pleines  
 De vins delicieux, vos coffres de tresors,  
 Faites consulter l'air auant sortir dehors ;  
 Tenez vos Medecins au lit & à la table,  
 Prenez du Bezoar, beuvez de l'or potable ;  
 Délogez tôt & loin, ne reuenez que tard,  
 Vous porterez toujours dans vos côtez le dard,  
 Et le riche mourra en quelque part qu'il aille,  
 Aussi bien que le pôure étendu sur la paille.

L'Ange ià commandé de par le Souuerain,  
 Vuide son vase d'or : L'Air qui étoit serain  
 S'étouffe, s'empoisonne, & du soufflé funeste  
 Des Austres pourrissans pousse la noire Peste :  
 Ses yeux sont égarez, elle a le front suant,

Le chef mal assuré, le nez toujours puant ;  
 Sa bouche est entrouverte, & sans cesse haletante  
 Comme celle d'un Chien que la rage tormente :  
 Son halaine ressemble à la vapeur qui sort  
 D'un corps sur le chemin depuis quelques iours mort,  
 Sa langue est sèche, rude, & cōme un charbon noire,  
 Elle vomit, sanglote, & voudroit toujours boire,  
 Elle réue, elle tremble, & dans ses intestins  
 Brûlent incessamment mille feux clandestins ;  
 Cependant que sa peau de Pourpre tanelée,  
 Enflée de bubons, & de charbons brûlée  
 Est froide comme glace ; ayant quand elle part  
 Pour trompette la peur, & la mort pour son dard.

Cette Eumenide sort plus fiere que la guerre,  
 Et pire que la Faim, pour rauager la Terre :  
 Elle court vagabonde, & dessus les humains  
 Mille venins secrets épanche de ses mains :  
 L'un trépasse machant un morceau delectable,  
 Et l'autre tombe mort en se levant de table ;  
 L'un s'est couché ioyeux, qui ronflant doucement  
 Du sommeil à la mort passe insensiblement,  
 L'autre sautant du lit rit, caquete, babille,  
 Et meurt en devisant cependant qu'il s'abille ;  
 L'un sort de la maison, frisé, musqué, laüé,  
 Lequel se promenant tombe sur le paué ;

L'un dedans un Carrosse entre les siens trépassé,  
 L'autre courant un Cerf prend la mort à la chasse ;  
 Icy sur son travail trébuche l'Artisan,  
 Le Marchand à la foire, & aux champs le Paisan ;  
 L'un étouffe au barreau vacquant à son office,  
 L'autre dessus un Trône exerçant la Justice :  
 Le Consul genereux perit dans sa Cité,  
 Le Pasteur diligent qui plein de charité  
 Console ses brebis, sous sa rage succombe,  
 Le Medecin expert prez du malade tombe :  
 Elle n'épargne aucun, le Pape, l'Empereur,  
 Le Roy, le Courtisan, le gueux, le laboureur,  
 Les femmes, les enfans pendans à la mammelle,  
 Le Bétail, les Oyseaux tout tombe péle méle ;  
 Si cruels sont les coups de ses traits redoublez,  
 Qu'ils font aussi mourir les arbres & les blez.

Ceux qu'à des-ja saisis cette ardente furie,  
 Sont dedans leurs maisons comme en la Barbarie :  
 Car la frayeur glacant la feruente amitié,  
 Le mari n'ose voir sa loyale moitié ;  
 La femme qui souloit, touiours prez de la couche  
 Du mari trépassant, larmoyer sur sa bouche  
 Le tient pour étranger : le pere qui pleurant  
 Embrassoit & baisoit son enfant ià mourant,  
 L'abandonne cruel, le fils quite le pere,

La mere fuit la fille, & la fille la mere :  
 Les amis, de l'amour la chaine d'or rompans,  
 Ont peur de leurs amis autant que des Serpens.

Qu'on ne parle plus tant de ces pestes lointaines  
 Qui iadis ont gâté Constantinople, Athenes,  
 Carthage, & tant de fois de leurs fleaux inhumains,  
 Ont aussi rauagé les belliqueux Romains :

Celle qui a puni la France criminelle  
 En nos iour de douleur, a esté plus cruelle :  
 L'épouuentable fleau, qui du temps de Dauid  
 Septante mille humains en Iudée raut,  
 Est encore au dessous : dans vne seule Ville  
 Nôtre Peste en a fait mourir plus de cent mille.

O Dieu iuste vengeur, dont les bras irritez  
 Ont fait venir sur nous tant de calamitez ;  
 Puis que ta voix a fait cesser ce mal étrange,  
 Ayant crié du Ciel, C'est assez à ton Ange :  
 Seigneur ne lâche plus ces mortelles poisons :  
 Mais comment osons nous t'offrir ces oraisons ?  
 He! ne scauons nous pas que nôtre repentance  
 Seule peut arrêter le cours de ta vengeance ?  
 Sommes nous amendez ô Iuge Souuerain !  
 Ainçois n'auons nous pas empiré nôtre train ;  
 Comme si nous voulions, contempteurs de ta grace,  
 Ralumer ton courroux par nôtre contumace ?

Bien que tes iustes fleaux nous ayent châtié,  
 Nous n'auons pas pourtant quitte nos mauuaitiez,  
 Qui de nous en son cœur a senti mille geines,  
 Comme Loth en Sodome, & Saint Paul en Athenes;  
 Lors que nous auons veu l'Eternel diffamé  
 Ses Sabaths prophanez, son grand Nom blâphémé,  
 Qui de nous a pleuré de Ioseph les froisseures,  
 Qui s'est rendu soigneux de sonder ses casseures?  
 Qui de nous a prié dans ces malheurs derniers?  
 Nous auons plûtôt fait comme ces Mariniers;  
 Qui perdent lâchement l'adresse & le courage,  
 Et lors qu'ils sont batuz du vent ou de l'orage,  
 Au lieu de faire ferme, & vnis se ranger,  
 Chacun à son deuoir pour parer au danger;  
 L'vn dessus vne planche échape le naufrage,  
 L'autre dedans l'Equif, l'autre se sauue à nage,  
 Et laissent cœur faillis, leur Vaisseau agité  
 A la discretion de Neptune irrité:  
 D'ou souuent il auient que la Nauire errante  
 Perissant sans conduite au fort de la tormente  
 Ces poltrons, ne pouuans arriuer à bon port,  
 Dedans les mêmes flots trouuent leur iuste mort:  
 Que s'ils n'eussent manqué par lâche perfidie,  
 Ils eussent peu sauuer la Nauire & leur vie.  
 Combien en auions nous à la quête du gain,

Au temps que nous d'õions des hõneurs & du pain ?  
 Mais quand on a touché leur Dieu qui est le ventre  
 Où vont tous leurs desirs comme lignes au centre ;  
 Ils n'ont peu tenir bon, non plus que l'Elephant  
 Qui du Rhinocerot assailli se defend ,  
 Jusqu'à ce qu'ataqué par le mol de sa pance ;  
 L'ennemi ià vainqueur pousse sa roide lance  
 Dans ce large defaut, si qu'il fait trébucher,  
 Comme un grand Bastion, cette masse de chair.

Combien de Rodomons, voyant naître l'orage ;  
 Comme le bon Saint Pierre ont manqué de courage ;  
 Et bien qu'ils ayent eu souuent cette faueur  
 D'être fort doucement œilladés du Sauueur,  
 Que l'oiseau du Soleil, de sa claire trompette  
 Cette infidelité leur reproche & repete ;  
 Ou est celuy qui meu d'un iuste sentiment,  
 Comme l'Apõtre Saint larmoye amerement.

Qui de nous s'est priué des plaisirs, des delices ?  
 Qui de nous a quité ses débauches, ses vices,  
 Pour suivre du Seigneur les saints commandemens ?  
 Qui de nous a tremblé sous ses grands Jugemens ?  
 Ainçois nous auons fait comme font les Epines,  
 Qui rendent en croissant leurs pointes plus malines :  
 Et auons, méprisans l'auis de l'Eternel,  
 Leué contre le Ciel nôtre chef criminel ;

*Si bien qu'ayant souillé nos corps avec nos ames  
Dans le borbier infet de nos vices infames,  
Les autres qui ont veu nôtre malheureux train,  
Ont osé blâphemer le Nom du Souuerain.*

*N'auons nous pas fermé nos yeux & nos oreilles  
Pour n'ouïr & ne voir du Seigneur les merueilles ?  
Malheur doncques sur nous : Car si Tyr & Sidon,  
Sodome avec sa sœur viuans à l'abandon  
De dissolution, eussent eu l'auantage  
De voir tant de vertus comme nous en cét âge,  
Leurs habitans au mal & nourris & pourris  
Se fussent amendez de leur vice marris ;  
Et eussent, se courans de sac & de poussiere,  
Arrété du grand Dieu la colere meurtriere.  
Ha ! ne craignons nous pas qu'au dernier iugement,  
Nous y soyons traitez moins fauorablement  
Que ces peuples maudits, si craignans la sentence  
Nous ne tournons vers luy nos cœurs par penitence :  
Oyans donc aujourd'hui de l'Eternel la voix  
Ne les endurecissions, de peur qu'à cette fois  
Il iure, si iamais ces gens qui tant me tentent,  
Indignes de cét heur dedans mon repos entrent.*

*Si les hommes vouloient penser profondement  
Comme il leur faut mourir, puis subir iugement,  
Quand le son du Cornet animé de la bouche*

De l'Ange du Seigneur, ébranlera la couche  
 De leurs corps endormis pour les resusciter ;  
 Et, à leurs ames ioints, hautement les citer  
 Deuant le Tribunal du Iuge formidable  
 Lequel ne tient iamais innocent le coupable ;  
 Ains doit rendre à chacun par son arrêt loyal,  
 Selon qu'il aura fait ou le bien ou le mal.

O que s'ils meditoient cette grande iournée  
 De laquelle on ne sçait ni le mois ni l'année,  
 Venant comme vne Eclair, qui de son trait ardent  
 Fait blanchir tout à coup l'Aurore & l'Occident  
 A trauers les horreurs de la nuit plus épaisse :  
 Journée de fureur, de rage, de detresse,  
 Ou toutes les Vertus du Ciel s'ébranleront ;  
 Le beau Soleil mourra, les Etoilles cherront :  
 Journée de frayeur, de trompetes, d'alarmes,  
 De bruit & de brouillars, de tenebres, de larmes :  
 Ou le sang & le feu pleurront sur les bas lieux,  
 Feu & sang monteront de Terre insqu'aux Cieux :  
 Journée ou Iesus Christ avecque tous ces Anges,  
 Cri d'exortation, puissante voix d'Archanges  
 Des Nües descendra, non comme auparauant  
 En equipage d'homme, ains ayant au deuant  
 La flamme deuorante, & de Dieu la Trompette,  
 La gloire sur son chef, aux côtez la tempête,

Le glaive de son ire & la balance aux mains,  
Apellant Terre & Ciel pour iuger les humains.

S'ils meditoient encor que la mort inhumaine ;  
Touïours les talonnant, a son heure incertaine :  
Qu'à mesure qu'ils font dedans la vie vn pas  
Ils aprochent autant l'infailible trépas,  
Et que l'heure sonnante fait que chacun déloge ;  
Leur vie ressemblant à vn iuste horologe  
Duquel sont le rouage & contrepois aux Cieux,  
La Montre sur la Terre, ou des hommes les yeux  
Peuvent voir clairement de leur mort & naissance  
L'heure avec le moment : mais autre main n'avance  
Ou recule la haut les roües & les pois,  
Que du seul Souuerain la souueraine voix,  
Qui de leurs iours facheux la mesure compasse ;  
Que cependant il faut aller deuant sa face,  
Pour y être iugez, voire en dernier ressort,  
Selon qu'ils sont trouuez à l'heure de la mort.  
Tant de mauuais Chrétiens, tant d'ensans d'Epicure,  
Tant d'Athées mocqueurs, qui n'ont souci ni cure  
Que d'engraisser leurs corps, vrays Pourceaux &  
vrays Chiens

Qui confinent icy l'esperoir de tous leurs biens ;  
N'auroient ils pas alors quelque amertume en l'ame,  
Quelque trait de douleur pour cette vie infame ?

Et craignans cét arrêt qui damne, souverain,  
 Sans doute ils quiteroient leur miserable train.

Que si au iour fâcheux de la grande audience  
 Ou Christ doit exercer & iustice & vengeance,  
 Les iustes peuent être à grand peine sauuez:  
 Las! ou comparoitront les pecheurs reprouuez?  
 Ou irez vous méchans euites ce tonnerre?  
 Creusez iusques aux lieux les plus bas de la Terre  
 Il vous enleuera: montez iusques aux Cieux  
 Il vous fera sauter: guindez vous vicieux  
 Sur le mont de Carmel aux verdissantes cimes,  
 Il vous y trouuera: décendez aux abyssmes  
 Du profond Ocean ses cachots implorer,  
 Le serpent ancien vous ira deuorer:  
 Atachez fermement à vos roides aisselles,  
 Pour traicter la Mer, de l'Aurore les ailes:  
 Couurez vous du manteau de la plus sombre nuit;  
 Deuant l'œil de celui d'ont l'ire vous poursuit,  
 Resplandiront autant ses voiles plus funebres,  
 Comme le clair Phæbus ennemi des tenebres.  
 Vous aurez beau chercher les cauernes, les trous,  
 Vous aurez beau crier, Montaignes couurez nous,  
 Vous ne scaurieZ trouver azile ni refuge  
 Contre le saint Aigneau vôtre souverain Iuge,  
 Qui dira prononçant son arrêt solemnel:

Allez maudits, allez à ce feu éternel  
 Duquel l'ardent bucher de souphre & de bitume,  
 De salpêtre, de poix & de résine fume,  
 Pour y punir Sathan, & ces esprits pervers  
 Trébuche par orgueil du Ciel dans les Enfers.

Grand Dieu qui ne fis pas tes Edits magnifiques  
 Pour iuger tes Eleus, ainçois pour les iniques,  
 Pour les gens au col roide & de cœur indompté,  
 Prophanes & vians en toute impiété,  
 Pour les dénaturez, & pour les homicides,  
 Larrons, meurtriers, paillards, Sodomites, perfides,  
 Et qui font dans le train de leurs débordemens  
 Tout ce qui est contraire aux saints enseignemens :  
 Afin qu'examinant à ces reigles le vice  
 De ces impenitens esclaves d'injustice,  
 Tu les couures au fort de l'indignation  
 D'une éternelle angoisse & tribulation.

Mais pour nous tes enfans adoptez par ta grace  
 En cét Aigneau sacré qui nos pechez efface,  
 Alors que ta Iustice exacte nous semond  
 Nous declinons, bon Dieu, de ce terrible Mont  
 Ou le Tonnerre bruit, ou siffle la tempête,  
 Ou flamboye l'éclair, la funeste Trompette  
 Sonne toujours l'alarme, & les pointes des feux  
 Soufflez du tourbillon vont donner dans les Cieux.

Car si le begue saint dont la face mortelle  
 S'illumina iadis d'une claire étincelle  
 De ta Diuinité, dessus ce Mont monté,  
 Crie, Je tremble tout, i'en suis épouuanté :  
 Que seroit ce de nous, qui n'auons le courage,  
 La foy, l'amour diuin, l'honneur ou l'auantage,  
 La sagesse, le Zele avec l'authorité  
 De ce tien seruiteur, ni sa sincerité ?  
 Aussi ne cerchons nous de ta sainte presence  
 Les effets gracieux parmi la violence  
 Des vents brise-rochers, ou des feux consumans,  
 Moins parmi les frayeurs des vagues tremblemens.  
 Le grand Censeur d'Achab dans les desers étranges,  
 Ores par les Corbeaux, ores par tes saints Anges  
 Nourri frugalement, par Iesabel chassé  
 Arriuant sur Oreb, dans vn antre musé,  
 Ne les trouua parmi ces témoins de ton ire :  
 Mais ausi tôt que vint, comme vn plaisant Zephire  
 Symbole de douceur, vn son subtil & coy,  
 Près de luy te sentant il s'aprocha de toy.  
 C'est au Mont de Sion que nous recourons sages,  
 Ou loin des feux brûlans, des foudres, des orages,  
 Du son épouuantable & des brouillars épais,  
 Ta douce voix, Seigneur, nous anonce la paix  
 Au sang de Iesus Christ, de la neuue alliance

Le saint Mediateur, nôtre unique fiance :  
 Puis que ta Maiefté ne reçoit dans les Cieux  
 Que ceux qui font marquez de ce fang precieux.

Mais dautāt, ô bon Dieu, que tes graces font nulles,  
 Pour les impenitens & pour les incredules ;

Que tu n'as point promis du Ciel les biens constans  
 Qu'aux fidelles croyans, & aux vrais repentans ;

Pere de qui les mains & puissantes & sages  
 Ne delaiſſent iamais imparfaits tes ouvrages :

Qui ez ferme au decret de ton élection,

Qui ne te repens pas de ta vocation

Non plus que de tes dons : nôtre Foy fortifie,

Et l'augmente toûjours, afin qu'elle deſſie

Tous accidens mauuais : ioignant à cette foy

Nôtre humble repentance, & qu'ainſi deuant toy

Conduits à la faueur de ces deux Vertus ſaintes ,

S'entredonnans la main comme les Graces peintes ;

Nous puiſſions obtenir, de ton trône aprochez,

Par la remiſſion gratuite des pechez

Le ſalut eternel, quand la gloire voilée

De tes enfans ſera pleinement reuelée.

Et puis qu'il eſt ainſi que ſans la ſainteté

Perſonne ne verra ta ſainte Maieſté :

Que la foy qui toûjours bonnes œures ne porte,

Come vn arbre ſans fruit n'eſt rien qu'une foy morte ;

Qu'on ne peut arriuer au Paradis des Cieux  
 Par le chemin d'Enfer largement spacieux :  
 Vneuilles nous tellement reformer & conduire  
 Que le peché n'exerce vn souverain empire  
 Sur nôtre corps mortel, afin de l'asservir  
 A sa concupiscence, & de faire seruir  
 Tous ses membres au mal comme outis d'iniustice ;  
 Ains plûtôt au Seigneur d'instrumens de iustice :  
 Si qu'entre les peruers tes edits méprisans ,  
 Nous paroissions touiours comme flambeaux luisans  
 Portans au deuant d'eux la parole fidelle,  
 Qui montre le chemin de la vie eternelle ;  
 Et que ne regardans iamais derriere nous ,  
 D'un courage constant nous nous auancions tous,  
 Courans par le chemin de droiture & iustice ,  
 Vers le but supernel le prix de nôtre lice.

Les fidelles Chrétiens doiuent viure icy bas ;  
 Sans se contaminer, comme n'y viuant pas :  
 Et doiuent ressembler au chef de la lumiere  
 Lequel de ses rayons touche bien la poussiere,  
 Mais elle ne scauroit par son impureté  
 De son globe luisant offusquer la clarté.  
 Comme l'Oyseau leger qui ne craint le Tonnerre ;  
 Se plait tant prez du Ciel qu'il ne s'abaisse en Terre,  
 Que lors qu'il est contraint par la poignante faim

De se paître, & repeu se reguinde soudain  
 Dans les Airs, ou du vent ses plumes sont enües,  
 Il vole avec plaisir sur les volantes nües :  
 Ainsi le vray Chrétien iustificié par foy  
 Par le Seigneur Iesus, n'étant plus sous la loy,  
 Ayant paix avec Dieu, sans crainte de son ire,  
 Comme au but desiré touiours vers le Ciel tire,  
 Et n'abaisse iamais vers la Terre son cœur,  
 Si ce n'est à regret & comme à contre cœur,  
 Pour y trouuer, forcé par sa frêle nature,  
 A la sueur du front habits & nourriture ;  
 D'ou releuant soudain sa meditation  
 Vers l'Eternel qui est sa riche portion,  
 Il goûte avec plaisir les heureuses premices ;  
 Dans c'est extase saint, des Celestes delices.

Si le Monde, voyant qu'il n'est du rang des siens ;  
 Le comble, pour l'auoir, & d'honneurs & de biens,  
 Il ne se méconnoit au plus haut de sa pompe ;  
 Ainçois se messiant de celuy qui le trompe,  
 Il écoute atentif, pour n'être pas seduit,  
 La voix de cét ami qui son triomphe suit,  
 Luy redisant souuent : Mondain ayes memoire,  
 Parmi les charmes doux de cette vaine gloire,  
 Que tu n'es rien qu'un hōme, & que tu dois mortel,  
 Rendre conte de tout à ton Iuge immortel.

Lors cét enfant de Dieu recognoit par sa grace,  
 Que l'ennemi des bons qui sa perte pourchasse,  
 A mis, ayant ouuert son funeste tresor,  
 Les plaisirs, biens, honneurs trois belles pommes d'or  
 Entre les mains du Monde, afin qu'il le detourne  
 Au milieu de sa course, & tous ses desirs tourne  
 Vers ces objets puissans : comme pour pareil tour  
 Hippomene le print de la Reyne d'amour,  
 Et par l'or de ce fruit autant beau que nuisible,  
 Il vainquit Atalante, autrement inuincible,

Alors sage il ne fait en ce pas dangereux  
 Comme fit Atalante, ainçois plus genereux  
 Il fournit constamment sa fâcheuse carriere,  
 Prisant ces biens dorez moins que de la poustiere :  
 Sçachant qu'un meilleur fruit luy est gardé de Dieu  
 Sur cét Arbre sacré verdoyant au milieu  
 De la Cité du Ciel ; Arbre dont le branchage  
 Porte douze fois l'an sous son riche sueillage :  
 Là se saoulera-t'il du fruit delicieux,  
 Et du Crystall coulant qui du Trône des Cieux  
 Roule : sans que iamais, rassasié de gloire,  
 Il ayt en ce repas ni dégoût ni deboire.

Cependant bien instruit qu'en ce monde inconstat,  
 Tout y est incertain, hazardeux & flotant :  
 Qu'un calme le plus doux est souvent le presage

D'une

D'une grande tempête & d'un prochain orage :  
 Tandis qu'il est flaté par la prospérité,  
 Prudent il se munit contre l'auersité :  
 Depeur que s'oubliant és iours de sa liesse,  
 Il ne soit prins sans verd au temps de sa détresse.  
 Ainsi qu'un grand Guerrier qui dedans son Palais  
 Ne pensant qu'à la Guerre en la profonde Paix,  
 Ses Places fortifie, & les rend regulieres,  
 Double ses garnisons, pouruoit à ses frontieres,  
 S'assure des bons Chefs, casse tous les brouillons ;  
 Fait faire l'exercice à tous ses bataillons ;  
 Amasse Or & Argent les apuis de la Guerre,  
 Dedans ses Arcenaux diligent il enferre  
 Force munitions, & soigneux de son bien,  
 Se meffie de tout & ne méprise rien :  
 Si que son ennemi venant pour le surprendre,  
 Le trouue préparé, non pas pour se defendre  
 Ainçois pour l'ataquer, & en montrant le front,  
 Luy faire courageux receuoir un affront :  
 Ainsi l'homme de bien se comporte avec peine  
 Quand fortune luy rit d'une face seraine,  
 Sçachant que c'est pour luy grande felicité  
 De vaincre les apas de la prospérité,  
 Il vaque à la priere, & frequente lecture  
 Des consolations de la Sainte Ecriture,  
 S'examine soy même, & void de quel côté

Sathan peut atenter à son infirmité,  
 Il acourt diligent, soudain il le rempare,  
 Veille sur ce quartier, ses brèches il repare,  
 Se détournant du mal il s'étudie au bien ;  
 Et pour le mauuais iour ce Gendarme Chrétien  
 Poussé de Zele ardent, muni de patience,  
 Se mocque des dangers & avec assurance,  
 Pour suivre l'étendard de Iesus Christ son Chef,  
 Quand le combat aproche il lace sur son chef  
 Le Casque de salut, il charge la Cuirasse  
 De iustice à son dos, & sur tout il embrasse  
 Le Bouclier de la Foy, qui descendu des Cieux,  
 Eteint les traits brûlans de Sathan en tous lieux ;  
 Il se ceint du Baudrier de la Verité sainte,  
 Au moment du signal se tient ferme, & sans crainte,  
 Le glaive à deux trenchans de l'Esprit à la main,  
 Il choque genereux le Malin inhumain,  
 Le monde, chair, & sang, Principautez, puissances,  
 Recteur du siecle noir, & toutes les nuisances  
 De tant de legions d'Esprits malicieux,  
 Qui bandez contre luy sont ez celestes lieux :  
 Et Dieu lequel le void au combat pour sa gloire,  
 De tous ses ennemis luy donne la victoire.  
 Que si lors que Dieu veut, quand il en est saison,  
 Commencer, courroucé, par sa chere maison  
 Ses iustes iugemens ; les méchans qui bataillent

Pour le Prince du siecle à toute heure l'assailent :  
 Il dit alors qu'il sent cét orage aprocher ;  
 Sans s'émouuoir non plus que le front d'un rocher  
 A l'écume des flots ; Dieu est ma deliurance  
 Qui me fera trembler ? C'est ma force & puissance  
 Ou est l'homme mortel qui me puisse étonner ?  
 Car quand il me faudroit mille fois cheminer  
 Par les fâcheux detroits de ses Valées sombres,  
 Ou regnent de la mort les effroyables ombres  
 Je ne craindroy pourtant, car mon Pere & mon Dieu  
 Toûjours avecque moy dans cét horrible lieu,  
 Me guide par la main, me soutient & console  
 Par le sacré bâton de sa douce parole.  
 Ainsi fortifié par ses saintes raisons,  
 Ioyeux en son espoir, constant en oraisons,  
 Oposant, ennemi de toute deffiance,  
 Aux tribulations sa forte patience :  
 S'il fait perte de biens qui ne font que passer,  
 Que nous laissons souuent, ou qu'il nous faut laisser  
 A l'heure de la mort : il dit avec constance,  
 Dieu l'a donné l'a prins : ma meilleure cheuance  
 Est reseruée au Ciel, ou loin de tous malheurs,  
 Elle ne craint les mains de ces cruels voleurs ;  
 I'estime plus grand bien de Christ les flétrisseures  
 Que les tresors d'Egypte : & si dans les blesseures  
 De l'Eglise, & compris parmi ses deshonneurs,

On le va dépouillant de charges & d'honneurs;  
 C'est un autre Ioseph, lequel quand on le presse,  
 Quite son vêtement à sa sale Maitresse  
 Plûtôt que l'embrasser; & d'un esprit content  
 Méprisant ses attraits, il dit en le quittant,  
 Je sçay que le Seigneur me garde une couronne  
 Que le Monde méchant ne rait ni ne donne;  
 Pour être dans le Ciel avec mon Redempteur,  
 Grand Prophete, grand Roy, grand Sacrificateur.  
 Que si pour Iesus Christ, & pour son Euangile  
 Il quite son pays, sa maison & sa ville,  
 Tout Climat luy est bon, & non plus étranger  
 Ailleurs qu'en sa maison, il ne craint le danger.  
 Quand il n'a que le Ciel pour toute couuerture,  
 Pour matelas la Terre, & une pierre dure  
 Pour cheuët sous son chef, il repose à plaisir,  
 Et dit en s'endormant poussé d'un saint desir:  
 Le Seigneur voudroit il me faire voir l'échelle,  
 Par laquelle Iacob Patriarche fidelle  
 Vid les Anges monter, & descendre ioyeux  
 Du Ciel iusqu'à la Terre, & de la Terre aux Cieux;  
 Et me crier du haut de ce degré Celeste,  
 Courage mon enfant, qu'il ne te soit moleste  
 De souffrir pour mon Nom, car ie te garderay,  
 Par tout ou tu iras avec toy ie seray,  
 Et puis que tu es mien, auant que ie te laisse,

*Je te veux faire voir l'effet de ma promesse.*

*Lors le fidelle dit en ce saint pensement ,  
 Helas ! combien m'est doux ce dur banissement ?  
 Puis que j'ay le Seigneur témoin de ma souffrance,  
 Lequel fait aprocher ma chere deliurance ;  
 Et m'exilant du monde ou les siens sont hays ,  
 Il me veut retirer dedans mon vray pays  
 Au Royaume du Ciel, ou de sa par sa grace  
 Au près de mon Sauueur, il me garde vne place  
 Dedans ce lieu sacré, duquel les fondemens  
 Par dessus tous les Cieux sont faits de Diamans.  
 De Iaspes étoillez sont ses murailles fortes ,  
 Le pavé de fin or, chacune de ses Portes  
 Est d'une perle entiere, & la gloire de Dieu  
 L'environne, la couure & l'éclaire au milieu.  
 O que j'ayme bien mieux me tenir à l'entrée  
 Du domicile saint, qu'auoir dans la contrée  
 Des hommes adonnez à toute iniquité ,  
 Vn superbe Palais, vn nid de vanité.*

*S'il reçoit cét honneur que Dieu le daigne élire  
 Pour confesser son Nom au milieu du Martyre,  
 Et l'ayant au combat rendu victorieux ,  
 Le colloquer au près de son Chef glorieux :  
 Il entre librement dans la sanglante lice ,  
 Regarde sans blémir l'apret de son suplice :  
 Si son corps est lié de cordes & de fer ,*

La parole de Dieu qui le fait triompher ;  
 N'est pas liée en luy : ainçois son ame ardente  
 De zele dans les feux, & sa bouche eloquente  
 Dans les plus grands tormens, par ses diuins élans  
 Anime les Eleus, étonne les Tyrans.  
 O que ie suis ioyeux, dit cét homme fidelle ;  
 De ce que Iesus Christ, qui vers soy me rapelle,  
 M'eleue par faueur à cette dignité  
 De souffrir pour son nom, & pour sa verité :  
 Mon ame éiouy toy, car grand est le salaire  
 Que te reserve au Ciel cét Aigneau debonnaire ;  
 Salaire avec lequel ce que ie souffre icy  
 N'est à contrepeser : puis que ie scay cecy,  
 Que si ie perds pour luy cette vie mortelle,  
 Ie dois viure avec luy d'une vie immortelle ?  
 Si ie souffre avec luy, sortant de ces bas lieux ;  
 Ie regneray toüiours avec luy dans les Cieux  
 Que ie voy tous ouuerts : Ha ! le voila mon frere,  
 Ie le voy mon Sauueur à la dextre du Pere,  
 Qui crie se courbant pour me tendre les bras,  
 Sois moy fidelle, ami, iusques à ton trépas,  
 Et ie te donneray la couronne de vie,  
 Laquelle iamais plus ne te sera rauie.  
 Par ces rauissemens le grand Consolateur  
 Verse dedans l'esprit de ce sien seruiteur  
 Les Celestes douceurs, comme huyle de liesse.

Pour adoucir ses maux au fort de la detresse :  
 Si qu'à trauers l'horreur des gibets & des feux  
 Il reprend gayement sa route vers les Cieux.  
 O bien heureuse fin ! le corps priuè de tombe,  
 Pour s'endormir un peu dans la poussiere tombe ;  
 Et l'ame s'éleuant loin de ce corps mortel  
 Deuers son Createur, se place sous l'Autel  
 Qui luit deuät le Trône, ou il ioint ses complaints,  
 Ses requêtes, ses cris à tant de iustes plaintes  
 Des Martyrs glorieux, disans tous d'une voix :  
 Jusques à quand Seigneur qui nous ois & nous vois,  
 Ne ingeras tu pas ? Dieu saint & veritable,  
 Jusques à quand ton bras aux méchans redoutable  
 Ne vengera-t'il pas, ( Ha ! c'est trop atendu )  
 Nôtre sang pour ton Nom sur la Terre épandu ?

Grand Dieu de qui les mains liberales & franches  
 Ces heureux Champions vétent de robes blanches,  
 Vucilles nous reuétir de la force d'enhaut  
 En ces occasions : & si le cœur nous faut,  
 Toy qui nous as donné par ta grace de croire,  
 Donne nous ô bon Dieu, de souffrir pour ta gloire :  
 Afin qu'étans sur tout par ton amour vainqueurs,  
 Cette assurance soit grauée dans nos cœurs,  
 Que ni l'affreuse mort dont l'aproche épouuante,  
 Ni l'amour excessif de la vie presente,  
 Les puissances du Monde, Anges, Principautéz,

Hauteſſe, profondeur en leurs extremittez,  
 Ce qu'ores nous voyons ou les choſes futures,  
 Ni du vaſte vniuers toutes les Creatures:  
 Rien, rien n'aura pouuoir de rompre les liens  
 De la dilection que tu portes aux tiens  
 En ton fils bien aymé, duquel le ſacrifice,  
 De Iuge t'a rendu nôtre pere propice:  
 Et que non ſeulement dans la proſperité,  
 Mais arriuant le iour de la calamité,  
 Alors qu'il te plaira pour neant de nous vendre,  
 Nous metre à nos voiſins en oprobre, & nous rendre  
 La fable & le dicton des foles nations:  
 Bien que durant le cours de nos afflictions,  
 Le fâcheux deſhonneur nous ſuiue en toutes places,  
 Que la conſuſion marche deuant nos faces,  
 Que ſans pouuoir trouuer ni ſecours, ni confort,  
 Soyons enuelopez des ombres de la mort:  
 Nôtre ame en ce combat, au fort de la mêlée,  
 Forte de ta vertu, par ta voix conſolée;  
 Nous puiſſions, abreuee de vin uigre & de fiel,  
 Pouſſer en verité ce deſſi dans le Ciel  
 En pouſſant le dernier ſoupir de nôtre vie:  
 Nonobſtant le venin de la mourante enuie,  
 De Sathan enragé les efforts violens,  
 Du Monde courroucé les martyres ſanglans,  
 Nous auons eu touiours de toy la ſouuenance,

Et

*Et n'auons, Pere saint fausé ton alliance.*

Dieu nous en face la grace.

FIN.

*Du Roy des siecles coulans,  
Lequel a conté nos ans ;  
De qui l'essence immortelle  
Ne se peut dire ni voir ;  
Et qui seul a le scauoir :  
Soit la loüange eternelle.*

AMEN.

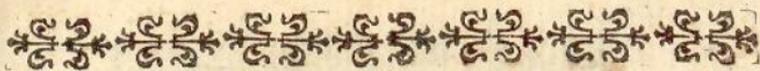
Christ est la fin de la Loy en iustice à tous  
croyant, Rom. 10. 4.

## FAUTES SURVENUES

à l'impression.

Page 82. ligne 2. *sa. lisez ta.* p. 126. l. 25. leur  
 l. son p. 135. l. 5. nous l. vous p. 152. l. 15. luy  
 donner. l. leur donner. p. 154. l. 7. veus l. vous. p.  
 156. lig. 20. moter l. mater p. 167. l. 20. cor. l.  
 corps p. 191. l. 18. deliré l. d'élire p. 211. l. 3. l'a-  
 uance l. l'agence Idem l. 12 d'une amorcel. son a-  
 morce p. 214 l. 17 détrempe l. decampe p. 229 l.  
 21 elle l. l'ame p. 232 l. 24 les l. leurs p. 265 l. 1.  
 embrassa l. embrasa p. 292 l. 5 écorte l. escorte p.  
 309 l. 15 de sa main l. dont la main p. 373 l. 24  
 le l. la p. 387 l. 4 pendant l. perdant p. 394. l.  
 14 terré l. terre p. 422 l. 1 s'offencer l. s'efforcer  
 p. 424 l. 5 legement. l. legerement. p. 470. lig.  
 17 animé l. animées p. 473 lig. 5 brin l. brins  
 p. 475 l. 2 nos corps l. leurs corps p. 476 l. 8 com-  
 mis l. commise p. 482. l. 5. ennemi l. ennemis. p.  
 483. manque la premiere ligne

*Haussez les Bastions, faites mûrer les Portes,*  
 page 161. faut adiouter cette ligne apres la 16.  
*Durant le terme court de ses fortes années.*



L'IMPRIMEUR AV LECTEUR

**A**M I Lecteur, ayant acheué d'imprimer la paraphrase du sieur de Langaston sur la Loy de l'Eternel: j'ay creu que tu prendrois à gré, si ie te faisois voir les quatre pieces suiuanes du même Autheur. A sçavoir.

1. *La meditation sur la mort & passion de nôtre Seigneur Iesus Christ.*
2. *La Paraphrase sur l'histoire de la femme pe-  
cheresse*
3. *La Paraphrase sur l'oraison de Manassé.*
4. *Les larmes de l'Autheur sur la mort de Da-  
niel son fils.*

Ces pieces étant toutes Chrétiennes  
te donront indubitablement du profit  
& du plaisir tout ensemble. *Adieu.*

LETTRE DE M. DE LAUNAY A M. DE LAUNAY

A Monsieur de Launay, par un de ses  
freres, le sieur de Launay, le  
10 Mars 1717.

Il est de la nature de la mort & de la  
dignite de la mort.

Ces choses sont de la nature de la mort  
et de la dignite de la mort.



MEDITATION.

SVR LA MORT ET PASSION  
DE  
NOSTRE SEIGNEVR IESVS  
CHRIST.



E ne chante les f-  
ctions  
Du fin Sisyphé ou de  
Titye,  
Ni les fantasques  
passions  
Du déloyal Epoux de Die :  
Les Coleures, ou les flambeaux,  
Les gênes, les fouets, ni les fleaux,  
Qu'on supose dans le Tænare :  
A part ces vains épouuantaux  
Comme les suplices brutaux

De Busire ou bien de Phalare,

Je medite de Iesus Christ

La mort de valeur infinie,

Les angoisses que son esprit

Sentit durant son agonie :

Alors qu'acablé de douleurs,

Degoutant de sang & de pleurs,

S'étant fait criminel sans crime ;

Le Ciel en son iuste courroux,

Afin que nous fussons absous,

Frapoit cette sainte Victime.

Pere bon ; donneur de tout bien,

Qui pour nous exciter à croire,

Par des outis qui ne sont rien

Souvent as signalé ta gloire :

Elargi moy ton saint Esprit,

Pour me conduire en cét écrit ;

Et toy Redempteur de mon ame,

Qui m'as inspiré ce dessein,

Adresse ma plume & ma main

En ce haut sujet que i'entame.

Mondain, à ce monde attaché

Sans iamais t'en pouuoir distraire,

Qui bois à longs traits le peché

Comme le poisson boit l'eau claire :

3  
Iete les yeux sur ce tableau ;  
D'ou Iesus fut mis au tombeau ;  
Après vne longue souffrance :  
Et si ton cœur n'est vn rocher ,  
Tu desisteras de pecher  
A l'aspect de cette innocence.

Phæbus en la belle saison  
Sortant de l'onde marinere ,  
Rameine bien sur l'Horison  
Les delices de sa lumiere :  
Mais il paroît plus gracieux  
Quand il se dérobe à nos yeux  
Pour voir le pere de Clytie ;  
Et se rafraichir dans ses bras ;  
Cependant que ses Cheuaux las  
Se repaissent de l'Ambrosie.

Ainsi Iesus Christ se leuant  
A fait des miracles étranges ,  
Amené les Roys du Leuant  
Fait descendre le Chœur des Anges ,  
Qui par ses Celestes fredons  
Faisoit retentir les pardons  
Que porte la Grace naissante :  
Les Pastres s'éueillent au bruit ,  
Au Ciel vn nouuel Astre luit ,

Bref toute la nature chante.

Mais il a par sa chere mort  
 Fraudé de la mort l'esperance,  
 Monstrant en icelle l'effort  
 D'une souveraine puissance :  
 Le Ciel en dueil n'éclaire plus  
 Le Voile se diuise en deux :  
 Denys en Egypte s'écrie,  
 Le Monde auiourdhuy se defait,  
 Ou le grand Ouurier qui l'a fait  
 Patit en sa nature vnie.

La Terre, ce pesant fardeau,  
 Lors que le fils de Dieu trépasse  
 Pressant les pilotis de l'eau,  
 Fait tremousser toute sa masse :  
 Toy Terre, de Terre tiré,  
 Terre-né, Terre déclaré,  
 Pour pourrir vn iour sur la Terre,  
 N'auras tu pas le sentiment  
 Qu'à ce froid & lourd Element,  
 Pour faire à tes pechez la guerre ?

Au Ciel le plus grand des flâbeaux,  
 Contre l'ordre de la nature,  
 Comme enseveli sous les eaux,  
 Ne peut s'empêcher qu'il ne meure.

Quoy

5

Quoy ! voyant ton Sauueur pressé,  
Voire sur la croix Eclipsé  
Par la noirceur de ta malice ;  
Voudras tu pas faire mourir  
Le peché, qui t'eût fait perir  
Sans ce beau Soleil de iustice ?

Lors que le sombre monument  
Iete dehors ce qu'il enferme,  
Ecoute cét enseignement  
Qui te vient du creux de la Terre:  
Chasse du sepulchre pourri  
De ton cœur, ou tu l'as nourri,  
Le vice charoigne maudite ;  
Et de sainte deuotion,  
Adore cette passion  
La rançon de ton demerite.

Que si l'impasible rocher,  
Sans oreilles comme sans bouche,  
Deuenu préque corps de chair,  
Fait voir que la pitié le touche :  
S'il se fend, s'il veut soupirer,  
Comme ne pouuant endurer  
Qu'on face mourir l'innocence ;  
Se peut il faire que ton cœur  
Ne verse, touché de douleur,

6  
Les eaux vives de repentance.

Regarde pecheur obstiné,  
Parmi des passions étranges,  
D'épines point & couronné  
Le chef des hommes & des Anges:  
Et tout contrit & déplaisant,  
De ce Diademe cuisant  
Arrache vne poignante épine,  
Pour te reueiller de la mort  
Du sale peché qui t'endort,  
Et triomphe de ta ruine.

Toy qui n'eus iamais autre soin  
Que de rendre belle ta face,  
Qui tous les iours en quelque cois  
Consultes avecque la glace,  
Si tes cheucux sont bien frisez,  
Si tes sourcis bien composez,  
Et les mouuemens de ta bouche:  
Qui te peines à metre en rang  
L'incarnat avecque le blanc,  
Pour les ombrager d'une mouche.

Vien & voy ce visage franc,  
Cent fois plus beau que la lumiere,  
Couuert de crachats & de sang  
Pour toy qui ne~~x~~ rien que poussiere.

7  
Change toutes ces nouveantez  
Avec les celestes beautez  
Dont plus seure est la iouissance :  
Foulez aux piez ces vains ornemens,  
Et choisissez pour tes paremens  
La foy-viue & la penitence.

Cruels qui ne trouvez vos mains  
Que pour rougir l'iniuste glaive,  
Ou comme voleurs inhumains  
Piller l'orphelin & la vefue :  
Traîtres vous martelez les coups ;  
Ingrats vous affilez les clous  
Qui percent les mains charitables  
De celuy qui (tout étant sien)  
A voulu ne posseder rien,  
Pour vous enrichir, miserables.

Vous qui méprisant le danger  
D'éprouver de Dieu la colere,  
Avez toujours le pié léger  
Pour courir au mal & le faire ;  
Qui dépitez le Tout puissant  
En face, & le méconnoissant  
Pechez avec toute licence :  
Ha ! n'avez vous pas, malheureux,  
Attaché ces piez bien heureux.

A cette maudite potence -

Quand vous voyez ce divin flac  
 Percé d'une meurtriere lance,  
 D'ou decoulent l'eau & le sang  
 L'antidote de vôtre offence :  
 Pressez de ce sanglant remord  
 D'être complices de la mort  
 De celuy qui porta vos peines ;  
 Que vôtre cœur malicieux  
 Se fonde en sang, & que vos yeux  
 Soient des eternelles fontaines.

Tygre felon sorti d'enfer,  
 N'ayant de l'homme que la face,  
 Qui moins ployable que le fer,  
 Ne veux iamais parler de grace :  
 Entens cét Aigneau innocent,  
 Parmi les douleurs qu'il ressent,  
 Pousser cette ardente priere ;  
 Pere pardonne à ces malins,  
 Qui ne scauent, au mal enclins,  
 Ce que fait leur dextre meurtriere.

Vous qui dans la prosperité  
 N'avez que des paroles saintes,  
 Mais qui durant l'auerfité  
 Faites retentir ces complaints :

Nos amis n'ont que des refus,  
Nos parens ne nous voyent plus  
Qu'avecque mépris & colere,  
Nous ne voyons plus de secours,  
Tant les hommes se trouuent sourz  
Aux accens de nôtre misere.

Voyez celuy qui pour sauuer  
Le monde, ne paroît plus homme,  
Ainçois vn miserable ver  
Moqué des Iuifs : Hâ ! voyez cômme  
Il est entre ses ennemis,  
Méconneu de tous ses amis,  
Honni quasi de vitupere :  
Oyez sa lamentable voix,  
He ! pourquoy m'as tu cette fois  
Abandonné mon Dieu, mon Pere ?

Vous qui entre deux crépes blancs,  
Sur le coton, & sous la soye,  
Panthelez & batez des flancs,  
D'une chaude fièvre la proye :  
Qui dans ces legeres ardeurs  
Trounez des épines aux fleurs,  
Le Citron fat, & l'eau puante ;  
A qui les obiets les plus doux  
Ne sont que pointes de courroux

Alors que l'accez vous tormente.

Ecoutez Iesus asseché

Sur le brasier de l'ire ardente,

Qu'auoit allumé le peché,

Disant d'une voix languissante

I'ay soif. On luy a présenté

Fiel & vinaigre, O cruauté!

Lesquels il goûte sans murmure;

Puis ailleurs se diuertissant,

Il prononce d'un cri puissant,

Tout est accompli, que ie meure.

Vous qui ne scauriez sans fremir

Parler de la mort tant certaine,

Et qui n'oseriez sans blemir

Regarder sa faux inhumaine:

Qui sur le moment du trépas

Ne pouuez quitter ces lieux bas

Qu'avec effort & violence;

Ains trauallez dessus vos lits,

Parmi les troubles & conflits

Mourez dedans l'impatience.

Voyez mon Sauueur sur le bois

Offrant son corps en sacrifice,

Sans iamais éleuer sa voix

Ni murmurer dans le suplice.

Il verse son sang précieux,  
 Et baissant son chef glorieux;  
 Pour finir doucement sa vie;  
 Couronnant ses travaux, il dit,  
 Je te resigne mon esprit,  
 Pere saint en qui ie me fie.

Heureuse mere de mon Dieu;  
 Sainte Vierge ausi bien que mere,  
 Puis ie dignement en ce lieu  
 D'écrire ta tristesse amere:  
 Nenni Sainte Vierge, & pourtant  
 Je la veux taire en imitant  
 Ce peintre, qui de bonne grace,  
 Ne pouuant peindre la douleur  
 D'un pere nauré insqu'au cœur,  
 Tira le rideau sur sa face.

Que si sous ce voile secret  
 Tu patis dedans le silence,  
 Sainte Vierge c'est le decret  
 De la Diuine prouidence:  
 Il auoit été dit ainsi,  
 Que ton cœur de regret transi  
 Seroit transpercé d'une l'ame:  
 Ce fut quand Christ presque pâmé,  
 Te disoit de son bien aymé,

Voila ton bon fils, chere femme.

Et vous Apôtres bien heureux,

Je voy dans ces rudes alarmes

Vôtre visage languoureux

Couvert d'une pluye de larmes:

L'entens vos soupirs étouffez,

Et vos sanglots entrepouffez,

D'où sort la voix alangourie

Que pres Ninive un homme saint

Exala de douleur atteint,

Meilleure est la mort que la vie.

Saints Apôtres pardonnez moy,

La mort est pire que la vie,

Pour vous qui planterez la foy,

Par tout en dépit de l'enuie:

Que si vous êtes exposez,

Chassez, batus & méprisez,

L'Oracle toujours veritable,

A dit que le Berger frapé,

Le troupeau seroit dissipé

De ce coup tant éponuatable.

On dit que le Cygne arriuant,

Sur les limites de sa vie,

Ioyeux va la mort deceuant

Par sa funebre melodie:

Ainsi

Ainsi parmi tous les bourreaux  
 Et le bruit sifflant des marteaux,  
 Cette voix du Sauveur resonance,  
 Te meurs par un excès d'amour  
 Amis, pour vous donner un iour  
 De ma propre main la couronne.

Douce voix de ce bon Berger  
 Puisse nous toujours vous entendre,  
 Fuyant celle de l'étranger,  
 Qui parle afin de nous surprendre :  
 Acourons tous à cette voix,  
 Et nous tenons à cette croix,  
 Quand les maux feroient leur approche;  
 Imitans ces hommes prudens,  
 Qui contre la pluye & les vens  
 Auront bâti dessus la roche.

Sur tout ce grand iour arriuant  
 Epouventable aux infidelles,  
 Contre lesquels le Dieu viuant  
 Aprête ses armes mortelles :  
 Iour auquel les Astres cherront,  
 Les deux Poles s'embraseront,  
 Et toute la ronde machine  
 Prendra l'habillement de ducil,  
 Comme proche de son cercueil,

Et sur le point de sa ruine.

Tous alors seront apelez  
 Au son affreux de la trompette,  
 Les hauts Trônes seront roulez,  
 Les tonnerres & la tempête  
 Fairont passer les Elemens;  
 De ce monde les ornemens  
 S'en iront tous en decadence:

Les grands liures seront ouuers,  
 Et les pechez les plus couuers  
 Y seront mis en euidence.

L'vniuers sera renuersé,  
 Et ceux qui n'auront voulu croire  
 Verrant celuy qu'ils ont percé  
 Décendre enuironné de gloire:  
 Alors les méchans hurleront,  
 Et tous épouuantez diront;  
 Nous voyons, comme deux Cometes,  
 De l'Aigneau les yeux flambloyans,  
 Nôtre defastre presageans:  
 Montaignes tombez sur nos têtes.

En ce iour, ô cher Redempteur,  
 Nous renonçons à nos iustices;  
 Contre le vieux acusateur  
 Nous oposons tes benefices:

Nous faisons bouclier de ton flanc,  
 Des piez, des mains, du chef, du sang,  
 Lequel meilleures choses crie  
 Que le sang du iuste puné,  
 Qui de la main de son ainé  
 Fut tué par forcenerie.

Comme à Mēphis le peuple Hebrieu,  
 Pour se preseruer du carnage  
 Que l'Executeur du grand Dieu  
 Fit en son terrible passage:  
 Recueillant le sang des Aigneaux  
 De Pâque, marquoit ses pôteaux  
 D'une hissope en ce sang trempée;  
 Si que l'Ange du Toutpuissant,  
 Cette marque recognoissant,  
 Détournoit sa fatale épée.

Ainsi les pecheurs repentans,  
 Pour euitter la mort seconde,  
 [ Salaire des impenitens ]:  
 Doiuent en l'Egypte du Monde,  
 Arrouser par foy leurs esprits  
 Du sang de Christ, l'unique prix  
 Du rachat de nôtre misere:  
 Cette marque les sauuera  
 Alors qu'il exterminera

*Les reprenez en sa colere.*

*Seigneur de qui les passions*

*Ont fini comme temporelles,*

*Mais de qui les compassions*

*Doiuent demeurer eternelles :*

*Ores qu'entre les Cherubins*

*Tu sejournes és lieux diuins*

*Au dessus des forces humaines :*

*O le seur espoir de nous tous,*

*Seigneur Iesus prie pour nous,*

*Qui seul as enduré nos peines.*

*Donne nous vn saint mouuement*

*Pour aymer le bien & le faire,*

*En regenerant puissamment*

*Nôtre chair rebelle & contraire :*

*Et fay nous des arbres portans*

*Des bonnes œures en tout tems ;*

*Afin que marchans en icelles*

*Comme par l'unique chemin,*

*Nous puissions arriuer en fin*

*Aux felicitez eternelles.*

*Sur tout augmente nous la foy,*

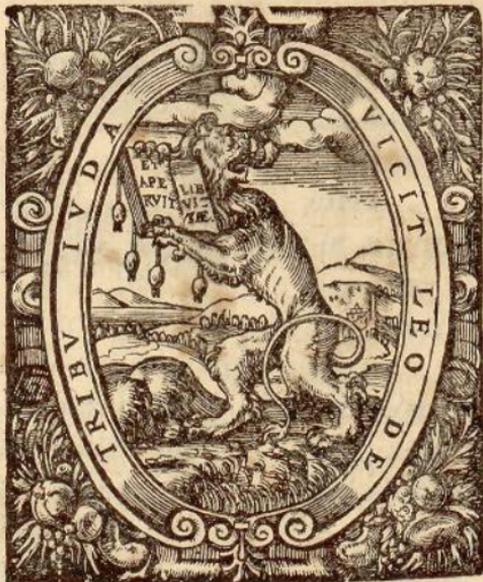
*Et confirme nôtre esperance,*

*Lors chacun de nous à par foy*

*Pourra dire avec assurance :*

*Je quite le Monde au mondain,  
 Car Iesus Christ est le seul gain  
 Lequel ie veux constament suiure :  
 Mon Seigneur ie t'embrasseray,  
 Mon Dieu ie ne te laisseray  
 Soit qu'il faille mourir ou viure.*

Ià ne m'auienne que ie me glori-  
 fie sinon en la Croix de nôtre  
 Seigneur Iesus Christ. Galat. 6. 14.







PARAPHRASE

SVR

L'HISTOIRE DE LA FEMME

PECHERESSE.

s. Luc 7.



*R* que j'ay consacré  
ma Muse  
Au Createur de l'univers,  
Pour le celebrer en  
mes vers,

*Ie ne veux plus qu'elle s'amuse  
A louer ce vain Cupidon,  
Lequel brûle de son brandon  
Les ames qui luy sont sujetes,  
Ni chanter les coups inhumains  
Dont ses inuisibles sagetes  
Blessent finement les humains.*

Je veux non plus dire les choses  
 Que font tant de braues Guerriers,  
 Qui pour se charger de lauriers  
 Quitent les Myrthes & les Roses ;  
 Lors que d'un genereux effort,  
 Parmi les pointes de la mort  
 Couverts de poudre & de fumée,  
 Ils osent d'un courage franc,  
 La faueur de la renommée  
 Acheter au prix de leur sang.

Ce n'est que l'ombre de la gloire  
 Que recherchent les hommes vains,  
 Et dont les flateurs Ecriuains  
 Rendent incertaine l'histoire :  
 Car leur langage triomphant  
 Fait d'une mouche un Elephant ;  
 Et souvent pour la recompence,  
 Ils passent dans leurs cayers faux  
 Sous une vertu d'aparence  
 Mille veritables defaux.

Laisant de ces choses muables,  
 L'inconstance & la vanité,  
 Je veux chanter l'eternité  
 Des compassions adorables  
 Du Verbe celeste qui prit,

Par la vertu du Saint Esprit  
 Nôtre chair exempte de vice :  
 Qui voulut naître pour souffrir,  
 Et faire par son sacrifice  
 Viure ceux qui l'ont fait mourir!

Dieu, de qui les mains favorables  
 Voulurent enleuer iadis  
 L'Apôtre saint en Paradis,  
 Pour voir choses inenarables :  
 Echaufe mon ame & ma foy,  
 Eleue ma plume vers toy,  
 Et luy fais dire les louanges  
 De ces mysteres si profonds;  
 Que les yeux penetrans des Anges  
 Desirent voir iusques au fons.

Lors que Christ la vraye lumiere  
 Accomplissant nôtre salut,  
 Sans y être forcé voulut  
 Rouler sur la vile poussiere;  
 Pour s'assuierir à nos maux,  
 Se charger de tous nos trauaux  
 Et boire iusques à la lie  
 La Coupe de l'ire du Ciel,  
 Afin que la mort abolie  
 Nous n'eussions à boire ce fiel.

Dans Naim viuoit vne femme,  
 Que l'ennemi du genre humain  
 Menoit en enfer par la main  
 Au plaisir d'une vie infame :  
 Il tenoit ses sens enchantez  
 Dans le charme des voluptez,  
 Si que de cette creature  
 Tout le soin au corps attaché,  
 Elle laissoit son ame impure  
 Pourrir dans le sale peché.

Amoureuse de ses delices  
 Elle est comme morte en viuant,  
 Et fait être, en se deceuant,  
 Ses desirs du Diable complices :  
 Son cœur lâche & son front leger,  
 Ne se pouuans plus corriger,  
 Elle est comme les Courtisanes,  
 Qui par leur impudicité  
 Ont fait de leurs membres prophanes  
 Des instrumens d'iniquité.

Si que noyée dans ses crimes  
 Elle a perdu le sentiment,  
 Et n'a plus aucun mouuement  
 Pour ressortir de ces abymes ;  
 Non plus que le Lazare mort

Ne pouuoit de son propre effort,  
 Forçant les rempars de la biere,  
 Rapeler à soy son Esprit,  
 Pour releuer de la poussiere  
 Le corps qui sous elle pourrit.

Mais celuy qui par sa clemence,  
 Dessus le Lazare dormant,  
 L'effet de son commandement  
 Opera par toute puissance:  
 Voulant aussi resusciter  
 Cette femme, & la transporter  
 De la mort à vie nouvelle:  
 Il commande, & en commandant  
 Opere par sa grace en elle  
 Vn desir au sien répondant.

Aussi tôt soignense elle marche:  
 Afin de trouuer le Seigneur,  
 Et du degré de son bon-heur  
 Monte sur la premiere marche:  
 Car son ressentiment est tel,  
 Que tremblante à l'objet mortel  
 Du vice qui ià la possede;  
 Elle va chercher par la foy  
 Vers nôtre Sauueur le remede,  
 Qu'elle ne peut trouuer en soy.

Pharisien, ô que tes voyes  
 Sont loin de celles du Sauueur ;  
 Il mange ches toy par faueur,  
 Afin qu'en ce repas tu voyes  
 Son indicible charité ;  
 Mais ton cœur gros de vanité  
 Est plein de sa propre iustice,  
 Et bien loin du chemin des Cieux,  
 Ne peut goûter le benefice  
 Que Iesus confere à tes yeux.

Alors la Diuine Parole  
 Qui cognoit cét auceuglement,  
 Luy reforma le iugement  
 Par cette riche parabole :  
 Simon, un arcancier auoit  
 Deux déteurs un qui luy deuoit  
 Cinq cens deniers, l'autre cinquantez,  
 Il quite la dette à tous deux,  
 Pour cette faueur obligeante  
 Qui le doit plus aimer d'iceux ?

Maître répond ce personnage,  
 Celuy, pour dire verité,  
 Auquel il aura plus quité,  
 Le doit bien aimer dauantage :  
 C'est bien dit, Simon, & ausi.

La femme que tu vois icy  
 M'ayme fort ; car étant chargée  
 Du pois de mille iniquitez,  
 Elle en a été soulagée  
 Par mes pures gratuitéz.

Tandis la pòure pecheresse,  
 Oyant ses discours ravisseurs,  
 Beuuoit à longs traits les douceurs  
 De la salutaire promesse :  
 Et serrant les piez glorieux  
 Du Sauueur, de ses tristes yeux  
 Les arrouse en telle abondance,  
 Que de ses beaux cheueux épars  
 Les larmes de sa repentance  
 Elle essuye de toutes pars.

D'un amour plus ardent que braise  
 Elle se cole à ses piez saints,  
 Et apres les auoir étraints  
 Mille fois les baise & rebaise :  
 Puis d'une charitable main  
 Elle va tirer de son sein  
 Vn melange de musc & d'ambre  
 Et les oignant deuotement  
 Elle embaume toute la chambre  
 De l'odeur de cét oignement.

Monseigneur, dit cette paillardede,  
 Sçachant bien que tu me cognois,  
 Mon gosier étouffant ma voix,  
 Retient ma langue babillarde:  
 Si est ce que ie veux pourtant,  
 D'un cœur contrit & penitent  
 Dire le mal qui me consume;  
 Et d'un langage non flatteur,  
 Vuider toute mon amertume  
 Dans le sein de mon Redempteur.

Je voudrois bien faire le conte  
 Sous la faueur de tes bontez,  
 De toutes mes méchancetéz,  
 Mais las! le nombre me surmonte;  
 Mon cœur en saigne de douleur,  
 Mon visage en perd sa couleur,  
 Mes yeux abatus se ternissent;  
 Je ne trouue point de repos,  
 Les veilles ma chair engloutissent,  
 Et les mouelles de mes os.

Tout autant d'étoiles qui luisent  
 Dans le rond azuré des cieux,  
 Ce sont de mon Iuge les yeux,  
 Qui mes iniquités auisent:  
 L'air ne veut plus m'entretenir.

Ni la terre me soutenir ;  
 Je voy deffous mes piés le gouffre  
 De l'enfer, dont le ventre affreux  
 Vomit les flammes & le foupbre  
 Préparez pour les malheureux.

Je fuis la fille detestable  
 Laquelle a quité ta maison,  
 Ou ie me faoulois à foifon  
 Du riche comble de ta table:  
 Puis ayant prodigué ma part  
 De ce que ta bonté depart,  
 J'ay par la famine contrainte  
 Reduite parmi les Pourceaux,  
 Au lieu de la pâture sainte  
 Desiré leurs sales morceaux.

Dans cette misere profonde  
 J'ay rapellé mon fouuenir,  
 Et le voulant entretenir  
 Des biens dont ton Palais abonde:  
 J'ay dit, Helas ! ie meurs de faim  
 Quand mon Pere saoule de pain  
 Le forain & le mercenaire ;  
 Je m'en vay, me ietant aux piez  
 De ce geniteur debonnaire,  
 Luy confesser mes mannaâties.

Mon Dieu tu m'auois faite belle,  
 Mais avec déloyauté  
 J'ay par l'éclat de la beauté  
 Rendu mon ame criminelle :  
 Au lieu que ie deuois parer  
 Cette ame, & la bien preparer  
 Pour être vn vaisseau de ta grace ;  
 Afin que cette ame & ce corps  
 Fais à l'image de ta face  
 Te louassent par leurs acords.

Mes iniquitez ie deplore,  
 Et ne cesse d'en larmoyer ;  
 Mais s'il te plaît de m'otroyer  
 Le pardon que de toy i'implore ;  
 N'en perdant pas le souuenir,  
 Ie te promets à l'auenir  
 De sortir de ces noires fanges ;  
 Voire avec tant de passion,  
 Que ie réioniray les Anges  
 Par ma sainte conuersion.

Mes cheueux dont la tresse blonde,  
 Pour y enlacer les amans,  
 Egalloit dessous les rubans  
 Les rayons de l'ame du monde ;  
 Ils ne seruiront plus, Seigneur,

Non pas dignes de cét honneur,  
 Mais témoins de ma repentance ;  
 Que pour essuyer , mal peignez ,  
 Si tu m'en donnes la licence ,  
 Tes piez de mes larmes baignez.

Ce front plus poli que l'ivoire ,  
 Qui n'aguere étoit si hautain ,  
 Sur lequel le rogue dédain  
 Se tenoit à la vaine gloire :  
 Par le sentiment du peché ,  
 Sera vers la terre panché  
 Comme vne victime coupable ;  
 Et sera par les aiguillons  
 De la tristesse qui macable ,  
 Coupé de rides & seillons.

Les sourcis qu'auec tant de grace  
 Comme deux brins d'ebene noir ,  
 A la censure du miroir  
 Ma main accourcit & compasse :  
 Se verront sans ordre épanchez ,  
 Croîtront sans être retranchez  
 Afin de piquer les paupieres ;  
 Et renouvelant mes douleurs ,  
 Fournir de nouvelles matieres  
 Aux tristes sources de mes pleurs.

Mes yeux ces deux lumieres netes,  
 Qui se mouuans à fleur de front,  
 Auoient de plus beaux feux que n'ot  
 Au Ciel les brillantes Planetes:  
 Qui scauoient lancer tant de traits,  
 Qui scauoient avec tant d'atraits  
 Décourrir ma flame cachée;  
 Ne seront plus que deux ruisseaux,  
 Pour lauer mon ame entachée  
 Dedans leurs salutaires eaux.

Les ioües ce double theatre,  
 Ou mes mains serues du peché,  
 Ont souuent ton œuure caché  
 Sous vn abominable plâtre:  
 Perdant leur Ouale poupin,  
 Sur qui la fleur de l'Aubépin  
 Et l'œillet faisoient alliance,  
 Se changeront en cuir fané  
 Que le ieüne & la penitence  
 Auront deffait & bazané.

Cette bouche douce & charmante  
 Qui debitant ses saletez,  
 A par ses discours effrontez,  
 Suborné mainte ame innocente:  
 Ne seruira plus en tout lieu

Qu'à prêcher la grace de Dieu  
 A moy miserable propice ;  
 Et dedans ses saintes maisons  
 Faire fumer le sacrifice  
 De mes deuotes oraisons.

Ces leures en Ambre confites ;  
 De qui les bors toujours rians  
 Seduisoient par baisers frians  
 Les Iosephs & les Hippolytes :  
 Au lieu de ces baisers vainqueurs  
 Dont ils ensorceloient les cœurs ,  
 N'auront plus qu'une sainte enuie  
 De baiser les piez precieux  
 De toy qui m'as donné la vie ;  
 Et qui me veux donner les Cieux.

Ce sein dôt les boules d'Albâtre,  
 Avecque des doux tremblemens ,  
 Faisoient par les yeux des amans  
 Leur cœur hors de cadence battre :  
 Sera tout arrousé de pleurs ,  
 Le vray pourtrait de mes douleurs ;  
 Car ma main comme luy coupable ,  
 Marquera sur ce tableau blanc  
 Ma repentance veritable  
 Des noires couleurs de mon sang.

Ces deux mains de Neige & de nacre,  
 Qui par leurs gestes indecens  
 Mettoient les hommes hors du sés,  
 A toy mon Dieu ie les consacre:  
 Si que comme elles ont été  
 Organes de lubricité  
 Et les maquignonnes du vice;  
 Elles n'auront plus autre soin  
 Que de se ioindre à ton service,  
 Et des pôures à leur besoin.

Mes genous instrumens d'ordure,  
 Qui plains d'artifices diuers  
 A tous momens étoient ouuers  
 Afin d'assouvir ma luxure:  
 Amaigris & tous écorchés,  
 D'être sur la Terre attachés,  
 Fairont par ma perseuerance,  
 Remarquer à tous les mortels  
 Ta grace & ma recognoissance  
 Sur les marches de tes Autels.

Ces petits piez dont l'inconstance  
 Les faisoit à leur malheur prons,  
 Iour & nuit courir vagabons  
 Apres les plaisirs de la dance;  
 Redressant leur déuoyement

N'auront plus autre mouvement  
 Si ce n'est celuy de te suivre :  
 Car ayant receu tant de biens  
 De toy mon Dieu, pourrois ie viure  
 Si mes piez, n'étoient prez des tiens ?

Enfin de tout ce corps immonde,  
 Qui de tes graces abusant,  
 A serui iusques à present  
 Au Diable, à la chair, & au monde,  
 I'en fairay desormais Seigneur  
 Vn sacrifice à ton honneur,  
 Qui viuant saint & agreable,  
 Sera receu de ta bonté  
 Pour le seruice raisonnable  
 Que ie dois à ta Majesté.

O doux Iesus en qui j'espere,  
 Mon frere, mon pere & mon Roy,  
 Fauorable objet de ma foy,  
 Et seul remede à ma misere:  
 Puis que tu lis dedans mon cœur,  
 Que tu vois ma forte douleur,  
 C'est toy, cher, Redempteur du Monde,  
 Après qui j'acours iour & nuit,  
 Comme le Cerf brame apres l'onde  
 Quand la soif ardente le cuit.

Grand medecin & charitable  
 Venu de l'ecole des Cieux,  
 Qui veux de ton sang precieux  
 Tirer vne essence admirable  
 Pour me preseruer de la mort,  
 Et me faire arriuer au port  
 De la felicité suprême,  
 Ou ie ne pourray plus mourir:  
 Bon Dieu pour l'amour de toy même  
 S'il te plait vueille moy guerir.

O saint Pasteur que ie reclame,  
 Bon Berger que ie recognois,  
 De qui la houlete & la voix  
 Guideront desormais mon ame:  
 Je suis vne fole brebis  
 Laquelle a quité tes auis  
 Pour plaire à la chair impudente,  
 Qui de l'esprit veut triompher:  
 Sauue cette brebis errante  
 Des pates du Loup de l'enfer.

Les genoux dessus la poussiere,  
 Son cœur d'un celeste feu plein,  
 Elle bat son coupable sein,  
 Et renforce cette priere  
 De tant de larmes & sanglots.

Que comme des vents & des flots  
 Animés de son esperance ;  
 Ils ont au Sauueur glorieux,  
 Par vne sainte violence  
 Rani le Royaume des Cieux.

Car ce bon Dieu qui se captive  
 Apres le pecheur soupirant,  
 Et qui le lumignon mourant  
 Du vent de sa grace raniue :  
 Qui n'est iamais si courroucé  
 De briser le Roseau cassé,  
 Ains regarde à l'ame dolente :  
 Ses doux yeux vers elle tourne,  
 Dit à la pôure penitente,  
 Tes pechez te sont pardonnez.

Que la bonté de Dieu surpasse  
 L'effort de nôtre entendement,  
 Combien abonde excellement  
 Le riche tresor de sa grace !  
 Par ses plus charitables soins,  
 Alors qu'elle y songe le moins,  
 Il void cette femme perdue ;  
 La recherche, & pour guarentir  
 Cette ame sous peché vendüe,  
 Luy fait sa misere sentir.

Comme en vne docte peinture,  
 Il luy peint de vives couleurs,  
 Tous les effroyables malheurs,  
 Qu'à derrièr sur sa nature,  
 Le peché, qui la separa  
 Du Ciel, & qui deffigura  
 La sainte beauté de son ame,  
 Pour être dans l'obscurité,  
 L'Eternel butin de la flame  
 Qui brûle à perpetuité.

De cette heureuse cognoissance,  
 Qui luy donna le sentiment  
 De sa faute & de son torment,  
 S'origina la repentance;  
 Par qui tout vice luy dépleint,  
 Par qui toute vertu luy pleint:  
 Car prenant le sac & la cendre  
 Pour dire au monde vn saint Adieu,  
 Elle se resout de dependre  
 Du vouloir de l'Esprit de Dieu.

Icy le monde qui la tire,  
 Et croit la retenir encor,  
 Par des liens de soye & d'or  
 Sous la douceur de son empire;  
 Luy presente en ses ieunes ans

Vne troupe de Courtisans  
 Qui luy rendoit obeissance ;  
 Luy fait voir ses pompeux habits  
 Parmj les festins , & la dance ,  
 Couuers de perles & Rubis.

La chair cauteleuse se hâte  
 Pour trauerser ses saints desirs ;  
 Et du charme de ses plaisirs  
 Finement l'amorce & la flate ;  
 Luy ramentoit les gayetez,  
 La mollesse des voluptez  
 De sa chere vie passée ,  
 Et par ses obiets criminels  
 Veut dérober à sa pensée  
 Les souhaits des biens eternels.

De l'autre côté sa memoire  
 Qui tient des regitres cachez ,  
 Luy fait voir de tous ses pechez  
 La face épouuantable & noire :  
 Ici le Maître des erreurs  
 Luy represente les fureurs  
 Du grand Iuge armé de vengeance ,  
 Qui consume tous les méchans  
 Auecque moins de resistance  
 Que le feu l'étule des chams.

Mais ô sainte femme courage  
 Ne recule pas, car ie voy  
 Venir à ton secours la foy,  
 Qui pour dissiper cét orage,  
 Fait de ses doits victorieux  
 Choir les écailles de tes yeux,  
 Afin que par cette lumiere,  
 Tu prises le terrestre miel  
 Beaucoup moins que de la poussiere,  
 Au prix des delices du Ciel.

Que si l'image de ton vice  
 T'épouuante encore & te suit,  
 Si Satan avec tant de bruit  
 T'opose de Dieu la Justice;  
 La foy te fait voir tes pechez  
 Desia sur la croix atachez  
 Par ton Redempteur secourable;  
 La mort duquel au même lieu,  
 Comme vn sacrifice agreable  
 Apaise l'ire du grand Dieu.

Munie de ces saintes armes  
 Elle braue tous les destins,  
 La chair & le Diable mutins;  
 Et moderant vn peu ses larmes,  
 Elle met au large son cœur

Qui triomphe comme vainqueur,  
 Sçachant que le Iuge du Monde  
 Ne peut maintenant condamner  
 Celle qui croit & qui se fonde  
 Au fils qu'il a voulu donner.

Je ne veux par la coniecture  
 [ Demeurant sage sobrement ]  
 Deuiner curieusement

Le nom de cette creature :  
 Je n'égare icy ma raison  
 A discourir de sa maison,  
 Cela ne m'est point salutaire ;  
 Ce sont de tres-dangereux pas,  
 Les plus hardis se doiuent taire  
 Alors que Dieu ne parle pas.

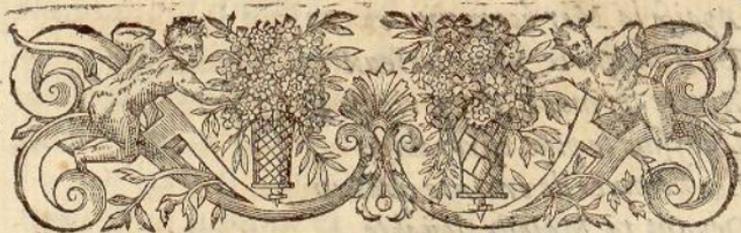
Je ne veux mon ame seduire  
 Avec tant de subtilité,  
 Car la solide verité  
 Est celle qui la doit instruire :  
 Je veux croire. & ie veux sçauoir,  
 Que le saint Esprit me fait voir  
 Cette femme comme vne modelle  
 De l'état ignominieux  
 De ma misere naturelle,  
 Et misericorde des Cieux.

†††††

Sainte femme que ie t'admire,  
 Et que ie deuiens amoureux  
 De ton procedé genereux ;  
 A ! que ma pôure ame desire  
 De quitter le train du peché  
 Qui comme à toy m'a debauché :  
 Que ie meurs d'une sainte enuie,  
 De rendre mes piez égarez  
 Au chemin qui meine à la vie,  
 Duquel ils se sont retirez.

Mais ie sens vne loy cruelle  
 Qui par la rigueur de mon sort,  
 M'arrête au chemin de la mort  
 Ou ie combats avecques elle :  
 Je voudrois le bien, mais helas !  
 Je le veux, & ne le puis pas :  
 O Dieu qui fais mourir & viure  
 Tu m'as donné la volonté,  
 Donne moy le pouuoir de suiure  
 La voye de la sainteté.

Les sacrifices de Dieu sont l'es-  
 prit froissé : O Dieu tu ne mépri-  
 ses point le cœur brisé. Pseau. 51.  
 19.



PARAPHRASE  
 SUR L'ORAISON DE MANASSE  
 CAPTIF EN BABYLONE.



*Dorable Dieu de nos peres,  
 Leur refuge en aduersité,  
 Qui leur iuste posterité  
 Par ta prouidence prosperes :  
 Grand Maître de qui le pouuoir  
 A créé pour se faire voir,  
 Le Trône étoilé de ta gloire,  
 Ou tant de miracles diuers  
 Rendent ta puissance notoire,  
 Et ta sagesse aux yeux de tout cét vniuers.  
 Toy dont la parole puissante  
 Suspendit le lourd Element,  
 Et duquel le commandement*

Apaise la Mer écumante :  
 Dieu de qui le nom glorieux  
 Arrête & meût, imperieux ;  
 L'abyssme le plus effroyable :  
 Les hommes de crainte abatus  
 Deuant ta Maïeste loüable ,  
 De ce nom trois fois saint exaltent les vertus ;  
 O que c'est vne chose horrible  
 D'être l'obiet de ton courroux ,  
 Lors que de ta gloire ialoux ,  
 Tu poursuis l'homme incorrigible :  
 Qui peut, sans encourir la mort,  
 Soutenir l'éclat & l'effort  
 De tes yeux qui lancent les flames ;  
 Ou le tonnerre de ta voix ,  
 Lors que tu menaces les ames  
 Qui te méconnoissant se moquent de tes loix ;  
 Seigneur qui suspens ta Iustice,  
 Et iamais ne trouues tes mains  
 Qu'ayant fait sentir aux humains  
 Mille graces pour vn suplice :  
 Comme ta bonté la promis  
 Tu suportes tes ennemis ;  
 Et si las de leurs felonniez ,  
 Tu viens à punir le forfait,

Souvent tes douceurs infinies  
 Se repentent des maux que tu leur auois fait.  
 O que profonds sont les abysses  
 De tes cheres compassions :  
 Tu souffres des afflictions  
 Dans le châtement de nos crimes.  
 Car tu veux donner de pur don  
 Plûtôt aux pecheurs le pardon  
 Qu'exercer sur eux ta vengeance ;  
 Et de tous tes soins paternels  
 Tu sauues par la repentance  
 Ceux là qui comme moy sont les plus criminels.

Le regne flotant des orages  
 Qui cache l'écueil deceuant ,  
 Ou par les ondes & le vent  
 Se font tant de piteux naufrages ;  
 N'amoncelle tant de sablon  
 Pour en faire avec du limon  
 Le lit de ses eaux azurées,  
 Que j'ay commis d'iniquitez,  
 Oubliant tes faueurs sacrées  
 Durant les iours rians de mes prosperitez.

Voyant au Ciel tant de beaux Astres  
 Ennemis de l'obscurité,  
 Sur le front desquels, irrité,

Tu marques souuent nos désastres ;  
 Au lieu d'éleuer tous mes sens,  
 Par dessus ces feux innocens  
 Jusqu'au trône de ta puissance ;  
 J'ay pour abuser les mortels,  
 Adoré leur magnificence,  
 Et leur ay, malheureux, erigé des Autels!

Détruisant animé de rage,  
 Le bien que mon pere auoit fait,  
 J'ay le temple à Bahal refait  
 Auec son superbe bôcage.  
 Grand Dieu j'ay tes honneurs ravis,  
 Prophané ton double Paruis ;  
 Et, ce qui tout peché surmonte,  
 Pour me rendre plus criminel,  
 Eleué l'image de fonte  
 Dans la sainte maison bâtie à l'Eternel.

J'ay pour couvrir mon imposture  
 Fait des Oracles mensongers,  
 Repaissant les hommes legers  
 Du destin de leur auanture.  
 J'ay quité d'un bon Roy le rang,  
 J'ay souillé Solyme de sang  
 Par mes satellites infames :  
 Et d'un cœur du tout furieux,

offeré

Offert sur un autel de flames  
Mes enfans innocens à lhonneur des faux Dieux?

Combien est grande ma malice!

Qui ne peut, à l'extremité,  
Trouver en toy peu de bonté  
Ni trop de severe iustice.

I'ay dans les lieux ou tu me vois  
Aussi peu de cœur que de voix  
Pour dire ma douleur amere:

Et mes yeux, mes coupables yeux,  
En cette profonde misere

Ne s'osent plus ouvrir pour regarder les Cieux

Ma condition est bien pire

Que celle de tous les vivans:

Helas! que ie trouue mouuans  
Tous les fondemens d'un Empire!

Que les Sceptres ont peu de foy!

Que le sort du plus puissant Roy  
A des fortunes perilleuses!

Souvent comme d'un Mont affreux

Les cimes les plus orgueilleuses,  
Il éprouve du Ciel le courroux rigoureux,

Comme moy qui dedans Babilone

Pour Sceptre ay les chaines d'airain,  
Et le front iadis si hautain,

Ceint d'opprobre au lieu de couronne :

Mon Trône est bâti de limon,

Mon Palais est vne prison

Couuerte de mousse relante ;

Ou, rongé de mille douleurs,

Dans vn liçt de boiue puante

Ie me pais de regrets, & m'abreuue de pleurs.

Mon état est si deplorable

Que le malheur en a pitié,

Et s'il auoit de l'amitié

Il voudroit m'être secourable.

Mais Seigneur pitoyable & doux

Ie ploye mes foibles genoux

I'abats mon cœur en ta presence :

Iuste Dieu qui m'as mis si bas,

Rapelant sur moy ta clemence

Pardonne mes pechez, & ne me détrui pas.

Eternel ie sçay que mes fautes

Montent iusqu'au Ciel deuant toy :

Mais ie voy des yeux de la foy

Tes misericordes plus hautes.

Seur asyle des repentans

Qui les plus grands pecheurs atens,

Voy Manassé qui s'humilie :

Grand Dieu qui m'as mis dans ces fers,

Mon corps & mon ame delie,  
Et ne les iete pas au gouffre des enfers.

Si tu tournes vers moy ta face,  
Touché de ma triste oraison,  
Et me fais dans cette prison  
Sentir les effets de ta grace.  
Je reprendray par ta bonté  
La douceur de ma liberté,  
Et quitant ces terres étrangères;

Je publieray tous les iours  
Aux hommes les saintes louanges  
De toy Dieu tout puissant à qui seul j'ay recours.

Riche couverture du Monde,  
Grand & sacré Palais de Dieu,  
Qui tournes sur vn double esieu  
Pour rendre la terre feconde.

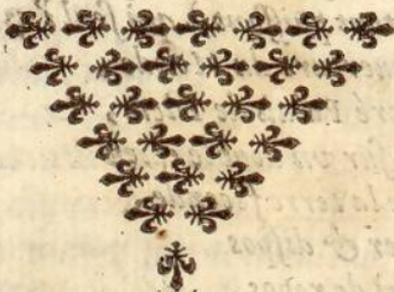
Postillon leger & dispos  
Soleil ennemy de repos,  
Lune image de l'inconstance,  
Vertus innombrables des Cieux,  
Témoignant vôtres redeuance

Le los du Souuerain dites à qui mieux mieux.

C'est le Dieu de ma deliurance  
Lequel ma pôure ame soutient,  
A qui seul de droit appartient.

Gloire, honneur, empire, & puissance.  
 Toutes choses peuuent vieillir,  
 Les siecles doiuent defaillir,  
 Leur defaite est ineuitable:  
 Mais comme il a touiours été,  
 Aussi son essence ineffable  
 Ne se peut limiter que de l'Eternité.

Inuoquē moy au iour de détresse, ie t'en tire-  
 ray hors, & tu me glorifieras Pseaume 50. 15.





LES  
LARMES DE L'AVTHEUR SVR LA MORT  
DE DANIEL SON FILS.



*VSE, toy qui soulois adoucir ma  
tristesse*

*Par les attraits charmans de ta  
voix flateresse,*

*D'ou vient que tu te tais au fort  
de mes douleurs ?*

*C'est à faire aux poltrons de trembler aux alarmes,  
Comme au lâche Chrétien de se resoudre en larmes,  
Sans que la pieté puisse tarir ses pleurs.*

*Quand sous vn vent ami la nauire à gré flote  
On ne peut remarquer l'adresse du Pilote ;  
Mais lors que la Mer s'enste en vn temps orageux,  
Et que le vent mutin de sa puissante haleine*

Pousse les flots au Ciel les vaisseaux sur l'arcaine,  
Alors se recognoit le Patron courageux.

Tous les oyseaux ioyeux de leurs langues hardies  
Degoisent au Printemps diuerses melodies,  
Mais quand l'Hyuer tréblant s'est blanchi de glaçons,  
Ils perdent, étonnez, de leur gosier l'usage ;  
Ce sont les Oyseaux seuls qui, nourris en la cage,  
Font retentir les Airs de leurs douces chansons.

Ainsi tous les humains ayans le vent en poupe,  
Et les faueurs du Ciel beuans à pleine coupe,  
Sçauent bien exalter la bonté du Seigneur :  
Mais c'est au seul Chrétien enseigné dans l'Eglise  
De benir l'Eternel avec même franchise  
Durant l'auerité, qu'eux iours de son bon-heur. (che

Grād Dieu, qui ne veux pas quād ta dextre no<sup>9</sup> ton  
Nous trouuer endurcis à l'instar d'une souche,  
Comme iadis ces durs Philosophes de fer :  
Toy le vray Dieu de prez de toute ame dolente,  
Fay que sentant le coup de ta verge cuisante,  
Dedans l'affliction ie puisse triompher.

Larmes qui de mes yeux auez fait deux fontaines,  
Soupirs, doubles soupirs qui saccagez mes veines,  
Regrets qui me priuez du bien de mon repos :  
Larmes, soupirs, regrets trop importune bande,  
Seichez, calmez, cessez puis que Dieu le commande,

Et n'interrompez plus le fil de mon propos.

Je t'aymois mon enfant, ma douce, & riche atente:  
 Aimer, & pourquoy non vne si belle plante,  
 Prometant tant de fruits à mon âge ancien?  
 Mais i'aime plus mon Dieu; celui-là qui plus aime  
 Quelque chose que Dieu, ne merite pas même  
 De porter icy bas le titre de Chrétien.

Ce feu d'amour diuin qui souverain domine  
 Tous les autres amours, embrase ma poitrine,  
 Pour me faire chanter même durant la nuit;  
 Et parler à mon Dieu de la douleur étrange  
 Que i'ay de mon enfant, de ce sien petit Ange,  
 Qui dans le Ciel aupres de son vray Pere luit.

Seigneur qui déployant tes douceurs nompareilles  
 Sur ce petit enfant, faisois voir des merueilles  
 Acomplissant ton oeuvre en son infirmité:  
 Ores que tu l'as fait le butin de la Parque,  
 Trouue bon que tes dons en mon fils ie remarque,  
 Pour adoucir mon dueil, & non par vanité.

Encores étoit il pendant à la mammelle  
 Entre deux & trois ans, que sa langue fidelle  
 Begayoit avec toy dedans nôtre maison:  
 Tes Edits bien souuent luy passoit par la bouche;  
 Il faisoit le matin & le soir en sa couche  
 Comme vn homme sensé sa petite oraison.

A grand peine quatre ans auoient marqué son âge,  
 Qu'étant riche en stature. & plus riche en courage,  
 Il lisoit netement dans les liures francois :  
 Mais sur tout se plaisant en la sainte Ecriture,  
 Ce n'étoit que douceurs quand cette creature  
 Eleuoit les accens de sa charmante voix.

Mon Dieu combien de fois en lisant ta parole  
 Etant aupres de luy quand le soucy friuole  
 De ce monde importun me le faisoit quitter ;  
 Il a, pour me flater de sa main encor tendre ;  
 Doucemēt pris mon bras, me contraignant d'attendre  
 Encore quelque temps, afin de l'écouter. [dre

Et rencontrant des mots qu'il ne pouuoit cōpren-  
 Comme l'Aigneau Paschal, la Manne, le Coriandre,  
 Holocaustes, Autels : ce mien petit Daniel,  
 Etonné de ces mots pour luy pleins de mystere ;  
 Que veut dire cela, me disoit il mon Pere,  
 Comme faisoit iadis les enfans d'Israël.

Il auoit ià tant leu dans la page diuine,  
 Que, sans sçauoir conter, de sa main infantine  
 Fueilletant les cayers il trouuoit promptement  
 Les Pseaumes qu'il vouloit, les histoires, les gestes,  
 Paraboles, combats, & miracles celestes  
 Qui sont plus renommez au double Testament.

Haussant de quelques mois le bien petit volume

De ses ans acourcis, il demande la plume,  
 Laquelle il manioit si bien, si gentiment,  
 Qu'auant que de six ans la course fût complete  
 Il peignoit tout autant qu'une main si foiblete  
 Peut faire dans lessay de son commencement.

Achille témoigna l'amour de la milice,  
 Quand sous vn habit feint reconnu par Vlysse  
 La pique & le bouclier il empoigna soudain:  
 Mon enfant indiquoit sa future sagesse,  
 Ne pouuant assouuir les yeux de sa ieunesse,  
 Si ce n'est en ayant les liures à la main.

Ce preux filz de Thetis après mainte victoire,  
 Recueillit genereux dans le champ de la gloire  
 Vn renom immortel doux fruit de ses labours.  
 Mais ce petit enfant ayant fini la vie  
 Entre six & sept ans par longue maladie,  
 N'a peu donner aux siens que ces petites fleurs.

Dieu disposant de tout selon sa prouidence,  
 Cherissant cette fleur en sa simple innocence,  
 De ce terroir maudit a voulu l'arracher;  
 De peur qu'en y faisant vne longue demeure,  
 Le vice dangereux de son haleine impure  
 Corrompant son Esprit ne vint à la tacher.

Quand la fieure, la toux, & les coups de tenailles  
 Desquels les vers goulus dechiroient ses entrailles,

Avec l'ardente soif martyr impatient,  
Luy liuroient leurs assants; il faisoit ses complaints  
Avec tant de douceur, que l'accent de ses plaintes  
Etoit le vray témoin d'un esprit patient.

Vne heure auant le tēps que la Parque meurtriere  
Priuât ce corps tout sec de la douce lumiere,  
Son Pasteur l'elevant par la priere aux Cieux;  
Il souleuoit ses mains de foiblesse abaissées,  
Les coignant, les tenant l'une en l'autre enlassées,  
Vers son heureux sejour leuant toûjours les yeux.

Etant entre les bras du Pere & de la Mere,  
Qui ne pouuoient quitter cette depouille chere,  
Il dit tout doucement, Je m'en vay vers mon Dieu:  
Mon enfant, di ie alors, sçais tu bien sa demeure;  
Mon Pere elle est au Ciel, ou ie vay de cette heure:  
Courage mon enfant, mon cher enfant Adieu.

Ie luy dis puis après, en ces fortes alarmes,  
Mouillant ses yeux mourãs de mes bouillãtes larmes,  
N'es tu pas bien ioyeux d'aler en Paradis?  
Ouy mon Pere, dit il: Mon fils fay la priere;  
Il commença soudain à dire nôtre Pere  
D'une faillante voix qu'encore i'entendis.

Exhalant le dernier des souffles de sa vie,  
Des celestes douceurs son ame ià rauie  
Sortoit du creux sejour de sa morte prison:

Qu'il remuoit encor sa languetè impuissante  
De parler, & tâchoit de sa bouche mourante  
De finir en sa fin cette sainte Oraison.

Remarquât, éploré, ces mots, ces traits augustes,  
Que ie meure, Seigneur, mais de la mort des iustes;  
Dis ie alors à par moy, comme a fait mon enfant:  
Son esprit dépetré des boües & des fanges,  
Fût à l'instant receu par vne troupe d'AnGES,  
Qui l'enleuent au Ciel de gloire triomphant.

Vous qui voyez en moy sous le mal qui me presse,  
Tant de fragilité, tant & tant de foiblesse,  
Iugez en charité de mon affliction:  
Si perdant cét enfant ie pouuois être pere,  
Et soutenir le choc de la douleur amere  
Sans larmes, sans soupirs, & sans compassion.

Toy ma chere compaigne, & mere desolée,  
Qui fragile n'ès pas encore consolée:  
Modere au nom de Dieu les larmes de tes yeux:  
S'il te semble de voir nôtre maison deserte  
N'ayant plus nôtre enfant, c'est vne riche perte  
Puis que Dieu la gaigné, qui le gardera mieux.

Que l'effort de nos pleurs à la perte réponde;  
Pleurer & pourquoy non? le bon Sauueur du Monde  
Pleura bien chaudement sur le Lazare mort:  
Mais si faut il noyer les ruisseaux de nos larmes.

Dans le vaste Ocean des agreables charmes  
De promesses de Dieu , pour venir à bon port .

Non , non la pieté n'est pas Dame si dure  
Qu'elle vneille casser les loix de la Nature ,  
Arrachant ses amours , étouffant ses douceurs :  
Si d'un dueil excessif nôtre foy ne s'offence ,  
Faits semblables à ceux qui n'ont point d'esperance ,  
Elle auoie , permet & commande les pleurs .

Pouruen que nous tenions cette reigle certaine ,  
Qu'il n'y à point de mal , ie dis de mal de peine ,  
En la Cité que Dieu ne l'ait fait de sa main :  
Adorant & baisant cette main qui nous frape ,  
Alors que nôtre chair libertine s'échape ,  
Iugeant qu'elle a besoin fort souuent de ce frein .

Que sçauons nous si Dieu cét ouvrier admirable ,  
Voyant que nous aimions cét enfant tant aimable ,  
Peut être par excez , la retiré d'icy ;  
Afin que desormais tout amour au sien cede ,  
Que pere de nos cœurs tout seul il les possede  
Libres & déchargez de tout autre soucy .

Si la mort est le haure aux humains necessaire  
Après auoir vogué sur ces eaux de misere ;  
Qui l'aborde plutôt , & qui plus ieune sort ,  
Doit être aussi content que ccluy qui sur l'onde  
Achene promptement sa course vagabonde

A la faueur d'un vent le poussant dans le port.

Et puis que nous scauons l'ordonnance ià faite,  
 Qu' alors que l' Eternel sonnera la retraite,  
 Il faut partir d'icy sans en emporter rien :  
 Qu'importe tôt ou tard, car le longuement viure  
 N'est pas un si grand bien, ce qui nous fait reuiure  
 C'est d'auoir bien vécu en ce val terrien.

Si nôtre fils est mort en sa tendre ieunesse,  
 C'est tout un comme si dans la blanche vieillesse  
 Il eût fini ses iours, puis qu'il est comblé d'heur :  
 Ne nous plaignôs donc plus, mais tachâs à bien viure  
 Preparons nous toîours, disposez à le suivre,  
 Humbles nous conformans au vouloir du Seigneur.

Il est allé deuant non en terres étrangères,  
 Mais bien en Paradis avecque les saints Anges,  
 Et ne reuiendra plus deuers nous icy bas,  
 Ains nous irons vers luy. Vucille nôtre bon Pere  
 Metre avecque le fils, & le pere & la mere  
 Par sa sainte faueur au iour de leur trépas.

Si les maux, n'étât maux pour nous qu'en aparèce  
 Sont fâcheux à la chair, ietons en assurance  
 Les yeux sur Iesus Christ somme & chef de la foy;  
 Qui marchât deuant nous; bien que blâc d'innocèce,  
 Est monté vers le Ciel à trauers la souffrance,  
 Et par même chemin nous veut tirer à foy.

*Ces maux courts & legers, au iour de la victoire,  
Doivent produire en nous vn riche pois de gloire,  
Pois avecque lequel les douleurs d'icy bas,  
S'égalent aussy peu qu’une volante plume  
Avec la pesanteur du plus solide enclume,  
Ou quatre forgerons batent à tour de bras,*

*Possedons nos esprits en toute patience  
En attendant le iour de nôtre deliurance,  
Puis que tout ayde ensemble aux amis du Seigneur,  
Luy qui tire du bien des plus mauuaises choses,  
Change leurs pleurs en ris, leurs épines en roses,  
Leur combat en triomphe, & leur honte en honneur,*

*Adieu triste suiet de ces funebres carmes,  
Mon fils recoy mes vœux en ces dernieres larmes,  
Ie n’en ay plus pour toy, ni sanglots, ni sôûpirs :  
Tu reposes en paix dans le celeste Empire,  
Dieu la fait, ie me tais, & sôûpirant i’aspire  
A ces biens eternels le but de mes desirs.*

F I N.

Ie me suis teu, & n’ay point ouuert ma bouche, pource que c’est toy qui l’as fait. *Pseaume*  
39. 19.



